



**HAL**  
open science

# Poétique du "sauvage" : une pratique de tatouage dans le monde contemporain

Elise Müller

► **To cite this version:**

Elise Müller. Poétique du "sauvage" : une pratique de tatouage dans le monde contemporain. Sociologie. Université de Strasbourg, 2012. Français. NNT : 2012STRAG005 . tel-00758091

**HAL Id: tel-00758091**

**<https://theses.hal.science/tel-00758091>**

Submitted on 28 Nov 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# UNIVERSITÉ DE STRASBOURG



**ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ**  
**Cultures et Sociétés en Europe**

**THÈSE** présentée par :

**Élise MÜLLER**

soutenue le : 22 février 2012

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : Sociologie

**POÉTIQUE DU « SAUVAGE »**  
**Une pratique du tatouage dans le monde  
contemporain**

**THÈSE dirigée par :**

**M. LE BRETON David**

Professeur, Université de Strasbourg

**RAPPORTEURS :**

**M. HINTERMEYER Pascal**

**M. BOËTSCH Gilles**

**M. LARDELLIER Pascal**

Professeur, Université de Strasbourg

Directeur de recherche au CNRS

Professeur, Université de Bourgogne



« La pensée de l'Autre, c'est la générosité morale qui m'inclinerait à accepter le principe d'altérité, à concevoir que le monde n'est pas fait d'un seul bloc et qu'il n'est pas qu'une vérité, la mienne. »

Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*

## Remerciements

En premier lieu, je souhaite dire ma gratitude à David Le Breton qui a dirigé cette thèse sans jamais cesser de m'encourager à mener à terme mon étude en dépit des obstacles que j'ai pu rencontrer. Merci à lui pour sa disponibilité de chaque instant, son aide précieuse et pour la confiance qu'il m'a toujours accordée. Merci à Gilles Boëtsch, à Pascal Hintermeyer et à Pascal Lardellier d'avoir accepté de donner de leur temps pour lire mon travail, le commenter et participer à ma soutenance. Merci à ma famille qui m'a soutenue tout au long de ces années et m'a toujours permis d'aller au bout de mes objectifs. Merci à mes amis, et particulièrement à Elsa, à Marie-Amélie, à Corinne, à Adeline, à Meryem, à Alexandra et à Thomas qui, eux-aussi, m'ont accordé leur soutien et m'ont poussée sans relâche à aller au bout de mon projet. Merci à Guilhène, à Muriel, à Erick et à toute l'équipe du 56 Félix Faure de m'avoir permis de consacrer du temps à la rédaction de cette thèse. Un merci particulier à Christine Louveau, à M. Ngo, à Jean-Louis Paudrat, à Marylène Lemaître et à Marc Dupas. Merci aux tatoueurs, et particulièrement à Tin-Tin, pour leur accueil chaleureux. Et, bien-entendu, un immense merci à tous les « tatoués ethniques » qui ont accepté de répondre à mes multiples questions et, de fait, de partager avec moi une part de leur intimité.

# Table des matières

<b>Remerciements</b> .....	3
<b>Introduction</b> .....	7
<b>Chapitre 1 : Histoire du tatouage et engouement pour le primitivisme</b> .....	13
1. Le tatouage à travers le monde .....	13
2. Collectionner l'Ailleurs .....	23
3. L'engouement pour le primitivisme .....	27
4. Les « primitifs » modernes .....	35
5. Le fantasme de l'Autre .....	40
6. Poétique du « sauvage » .....	44
<b>Chapitre 2 : Une dignité retrouvée ?</b> .....	51
1. Un Monde du tatouage .....	51
2. Les vestiges d'une mauvaise réputation .....	56
3. Un succès grandissant .....	62
4. Les grands styles du tatouage contemporain .....	68
5. L'engouement pour les tatouages ethniques .....	74
<b>Chapitre 3 : Témoignages et typologie : des motivations qui s'entrecroisent</b> .....	81
1. Qui sont les « tatoués ethniques » ? .....	81
2. Le passage à une nouvelle étape de la vie .....	92
3. Exprimer ses valeurs .....	99
4. Se rassembler .....	106
5. Le mythe personnel .....	113
6. Le tatouage comme ornement .....	120

<b>Chapitre 4 : Projections : le porteur de la marque</b> .....	127
1. Quelques approximations .....	127
2. S'ouvrir à la diversité du Monde.....	132
3. Se trouver soi à travers l'Autre.....	137
4. Tatouages et voyages.....	143
5. Un certain mystère .....	150
6. Une esthétique qui séduit .....	156
<b>Chapitre 5 : Du sauvage dans le monde contemporain</b> .....	163
1. La tendance « ethnique » .....	163
2. Le sauvage dans la ville.....	167
3. Rêver l'Ailleurs .....	175
4. Un substitut de rite de passage ? .....	182
5. Transcendance des motifs ethniques .....	189
<b>Chapitre 6 : Se trouver soi dans un monde multiple</b> .....	199
1. Le rapport au corps .....	199
2. A la recherche de l'authenticité perdue ? .....	206
3. Bricolage culturel.....	213
4. Citoyens du Monde .....	220
5. Le tatouage comme acceptation de soi .....	226
<b>Chapitre 7 : Tatouages ethniques : un avenir serein ?</b> .....	233
1. Des motifs souvent discrets .....	233
2. Un effet de mode ? .....	238
3. Ou une évolution générale du goût ?.....	246
4. Métissages .....	251
5. L'ambivalence de la rencontre .....	257
<b>Conclusion</b> .....	265
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	275



## Introduction

Lorsqu'arrivent les beaux jours et que les peaux se dénudent, le nombre surprenant de tatouages qui se dévoilent sur le corps des jeunes Occidentaux fait constater combien l'engouement pour le tatouage va grandissant dans notre société. Depuis quelques années, les peaux non tatouées semblent se faire de plus en plus rares. Certains chiffres affirment que 30% des jeunes, actuellement, seraient tatoués<sup>1</sup>. Il n'est plus besoin de se rendre sur les plages pour se rendre compte de l'ampleur du phénomène. Les emplacements choisis par les adeptes du tatouage, en effet, ne sont plus nécessairement discrets. Ainsi est-il fréquent d'apercevoir l'amorce d'un dessin sur la nuque d'une jeune fille, ou bien au-dessus d'une oreille. Et de plus en plus de personnes osent aujourd'hui « se faire un bras », c'est-à-dire recouvrir intégralement l'un de ses bras de motifs souvent très colorés. Se faire tatouer, aujourd'hui, est presque devenu chose commune. Si la marque, pour certains, conserve une part de son passé marginal, tatoueurs et spécialistes du tatouage s'accordent à dire que celle-ci séduit à présent la plupart des milieux socioculturels et paraît s'être en partie libérée des aprioris dont elle s'est longtemps fait le signe. De l'adolescent qui se cherche à l'homme d'affaires bien établi, nombreux sont ceux qui trouvent dans le tatouage un même assouvissement à des désirs pourtant multiples. Dans les grandes villes, il n'est quasiment pas de quartier sans son tatoueur. Quant aux petites, rares sont celles qui n'en abritent pas au moins un. « Si la France comptait à peine une vingtaine de tatoueurs au milieu des années 1980, ce nombre a rapidement explosé : *Tatouage Magazine* recensait plus de 300 studios dans son premier numéro (1997)... Aujourd'hui, 1500 à 2000 professionnels exerceraient le tatouage comme activité principale<sup>2</sup> ». La demande semble être de plus en

---

<sup>1</sup> Klecker T. et Alexander C. Stenzel, *Le tatouage ou l'art à fleur de peau (Zeichnen auf der Haut)*, documentaire, Allemagne, 2009.

<sup>2</sup> Syndicat National des Artistes Tatoueurs, [www.s-n-a-t.org](http://www.s-n-a-t.org)



plus importante. D'autant que, le plus souvent, un tatouage en appelle un autre et il peut être assez rapide d'entrer dans ce monde un peu mystérieux qu'est celui du tatouage.

Il n'existe pas de diplôme pour devenir tatoueur. Leur statut n'est pas réellement défini et certains craignent que la pratique soit un jour interdite. Les décrets les concernant relèvent du ministère de la santé et concernent essentiellement les produits de tatouage, les aiguilles et leur stérilisation ainsi que la mise en place d'un champ opératoire aseptisé. Le décret n° 2008-149 du 19 février 2008, par exemple, a inséré dans le code de la santé publique des dispositions réglementant les techniques de tatouage par effraction cutanée. Les professionnels du tatouage ont aujourd'hui l'obligation de suivre une formation de trois jours aux règles d'hygiène et de salubrité. Depuis le temps où les marins se tatouaient entre eux lorsqu'ils s'en revenaient des horizons lointains, c'est l'hygiène qui est au cœur des inquiétudes des autorités sanitaires. Les risques de mauvaise cicatrisation ou bien encore de contamination encourus par le candidat à la marque sont abondamment mis en avant dans les magazines ou sur les sites médicaux. Ainsi craint-on souvent de se trouver face à quelqu'un d'insuffisamment qualifié. Les documents officiels prouvant une certaine légitimité des studios sont alors affichés dans toutes les vitrines. Touchant au corps et pénétrant la chair, le tatouage peut avoir des conséquences graves si les conditions d'hygiène nécessaires n'ont pas été respectées. C'est pourquoi les autorités sanitaires mettent en place des règles de plus en plus strictes et donc de plus en plus difficilement applicables sur le terrain. Il est alors laborieux pour chaque tatoueur de prouver son talent artistique au-delà de son respect des règles d'hygiène. Si le premier moyen de se faire connaître, et reconnaître, reste le bouche à oreille, certains tatoueurs bénéficient d'une importante notoriété. Des conventions et des salons internationaux sont régulièrement organisés, récompensant les maîtres du métier. Il existe plusieurs magazines spécialisés que l'on trouve aisément jusque dans les plus petits kiosques. Ceux-ci proposent le plus souvent essentiellement des répertoires de motifs mais prodiguent également de multiples conseils adressés aux personnes désireuses de se faire tatouer dans de bonnes conditions et, bien entendu, de choisir le bon tatouage. Ces magazines, comme d'autres plus généralistes, consacrent régulièrement des articles aux « grands noms » du tatouage.

Le tatoueur se décrit le plus souvent comme un artiste et se plaît à manier son art particulier au même titre qu'un art plus classique : on apprécie alors son habileté, son goût, ses harmonies colorées ou encore la subtilité de ses ombres. Un article consacré à Tin-Tin, tatoueur français dont la notoriété a franchi nos frontières, rapporte qu'à travers le monde, « on vante [...] les mérites de ses couleurs, de sa perception des volumes et de son souci du

détail transcendant<sup>3</sup> ». C'est à travers les qualités artistiques des tatoueurs et grâce au sérieux qu'ils revendiquent, que le tatouage parvient à se forger un certain type de garantie, comme une nouvelle forme d'authenticité. Le tatouage, comme les autres disciplines artistiques, possède son monde, ses codes, ses valeurs et ses représentants.

L'intérêt des sciences médicales et sociales pour le tatouage est ancien. La personnalité du « tatoué » est le premier aspect sur lequel se sont penchés psychiatres et sociologues. Intervenant directement sur son corps, l'individu recourant à la marque était le plus souvent perçu comme un individu tourmenté dont seules la détresse ou la colère avait pu le mener à un tel acte irréversible. « Concevant le tatouage comme la rencontre d'un tatoueur et d'une personnalité, il nous est apparu progressivement que l'essentiel des informations à obtenir ne se situait pas au niveau du signifiant mais du signifié. Le principal n'est point la signification du langage inscrit sur la peau mais les motivations d'un sujet qui, à un certain moment de son existence, recourt à un mode d'expression cutanée pour signifier quelque chose à autrui et peut-être à lui-même<sup>4</sup> ». Longtemps, en effet, le tatouage était nécessairement lié à la marginalité. *De sang froid*, roman réalité publié en 1966 par *Truman Capote*, s'intéresse de près à la psychologie de deux jeunes criminels, *Richard Hickock* et *Perry Smith*, ayant assassiné quatre membres d'une famille puritaine moderne, et ce sans mobile apparent. *Dans ce texte, le fait que les meurtriers soient tatoués rend leur culpabilité presque logique ou en tout cas va de pair avec leurs déséquilibres mentaux. Pendant pas moins de six ans, Truman Capote a mené une enquête approfondie afin d'accorder à son œuvre le plus de réalisme possible.* « C'est bizarre, les tatouages, dit-il. J'ai parlé avec plusieurs centaines d'hommes accusés d'homicide [...] Le seul dénominateur commun que j'aie pu leur trouver, c'étaient les tatouages. Quatre-vingts pour cent au moins étaient couverts de tatouages. *Richard Speck. York et Latham. Smith et Hickock* ».

*Pascal Tourain, dit « l'homme tatoué », se plaint encore aujourd'hui de ces préjugés que d'anciens faits divers ont laissés dans la mémoire collective et qui associent encore de nos jours, dans de nombreux esprits, tatouage et criminalité. « Un tatoué intégral interpelle aussi bien le psychiatre que le criminologue, dit-il avec humour [...] Pour les uns, je serais un retardé mental, un taré psychologique facilement influençable cultivant son narcissisme tout*

---

<sup>3</sup> Verant P.-H., « Tin-Tin-Numéro un tout simplement », in *Tatouage Magazine*, hors série, juillet/août 1997.

<sup>4</sup> Diligent M. B., G. De Ren et G. Petiet, « Du tatouage à la personnalité du tatoué - Aspects médico-légaux, criminologiques et psychopathologiques », in *Médecine légale et dommage corporel*, vol 6, n° 3, 1973, p. 235.

*en s'autodétruisant, de la graine de serial killer, qui plus est masochiste et agressif <sup>5</sup> ».* Aujourd'hui, la pratique s'étant élargie à la plupart des classes sociales, elle n'est plus véritablement signe de marginalité. Ainsi, sans doute, a-t-elle perdu une part de sa puissance revendicative. Il ne s'agit plus que rarement, à présent, de l'expression physique d'une souffrance indicible. L'acte, bien entendu, reste significatif. Il n'est pas encore anodin. Mais le choix du motif suscite davantage qu'hier un intérêt certain.

De nombreux tatoueurs se spécialisent dans des domaines spécifiques, comme le tatouage japonais, par exemple. D'autres se distinguent par une esthétique aisément remarquable. C'est le cas de la Boucherie Moderne, entre autres, située à Bruxelles mais dont la réputation a largement franchi les frontières belges. Ce studio ne propose pas de book car tous les tatouages qui y sont exécutés se veulent être des pièces uniques. Il ne s'agit pas, chez eux, de « décorer » mais bien d'apporter une réelle originalité à travers des images n'appartenant pas a priori au monde du tatouage (Objets, pictogrammes, collages quasi surréalistes...). Il est assez fréquent de rencontrer des tatoueurs allant même jusqu'à refuser de tatouer des motifs jugés mièvres, tels les dauphins ou les roses. Tin-Tin, célèbre tatoueur parisien, tatoue exclusivement de grandes pièces dont la réalisation relève d'un véritable défi artistique. Les idéogrammes chinois, choisis en abondance depuis quelques années, ou encore les étoiles, très en vogue actuellement, ne l'intéressent pas réellement. *« Les idéogrammes, dit-il, c'est vraiment le tatouage de celui qui ne sait pas quoi faire... Quand on se fait un petit signe chinois, personne ne sait ce que ça veut dire et puis y a toujours 'honneur', 'fierté', 'friendship'... Il y a tous les thèmes qui vont plaire à tout le monde de toute façon... Aujourd'hui c'est les étoiles. Pourquoi ? Est-ce que c'est à cause de la Star Ac' ? C'est souvent dû à pas grand-chose. Une Cristina Aguilera ou une Britney Spears qui se fait un petit tribal sur le bas des reins, la mode du taille basse et hop ! Tu te retrouves avec la moitié des filles de la planète qui ont leur petit tribal en bas de reins ! ».*

Le fait que des figures emblématiques de la musique ou du cinéma arborent publiquement leurs tatouages a certainement contribué, en effet, à la dédramatisation de la marque. Visibles partout sur les affiches ou dans les magazines people, les « idoles » ont sans aucun doute participé à repousser des limites qui paraissaient autrefois infranchissables. Plus le tatouage s'affiche, plus il perd son statut de tabou. Mais lorsque des motifs sont arborés par de nombreuses personnes, la question de l'effet de mode ne peut que se poser. S'agit-il simplement de copier ceux que l'on admire ? Que l'on choisisse de se faire

---

<sup>5</sup> Tourain P., *L'homme tatoué – spectacle indélébile écrit et interprété par Pascal Tourain*, Paris, Les Editions du Yunnan, 2004, p. 2.

tatouer un petit papillon ou bien un Lion de Juda, l'acte reste le même. La douleur peut être la même, l'appréhension aussi. Pourtant, une fois les marques réalisées, il se joue en elles deux choses indéniablement différentes. Existerait-il, alors, une hiérarchie dans l'iconographie du tatouage ? Choisir tel ou tel motif attribuerait-il à l'acte des sens différents ?

Le répertoire iconographique du tatouage étonne par son syncrétisme. Toutes les influences y sont représentées, parfois même associées ... Lorsqu'il était en Bretagne, Gauguin disait de sa peinture qu'elle était « du japonais breton par un sauvage du Pérou<sup>6</sup> ». Ainsi en est-il du tatouage aujourd'hui. Tous les emprunts y sont permis. Et il n'est plus nécessaire d'appartenir à une culture pour s'en approprier les signes, pour se sentir touché par elle. Il est possible de mélanger le japonais et le celte, les symboles du Pacifique avec ceux des Amériques... Les motifs directement issus de la « culture occidentale » sont loin d'être les plus appréciés. Depuis une vingtaine d'années, les motifs les plus populaires en France, et particulièrement chez les jeunes adultes, sont sans conteste les motifs « ethniques ». Qu'ils prennent la forme de bracelets maoris, de calligraphies orientales ou bien encore de dragons japonais, ils interrogent les représentations de l'Autre. Depuis les « cabinets de curiosités » du quinzième siècle, le monde occidental collectionne l'Ailleurs en lui attribuant des qualifications parfois approximatives. Il paraît exister une « poétique du sauvage », faite de fantasmes exotiques, et trouvant dans le monde contemporain, essentiellement urbain, un écho particulier.

Que signifie-t-il, alors, pour le jeune adulte européen, le plus souvent citadin, de choisir d'imprimer sur sa peau un motif tiré du répertoire « sauvage » ? Quels sont les enjeux d'un tel choix dans la construction de soi ? Interrogeant la place de l'imaginaire « sauvage » dans l'état actuel de notre culture à travers le tatouage, mon étude s'intéressera aux adolescents et jeunes adultes européens. Elle recueillera, entre autres réflexions et investigations, des témoignages de tatoueurs et de « tatoués » et tentera de découvrir ce que ces motifs ethniques ont que les autres n'ont pas.

Le premier chapitre de cette thèse s'intéressera à l'histoire du tatouage et à l'engouement pour les arts que l'on dit aujourd'hui « premiers ». La découverte de l'Ailleurs, de ses horizons lointains, a peu à peu tissé dans les esprits occidentaux l'image d'un Autre fantasmé dont découle ce que j'appellerai une « poétique du sauvage ». Le deuxième chapitre sera l'occasion de se pencher sur l'étendue du phénomène « tatouage » dans la

---

<sup>6</sup> Le Fur Y., *D'un regard l'autre. Histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie*, Paris, Musée du quai Branly, p 263.

société d'aujourd'hui. Nous verrons que, parmi les grands styles du tatouage, l' « ethnique » est devenu en quelques années l'un des plus importants. Dans le troisième chapitre, nous irons à la rencontre de jeunes adultes français ayant choisi ce type de motifs. Nous tenterons de comprendre quelles sont les différentes motivations qui les ont poussés à choisir des tatouages « ethniques » plutôt que d'autres. Le quatrième chapitre nous éclairera sur les projections du porteur de la marque, sur l'image qu'il se fait des motifs ethniques et des rôles que ceux-ci peuvent jouer dans la quête de soi. Le cinquième chapitre traitera du besoin que ressentent nombre de nos contemporains de rechercher le « sauvage », particulièrement lorsque ceux-ci habitent la ville. Le chapitre six mettra en évidence le fait que, dans un monde multiple, le recours aux motifs ethniques peut être un moyen de se trouver soi, de se livrer à un bricolage culturel permettant de trouver une cohérence dans l'abondance d'informations et de sources dont chacun dispose actuellement. Enfin, le septième chapitre s'interrogera sur l'avenir des tatouages ethniques. Nous essaierons alors de déterminer s'ils ne sont que les signes d'une mode qui passera ou bien s'ils sont assurés d'une pérennité plus grande.

## Chapitre 1 : Histoire du tatouage et engouement pour le primitivisme

1. Le tatouage à travers le monde
2. Collectionner l'Ailleurs
3. L'engouement pour le primitivisme
4. Les « primitifs » modernes
5. Le fantasme de l'Autre
6. Poétique du « sauvage »

### 1. Le tatouage à travers le monde

Le mot « tatouage » vient du tahitien *tatau* qui signifie « dessin ». C'est à l'équipage de James Cook, qui aborda Tahiti en 1769, que l'on doit le mot « tattow », qui se francisa plus tard en « tatouage » et entra dans le dictionnaire en 1858. Sa pratique est vieille de plusieurs millénaires. Et l'on en retrouve des traces tout autour du monde, et notamment dans les sociétés que l'on dit « traditionnelles ». Dans la plupart de ces sociétés, on prêtait au tatouage des vertus thérapeutiques et magiques. Les multiples statuettes et représentations humaines datant des différentes périodes de la préhistoire et trouvées à divers endroits de notre planète, présentent souvent des traits gravés ou bien des restes de pigments évoquant peut-être des peintures corporelles ou des tatouages. Mais ces vestiges ne permettent pas de lever réellement le mystère sur l'existence effective du tatouage avant le néolithique. On sait aujourd'hui, en revanche, que celui-ci se pratiquait bien au moins 3000 ans avant notre ère.

L'un des plus anciens exemples dont nous avons retrouvé la trace est celui d'Ötzi, un chasseur ayant vécu entre 3350 et 3100 ans avant J.-C. Son corps, conservé dans la glace vêtu et armé, est devenu un passionnant sujet d'étude pour les scientifiques. La mort d'Ötzi, en effet, semble imputée à une blessure lors d'un combat. Ainsi son corps s'est-il conservé dans la glace sans contexte funéraire préalable. Son alimentation, ses vêtements, ses armes, son état de santé, peuvent donc être étudiés avec précision. Les tatouages qu'il porte (notamment sur les lombaires, les genoux et les chevilles) prennent la forme de petits traits parallèles ou disposés en croix. Une équipe autrichienne a découvert que sur les quinze signes que porte Ötzi, neuf seraient situés sur des points de l'acupuncture chinoise. Des sources anciennes, attestées par des recherches ethnographiques, prouvent que ces techniques étaient connues ailleurs dans le monde à cette époque-là. Certains points d'acupuncture étaient par exemple mentionnés dans l'Ayurveda, médecine indienne, il y a environ 5000 ans. Les radiographies montrent que le chasseur souffrait effectivement d'arthrose à ces endroits du corps. Bien qu'il soit difficile d'établir avec certitude un lien entre les tatouages d'Ötzi et d'éventuels soucis de santé, ceux-ci avaient probablement une fonction thérapeutique. En outre, le corps d'Ötzi ayant été découvert à la frontière de l'Autriche et de l'Italie (dans les Alpes de l'Ötztal dont il tire son nom), il constitue la preuve d'une pratique ancestrale du tatouage en Europe.

Mais c'est en des contrées plus lointaines que les Occidentaux ont le plus souvent tendance à placer les origines du tatouage. L'une des plus célèbres illustrations de cette pratique est le tatouage japonais, et particulièrement celui porté par les yakusas. Mais l'*irezumi* (littéralement « insérer de l'encre de charbon ») est en réalité un art populaire. Bien que sa pratique fût interdite jusqu'en 1951, nombre d'artisans, de commerçants et autres représentants du « petit peuple » arboraient la marque depuis deux siècles comme une sorte de résistance passive au pouvoir des classes dirigeantes, mais aussi comme compensation à leur condition plus que modeste dont ils souhaitaient pourtant rester fiers. Les pompiers, en outre, se faisaient fréquemment tatouer des carpes, des dragons ou des tigres supposés les protéger des flammes. Ce sont en bonne partie ces motifs que reprennent aujourd'hui les jeunes Occidentaux. Mais l'histoire du tatouage japonais trouve sa source dans une période bien plus ancienne. On sait par exemple que l'ethnie aborigène des « Aïnous » pratiquait le tatouage, et notamment sur le visage des femmes. A partir du quinzième siècle, le Japon fut progressivement colonisé par les Wajin. Cette intrusion raffermi sans doute cette pratique du tatouage chez les Aïnous. Possédant une pilosité plus abondante que celle des autres Japonais, celle-ci était considérée comme élément de beauté. Pour accentuer cette

particularité, l'ethnie avait coutume de tatouer les jeunes filles dès l'enfance, au-dessus des sourcils et sur le contour des lèvres. Les tatouages se poursuivaient jusqu'au mariage, imitant en quelque sorte la barbe et les moustaches de l'époux et lui assurant la fidélité à sa parole. Les Aïnous portaient également, sur les bras et les mains, des motifs géométriques, proches des entrelacs tribaux que nous connaissons aujourd'hui. Les montrer aux hommes était censé leur porter malheur. En plus de leurs fonctions esthétiques, les tatouages des Aïnous symbolisaient le statut social. Ils avaient également pour vocation de protéger celle qui les portait et de l'accompagner dans la vie après la mort.

Rapidement, les colons japonais interdirent les traditions aïnous. L'arrivée du bouddhisme, à partir du septième siècle, attribua pour longtemps aux tatouages une connotation négative. Les membres de la caste des intouchables (*hinin*, qui signifie « inhumains »), dans laquelle on recrutait les bourreaux et les croque-morts, par exemple, portaient une croix à l'intérieur de l'avant-bras ou bien un trait sur le dessus. De la même manière, jusqu'au septième siècle, les criminels étaient également marqués afin que le reste de la population puisse les distinguer. Au seizième siècle, les samouraïs portaient sur leur corps les symboles de leur clan, ce qui permettait, entre autres, d'indiquer l'appartenance clanique des hommes morts au combat et, ainsi, de leur assurer une sépulture au sein de leur groupe. Au dix-septième siècle fut repris le procédé abandonné dix siècles plus tôt. A chaque délit ou crime commis correspondait une marque que l'on tatouait sur le bras du coupable. La vingt-quatrième donnait lieu à son exécution. Cela permettait par exemple de repérer les récidivistes. C'est essentiellement de cette période que le tatouage tire, au Japon, sa mauvaise réputation. Signe de la criminalité, celui-ci, aujourd'hui encore, est très mal perçu par la société. L'accès aux bains et saunas publics, par exemple, est interdit aux individus tatoués. Et les salons n'ont pas pignon sur rue. Pourtant, outre les yakusas, nombre de Japonais sont adeptes de l'art du tatouage.

Il fallut attendre la fin du dix-septième siècle pour voir apparaître les premières formes de tatouages esthétiques. Le roman chinois issu de la tradition orale dont le titre a été traduit par *Le roman du bord de l'eau* semble être en grande partie à l'origine de ce regain d'intérêt des Japonais pour le tatouage. Certains de ces personnages, en effet, étaient abondamment tatoués. Le genre littéraire auquel appartient ce roman proposait des récits le plus souvent illustrés et aisément lisibles puisque écrits en syllabes kana. Le succès de ce type de récits, mêlant batailles et intrigues amoureuses, s'accompagna d'un regard plus positif des Japonais sur le tatouage (bien que celui-ci fût interdit sous le règne de Mutsuhito). Mais si au début du dix-neuvième siècle, le tatouage intégral devint à la mode, c'est aussi parce que les anciens



détenus souhaitaient recouvrir les marques d'un passé peu valorisant. C'est probablement durant cette période que les motifs décoratifs commencèrent réellement à se développer. En modifiant les motifs à connotations négatives, leurs porteurs les détournèrent alors de leur signification première<sup>7</sup>.

Aujourd'hui, les tatoués japonais les plus tristement célèbres sont bien entendu les yakusas. « Il arrive que des tatoueurs soient kidnappés par les yakusas, ou bien qu'on leur coupe un bras parce qu'ils se sont trompés », explique Horikazu Sensei, maître tatoueur<sup>8</sup>. En effet, le tatouage est l'un des signes de reconnaissance employés par le crime organisé, comme c'est aussi le cas de la mafia russe, par exemple, pour laquelle les marques indiquent le statut de leur porteur mais également le nombre de personnes qu'il a tuées. Le tatouage, au Japon, doit être très précis. Nulle part ailleurs les aiguilles ne sont aussi fines. C'est vraisemblablement là-bas que l'on trouve les lignes les plus délicates, les ombrages les plus subtils... C'est notamment pour cette raison que les tatouages des maîtres japonais sont très appréciés de nos jours. Et c'est aussi, sans doute, parce qu'ils évoquent l'univers des geishas et la sensualité des jeux amoureux de l'époque d'Edo<sup>9</sup>. Les *kakushibori*, par exemple (littéralement « tatouages cachés »), exécutés à l'aide de poudre de riz, demeuraient invisibles la plupart du temps. Mais sous l'effet de l'alcool, de l'excitation sexuelle ou encore de la chaleur du bain, ceux-ci se dessinaient en rouge. Aujourd'hui, cette technique est de nouveau utilisée dans le milieu sadomasochiste (à la différence près que ceux-ci utilisent une encre blanche à base d'oxyde de zinc). Généralement placés sur la fesse, les tatouages rougeoient ainsi sous les coups de fouet, par exemple<sup>10</sup>.

Une autre imagerie du tatouage bien connue en Europe nous vient d'Océanie, et particulièrement de la Polynésie et de la Nouvelle-Zélande. Bien que chacun des archipels de cette zone géographique (surnommée « Triangle polynésien » dont les sommets serait Hawaï, la Nouvelle-Zélande et l'Île de Pâques) possède des styles propres, leurs motifs présentent de grandes similitudes. Et les techniques sont presque identiques d'une île à l'autre. De nombreuses légendes expliquent la naissance du tatouage ou bien son utilité. On raconte, par exemple, que ce sont deux déesses jumelles, Taema et Tilafaiga qui apportèrent

---

<sup>7</sup> DeMello M., *Encyclopedia of Body Adornment*, Westport, Connecticut – London, Greenwood Press, 2007, p. 5.

<sup>8</sup> Klecker T. et Alexander C. Stenzel, *Le tatouage ou l'art à fleur de peau (Zeichnen auf der Haut)*, documentaire, Allemagne, 2009.

<sup>9</sup> Le Breton D., « Anthropologie des marques corporelles », in *Signes du corps*, sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau, Paris, Editions Dapper, 2004, p. 82.

<sup>10</sup> Grogard C., « Tatouages, piercings et érotisme », in *La belle apparence*, sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, 2010, pp. 195-196.

le tatouage à Samoa. Ayant découvert que les femmes étaient tatouées sur les îles Fidji (sur les cuisses et le bas ventre, conférant à ces marques une connotation sexuelle), elles décidèrent d'exporter cette pratique à Samoa. La légende raconte qu'elles chantèrent en nageant tout le long de la traversée, afin de ne pas oublier les détails de ces tatouages qui les avaient tant séduites. Mais la fatigue leur fit peu à peu inverser les paroles et au lieu de chanter que seules les femmes étaient tatouées, elles chantèrent que c'étaient les hommes qui l'étaient. Le tatouage serait alors devenu, pour les Samoans, un important attribut de virilité<sup>11</sup>.

Dans cette région du Pacifique, les tatouages endossent de nombreux rôles. Ils permettent, par exemple, d'indiquer le statut social de l'individu, de lui attribuer une place au sein de la société. Il arrive d'ailleurs que les classes sociales portent le nom de la partie du corps tatouée, comme « jambe tatouée », par exemple<sup>12</sup>. L'appartenance de l'individu à tel ou tel clan ou rang social est alors visible de tous. Chez ces peuples, le tatouage est un acte socialisant. Les individus qui ne sont pas tatoués peinent à se marier et on raconte que le passage dans le monde des morts leur demeurerait interdit. Le tatouage, en effet, est souvent un élément important des rites de passage. A l'âge de douze ans, les jeunes Polynésiens recevaient leur premier tatouage, marquant ainsi leur passage à l'âge adulte. Les filles se faisaient tatouer la main. C'est uniquement après cela qu'elles étaient autorisées à participer à la préparation des repas ou à l'onction des morts. Quant aux garçons, leurs tatouages se poursuivaient tout au long de leur chemin de vie. En se faisant tatouer, on affirmait son identité, on devenait adulte, on affichait ses exploits... Et si les hommes non tatoués étaient méprisés, ceux dont le corps était entièrement recouvert bénéficiaient souvent d'un grand prestige. Les chefs et les guerriers étaient abondamment marqués, exprimant parfois leur richesse, mais aussi leur force ou encore leur pouvoir. En Polynésie, les femmes étaient moins tatouées que les hommes. Les zones tatouées se limitaient généralement aux mains, aux bras, aux pieds, aux oreilles et aux lèvres. Seules les femmes de haut rang portaient des ornements sur les cuisses ou les fesses. En Micronésie, les tatouages féminins situés à la racine des cuisses avaient notamment vocation érotique. Proche du sexe, ils attisaient le désir de l'être aimé<sup>13</sup>.

---

<sup>11</sup> Pierrat J. et E. Guillon, *Les hommes illustrés-Le tatouage des origines à nos jours*, Clichy, Editions Larivière, 2000, p. 64.

<sup>12</sup> Borel F., *Le vêtement incarné-Les métamorphoses du corps*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 151.

<sup>13</sup> Grogard C., « Tatouages, piercings et érotisme », in *La belle apparence*, sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, 2010, p. 192.

Les tatouages océaniens avaient également un rôle protecteur. En Polynésie, le candidat à la marque devait observer une période de purification de plusieurs jours comprenant jeûne et abstinence sexuelle. Art sacré pratiqué par les Tahuas (que l'on pourrait comparer à des chamans), il était souvent destiné à protéger les hommes des dangers qu'ils pouvaient rencontrer. Se faire tatouer des dents de requin, par exemple, était censé prévenir les pêcheurs des attaques de ces animaux menaçants. Tout comme ses ancêtres, Arahi Colin Taylor, maître tatoueur en Nouvelle-Zélande, porte aujourd'hui des dents de requins pour le protéger lorsqu'il nage dans la mer. Les motifs d'Océanie offrent un large choix qui séduit actuellement les Occidentaux. Ils diffèrent d'une tribu à l'autre, et parfois même d'un individu à l'autre car, dans le Pacifique, comme le note David Le Breton, « le tatoueur est un artiste capable d'innover autour de motifs traditionnels<sup>14</sup> ». Toujours composés de motifs végétaux et animaux, cependant, ils rappellent l'harmonie primordiale entre les hommes et la nature. Telle la crosse de la fougère, symbolisant le début de la vie qui se déploie petit à petit pour devenir majestueuse. Mais Arahi a dû tout apprendre par lui-même, des techniques à la fabrication des instruments. Parce qu'en 1840, les chefs maoris signèrent un traité par lequel la Nouvelle-Zélande devenait britannique. En échange, ils reçurent des terres et les droits des citoyens britanniques, mais ils ne se doutaient pas que ce traité signait également le déclin de leur culture et de leurs traditions. Dans la plupart des colonies, en effet, le tatouage fut rapidement interdit car assimilé à des pratiques païennes. C'est pourtant en reproduisant les contours de leur moko, célèbre tatouage facial, que les chefs maoris signaient. Parce qu'il représentait leur identité. Pendant près de cent ans, plus aucun Maori ne put en porter. Et c'est un regard occidentalisé que les Néozélandais portent à présent sur la redécouverte de ces traditions que les jeunes générations adoptent de nouveau.

Par la douleur qu'il suscite, le tatouage est, dans de nombreuses sociétés traditionnelles, un moyen d'affirmer son courage aux yeux du groupe. Il ponctue ainsi les grandes étapes de la vie. Revêtant le plus souvent une fonction rituelle, il endosse également, en maints endroits de notre planète, un rôle prophylactique ou thérapeutique. C'est par exemple le cas chez les Berbères. Apposés aux endroits douloureux, les signes tatoués, rappelant les lignes dessinées sur le corps d'Ötzi, ont pour vocation d'apaiser la douleur et d'éviter les complications. Chez les Berbères, les marques sont également envisagées comme des ornements embellissant les traits du visage, donnant davantage d'intensité au regard ou affinant le menton, par exemple. Les tatouages berbères jouent également un rôle d'identification. Ainsi, chaque tribu possède ses propres motifs qui la

---

<sup>14</sup> Le Breton D., « Anthropologie des marques corporelles » in *Signes du corps*, sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau, Paris, Editions Dapper, 2004, p. 75.

distinguent des autres. En plus de ces trois fonctions (ornementale, prophylactique et d'identification), la socio-anthropologue Hayet Guenfissi en a récemment mis en évidence une quatrième : chez les jeunes femmes fiancées, le tatouage peut également être utilisé à des fins érotiques<sup>15</sup>.

En Afrique subsaharienne, les scarifications, plus visibles sur les peaux foncées, sont les principales marques corporelles observées. Chez les Peuls Djeneri du Mali, cependant, les femmes utilisent le tatouage pour mettre en valeur la clarté de leur teint. En plus du maquillage (trait de khôl sous les yeux) et des scarifications (autour de l'arête nasale et au coin des yeux), elles portent trois tatouages au niveau de la bouche qui accentuent le contraste avec la blancheur de leurs dents : l'un situé sur la gencive supérieure (« *dakudi* »), un autre sur les lèvres (« *tani* ») et un dernier sur le contour de la bouche (« *samasuma* »). En Afrique du Nord, en revanche, la pratique du tatouage est assez courante, et particulièrement chez les femmes. Le Coran n'interdit pas explicitement la marque, dont on sait qu'elle avait déjà cours en Arabie du temps du prophète. L'un des versets indique : « J'attaquerai, dit le tentateur, une partie de tes serviteurs ; je les séduirai, je ferai naître en eux des passions. Je leur ordonnerai de couper les oreilles des troupeaux et de défigurer la créature<sup>16</sup> ». C'est sans doute la subjectivité de certains interprètes du texte qui conféra au tatouage des connotations négatives. Progressivement, l'interdit coranique fit perdre au tatouage ses sens primitifs. C'est alors qu'il endossa des fonctions prophylactiques et thérapeutiques.

Chez les Ramani d'Inde, se faire tatouer mille fois sur le corps le nom du dieu Rama aurait pour but d'éloigner leurs persécuteurs. Aujourd'hui, en Inde, peu d'ethnies continuent de pratiquer le tatouage. Pourtant, il y a encore cinquante ans, celui-ci était largement employé pour diverses raisons. La première, et ce dans presque toute l'Inde, consistait à accompagner les jeunes filles jusqu'au mariage. Se faisant tatouer dès l'enfance par leur mère ou une femme compétente, la douleur que la petite fille ressentait symbolisait la préparation à celle ressentie lors de la nuit de noce. Envisagés avant tout comme ornements, les tatouages des jeunes filles sont considérés comme leurs bijoux personnels, « les seuls qu'elles emportent dans leur tombe », comme le disent les Halba (Caste de travailleurs en Inde centrale).

---

<sup>15</sup> Guenfissi Hayet, Conférence sur la symbolique des tatouages berbères. Propos restitués dans un article d'A. Gana, *La dépêche de Kabylie*, 28 juillet 2011.

<sup>16</sup> *Coran*, IV/III

Chez les Tsiganes, peuple nomade d'origine indienne, la tradition du tatouage est millénaire. Se rapprochant de celle des Berbères, les marques endossent une fonction protectrice, consistant principalement à chasser le mauvais œil et les démons. Elles ont également une fonction prophylactique. Mais les significations des tatouages tziganes demeurent un peu floues. Car au cours des siècles, le tatouage est surtout devenu une parure.

Si en Amérique du Sud les marques corporelles prennent plutôt la forme de peintures ou de tatouages éphémères, on sait que le tatouage en tant que tel se pratiquait dans le nord du continent. Cependant, il ne reste que très peu de traces de sa tradition. Peut-être encore davantage qu'ailleurs les coutumes des peuples autochtones se sont perdues avec l'arrivée des colons. Le plus souvent, les tatouages revêtaient des fonctions supposément magiques. On sait par exemple que les Sioux se faisaient tatouer pour pouvoir accéder au royaume des morts. Sans tatouage, ils se pensaient condamnés à retourner errer sur Terre sous la forme de fantômes. Mais ils permettaient également d'affirmer le statut social des individus, leur appartenance ethnique ainsi que la beauté des femmes et la bravoure des hommes. Au même titre que les peintures corporelles, les parures, les vêtements ou encore les onguents, ils avaient pour vocation de contribuer en permanence à la beauté et à l'harmonie originelles du monde<sup>17</sup>.

Jean-Bernard Bossu, officier de l'armée française, fut adopté au dix-huitième siècle par les Osages. Lui tatouant un cerf sur la cuisse, ils lui expliquèrent qu'il était désormais l'un des leurs, un guerrier, un chef, et qu'il n'aurait qu'à montrer son tatouage pour se faire bien accueillir par leurs tribus alliées<sup>18</sup>. Le tatouage, en effet, permet pour de nombreux peuples amérindiens la reconnaissance. C'est encore le cas aujourd'hui. Lorsque des étrangers se font adopter par une tribu, cela passe parfois par un signe tatoué qui scelle l'union fraternelle. On raconte qu'au dix-huitième siècle, de nombreux colons se faisaient tatouer un animal ou une plante afin de faciliter les échanges, notamment commerciaux, avec les populations autochtones. Tandis que les Amérindiens se faisaient baptiser pour intégrer la communauté chrétienne.

---

<sup>17</sup> Grogard C., *Tatouages, piercings et érotisme* », in *La belle apparence*, sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, 2010, p. 230.

<sup>18</sup> Pierrat J. et E. Guillon, *Les hommes illustrés-Le tatouage des origines à nos jours*, Clichy, Editions Larivière, 2000, p. 91.

Sur le continent Arctique, le tatouage était utilisé, là encore, à des fins magiques. La religion chamanique pratiquée par l'ensemble des peuples dits « Inuits » se fondait sur un culte de la nature et une croyance aux esprits. Le tatouage était l'un des rites pratiqués par les chamans, destiné essentiellement à protéger des esprits maléfiques ou des âmes errantes des animaux tués par les chasseurs. Croyant que ceux-ci pouvaient pénétrer le corps des hommes par les orifices, les « Inuits » les protégeaient par diverses techniques dont celle du tatouage. Les femmes et filles de pêcheurs se faisaient également tatouer des talismans destinés à amadouer les esprits des animaux afin de faciliter la chasse. Comme chez de nombreux peuples, le tatouage revêtait également des fonctions curatives et prophylactiques et renseignait sur le statut des hommes ou sur leurs exploits de chasse. Réservé aux femmes et aux chasseurs émérites, il était censé faciliter le passage dans l'au-delà. Il endossait également un rôle protecteur, au moment de l'accouchement, par exemple. Comme dans de nombreux autres endroits du globe, les femmes non tatouées étaient moquées. La christianisation de l'Arctique eut pour effet de faire disparaître en grande partie la pratique. Aujourd'hui, les jeunes se tournent vers des motifs de type occidental qu'ils portent généralement sur la poitrine ou les bras. Une minorité d'entre eux manifeste cependant aujourd'hui le désir de renouer avec leur identité inuit et les pratiques qui lui sont propres, dont le tatouage traditionnel<sup>19</sup>.

Mais l'histoire du tatouage trouve également de nombreux et anciens exemples en Europe. Ainsi, par exemple, les Pictes d'Ecosse tiennent-ils leur nom de *picti* (« peints » en latin), terme employé par les Romains pour évoquer leurs tatouages<sup>20</sup>. Des gravures exécutées par John White au seizième siècle montrent le corps des Pictes orné de diverses figures animales et mythiques, et notamment des têtes de griffon sur les épaules et des écailles de poisson sur les jambes. Cependant, à cette époque, les Pictes avaient disparu depuis longtemps déjà. Il semble en effet que White se soit inspiré, pour réaliser ses dessins, des récits de l'historien grec Hérodien (175-249). Selon lui, les tatouages des Pictes avaient pour fonction d'affirmer le statut social de son porteur ainsi que sa bravoure. Les figures monstrueuses avaient certainement pour but d'effrayer les ennemis lors des combats. On sait également que dans le monde celte et germanique, le tatouage était pratiqué, prenant la forme de spirales, de lignes tressées, d'entrelacs ou encore de labyrinthes complexes. Si le

---

<sup>19</sup> Antomarchi V., « Les tatouages inuits dans l'Arctique canadien », in *La belle apparence*, sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, 2010, pp. 70-80.

<sup>20</sup> Le Breton D., « Anthropologie des marques corporelles », in *Signes du corps*, sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau, Paris, Editions Dapper, 2004, p. 75.

nœud celtique, très apprécié de nos jours, représente un chemin sans fin symbolisant « l'éternité de la spiritualité » et celle de la vie, nous ne disposons aujourd'hui d'aucune preuve nous permettant d'affirmer que cette symbolique était effectivement celle des Celtes eux-mêmes. Chez eux comme chez les Pictes, il paraît vraisemblable que les tatouages, quoi qu'il en soit, participaient à une stratégie d'intimidation de leurs ennemis.

La christianisation de l'Europe passa par une tentative de suppression des pratiques païennes, jugées hérétiques, voire diaboliques. Le Lévitique (19:28) indique : « Vous ne vous ferez pas d'incisions dans le corps pour un mort et vous ne vous ferez pas de tatouage. Je suis l'Éternel ». Pourtant, dans la Rome chrétienne, les nouveaux convertis avaient coutume de se tatouer, perpétuant la tradition des martyrs qui, pendant deux siècles, portaient sur le corps des signes religieux comme signe d'union et de reconnaissance. En 787, le concile de Calcuth tenta d'éradiquer la pratique du tatouage. Cependant, les marques religieuses restèrent admises. Au Moyen-âge, l'apposition d'une marque tatouée sur le corps des fidèles constituait la preuve de leurs pèlerinages en lieux saints, parfois imposés par les tribunaux religieux. Au temps des croisades, le procédé connut un nouvel essor. Les autorités religieuses, en effet, n'assuraient aux croisés une sépulture chrétienne que sous condition de porter le signe de croix tatoué dans la chair. Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, et ce depuis l'Antiquité, le tatouage servait également de marque corporative à l'usage des ouvriers, artisans et compagnons. Symbolisant l'appartenance à une corporation, ces tatouages consistaient en des éléments représentant l'activité de l'ouvrier ou de l'artisan. Ainsi les maréchaux-ferrants portaient-ils un fer à cheval ou une enclume, les bouchers une tête de bœuf et un couteau, etc. Si les pays protestants se révélèrent moins opposés au tatouage que les catholiques, la pratique se développa tout de même beaucoup moins en Europe que dans ces pays lointains que l'ère des grandes découvertes porta à leurs yeux.

## 2. Collectionner l'Ailleurs

Ce sont les Portugais qui, dès le début du quinzième siècle, approchèrent les premiers les cultures extra-européennes. Grâce au soutien du prince Henri le Navigateur, mais également à la diffusion des outils de navigation (boussole, astrolabe, etc.), ceux-ci explorèrent progressivement les côtes occidentales africaines. Entre 1492 et 1502, ce sont Ferdinand et Isabelle d'Espagne qui financèrent les expéditions de Christophe Colomb. Pensant qu'il pouvait atteindre les Indes par l'ouest, il avait pour but d'y convertir les indigènes et d'en rapporter de l'or. De son périple, il rapporta des preuves de sa découverte du Nouveau Monde : fruits exotiques, épices, masques, perroquets, etc. En ce temps-là, la carte du monde n'était encore que très approximative et l'inconnu aussi fascinant qu'inquiétant. Les contrées découvertes, d'autant plus quand elles étaient atteintes par voie maritime, s'ornèrent alors naturellement d'un halo de mystère qui demeure assurément encore perceptible aujourd'hui. C'est d'ailleurs durant cette période qu'apparurent les premiers « cabinets de curiosités ». Dans ces lieux, que l'on considère en quelque sorte comme les ancêtres des musées et des muséums, on collectionnait aussi bien des objets d'art que des insectes, des animaux empaillés, des coquillages, des squelettes... On y trouvait même parfois ce que l'on affirmait être du sang de dragon ou bien des ossements provenant d'animaux mythiques. Mêlant botanique, histoire naturelle et histoire de l'art dans des ensembles hétéroclites dont se dégagait un goût certain pour l'inédit, ces cabinets avaient pour vocation de faire avancer les sciences, d'enrichir les savoirs. On éditait alors des catalogues qui en faisaient l'inventaire, ce qui permettait aux savants européens de se tenir informés de leur contenu.

Lorsqu'en 1498 Vasco de Gama parvint à atteindre les Indes par l'est en doublant le cap de Bonne Espérance, l'Europe put en effet se procurer, sans avoir recours aux navires arabes, épices, porcelaines ou étoffes de soie venues d'un Orient qui la fascinait déjà. Plus tard, les grandes cours d'Europe s'émerveillèrent des trésors rapportés par les navires de la compagnie des Indes. L'attrait pour ces objets exotiques influença rapidement certains métiers d'art qui, au travers de la « chinoiserie », par exemple, tentèrent de retrouver les sensations esthétiques procurées par les porcelaines ou les soieries d'Asie.



Le temps des grandes conquêtes porta aux yeux des Européens d'autres systèmes esthétiques, d'autres formes, d'autres représentations de l'espace, d'autres organisations sociales... Mais les yeux des Européens, longtemps, demeurèrent à demi ouverts. L'Autre rencontré en Océanie, en Amérique ou en tout autre bout du monde était en tous points opposé au modèle qu'ils connaissaient. Ces corps peints ou tatoués, Ceux qui vivaient presque nus, qui parlaient des langues inconnues, ne pouvaient en conséquence être envisagés comme humains. Dès ce temps-là, l'étranger fut alors placé dans une sorte d'entre-deux-mondes. Puisqu'ils étaient incapables, par manque de connaissance, sans doute, de s'ouvrir à tant de différences apparentes, ils appréhendèrent cet Autre, ces Autres, à travers un regard indéniablement européocentré. Tantôt « bons sauvages », tantôt peuple de Satan, les indigènes rencontrés par les grands explorateurs devinrent rapidement sujets de toutes les curiosités. Alors on collecta leurs masques ou leurs parures, on immortalisa leurs physionomie par le biais de gravures, on décrivit leur mode de vie, leurs mœurs et leurs coutumes à travers des récits plus ou moins romancés. Puis les souverains d'Europe exigèrent peu à peu que l'on rapporte aussi, par bateau, des « spécimens humains ». Nombre d'entre eux étaient tatoués. Souvent de la tête aux pieds. Exposés presque au même titre que les objets avec lesquels ils avaient partagé le voyage, ils fascinèrent les foules qui n'avaient jamais vu pareille curiosité. En un instant, les dessins qui figuraient sur leur peau disaient leur différence.

C'est en effet durant cette ère des grandes découvertes que l'Europe redécouvrit le tatouage. Dans un premier temps, ce fut à travers les récits de voyages tels que le journal de James Cook, par exemple, qui décrivit les tatouages marquisiens ainsi que la manière dont ceux-ci étaient apposés sur la peau des autochtones : « Tahoutaï assis par terre, le haut du corps renversé en arrière, appuyait sa tête contre les genoux d'un Canaque qui le maintenait immobile. Le tatoueur, agenouillé près de lui, se servait d'un petit marteau pour lui faire pénétrer sous la peau les pointes acérées d'un peigne qu'il trempait de temps en temps dans la matière colorante. Ainsi martelé, le peigne se promena d'abord entre les deux tempes de Tahoutaï et lui traça sur le front une auréole sanglante. La douloureuse contraction du visage du patient, souillé par le sang noirci ; le tremblement nerveux qui agitait ses membres et la plainte continue que lui arrachaient les morsures du peigne, montraient assez au prix de quelles souffrances Tahoutaï se parait de l'étrange et indélébile ornement national<sup>21</sup> ». C'est

---

<sup>21</sup> Borel F., *Le vêtement incarné-Les métamorphoses du corps*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 149. Extrait du journal de James Cook (séance de tatouage aux Marquises). Source: J. Cook, *Voyage of Discovery*, London, J.M. Dent and Sons, 1954.

avec beaucoup d'intérêt que les explorateurs observèrent cette pratique qui leur était tout à fait étrangère. Charles Darwin, lorsqu'il fit escale à Tahiti, s'émerveilla des ornements corporels des Tahitiens. « Enthousiasme assez inattendu, précise France Borel, il trouve les habitants beaux, athlétiques et 'réellement charmants', 'leurs traits ont une si grande douceur d'expression qu'on ne peut s'imaginer que ce sont des sauvages' ». « On s'imaginerait sans doute que j'exagère, ajoute-t-il, mais en voyant le corps d'un homme aussi orné, je n'ai pu m'empêcher de le comparer au tronc d'un bel arbre entouré de délicates plantes grimpantes<sup>22</sup> ». Les tatouages arborés par les habitants de ces contrées lointaines fascinèrent alors ceux qui les observèrent au même titre que les collections des cabinets de curiosités.

Certains explorateurs se prêtèrent même à la pratique, facilitant ainsi leur intégration au sein des peuples qu'ils observaient. Parmi eux, le comte Tolstoï recourut au tatouage pour s'assurer l'estime d'insulaires océaniens. Lorsqu'il rentra à Saint-Pétersbourg, on se pressa en foule pour admirer ses incroyables décors. Peu à peu, nombre d'aristocrates suivirent son exemple. Bien que cette réappropriation d'une pratique jugée « sauvage » fut alors critiquée par ceux qui, respectant les lignes du Lévitique, n'acceptaient pas que l'on puisse modifier l'œuvre de Dieu, ce goût pour les tatouages exotiques se propagea progressivement dans l'Europe entière. On raconte qu'en France, par exemple, Marat et le duc de Chartres se seraient adonnés à la pratique. Mais, selon France Borel, ce seraient surtout le prince de Galles, futur Edouard VII, et son fils, futur Georges V, qui participèrent au succès du tatouage à cette époque. Lors d'un passage au Japon, les enfants de la reine Victoria se firent en effet tatouer par le tatoueur Hori Chiyo, séduits par l'aspect des motifs qui, sur la peau luisante, leur faisaient penser à de « véritables soieries ». Si cette extravagance déplut à la reine mère, il n'en fut pas de même pour l'aristocratie. Ainsi, le baron de Postdam, futur Kaiser Frédéric III, et Georges Ier de Grèce se rendirent ensemble au Japon et en rapportèrent chacun un dragon tatoué sur la poitrine. Et pour ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient pas voyager, s'ouvrirent alors des cabinets de tatoueurs anglais formés « à la japonaise »<sup>23</sup>.

Quelques tatoueurs, dès lors, bénéficièrent d'une importante notoriété. L'un d'eux, Macdonald, fut même surnommé le « Raphaël du tatouage ». Reprenant la palette simple du Japonais Chiyo, composée de noir, de rouge et de brun, il l'étendit à de nouvelles couleurs qu'il recréa et qui ne firent qu'amplifier sa notoriété. Lors de son service dans l'armée des

---

<sup>22</sup> Borel F., *Ibid.*, pp. 151-152. Source : C. Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, Paris, C. Reinwald, 1875, p. 433.

<sup>23</sup> Borel F., *Ibid.*, p. 158.

Indes, il fit découvrir aux maharajas l'art du tatouage. Les riches Indiens, dès lors, se rendirent parfois en Europe pour s'y faire tatouer des pièces d'exception. En Inde, Macdonald tatoua également de nombreuses dames de la haute société britannique qui aimaient à orner leurs bras de papillons ou de mouches<sup>24</sup>.

Le tatouage, nous l'avons dit, fascinait déjà. Dès la fin du dix-septième siècle, les cours d'Europe avaient en effet pu admirer lors d'exhibitions publiques, les « spécimens tatoués » que les navigateurs avaient ramenés de leurs lointains périples. Tous, évidemment, ne bénéficièrent pas des mêmes traitements. Si certains furent présentés dans des cages comme des animaux, le prince polynésien Omai, engagé comme interprète du deuxième voyage de Cook puis ramené à Londres, devint, lui, le centre d'intérêt des soirées mondaines et la coqueluche de la *gentry*. Le prince philippin Giolo, quant à lui, acheté comme esclave par l'explorateur William Dampier, fut présenté au couple royal. Cette publicité fonctionna à merveille. Giolo se déplaça par suite à domicile pour que chacun puisse examiner, moyennant finance, son tatouage intégral. Dampier inventa de toute pièce l'histoire de ce mystérieux prince dont il avoua plus tard, qu'il n'avait d'ailleurs rien d'un prince.

Au milieu du dix-neuvième siècle, l'exploitation des phénomènes tatoués se généralisa. Sous de grands chapiteaux, les plus incroyables curiosités furent présentées à un public ébahi. Le plus célèbre d'entre eux, dirigé par Phinéas Taylor Barnum, proposa à la foule d'admirer, parmi les nains, les géants, la femme araignée ou encore d'authentiques sœurs siamoises, le prince Constantine, dit « l'homme de Birmanie », portant sur le corps pas moins de trois cent quatre-vingt-huit dessins tatoués<sup>25</sup>, principalement des animaux dans le style birman. Celui-ci, affublé par Barnum du titre de prince puis de celui de capitaine, était en réalité un chrétien grec né dans la province turque de l'Albanie. Et l'histoire selon laquelle il avait été soumis en Asie au supplice du tatouage pendant six mois (et auquel il aurait été le seul à survivre parmi le groupe de hors-la-loi dont il faisait partie) était évidemment douteuse. Il est probable qu'il se soit rendu volontairement en Birmanie pour se faire tatouer et en faire commerce à son retour.

---

<sup>24</sup> Borel F., *Ibid.*, pp. 158-159.

<sup>25</sup> DeMello M., *Encyclopedia of Body Adornment*, Westport, Connecticut – London, Greenwood Press, 2007, p. 25.

Le succès de ces exhibitions inspira certains Européens qui se firent tatouer dans ce même but. Nombre d'entre eux disaient avoir rapporté leurs ornements corporels de voyages lointains au cours desquels ils étaient entrés en contact avec des autochtones. Selon leurs récits, qui servaient en quelque sorte de décor théâtral à leurs décors cutanés, ils racontaient qu'ils s'étaient fait enlever ou bien recueillir. La plupart de ces récits étaient inventés. Certains hommes phénomènes durent le reconnaître. Mais ces spectacles étaient rentables. Souvent, ils affirmaient avoir épousé, sous la contrainte ou non, la fille d'un chef. Il est intéressant d'observer là la place de l'Européen dans ces aventures. Comment un Européen aurait-il pu épouser une autre femme que la fille d'un chef ? Dès l'instant où l'Europe eut « connaissance » du reste du monde, elle ne cessa de lui porter un regard faussé. Cela est de moins en moins vrai, fort heureusement. Mais il semble demeurer de cette époque une sorte de « poétique du sauvage », rendue possible, justement, par le fait que l'Autre n'ait d'abord pas été envisagé comme humain, qu'il ait été placé dans cet « entre-deux-mondes », comme si à travers les expositions coloniales ou les récits de voyages qui abondaient à cette époque, les Européens avaient eu la sensation d'entrer dans une histoire. Une histoire exotique.

### 3. L'engouement pour le primitivisme

Tahiti, que l'on qualifia rapidement de « nouvelle Cythère », illustre parfaitement les fantasmes de l'Occident. Les anciens marins qui s'y étaient rendus et se faisaient payer pour raconter leurs aventures et exhiber leurs tatouages, faisaient une description idyllique de l'archipel polynésien. Le mot « tatouage » fut alors, pendant un temps, associé dans l'esprit des Européens au monde rêvé qu'incarnait (et qu'incarne certainement toujours) Tahiti. On assista alors à l'élaboration d'une sorte d'imaginaire de l'Ailleurs, souvent très éloigné de la réalité. Mais sans que l'on s'en aperçoive cependant. Car, depuis le temps des découvertes, la vocation des exhibitions et des collections était avant tout l'enrichissement des connaissances scientifiques. Dans le domaine des arts plastiques, en revanche, libre de cet impératif, on se plut peu à peu à autoriser la rencontre des contraires, à se nourrir des influences des horizons lointains afin d'agrandir le champ des possibles. Au début du vingtième siècle, on assista à un progressif engouement pour le primitivisme, prenant pour

point de départ un intérêt des artistes pour les arts que l'on dit aujourd'hui « premiers », et particulièrement ceux de l'Afrique subsaharienne.

A cette époque, l'Occident voit en effet s'ouvrir une période de doute. Entre la crainte d'une décadence d'un passé dont on hésite à se détacher, et la tentation du renouveau porté par un avenir prometteur, la modernité s'interroge. C'est alors qu'elle se fait le siège de nombre de débats. La politique coloniale suscite les plus vives querelles : devant l'enthousiasme affiché par un grand nombre d'artistes face aux productions de la mystérieuse Afrique, le public occidental est inquiet. Comment considérer, en effet, ce que certains appellent « art » et qui, venant de si loin, reste bien obscur ? Le « sauvage » apporte avec lui la preuve qu'il existe d'autres cultures, d'autres modes de pensée qui semblent très éloignés des modèles que l'Occident avait jusqu'alors, à quelques exceptions près, tenus pour incontestables. Anarchistes et socialistes se firent les porte-parole d'une forte opposition anticoloniale. Et bien qu'il serait sans doute abusif de suggérer que les artistes de ce que l'on a appelé le primitivisme étaient tous politiquement impliqués dans cette mouvance, ils profitèrent certainement de cet élan pour explorer de nouvelles pistes d'expérimentation et porter sur cet Autre fascinant un regard plus libre de jugements a priori.

Le goût de l'aventure qu'affichait autrefois l'Europe s'estompe avec la modernité. La quasi-totalité de la planète a déjà été explorée ; le mystère n'est plus géographique. C'est alors que les hommes s'intéressent aux modes de vie des hommes d'ailleurs. Ce phénomène a rendu, pour reprendre les termes d'Edouard Glissant, « l'esprit moins entiché de l'aventure ou moins sensible à sa beauté, pour l'incliner au souci de la vérité des êtres. Comprendre des cultures fut alors plus gratifiant que découvrir des terres nouvelles<sup>26</sup> ». Le monde occidental, par exemple, pensait les Africains incapables de raffinement, d'organisation, de prouesses techniques, et cela parce qu'il les tenait à première vue pour inférieurs du point de vue de l'évolution culturelle. Il s'opéra à cette période une véritable classification des hommes selon leur culture, leur « niveau d'évolution ». La modernité voyait en cette démarche « culturaliste » l'organisation rassurante et ordonnée de la réalité. Et c'était sans doute là une façon sûre de garantir la toute-puissance de l'Occident, de ses modèles et de ses convictions, les protégeant de dangereuses remises en question. Mais c'était sans compter sur l'intérêt porté par les artistes européens aux productions artistiques venues d'ailleurs.

---

<sup>26</sup> Glissant E., *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p.38.

Jusqu'au début du siècle, l'Occident avait entassé dans ses vitrines quantité d'objets comme « matériel ethnographique », des témoins d'un mode de vie que l'on jugeait étrange. Mais jamais ces musées ethnographiques n'avaient accordé à l'art une place particulière. Ces productions, dont la fonctionnalité était la plupart du temps évidente, ne pouvaient alors être considérées comme des objets d'art. Nombre d'artistes, lancés dans une dynamique de changement et d'ouverture sur le monde, virent en ces objets rituels la source possible d'un fabuleux élan créateur. Plus que des objets fonctionnels, ils leur paraissaient être les fruits d'une inventivité nouvelle. Le début de ce siècle, nous l'avons dit, offrait la tentation de subvertir les points de vue admis. Les artistes, ainsi que quelques théoriciens dont Carl Einstein<sup>27</sup>, s'intéressèrent aux formes de ces objets, à leurs articulations, à leur exécution. Beaucoup s'élevaient contre des modes de représentation trop conventionnels, un académisme devenu stérile. Ce que les objets africains (objets sculptés dans le bois pour la plupart) proposaient, c'était une ouverture sur un monde qui était l'inattendue promesse de tous les possibles. Si ces productions africaines étaient précieusement collectées en France depuis l'époque des cabinets de curiosités, dans lesquels elles trônaient comme des images d'un exotisme rêvé, ce n'est qu'en 1906-1908 que les artistes d'avant-garde établis à Paris découvrirent ce qui allait être pour un temps leur principale source d'inspiration.

Il serait inexact d'affirmer que le cubisme, qui a de façon incontestable opéré un notable tournant dans l'histoire de l'art occidental, est entièrement né des arts alors dits « primitifs » ; cependant, il a su y voir une source créatrice, la preuve patente que les modes de représentation adoptés jusque-là par l'Occident étaient arbitraires, qu'il existait d'autres façons de voir le monde, d'autres façons de le mettre en image. Et c'est en explorant ces pistes que le cubisme, entre autres avant-gardes, a conféré aux arts premiers leurs lettres de noblesses. Ce que les artistes comprirent à cette période, c'est qu'il existait d'autres cultures aussi viables et justifiables que la leur, et que la rencontre avec ces autres cultures pouvait être la source d'élan créatifs importants. Ils convoitaient des champs d'expérimentation nouveaux qui annihileraient des modes de représentation désormais jugés inféconds. Tout avait été fait, supposait-on : pour continuer de s'épanouir, l'Occident devait parvenir à se détacher d'une tradition trop imposante, pour pouvoir s'ouvrir au monde. Il s'agissait alors de se mettre en quête de ces autres cultures, de percer leurs mystères.

C'est sans doute dans un tel but d'enrichissement de leur esprit, que les Occidentaux envisagèrent le principe d'altérité. Fascinés par les productions de la mystérieuse Afrique, les

---

<sup>27</sup> Son ouvrage *Negerplastik*, publié en 1915, s'élève contre les préjugés à propos de « l'art nègre » et affirme que les productions de l'Afrique justifient de façon certaine qu'on les appréhende sur un plan artistique.

artistes observèrent comme une chance que le monde n'était pas fait d'un seul bloc et que les vérités admises par la tradition n'étaient pas universelles. L'ouverture était alors concevable. A ce moment-là de l'Histoire, le but n'était peut-être pas encore de valoriser des peuples que l'Occident avait injustement détruits par des siècles de colonisation et d'esclavage. Mais l'idée d'un repentir, d'une prise de conscience de l'inhumanité de telles pratiques commençait à germer dans les esprits. L'Autre, qu'on avait jusque-là tenu pour indigne de tout intérêt, possédait sa propre réalité, ses propres découvertes, ses propres talents.

L'Occident, jusqu'alors vainqueur de bon nombre de ses combats, envisageait, dès lors, un possible examen de la vision des vaincus. Il s'agissait à présent d'aller à la rencontre de ces peuples. Gauguin, sans doute le premier, ressentit le besoin de quitter la civilisation, de s'imprégner de l'intemporalité des îles, pour produire à son tour un art plus simple, plus proche de l'idée que l'on se faisait des temps primordiaux. D'autres avant lui avaient parcouru le monde pour se baigner dans des sources différentes (comme c'était souvent le cas des peintres dits « orientalistes » du dix-neuvième siècle). Mais le souci était alors généralement documentaire. L'exil de Gauguin était plus radical : c'est jusqu'à son mode de vie même qu'il voulait changer. Il voulait se défaire des liens étouffants tissés par la modernité. Il trouvait dans les arts des îles du Pacifique un attrayant défi aux modes conventionnels de représentation adoptés par l'Occident. Il fut séduit par la liberté nouvelle que ces images lointaines dégageaient, par la force et l'étonnante créativité qui émanaient d'elles. On ne classe généralement pas Gauguin dans le mouvement du primitivisme. Cependant, il donna le premier la preuve qu'avec des thèmes différents, des modèles d'ailleurs, des paysages inconnus et une fraîcheur presque ingénue dont le souci n'était résolument pas de type naturaliste, il était possible de « faire de l'art ». Artiste important dans la découverte de l'altérité, il montra qu'il était possible de puiser thèmes et techniques à d'autres sources que celles reconnues par la tradition européenne (celles des modèles antiques et classiques, notamment) et qu'il pouvait être riche de combiner les emprunts. C'est sans doute en cela que l'on peut lui accorder un rôle de « précurseur » du primitivisme, mais aussi et surtout un rôle d'instigateur de cette rencontre avec un monde autre.

La démarche de l'ethnographe Victor Segalen est souvent décrite comme proche de celle de Gauguin. Lorsqu'il se rendit aux Marquises avec l'idée de le rencontrer, Gauguin était mort depuis trois mois. Mais c'est à travers ses croquis, ses peintures, ses écrits (qu'il découvrit dans son atelier), par ses yeux, que Segalen a envisagé les paysages qu'il y découvrit. Mais aussi les habitants, et particulièrement les femmes maories. Selon la formule

de Claude Courtot, certaines des descriptions de Segalen paraissent « un équivalent littéraire de ce que Gauguin osait dans sa peinture ». Gauguin avait à cœur de s'intégrer réellement à la population locale. Il fut un fervent défenseur des traditions maories et encouragea à maintes reprises les habitants à lutter contre les lois édictées par les colons. De même, pour Segalen, aucune observation n'aurait été valable sans conscience que l'observé est aussi observateur et que l'observateur intervient nécessairement sur le milieu qu'il observe. L'Européen est aussi exotique pour le Polynésien que le Polynésien ne l'est pour lui. Pour chacune de ses expéditions, il apprit la langue parlée par la civilisation, son passé, s'intéressa à son art et se prêta aux coutumes avec un immense respect. Il fut notamment l'un des rares à ne pas piller les temples bouddhiques qu'il découvrit en Chine. Il se limita aux dessins et aux relevés photographiques pour rendre compte de ses observations afin d'être certain de préserver les lieux dans lesquels il passait. Avec Segalen, le regard jusqu'à présent totalement européo-centré que les explorateurs portaient sur les mondes qu'ils ne connaissaient pas, changea. Après lui, les enquêtes ethnographiques se voulurent plus objectives, plus équitables. On le définit souvent comme un précurseur de nombre d'approches et de préoccupations qui deviendront celles de l'ethnologie contemporaine.

Le travail de Segalen s'oppose en tous points à la littérature coloniale de l'époque, aux fantasmes à peine dissimulés autorisant les plus grandes approximations. Reprenant le terme d'exotisme alors très en vogue, il lui a conféré un autre sens pour mettre en valeur une problématique bien différente. Pour lui, l'exotisme ne se résume pas aux « impressions de pays lointains » que procure par exemple la vue d'un palmier ou d'un chameau. Il le définit comme une esthétique du Divers, comme « la connaissance de quelque chose qui n'est pas soi-même », considérant alors les populations observées en elles-mêmes et non plus selon les critères occidentaux. Evitant l'écueil inverse, il ne mythifie pas non plus les autres civilisations. Il s'avère d'ailleurs même parfois plus sévère avec les Maoris délaissant leurs traditions qu'avec les missionnaires tentant de les faire disparaître<sup>28</sup>.

Aby Warburg a vraisemblablement joué, lui aussi, un rôle important dans ce nouveau regard porté sur l'Autre. Parti à la rencontre des Indiens Pueblos d'Amérique du Nord, les Hopis, il chercha à fuir, pour un temps, la civilisation occidentale afin de retrouver une forme d'état antérieur, d'humanité païenne « primitive ». Selon les termes du directeur de la clinique dans laquelle il fut plus tard interné, Warburg souffrait d'une « grave psychose » s'accompagnant d'angoisses, d'obsessions et de ce qu'il nommait des « manœuvres défensives ». Afin de prouver au corps médical qu'il avait recouvré sa santé mentale,

---

<sup>28</sup> Segalen V., *Essai sur l'exotisme- Une Esthétique du Divers*, Montpellier, Fata Morgana, 1978.



Warburg proposa de tenir en 1923, devant le personnel de la clinique et devant ses patients, une conférence scientifique qui, selon son déroulement, pourrait aboutir à sa sortie, objectif qu'il atteignit. Il choisit pour thème le fameux « rituel du serpent » des Hopis (en rapport, vraisemblablement, avec sa propre situation psychique) par lequel les Hopis parviennent à maîtriser collectivement une peur ancestrale (et donc les forces de la nature) par le biais de la pensée symbolique. Son exposé (qui fut publié par la suite) met au jour des liens entre pratiques païennes « primitives » et mythes de la Grèce antique. Il démontre comment, en s'éloignant du paganisme, des trances et de la pensée symbolique, l'Occident s'est peu à peu montré incapable de dépasser ce que Freud nommait le « malaise » de la civilisation et donc de surmonter les angoisses qui en dérivent. S'appuyant, entre autres, sur l'ambivalence d'un serpent à la fois menaçant et salvateur dans la mythologie grecque mais également dans la religion chrétienne (malfaisant dans le mythe du Laocoon comme dans l'Eden, et bénéfique autour du bâton d'Asclépios, dieu de la guérison, comme celui de Moïse), il affirme qu'il existerait un « paganisme éternel » et ambivalent permettant aux hommes de surmonter leurs peurs et leurs angoisses. Selon Warburg, la perte de ce paganisme en Occident est irréversible et il est désormais impossible de revenir à une humanité « primitive ». Bien avant Claude Lévi-Strauss, il évoque une « contamination » des cultures amérindiennes par le catholicisme et la modernité. Il dénonce également l'état schizophrénique dans lequel se trouvait, selon lui, en son temps l'Occident, état qu'il justifie par cet éloignement regrettable du paganisme.

Dans le champ des arts plastiques, après le premier palier franchi par Gauguin dans la quête d'un art plus conceptuel que visuel, Les *Demoiselles d'Avignon* (1907), peintes par Picasso, accomplirent un nouveau tournant qui « officialisa » une nouvelle démarche non plus visuelle mais conceptualisante. Affirmant les débuts du cubisme à travers un mode de représentation radicalement différent, il se pencha sur l'altérité au sein de l'Occident. Il se livra alors à une critique des choix de vie. Selon John Berger, les *Demoiselles* « étaient effectivement destinées à choquer. Il s'agissait d'une attaque furieuse et directe non contre l'immoralité sexuelle<sup>29</sup>, mais contre la vie telle que Picasso la voyait- le gâchis, la laideur et la cruauté [...] Dans ce tableau, les dislocations ont une origine agressive et non esthétique<sup>30</sup> ». Le peintre trouva en effet dans les formes des arts primitifs, de nouvelles façons de mettre en matière ses idées, en s'éloignant du symbolisme conventionnel qu'il utilisait lui-même dans ses périodes antérieures, mais qu'il jugeait à présent trop narratif.

---

<sup>29</sup> Le tableau est également connu sous le titre de *Bordel d'Avignon*, titre qui choqua nombre de ses contemporains.

<sup>30</sup> Berger J., cité par C. Rhodes in *Le primitivisme et l'art moderne*, Paris, Thames & Hudson, 1997, p.91.

L'altérité traitée ici n'était pas celle du « primitif » colonial, mais bien une altérité interne à la société dans laquelle il évoluait, celle de ces femmes dont la sexualité inquiétait.

Si l'influence des arts dits « primitifs » sur les artistes de ce temps n'était pas toujours directe (tous ne se réclamaient pas du primitivisme), il semble incontestable que certains des problèmes qu'ils se posaient trouvèrent en ces productions lointaines des solutions satisfaisantes. L'intérêt qu'ils portaient à ces arts se faisait la promesse de nouveaux champs à explorer. Daniel-Henry Kahnweiler rapporte que Juan Gris fabriqua lui-même un masque de l'Ogoué, « ne se souciant point de posséder un original du moment que cette ingénieuse solution plastique se trouvait réalisée sur son mur, réconfort pour ses propres entreprises<sup>31</sup> ». Les artistes, séduits par le surprenant pouvoir des figures si expressives des arts de l'Afrique, tentaient de percer leurs mystères : sans doute l'opacité créatrice résidait-elle dans des problèmes d'ordre plastique ? La puissance formelle qui se dégagait de ces objets sculptés indiquait que toutes les pistes n'avaient pas encore été explorées : il apparaissait désormais qu'il était envisageable de transcender de simples soucis d'ordres visuels pour s'approcher du concept. Les artistes, alors, cherchaient dans les formes primitives les clefs d'une certaine illumination créatrice. Picasso, affirme Jean Laude, s'intéressait au « problème de l'intégration des objets dans l'espace », tandis que Matisse examinait « l'expressivité de la ligne et de la composition<sup>32</sup> ».

La rencontre de l'Autre, un Autre radicalement différent, permit à l'Occident d'entrer dans une dynamique d'ouverture sur tous les possibles, garantissant ainsi le mouvement, la circulation nécessaire au renouvellement de modes de représentation, de modes de pensée devenus stériles. Quels allaient être les résultats de ces enseignements dans le champ de l'art de l'Occident ? Si nul ne savait où tout cela mènerait, le changement était devenu incontournable dans ces esprits d'avant-garde avides de nouvelles expériences.

Les nouveautés promises par les arts dits « primitifs » étaient souvent perçues comme les propositions d'un retour à l'essentiel, au fondamental. Les figures hybrides, combinaisons étonnantes entre éléments anthropomorphes et éléments zoomorphes, n'étaient pas sans rappeler les temps primordiaux des mythes fondateurs des civilisations où hommes et animaux vivaient en paix et parlaient le même langage. Le projet d'un art radicalement novateur, se libérant des contraintes inhibitrices du beau idéal trouvait de

---

<sup>31</sup> Kahnweiler D.-H., *Confessions esthétiques*, Paris, Gallimard, 1963, p. 225.

<sup>32</sup> Laude J., *Les Arts de l'Afrique Noire*, Paris, Librairie Générale Française, 1966, p. 253.

possibles voies d'expérimentation dans un certain « retour aux sources » conforme aux modes de vie de ces peuples d'Afrique<sup>33</sup>. Les théories évolutionnistes développées par Darwin dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle présentaient l'homme « primitif » comme un être sauvage et inférieur. Mais il existait aussi, à l'inverse, un *mythe du bon sauvage*, concept de Jean-Jacques Rousseau, né un siècle plus tôt. Face à cet Autre venu de loin, les esprits, peut-être un peu étroits alors, se trouvaient logiquement déroutés. La modernité affichait une soif de progrès, d'innovations. L'Afrique, elle, donnait l'illusion d'un monde intemporel resté « à l'état sauvage ». Comme Aby Warburg, les artistes du primitivisme entrevirent là la possibilité que l'état idéal du monde se trouvait peut-être dans le passé, que cet idéal avait été perdu mais qu'il était sans doute possible d'en retrouver la trace. On regretta alors cet état de grâce révolu, ce passé que l'on idéalisait.

Après la mort de Gauguin, en 1903, sa vie retirée prit une dimension quasi héroïque aux yeux de certains artistes portés à de pareilles quêtes. Ce fut notamment le cas des expressionnistes allemands de Die Brücke. Certains allèrent jusqu'à se livrer à de semblables exils. Les îles des océans lointains étaient alors perçues comme un idéal d'harmonie entre les hommes et la nature, un heureux Eden auquel on ne croyait plus vraiment. Mais la majorité de ces artistes n'aspirait pas à un retrait définitif de la civilisation pour une vie d'indigène : leur projet consistait à exposer la modernité, qu'ils ne voulaient pas détruire mais fortifier, à ses lointains souvenirs d'Eldorado. Peut-être serait-elle ainsi rappelée à des systèmes de pensée et de vision jugés plus fondamentaux. Les artistes de die Brücke organisèrent des « parties de baignades », notamment quand ils étaient basés à Dresde, entre 1905 et 1911. L'Allemagne était alors animée par de nombreux mouvements de « retour à la nature » visant à une réforme des modes de vie de l'Occident moderne. Loin des autorités, les artistes se livraient à une sorte de communion avec la nature, pratiquant le nudisme dans un sentiment de fraternité partagée. Réalité et utopie étaient alors vécues dans des lieux géographiquement proches et prenaient conscience l'une de l'autre. Ce culte du nudisme suggérant l'idéal naturel des temps primordiaux fut le sujet de nombre de leurs tableaux. C'est le cas de *Baigneurs se lançant des roseaux*, gravure exécutée par Ernst Ludwig Kirchner en 1910. Mais, dans le cas des artistes de die Brücke, le retour à une vie primitive n'était pas réellement l'objectif recherché : leur marginalisation se voulait, de façon assez paradoxale, participative. En se plaçant à l'extérieur de la société bourgeoise, ceux-ci espéraient accroître leur pouvoir d'intervention : s'engager au sein de la société en montrant que l'on peut vivre hors d'elle, hors de ses conventions.

---

<sup>33</sup> Ou plutôt conforme à l'image rêvée que l'on en avait.

#### 4. Les « primitifs » modernes

Tout au long du vingtième siècle, nombre d'artistes puisèrent une part de leur inspiration dans les pratiques des sociétés traditionnelles afin de mettre en question les codes de l'Occident ou bien de s'engager dans une recherche plus approfondie de soi. C'est le cas par exemple des *modern primitives*. Figure emblématique de l'*underground*, Fakir Musafar inventa le terme de *Modern Primitivism* en 1967. Considéré comme le pionnier des modifications corporelles, son travail lui vaut l'admiration de nombreux artistes, musiciens ou encore écrivains. Dès son adolescence, il commença à s'intéresser à des séquences culturelles empruntées à des sociétés traditionnelles le plus souvent disparues ou en voie de l'être, afin d'atteindre des états modifiés de conscience. Les artistes se réclamant du *Modern Primitivism* utilisent la douleur, une douleur consentie et sans souffrance, pour explorer des champs inhabituels de la conscience de soi. Si les artistes de Die Brücke s'inspiraient des modes de vie des peuples d'ailleurs pour s'échapper des codes des sociétés occidentales qui interdisaient l'idée de réelle liberté, les *modern primitives*, eux, ne souhaitent en aucun cas vivre en dehors leur société. Si les intentions des artistes de Die Brücke avaient une dimension politique, pour les *modern primitives*, la visée est bien plus personnelle.

«En utilisant ton corps, en le modifiant, tu peux atteindre des états de conscience différents et te découvrir, ainsi que découvrir la vraie nature de ta vie», affirme Fakir Musafar. Ce qui intéresse les *modern primitives*, ce n'est pas la compréhension totale des rites traditionnels. Ils ne souhaitent pas vivre comme ces peuples qu'ils ne prétendent d'ailleurs pas connaître réellement. En toute conscience, ils modifient les rites qu'ils empruntent afin de les transformer en épreuves personnelles. Décontextualisés, ces rites n'ont plus rien de leur sens d'origine. Il ne s'agit plus de se livrer à des rites de passage collectifs organisés par la société dans l'idée d'une intégration au groupe, mais d'intervenir dans un processus social folklorisé dans lequel chacun s'implique affectivement.

Fakir Musafar emprunte son nom à un sufi du dix-neuvième siècle qu'il a découvert dans une bande dessinée. Selon sa définition, le *Modern Primitivism*, dont il est l'un des principaux artisans, consiste en une réactualisation de pratiques « tribales ». Très jeune, il fut l'un des premiers à se livrer au piercing, mais aussi au *branding*, au *stretching* ou encore au *burning*. Par le biais de ces modifications corporelles et autres épreuves physiques qu'il s'infligeait, il tentait de s'engager sur le chemin d'une spiritualité personnelle. Il se perça par exemple d'innombrables parties du corps, mais se priva également de nourriture ou de sommeil, ou bien encore s'enfonça des tiges de métal dans le corps, se livra à des pratiques de constriction de la taille à l'aide de corsets, de ceintures ou de chaînes, empêcha sa peau de respirer en la couvrant intégralement d'une peinture dorée, etc. Dans un premier temps, il se livra à ces pratiques chez lui. Ce n'est qu'en 1970, lorsque les tabous commencèrent à se faire moins pesants, qu'il organisa ses premières représentations publiques.

Longtemps, en Occident, le dualisme interdit en un sens le corps et l'âme de se rencontrer. Les *modern primitives* illustrent ce besoin qu'ont ressenti nombre d'artistes d'envisager le corps comme partie intégrante de l'individualité, d'affirmer la condition corporelle de l'homme et de la prendre pour point d'ancrage dans cette quête d'états de conscience modifiés. Selon Marianna Torgovnick, « devenir primitif » est une façon de « devenir physique<sup>34</sup> ». Le corps, longtemps, fut négligé ou méprisé. Tout au long du vingtième siècle, ses représentations changèrent jusqu'à lui attribuer une importance primordiale. Mais lorsque Fakir Musafar se livra à ses premières expériences, c'était alors loin d'être le cas. Selon ses mots, est « primitif moderne » « toute personne non tribale répondant à des besoins originels et faisant quelque chose avec son corps ». Par le biais des rites traditionnels que les *modern primitives* détournent, c'est en réalité toute une perception du corps et de ses dimensions envisagées comme limitantes qu'ils interrogent.

Chez les *modern primitives*, on dénombre sept « *Body Play* », sept façons de jouer avec le corps et avec la douleur. Le tatouage, par exemple, est classé dans la sixième catégorie : « *Body Play by Penetration : 'Invasion'* », au côté des pratiques de flagellation, de piercing ou encore celles utilisant des aiguilles, des pointes ou des produits chimiques<sup>35</sup>. On compte également la contorsion, la constriction, la privation, la gêne ou le feu. Mais les *modern primitives* sont surtout connus pour leurs pratiques de suspensions empruntées à des

---

<sup>34</sup> Torgovnick M., *Gone primitive: savage intellects, modern lives*, Chicago, University of California Press, 1990, p. 228.

<sup>35</sup> Klesse C., « Non-Mainstream Body Modification and Racialized Representation », in *Body Modification*, edited by Mike Featherstone, Thousand Oaks (Ca), SAGE Publications, 2000, p. 16.

rites tels que la *Sun Dance* des Sioux. Celles-ci sont minutieusement organisées et impliquent une attention particulière au matériel utilisé ainsi qu'une confiance absolue accordée aux assistants ou partenaires présents lors de ces expériences. Le participant se fait alors suspendre ou bien tirer par l'intermédiaire de crochets fixés sur sa peau, jusqu'à parvenir à une sensation de suffocation proche de celle de la pendaison lorsque les crochets sont fixés dans le dos ou sur la poitrine. Il ne s'agit pas de s'abandonner à la douleur mais au contraire d'éprouver ses limites pour aller plus profondément en soi, pour se sentir vivant, physiquement et consciemment.

Chez les *modern primitives*, les sociétés traditionnelles sont envisagées comme modèles. En raison de l'attention particulière qu'elles portent au corps, elles permettent à ceux qui les empruntent de se dépasser et d'explorer des états de conscience auxquels leur société ne permet pas l'accès. « Tous les rites corporels de toutes les cultures et de toutes les époques ont toujours impliqué le sang, la marque et la douleur, qui n'est en réalité qu'une extrême sensation physique involontaire, inattendue, observe Fakir Musafar [...] J'ai transpercé mon corps de baguettes d'acier longues de quatre pieds et épaisses de 3mm, et j'ai marché pendant 8 heures avec cet attirail, l'acier s'enfonçant de plus en plus dans ma chair, dans un état de transe [...] Se rouler sur du verre, se coucher sur des clous est une sensation merveilleuse. Je l'ai fait dès l'âge de 17 ans. C'est très douloureux au début, le corps ressent chaque pique une à une, mais au bout d'un certain temps, le picotement s'unifie et on ne ressent plus qu'une sorte d'incandescence. Après 45 minutes, vous avez l'impression de flotter dans les airs<sup>36</sup> ».

Mais il ne s'agit pas pour les *modern primitives* de se retirer de la société. Ils s'imprègnent des sagesses et des pratiques des sociétés traditionnelles pour enrichir le champ de leurs expériences. « Ils s'efforcent de concilier un mode de vie américain qu'ils ne souhaitent en aucun cas perdre, avec des échappées imaginaires leur permettant d'explorer d'autres virtualités d'existence. Ils ne se soucient guère que les modifications corporelles soient faites pour sursignifier la nudité et non pour être dissimulées sous des vêtements<sup>37</sup> », explique David Le Breton. Artistes postmodernes, ils se livrent au collage culturel. Parfaitement intégrés à la société américaine, ils ne renoncent en aucun cas aux privilèges qu'elle leur offre mais choisissent au sein de rituels anciens des moyens leur permettant de mettre en jeu leur corps d'une manière plus intense. Il ne s'agit pas de remettre totalement en

---

<sup>36</sup> Entretien de J. Lindgaard avec Fakir Musafar, « Le corps dernier cri », in *Les Inrockuptibles*, juillet/août 1999, p.24.

<sup>37</sup> Le Breton D., *Signes d'identité – Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002, p. 200.

question les valeurs ou les modes de vie occidentaux, ni les outils que leur tradition met à leur disposition. Il s'agit plutôt de leur conférer une forme de « supplément d'âme ».

Le *Modern Primitivism* est en effet lié à un regain d'intérêt pour le tribalisme qui n'est pas sans rappeler la fascination que procuraient par exemple les expositions coloniales du dix-neuvième siècle. Si, désormais, des possibilités sont offertes de récolter des informations objectives sur les sociétés dites « traditionnelles », il n'en demeure pas moins que chacun est également libre de n'en retenir que ce qui l'intéresse dans le cadre de sa quête personnelle. Les emprunts, alors, sont parfois assez arbitraires. Ou en tout cas sont-ils davantage liés à des intérêts esthétiques ou techniques qu'à un intérêt profond pour les significations des rites empruntés. Fakir Musafar qui, selon ses propres termes, s'est depuis l'enfance souvent senti comme un étranger dans sa propre culture, s'est par exemple pris de passion pour les Ibitoes de Nouvelle Guinée. Il a copié leur pratique qui consiste à porter l'*itiburi* (une large ceinture portée par les Ibitoes en signe de virilité). « J'étais fasciné alors je suis devenu un Ibitoe, explique-t-il, et je suis tombé amoureux de la pratique<sup>38</sup> ». Les artistes idéalisent parfois les sociétés traditionnelles dont ils s'inspirent jusqu'à les transformer en clichés, ce qui leur vaut certaines critiques.

Christian Klesse, en effet, affirme que les *modern primitives* reproduisent en réalité les stéréotypes raciaux. En fétichisant les autres cultures, ils risquent selon lui de ne pas laisser de place aux métissages des cultures. Parce qu'en posant les sociétés traditionnelles en modèles, ils ne permettent pas de sortir des binarités telles que primitif / moderne, développé / non développé, civilisé / sauvage ou encore rationnel / irrationnel. Selon Virginia Eubanks, ils renforcent le dualisme de la pensée occidentale et impliquent le déni de la différence culturelle dans une vision humaniste et universalisante justifiée par ce qu'elle appelle un « besoin primal » [*primal urge*] et autorisant, pour leurs expériences spirituelles, le recours à ces rites qu'ils adoptent<sup>39</sup>.

Le travail d'Ana Mendieta, que l'on situe généralement à la croisée entre Land Art et Body Art, s'inspire également des pratiques primitives. Nombre de ses œuvres ont une portée politique. Réalisant des performances entre 1972 et 1978, elle a notamment travaillé sur les

---

<sup>38</sup> Vale V. and A. Juno, *Re/Search #12: Modern Primitives. An Investigation of Contemporary Adornment and Ritual*, San Francisco, Re/Search Publications, 1989, p. 7.

<sup>39</sup> Klesse C., « Non-Mainstream Body Modification and Racialized Representation », in *Body Modification*, edited by Mike Featherstone, Thousand Oaks (Ca), SAGE Publications, 2000, p. 30.

violences infligées au corps des femmes. Pour leur réalisation, elle a souvent utilisé de grandes quantités de sang animal. Si son œuvre se distingue du travail des *modern primitives*, elle partage avec eux une certaine attirance pour les pratiques culturelles des sociétés traditionnelles dont une dimension de son travail découle. « C'est peut-être lors de mon enfance à Cuba que j'ai commencé à être fascinée par l'art et les cultures primitifs, dit-elle. Il semble que ces cultures soient dotées d'une connaissance intérieure et d'une proximité des ressources naturelles. C'est cette connaissance qui donne sa réalité aux images qu'elles ont créées. C'est ce sentiment de magie, de connaissance et de pouvoir de l'art primitif qui influence mon attitude personnelle envers l'art. Pendant ces cinq dernières années, j'ai travaillé en extérieur, dans la nature, explorant la relation entre moi, la terre et l'art. En utilisant mon corps comme référence pour créer des œuvres, je suis capable de me transcender dans une submersion volontaire dans la nature et une identification totale avec elle. A travers mon art, je veux exprimer l'immédiateté de la vie et l'éternité de la nature<sup>40</sup> ». Il y a ici l'idée, à nouveau, d'une recherche de l'harmonie supposément perdue entre l'homme et la nature. La matérialité du corps est utilisée pour mettre en valeur le lien indéfectible qui les unit pourtant. Mais il y a aussi, comme chez les *modern primitives* une forme d'idéalisation des civilisations autres.

Les *modern primitives*, comme d'autres artistes contemporains travaillant sur le corps, trouvent en effet dans les rites des sociétés traditionnelles des représentations qui leur paraissent capables de combler les manques de la leur. Mais l'image qu'ils se font de l'Autre et des paradis perdus qu'ils peuplent porte sans doute encore en elle une part des fantasmes que, depuis l'ère des grandes découvertes, l'Occident a hâtivement tenus pour des réalités. Ce qui se joue alors, c'est un véritable syncrétisme des traditions, des croyances et des représentations par le biais duquel chacun se livre à un bricolage culturel dans lequel il serait plus aisé, peut-être, de se trouver soi.

---

<sup>40</sup> *Ana Mendieta Papers*, New York, Galerie Lelong, 1978. Repris dans Olga Viso, *Unseen Mendieta*, Munich – Berlin – Londres - New York, Prestel, 2008, p. 296.



## 5. Le fantasme de l'Autre

Face aux doutes et aux craintes de notre époque, le sauvage se pose comme un idéal mythique : il brouille l'espace et le temps et donne l'illusion d'un présent perpétuel, d'un temps libéré d'histoire. Le bonheur, peut-être, se trouverait ailleurs, dans ces mondes lointains où tout paraît simple, où les hommes semblent vivre en harmonie avec la nature. Pourtant, ce « sauvage » n'est principalement qu'une idée, un stéréotype conçu par l'Occident. En effet, « nul n'est sauvage en soi et pour soi » : on ne peut être « sauvage » que dans les yeux d'un autre qui nous compare à lui<sup>41</sup>. Le discours ethnocentrique, explique Jean Bazin, invente un « sauvage » aussi fictif que le « nous » de la « conscience occidentale ». Le mythe du « bon sauvage » de Jean-Jacques Rousseau en est l'illustration. Le fantasme que l'Occident tisse autour de l'Autre lui donne peut-être l'illusion de sa propre cohérence.

Aujourd'hui, tant l'aide alimentaire que l'exploitation des matières premières ou la livraison d'armes, confirment la main mise des grandes puissances sur le Tiers Monde. L'Occident, de la même façon qu'autrefois, façonne l'Ailleurs pour le faire ressembler à l'idée qu'il se fait du « sauvage ». Ainsi, par exemple, fabrique-t-on volontairement aujourd'hui en Afrique, en Océanie ou ailleurs des objets typiquement « sauvages » (statuettes, tableaux, masques, etc.) pour satisfaire les attentes de la clientèle occidentale, ce qui a pour effet de la conforter dans ses a priori. En modifiant l'Autre à travers récits de voyages ou théories approximatives, en le simplifiant, on est certainement parvenu à projeter en lui ces images caricaturales mais conformes à ce qu'on attend de lui. C'est cet Autre-là qui attire le plus généralement ceux qui cherchent l'Ailleurs. Cet Autre fantasmé, suffisamment différent pour être attirant mais pas trop éloigné de nos projections tout de même.

L'Autre, comme l'Ailleurs, prennent des visages aussi divers que ceux de la caricature ou de la complémentarité. Je me reconnais parfois en ceux que je ne connais pas tout en étant incapable de les comprendre totalement. Mais c'est à travers ce miroir reflétant de multiples visages qu'il m'est possible de me sculpter moi-même. Incarnant à la fois les appréhensions de l'Occident et sa supposée supériorité sur le reste du monde, l'Autre, comme l'Ailleurs, se font matière d'un corps gouverné par son propre esprit. « La fiction de

---

<sup>41</sup> Bazin J., « Le bal des sauvages », in *Le sauvage à la mode*, sous la direction de Jean-Loup Amselle, Paris, Editions Le Sycomore, 1979, p. 180.

l'Autre, longtemps nourrie par la lecture des revues de voyage et par une large rêverie, est symboliquement efficace car elle immerge dans une communauté flottante d'action et de pensée<sup>42</sup> », observe David Le Breton. Le flou posé sur cet Autre le plonge dans un imaginaire rassurant dans le sens où il ne remet pas réellement en question l'ordre établi, où il n'impose pas de réelle implication.

Lorsqu'au Moyen-âge l'Occident commença à avoir accès aux peuples des confins, il les perçut (et les représenta) dans un premier temps comme monstrueux. Dans les gravures et les textes de l'époque, hommes et femmes prennent les traits d'êtres solitaires et farouches, couverts de poils et vivant nus dans des grottes, des déserts ou des forêts. Ou bien encore on leur transposa des figures telles que celles du cannibale ou du démon. Dès lors, on affirma une forte opposition entre ces hommes, si mystérieux qu'on leur attribuait souvent d'inquiétants pouvoirs magiques, et ceux peuplant le monde civilisé. Au fur et à mesure des contacts, les images de l'Autre s'humanisèrent progressivement. Longtemps, cependant, celles-ci gardèrent en filigrane une certaine animalité, forme de faire-valoir de la culture aristocratique mais aussi image d'un désir brutal à repousser dans l'amour courtois. L'image de l'Autre, en effet, se construit avant tout sur l'image que l'on veut donner de soi. Mais le sauvage, déjà, intriguait également pour sa proximité avec la nature et les temps primordiaux. A la Renaissance, il s'entoura avec ambivalence d'un mythe de force, de fertilité mais aussi d'innocence.

Peu à peu, ayant exercé son regard, l'Occident s'intéressa, nous l'avons dit, à l'esthétique des objets abrités par les collections de cabinets de curiosités, mais aussi et surtout aux hommes qui les avaient produits. Souvent, les récits de « merveilles » comblaient les imprécisions et les méconnaissances par le biais de la légende, créant à la fois terreur et fascination face aux intolérables différences entre l'homme sauvage et le civilisé. Mais les explorateurs avaient avant tout pour mission d'enrichir les connaissances scientifiques de l'Occident sur le monde. Johan Maurits, gouverneur du Brésil hollandais à partir de 1630, livra une série de portraits des habitants « primitifs » du Brésil censés illustrer leurs différents degrés de civilisation. Tous les types brésiliens y devaient être représentés, du plus « barbare » au plus métissé avec l'Européen. Chacun des hommes ainsi décrit était entouré de fruits et autres végétaux, comme s'il s'agissait à la fois d'un relevé botanique et d'un relevé humain.

---

<sup>42</sup> Le Breton D., « Anthropologie des marques corporelles », in *Signes du corps*, sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau, Paris, Editions Dapper, 2004, p. 111.

Malgré les moyens déployés lors des expéditions des lumières ou encore le recours à des théories telles que celle de la phrénologie, supposée déterminer les capacités intellectuelles d'un individu en fonction de la forme de son crâne, malgré les innombrables collections d'objets rituels ou quotidiens, d'images etc., l'homme sauvage demeura, aux yeux des Occidentaux, presque le même tout autour du monde. Il y avait, nous l'avons dit, le « sauvage » et le « civilisé ». Entre les deux, rien de précisément établi.

Une mythologie évolutionniste, en vogue au début du vingtième siècle, pensait les sociétés « sauvages » plus proches que les nôtres des origines, et donc de la nature. On classait alors volontiers (et ce plus encore qu'aujourd'hui, sans doute) les hommes dans des catégories rassurantes : il y avait l'homme noir, l'homme blanc, l'homme d'Asie, celui des Amériques... Lorsque, plus tôt, l'Occident entreprit de découvrir le secret Orient, il se livrait déjà à ce type de schématisation. Edward Saïd, dans son étude de l'orientalisme, rapporte qu'au moment de la conquête de l'Égypte par Bonaparte la compréhension du peuple autochtone impliquait une simplification ; il s'agissait alors de « tirer de tout détail observable une généralisation et de toute généralisation une loi immuable concernant la nature, le tempérament, la mentalité, les usages ou le type des Orientaux<sup>43</sup> ». Ainsi la *Description de l'Égypte* (vingt-trois volumes publiés entre 1809 et 1828 par les ordres de sa Majesté Napoléon le Grand) s'appliquait-elle à condenser dans des textes ce qu'elle avait cru percevoir de la réalité. Appliquer à cet Autre qu'on ne connaît pas ses propres critères et penser maîtriser ses codes à lui : telle semblait être l'approche « objective » d'un Occident se pensant tout puissant.

Selon Christian Klesse, l'anthropologie a produit nombre de connaissances profondément racialisées<sup>44</sup>. Plus radical, Edward Saïd va même jusqu'à affirmer que toutes les connaissances occidentales portent la teinte des politiques coloniales. L'homme africain, par exemple, fut associé au sauvage, à l'homme simple peuplant les colonies, à un certain fantasme de retour à la nature. Les récits de voyage alimentèrent longtemps, et peut-être alimentent encore, les esprits friands d'idées reçues, simples et rassurantes. Pour satisfaire son besoin de maîtriser des mondes qui lui sont inconnus, l'Occident découpe, classe, façonne, invente, interprète. Si, au dix-huitième siècle, dans sa quête de l'Autre, l'Occident faisait fausse route, cette quête fut pourtant l'occasion pour lui d'une prise en compte d'une culture autre que la sienne : on prit conscience qu'il n'y avait pas uniquement les croyants

---

<sup>43</sup> Saïd E., *L'Orientalisme - L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Editions du Seuil, 1980, pp. 104-105.

<sup>44</sup> Klesse C., « Non-Mainstream Body Modification and Racialized Representation », in *Body Modification*, edited by Mike Featherstone, Thousand Oaks (Ca), SAGE Publications, 2000, p. 33.

s'opposant logiquement aux barbares. Il existait d'autres manières de penser, d'autres façons de vivre. Corrodant le moi et son identité, la découverte de l'Autre apportait avec elle de nouvelles possibilités humaines<sup>45</sup>.

La mise en place de la laïcité dans notre pays participa plus tard à opérer une certaine distance vis-à-vis de la tradition judéo-chrétienne. En effet, laisser les citoyens d'un état libres de choisir, ou non, une religion rend possible une ouverture, dans le sens où ce qui est inconnu et vient d'ailleurs ne représente plus nécessairement de menace ; l'échange avec d'autres cultures s'en voit facilité. Ainsi le « sauvage » devint-il figure-type de l'altérité. Le succès persistant de l'image de Robinson Crusoé, d'un homme civilisé revenu à l'état sauvage, est la preuve de cette fascination pour un monde méconnu échappant à l'Occident. « Dans un sens psychanalytique, l'autre, le sauvage, est devenu l'ailleurs mais en même temps la partie refoulée à l'intérieur de soi, précise Christian Klesse. [...]La construction complexe des différences et similitudes dans les relations coloniales touche l'identification et aussi la crise de l'identification. Sur un mode de représentation complexe, ambivalent et souvent également contradictoire, le stéréotype raciste du discours colonial produit un espace dans lequel mépris et désir peuvent coexister. Cela laisse de la place pour un large éventail de stéréotypes, du loyal serviteur à Satan, de l'adoré au haï (positions changeantes du sujet dans la circulation du pouvoir colonial)<sup>46</sup> ». Le fantasme de l'Autre porte en effet en lui son ambivalence. A la fois menaçant et envié, il éclaire un aspect de la condition humaine en Occident, lui assurant ses acquis mais mettant également au jour ses manques.

La vision romancée et idéalisée que l'Occident s'est faite de ces sociétés « primitives » leur accorde un certain pouvoir de séduction. Fakir Musafar, par exemple, affirme que dans ces sociétés il n'y a pas de cruauté, pas d'attitudes possessives, pas de violences sexuelles, pas de transgressions<sup>47</sup>... Cette idée est partagée par nombre de nos contemporains. Dans un monde de conflits, réels et intérieurs, un monde où l'écologie se présente comme un incertain pansement au déclin de notre planète, il n'est pas étonnant de chercher en un Autre qu'on ne connaît pas réellement les regrets de n'avoir pas su s'y prendre. Si, tout au long du vingtième siècle, le progrès a été accueilli avec enthousiasme, ses contreparties apparaissent aujourd'hui bien sombres. Les médias semblent ne faire que

---

<sup>45</sup> Saïd E. (1980), *l'Orientalisme - L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Editions du Seuil, 1980, p. 143.

<sup>46</sup> Klesse C., « Non-Mainstream Body Modification and Racialized Representation », in *Body Modification*, edited by Mike Featherstone, Thousand Oaks (Ca), SAGE Publications, 2000, pp. 24-25. [Traduction personnelle]

<sup>47</sup> Vale V. and A. Juno, *Re/Search #12: Modern Primitives. An Investigation of Contemporary Adornment and Ritual*, San Francisco, Re/Search Publications, 1989, p.21.

confirmer que tout va mal, que tout va trop vite et ne s'oriente pas comme il le faudrait. Et sans doute y a-t-il malheureusement là, d'un certain point de vue, une bonne part de vérité. Face à cela, l'authenticité supposée des sociétés « primitives », l'harmonie que l'on imagine qu'elles ont pu maintenir avec la nature, se présentent parfois comme une panacée. Il demeure des premières découvertes ces approximations qui autorisent à ne pas localiser l'Autre de manière précise, aussi bien d'un point de vue géographique que d'un point de vue historique. Ainsi n'est-il pas surprenant de trouver dans certaines boutiques des objets « africains » que l'on dit pourtant venir de Papouasie, par exemple<sup>48</sup>.

On ne garde des représentations de l'Autre que ce qui nous intéresse, du moins le plus souvent. Ou bien ce que l'on comprend de lui. Ou bien encore une part de son mystère. Mais si les diverses imageries que nous avons abordées justifient assez clairement l'attrait que nombre d'Occidentaux manifestent actuellement pour les voyages et les horizons lointains, nous verrons plus tard que, en ce qui concerne certaines pratiques comme celle du tatouage, les raisons de l'attraction sont assurément multiples et infiniment plus complexes.

## 6. Poétique du « sauvage »

Au début du vingtième siècle, ce fut principalement l'Afrique qui fut l'objet d'un véritable engouement en Europe : expositions universelles, ventes de « curiosités » ou spectacles mimant la vie de ces hommes venus d'ailleurs, et que l'imaginaire de l'époque plaçait volontiers au rang de « sauvages », s'en faisaient les témoins. Ce continent, alors mal connu, celui des colonies, inspirait à la fois attraction et répulsion. Ainsi se développa-t-il en Occident une véritable imagerie sauvage, le plus souvent illustrée par l'Afrique, paradis perdu aux mille merveilles ou « Terre de Satan » aux mille dangers.

A une époque où hommes et femmes étaient enfermés dans des costumes dissimulant la quasi-totalité de leur corps, la nudité des peuples d'Afrique ne pouvait laisser indifférent. L'Afrique, et à travers elle tous les horizons « sauvages », se fit dans l'imaginaire occidental territoire des pulsions débridées, de l'interdit dépassé, d'espace libérateur. Le

---

<sup>48</sup> Catalogue Pier Import, *Idées du monde-Objets d'ailleurs*, 3/24 décembre 2001.

corps dénudé de l'Africain s'entourait, dans les esprits déroutés de l'époque, d'une sorte de fascination érotique : exposé dans les music-halls, les théâtres, et jusque dans le jardin d'Acclimatation, il aiguïsa la curiosité du Tout-Paris qui, plongé dans les Années Folles, se laissait emporter dans « le tourbillon échevelé du jazz-band, des sculptures nègres et des seins nus de Joséphine<sup>49</sup> ». Le charme de l'Afrique, peu à peu, envoûtait Paris. Musique et danse invoquaient des trances lointaines réveillant un insatiable fantasme de liberté. Et, bien que les esprits occidentaux soient désormais plus avertis et moins « candides », il semble que les terres africaines, si proches et paraissant pourtant si lointaines, évoquent encore ce type de chimères. Le « sauvage », « bon » ou « mauvais », celui des récits de voyage et des planches d'ethnographie, intriguait au dix-huitième siècle, fascinait au début du vingtième et s'exploite encore aujourd'hui.

Parmi les cabinets de curiosités de l'Europe de la Renaissance, les *Wunderkammern* allemandes, « Chambres des Merveilles », consistaient en des dispositifs théâtraux visant à mettre en avant les ressemblances et les sympathies des objets de tous horizons qui y étaient rassemblés. Déjà, on cherchait dans les productions de l'Ailleurs à la fois les étrangetés et de possibles similitudes avec les formes des productions occidentales. Rapidement, on commença à utiliser ces sympathies dans les manufactures. On commença à cultiver un goût pour les mélanges. Là aussi, l'exotisme des répertoires iconographiques différents alors empruntés paraissait attribuer aux broderies, aux porcelaines ou aux tapisseries un certain « supplément d'âme ». Le « sauvage », du moins l'image que l'on se faisait de lui, apportait avec lui la poésie d'un inconnu familier.

Entre le seizième et le dix-septième siècle, les Portugais faisaient réaliser des ivoires dits « afro-portugais » sur la côte de Sierra Leone. Le plus souvent, il s'agissait d'objets destinés aux tables aristocratiques (salières, couverts, etc.). Ces objets, bien quotidiens, revêtaient un charme plus raffiné dès lors qu'ils étaient produits à l'étranger et qu'ils en portaient la marque d'un point de vue esthétique. Il n'était pas question, alors, d'emprunter des objets tels quels, mais de leur emprunter leur attrait pour rendre les objets occidentaux plus exotiques et plus originaux. De la même façon, il n'était pas rare, alors, de reconvertir, par le biais des orfèvres, les idoles rapportées des contrées lointaines en œuvres de curiosités ou encore d'art religieux.

---

<sup>49</sup> Chalaye S., « L'imaginaire colonial et la scène : corps et décors d'une Afrique fantasma », in *Africultures*, novembre 2002, p. 14.

Gauguin, comme nous l'avons déjà évoqué, décrivait volontiers son œuvre comme « du japonais breton par un sauvage du Pérou ». Si l'une des raisons qui le poussaient à une telle formule résidait peut-être dans le fait que la Bretagne était, à son époque, considérée comme la région la plus archaïque de France, il y a tout de même bien là l'idée d'une richesse nouvelle rendue possible par l'usage des mélanges et des rencontres inattendues. Ses choix de vie en sont l'illustration. André Breton, plus tard, rechercha lui aussi cette rencontre avec l'inattendu, dans les objets dits « primitifs », particulièrement. Il décrivait cette rencontre comme ce « moment fulgurant de grâce où le poète reconnaît, comme une évidence, la coïncidence parfaite de l'objet et de ce qu'il ne savait pas -pas encore- porter en lui-même<sup>50</sup>. ». Il parlait alors de « charge émotive » contenue dans l'objet et qui en faisait sa beauté. Chez Gauguin comme chez Breton, bien qu'ils l'exprimèrent de manières différentes dans leurs œuvres respectives, il s'agissait de faire se rencontrer deux mondes en apparence opposés l'un de l'autre, d'en faire vibrer les ressemblances, de n'en retenir que le plus « beau » pour en faire quelque chose d'aussi original qu'évident et familier. « Le 'primitivisme', explique David Le Breton, met en scène un 'Autre' rectifié en des termes occidentaux contemporains, hébergeant des regrets, des nostalgies, des tentatives de réconciliation avec soi<sup>51</sup> ». C'est en effet ce qui, sans doute, poussa tant d'artistes à puiser dans l'Autre et dans l'Ailleurs pour trouver la voie juste, pour accorder ce qui, en soi comme dans le monde, peut pourtant paraître dissonant.

Ce que contiennent les productions artistiques des sociétés traditionnelles, et qui mène beaucoup à se tourner vers elles, c'est également l'idée d'une certaine fraîcheur. En quelques siècles, la quasi-totalité des mystères a été élucidée. Les sciences ont presque tout expliqué. Ce qui se dégage des productions de l'Ailleurs évoque des mondes inexplorés. Non des mondes réels mais des mondes rêvés. « Chez nous, les connaissances positives débordent tellement les pouvoirs de l'imagination que celle-ci, incapable d'appréhender le monde dont on lui révèle l'existence, a pour seule ressource de se retourner vers le mythe<sup>52</sup> », souligne Claude Lévi-Strauss. Ce qu'apporte l'Ailleurs, c'est la permission d'imaginer les parties du Monde que l'on ne connaît pas, de se lancer « sans filet » à leur rencontre. Ce que les sciences enseignent, peu d'entre nous y ont réellement accès. Le mythe, selon Lévi-Strauss, se présente comme une sorte d'échappatoire, un moyen de

---

<sup>50</sup> Blachère J.-C., *Les Totems d'André Breton. Surréalisme et primitivisme littéraire*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 143.

<sup>51</sup> Le Breton D., « Anthropologie des marques corporelles », in *Signes du corps*, sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau, Paris, Editions Dapper, 2004, p. 110.

<sup>52</sup> Lévi-Strauss C., *Histoire de Lynx*, avant-propos, Paris, Plon, 1991.

donner du sens aux choses que nous ne comprenons pas. Le fantasme de l'Autre dont nous venons de parler permet aussi cela. Il permet d'appréhender les différences mais aussi les ressemblances qui existent entre soi et les autres, de trouver en elles une cohérence sans en éliminer toutefois tout leur mystère ni toute leur fraîcheur.

Le plus souvent, cette idée de fraîcheur s'accompagne de celle de liberté. Tahiti, que l'on désignait jadis sous le terme de « Nouvelle Cythère », évoque par exemple le mythe de sociétés de plaisirs. Les danses supposées lascives que l'on y pratique sont généralement associées dans l'esprit des Occidentaux à un monde libéré de contraintes et à une certaine douceur de vivre. Les références à l'Asie font songer aux raffinements discrets. Quant à l'Afrique, elle véhiculerait l'idée d'une nature sauvage et celle de l'existence de rites mystérieux. Selon Rosenblatt, « les primitifs collent parfaitement à leur fonction d'une alternative à notre vision du monde parce qu'ils ont été conçus en opposition à nos conceptions de nous-mêmes<sup>53</sup> ». Ce que l'on cherche dans l'Autre, c'est en grande partie la part de rêve qui manque à notre quotidien. Ou plutôt une part de rêve en totale opposition à notre quotidien. Celui que l'on ne connaît pas contient nécessairement en lui une part de mystère. C'est dans cette frange d'inconnu que l'on place alors naturellement les fantasmes que l'on tisse autour de lui. Ce qui donne lieu à un certain nombre de clichés qui sont les pierres bâtissant l'imaginaire « sauvage ».

Dans *Mythologies*, recueil de cinquante-trois textes rédigés entre 1952 et 1956, Roland Barthes relève un certain nombre de ces clichés. Il évoque par exemple l'histoire de « Bichon chez les Nègres », s'appuyant sur un article de *Match* présentant un couple de professeurs partis explorer le pays des « Cannibales » pour y faire de la peinture et ayant emmené leur bébé. Les dangers de l'Afrique sous-entendus dans cet article y sont opposés à la candeur de l'enfant blanc. « Au fond, dit-il, le Nègre n'a pas de vie pleine et autonome : c'est un objet bizarre ; il est réduit à une fonction parasite, celle de distraire les hommes blancs par son baroque vaguement menaçant : l'Afrique c'est un guignol un peu dangereux. Et maintenant, si l'on veut mettre en regard de cette imagerie générale (*Match* : un million et demi de lecteurs, environ), les efforts des ethnologues pour démystifier le fait nègre, les précautions rigoureuses qu'ils observent déjà depuis fort longtemps lorsqu'ils sont obligés de manier ces notions ambiguës de 'Primitifs' ou d' 'Archaïques', la probité intellectuelle d'hommes comme Mauss, Lévi-Strauss ou Leroi-Gourhan aux prises avec de vieux termes raciaux camouflés, on comprendra mieux l'une de nos servitudes majeures : le divorce

---

<sup>53</sup> Propos traduits par Le Breton D., in *Signes d'identité – Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002, p. 210.



accablant de la connaissance et de la mythologie. La science va vite et droit en son chemin ; mais les représentations collectives ne suivent pas, elles sont des siècles en arrière, maintenues stagnantes dans l'erreur par le pouvoir, la grande presse et les valeurs d'ordre<sup>54</sup> ». Ce qu'il dénonce ici avec virulence, c'est le fait que, selon lui, l'Occident n'est capable que de deux attitudes face à l'Autre qu'il ne connaît pas : soit il voit en lui son pur reflet, ce qui a pour effet de le désamorcer, soit il l'envisage comme un « guignol » pouvant le distraire. Sans être aussi radical que Barthes, nous pouvons en effet considérer que, inconsciemment, certains d'entre nous maintiennent le fantasme pour ne pas reconnaître que l'image que nous nous faisons de l'Autre est totalement fictive. Quelques éléments sont justes, évidemment, puisque les recherches ethnographiques sont aujourd'hui effectivement bien plus objectives qu'autrefois. Mais ce qui séduit souvent chez l'Autre, c'est principalement cette part de mystère dans laquelle on suppose pouvoir trouver un palliatif pour nos manques permanents. Les ingrédients de ce palliatif sont ces imageries anciennes dont, évidemment, il n'est pas aisé de se défaire. Car ce que l'on a retenu de ces imageries, ce sont essentiellement leurs valeurs positives.

De ces représentations de l'Autre et de l'Ailleurs découle ce que j'appellerai une « poétique du sauvage ». Par « poétique », j'entends ce qui évoque la poésie s'adressant à la sensibilité et à l'imagination, ce qui inspire, permet l'évasion dans la rêverie. Mais je l'entends également au sens d'Aristote, c'est-à-dire que je l'étends aux notions de tragédie, d'épopée, d'imitation etc. Par « sauvage », je souhaite évoquer aussi bien les horizons lointains que le non cultivé, le libre, ce qui n'a pas été dressé ni apprivoisé. Le « sauvage », comme nous l'avons vu précédemment, inquiète aussi bien qu'il fascine. On envie l'homme que l'on aurait dit jadis « sauvage » parce qu'on imagine qu'il vit en totale harmonie avec la nature, libre des contraintes pesantes de notre contemporanéité. On l'envie pour son sens des valeurs, de la famille, des traditions... Mais dans le même temps, nous savons que peu d'entre nous seraient capables de vivre comme lui, de partager durablement ses conditions d'existence. Car nous disposons de suffisamment d'informations pour savoir que la vie de cet Autre n'est pas véritablement idéale. Cependant, on entretient à travers les films, les magazines, les publicités etc., cette idée selon laquelle le bonheur se trouverait ailleurs. Les agences de voyages promettent l'accès à une nature « sauvage », à de vastes terres préservées, peuplée de bêtes « sauvages » (mais que l'on peut « photographier de très près<sup>55</sup> »). Notre goût supposé pour l'aventure s'en voit flatté. Le dépaysement recherché dans les voyages mais aussi dans les objets de la tendance « ethnique », par exemple, dans certains styles

---

<sup>54</sup> Barthes R., *Mythologies*, Paris, Points Essais, 1970, pp. 62-63.

<sup>55</sup> Brochure de l'agence Afric Trans Services, Bamako, Mali, 2004.

vestimentaires ou bien encore dans des bijoux provenant du lointain, correspond à une envie de s'évader de *l'ici et maintenant*, de s'ouvrir à d'autres références. Mais il correspond également à une soif de connaître le monde dans son ensemble, de le découvrir par ses propres yeux. L'Autre, comme l'Ailleurs, dans ce type de démarche, se présentent donc nécessairement comme « poétiques ».

L'exotisme, par essence, est lui-même une œuvre poétique de l'Occident. L'imaginaire qui l'a vu naître et continue de l'entretenir est constitué de repères flottants, d'approximations temporelles et géographiques, un peu comme dans les contes de notre enfance. La « poétique du sauvage » est libre du poids des réalités quotidiennes, historiques ou encore scientifiques. Elle évoque une possible légèreté du Monde. De ce point de vue, le recours à cette poétique se justifie toujours dans la postmodernité. Peut-être même davantage qu'hier.

Actuellement, une part importante des manifestations de cette poétique concerne les marques corporelles, et particulièrement le tatouage. Bien que cette pratique ait des origines en Europe, ce sont ses origines exotiques qui lui ont assuré son progressif succès en Occident. Le tatouage, dès la Renaissance, fut un élément majeur de la « poétique du sauvage ». Evoquant les horizons lointains, les voyages au long cours, il fut d'abord perçu comme signe exotique de l'Ailleurs. Si depuis, nous le verrons dans le chapitre suivant, son répertoire iconographique ne se borne plus aux éléments tirés de l'imaginaire « sauvage », et s'il s'en est même beaucoup éloigné tout au long du vingtième siècle, l'« ethnique » est redevenu, ces dernières années, un style important du tatouage. Nous tenterons un peu plus tard de déterminer les raisons de ce regain d'intérêt pour l'ethnique dans le contexte actuel de notre culture à travers la pratique du tatouage.



## Chapitre 2 : Une dignité retrouvée ?

1. Un Monde du tatouage
2. Les vestiges d'une mauvaise réputation
3. Un succès grandissant
4. Les grands styles du tatouage contemporain
5. L'engouement pour les tatouages ethniques

### 1. Un Monde du tatouage

« Je suis un vrai, un dur, un tatoué...des Bataillons d'Afrique, je porte la marque de fabrique » chantait Fernandel en 1938 dans *Raphaël le tatoué*. Le tatouage, depuis ses origines, s'entoure d'une mystérieuse puissance. En une quarantaine d'années, la signification de ce marquage corporel s'est notablement modifiée. Les tatouages faits à la sauvette dans les toilettes des lycées, les prisons ou les casernes semblent désormais bien loin. Et si l'acte porte toujours en lui une certaine idée de rébellion, il paraît pourtant, de nos jours, presque institutionnalisé. En 1881, déjà, le docteur Lacassagne déclarait que « dans la plupart des grandes villes d'Europe, il existe des tatoueurs de profession ». Les origines de la pratique en Occident sont plus anciennes qu'on ne le croit souvent. Et l'engouement pour elle est vraisemblablement de plus en plus vivace. On assiste actuellement à un évident intérêt pour la marque de la part des différents médias. On ne compte plus les reportages sur la pratique, par exemple. Si nous ne disposons pas de chiffres nous permettant de déterminer précisément l'ampleur du phénomène, nous pouvons cependant observer avec certitude que le tatouage séduit un nombre toujours plus grand de Français.

C'est à partir du dix-huitième siècle, nous l'avons dit, que les Occidentaux commencèrent réellement à prendre goût au tatouage. Prenant modèle sur les marins, beaucoup s'essayèrent à la pratique. Peu à peu, les adeptes devinrent tatoueurs. Piqués à la main, leurs dessins rivalisèrent rapidement de maîtrise technique et graphique. En 1898, George Burchett fut l'un des premiers tatoueurs européens à s'installer dans un atelier. Jusque-là, les tatoueurs, que l'on appelait alors « bouzilleurs », opéraient le plus souvent dans les auberges, les restaurants ou les estaminets, contre un peu d'argent ou contre un repas.

C'est en 1891 que Samuel O'Reilly déposa à New York le brevet de la première machine à tatouer, inspirée du crayon graveur électrique d'Edison. Il s'opéra à ce moment-là un tournant considérable dans la pratique occidentale du tatouage. Dans les années qui suivirent, la machine fut améliorée, permettant d'exécuter des dessins de plus en plus précis et ce dans un temps extrêmement plus réduit que ce que permet le piquage à la main. Certains tatoueurs commencèrent alors exercer en boutique, ce qui leur permettait de se faire connaître et de bénéficier d'une clientèle plus régulière. Mais, à cette époque, le métier de tatoueur était loin d'être lucratif et l'on raconte que les professionnels étaient généralement aussi peu fortunés que leur clientèle. Celle-ci était alors constituée essentiellement de marins et de militaires qui avaient pour habitude de dépenser leurs maigres ressources dans les quartiers chauds où se situaient les studios des tatoueurs professionnels.

En 1869, le docteur Berchon remarque que ce sont surtout les jeunes issus des milieux populaires qui se font tatouer, le plus souvent après avoir achevé leur apprentissage. Déjà, le tatouage se présentait comme un moyen de dire son indépendance vis-à-vis de la surveillance parentale. A cette époque, les principaux clients étant souvent de nouveaux membres de la marine et de l'armée, la majorité des *flashs* présentés dans les catalogues représentaient des bateaux, des sirènes, des ancres ou bien encore des drapeaux, des aigles, et autres emblèmes militaires. Le style le plus pratiqué alors était sans conteste l'American Standard.

La pratique du tatouage, en effet, se développa beaucoup plus rapidement aux Etats-Unis qu'en Europe. Les pays anglo-saxons furent un peu plus prompts à suivre les avancées américaines. Mais dans les pays de tradition catholique, il fallut presque un siècle pour que sa pratique soit véritablement tolérée. Ce n'est qu'en 1963, par exemple, que le premier tatoueur français, Bruno, s'installa à son tour en studio. Jusque-là, les tatoueurs étaient le plus souvent itinérants. Ils pratiquaient le piquage à la main et n'étaient généralement pas

déclarés. Les conditions d'hygiène qu'ils offraient étaient déplorables. Les aiguilles, comme les encres, n'étaient pas changées entre chaque client et servaient jusqu'à leur usure. Aux Etats-Unis, en revanche, dès la moitié du vingtième siècle, on disposait de stérilisateurs. Et les encres, comme les pots de vaseline, étaient individuels. Il n'est alors pas étonnant de constater combien le regard des Français sur le tatouage peut encore être méfiant. C'est que sa pratique professionnelle dans notre pays est finalement assez récente.

En 1960, époque à laquelle le tatouage commença justement à se populariser dans les pays occidentaux, ou plutôt à s'ouvrir à une tranche plus large de la population, Sailor Jerry, tatoueur américain installé à Hawaï, commença à organiser des échanges entre Orient et Occident. Ses collègues nippons lui enseignèrent l'art de l'*irezumi*. Tandis que lui leur fit découvrir la machine électrique. Dans les années qui suivirent, le développement de la pratique, comme la découverte de nouveaux styles, poussèrent les adeptes du tatouage à se réunir afin d'élargir les possibilités d'échanges. Depuis le début du dix-neuvième siècle, les tatoueurs japonais avaient l'habitude de se réunir dans ce but. Quelques tatoueurs anglais, regroupés en clubs, le faisaient également. Mais ce n'est qu'en 1976 que se déroula, au Texas, la première grande convention internationale. En 1977 eut lieu celle de Reno, dans le Nevada, puis celle d'Amsterdam en 1984. Aujourd'hui, la plupart des grandes villes accueille régulièrement ce type de manifestations.

Qu'il s'agisse de conventions nationales ou internationales, celles-ci sont l'occasion pour les tatoueurs de faire connaître leur travail à un public plus large. Certains adeptes, par exemple, s'y rendent pour se faire tatouer par tel ou tel tatoueur japonais parce que c'est pour eux la seule occasion accessible de le faire. D'autres, plus indécis, s'y rendent parce qu'ils savent que l'on peut s'y faire tatouer sans rendez-vous et que s'ils ont un coup de cœur pour un tatoueur, ils pourront facilement passer à l'acte. D'autres, enfin, s'y retrouvent pour échanger sur leurs tatouages, découvrir les techniques traditionnelles, les nouveaux styles... Sylvain, tatoueur à Paris, confie qu'il préfère participer aux conventions ayant plus de dix ans. Parce que leur durée dans le temps est, selon lui, un gage de qualité. « *Il y a des concours qui sont organisés, explique-t-il. Chaque tatoueur peut présenter une pièce. Elle est jugée et on peut gagner des prix. Tu as différentes catégories. Par exemple « grande pièce », « noir et blanc », « couleur »... Tu peux même participer en tant que client ! Tu peux représenter ton tatoueur à travers ton tatouage. Moi, je ne fais plus de conventions en France : à l'étranger, y a une meilleure ambiance et c'est super bien organisé. Ca me permet de toucher une autre clientèle* ». Ces conventions, en effet, sont pour les tatoueurs un moyen efficace de publicité.

Elles leur permettent également de faire reconnaître leurs talents artistiques et techniques dans le monde entier.

Mais l'avenir des conventions françaises semble, aux yeux de certains, quelque peu menacé. La réglementation française impose depuis quelques années aux tatoueurs une formation relative à l'hygiène. Ceux-ci ont jusqu'au 26 décembre 2011 pour fournir à la DDASS une copie de leur attestation de formation. Mais il est question que les tatoueurs étrangers aient également l'obligation de suivre cette formation (réduite à une journée) avant chacune de leur convention française. Celle-ci, à la charge de l'organisateur, ne serait valable que pour une date précise et devrait être renouvelée à chacune de leur venue. Beaucoup redoutent, alors, que cela dissuade rapidement les tatoueurs étrangers, dont l'emploi du temps est le plus souvent extrêmement chargé, de participer aux conventions françaises. D'autant que dans bon nombre de pays, la question de l'hygiène est depuis bien longtemps un sujet sérieusement traité.

Le SNAT, Syndicat National des Artistes Tatoueurs, créé en 2003 par Tin-Tin (Paris) et Rémy (Etampes), a pour vocation de défendre le tatouage français dans ce type de situation. Depuis juillet 2003, le SNAT propose une charte d'hygiène à l'usage des tatoueurs de France. Son objectif principal est la reconnaissance des tatoueurs créatifs en tant qu'artistes à part entière, au regard de l'Etat et de l'administration fiscale. Il lutte également contre une pratique clandestine du tatouage qui commence à émerger de manière considérable et menace selon eux l'image du tatouage français. Comme nous l'avons dit, il n'existe pas véritablement de formation pour devenir tatoueur. Certaines sont proposées mais peu recommandées par les tatoueurs professionnels. Dans le domaine du tatouage, les formations se font « sur le tas ». L'apprentissage, comme au temps des compagnons, se fait généralement chez un tatoueur expérimenté qui accepte de transmettre son savoir à celui qui en exprime un désir sincère et justifié. Cela exige, pour que les enseignements soient convenablement assimilés, un temps relativement long. Mais c'est également pour le tatoueur ainsi formé un gage de qualité. Or il est possible aujourd'hui, pour quiconque, de se procurer sur internet du matériel de tatouage (machine, aiguilles, encres, etc.) pour quelques euros seulement. Beaucoup sont alors tentés de s'essayer à la pratique (imaginant sans doute que le tatouage est devenu un commerce très lucratif) sans connaissances et parfois même sans talent artistique particulier. Ils s'exercent le plus souvent sur leur famille ou leurs amis, dans le but de pratiquer plus tard auprès d'une clientèle plus large. S'il ne fait nul doute que certains d'entre eux sont effectivement doués, il n'en demeure pas moins que l'art du tatouage est extrêmement complexe et que les conseils dispensés par les tatoueurs professionnels sont

incontournables. Il paraît difficile, en effet, de comprendre seul pourquoi telle encre ne se fixe pas, ou bien encore quelle aiguille utiliser à tel endroit du corps, par exemple. Nombre de tatoueurs se plaignent aujourd'hui de devoir « rattraper » les dessins de leurs confrères clandestins car la tâche est parfois très ardue. Car on compte de plus en plus de candidats à la marque. Le tatouage, nous le développerons plus tard, séduit en effet une très large part de la population. Les tatoueurs professionnels se plaignent également de la trop large médiatisation de celui-ci. Les jeunes, particulièrement les adolescents, sont souvent poussés à passer à l'acte dans le seul but d'imiter leur idole du moment. Sylvain, par exemple, a récemment tatoué « Shhh... » [« Chut »] sur l'index d'une jeune fille qui voulait porter le même tatouage que la chanteuse Rihanna dont elle est adepte. Si un tel acte peut paraître déconcertant aux yeux des personnes plus âgées, c'est pourtant bien un acte courant aujourd'hui. Certains jeunes, en effet, semblent ne pas réaliser que le tatouage est une marque définitive. Selon Fred, tatoueur à Cambrai, cela est certainement dû à cette surmédiatisation du tatouage. Les stars du moment sont en effet posées comme modèles à imiter, leurs tatouages étant clairement présentés comme des ornements à la mode, presque au même titre qu'un sac à main ou qu'une paire de chaussures.

Pour Fred, l'un des rôles fondamentaux du tatoueur professionnel est d'engager le futur tatoué à un véritable temps de réflexion, principalement lorsqu'il n'est pas encore sorti de l'adolescence (Certains, en effet, tatouent les mineurs sans autorisation parentale. Mais on constate aussi que de nombreux parents donnent leur accord pour ne pas avoir à s'engager dans un conflit avec leur enfant). Le risque, bien entendu, est de perdre une partie de sa clientèle qui pourra être tentée de se faire tatouer par un praticien moins scrupuleux. Mais certains, dont Fred affirme faire partie, préfèrent passer par ce tri pour pratiquer leur art en toute bonne conscience. Bien que les tatoueurs s'appliquent le plus souvent à ne pas juger les motivations de leurs clients, ils s'imposent parfois des limites. Comme celles de tatouer certains motifs choquants (comme la croix gammée, citée par la quasi-totalité des tatoueurs comme le motif qu'ils s'interdiront toujours de tatouer) ou bien trop clairement associés à un effet de mode (comme les étoiles, ces dernières années), ou encore des motifs jugés mièvrés. Car il existe, en effet, un véritable Monde du tatouage. Porter un tatouage ne revient pas nécessairement y appartenir. Il semble se creuser un véritable fossé entre les « vrais tatoués » et les autres, plus frileux ou moins concernés par la pratique elle-même.

Aux Etats-Unis, il n'est pas rare de croiser des individus portant un « tatouage intégral », particulièrement dans les grandes villes, et ce quels que soient leur statut social ou les fonctions qu'ils assument. En France, en revanche, cet engouement pour des tatouages



visibles et assumés est assez récent. La clientèle séduite étant de plus en plus large, beaucoup osent aujourd'hui arborer de grandes pièces. Y compris, et cela est assez nouveau, les femmes dont certaines osent à présent « se faire un bras » (c'est-à-dire recouvrir entièrement leur bras de motifs) ou bien orner le haut de leur poitrine de grands dessins colorés. La France compte aujourd'hui près de deux mille tatoueurs professionnels et la plupart des villes, même petites, comptent au moins un studio de tatouage. Le commerce, en effet, semble florissant.

On trouve des magazines dédiés à la marque dans la quasi-totalité des kiosques. Ceux-ci présentent les tatouages remarquables lors des conventions, recueillent le témoignage de tatoués célèbres ou anonymes et dispensent nombre de conseils pour bien choisir son motif et son tatoueur. Il existe bien un Monde du tatouage, avec ses spécialistes, ses adeptes, mais aussi ses détracteurs. Le tatouage n'ayant commencé à se libérer des aprioris socioculturels qu'à partir des années 70, certains portent encore sur lui un regard assez sombre, particulièrement chez les générations les moins jeunes. Considéré parfois comme un frein à l'embauche ou bien comme le signe d'un éventuel déséquilibre psychologique, on constate qu'il contient encore les traces d'un passé controversé.

## 2. Les vestiges d'une mauvaise réputation

En Europe, et particulièrement dans les pays de tradition catholique, nous l'avons dit, le tatouage peine à se défaire totalement de sa mauvaise réputation. Longtemps, en effet, celui-ci fut associé à la marginalité. Le « crime de putanisme », par exemple, était puni sous l'Ancien Régime de la « flétrissure ». Celle-ci consistait en un marquage au fer rouge, sur le front, le bras ou la fesse ; un « P » pour une prostituée, un « M » pour une maquerelle, lettres assorties d'une fleur de lys. Classée alors dans les peines afflictives et infamantes, prononcées par un tribunal criminel et destinées à punir sans peine de prison, la flétrissure affirmait le déshonneur irréversible de la femme punie et la désocialisait en rendant son crime visible de tous. Par un édit du 6 août 1570, le roi Charles IX ordonna « que toutes filles de joie et femmes publiques deslogent de nostredite cour, dans ledit temps, sous peine du fouet

et de la marque ». La flétrissure se pratiquait sur la place publique, renforçant sa dimension infamante. Cette marque pouvait également être appliquée à ceux qui exerçaient un autre métier considéré comme avilissant, comme les acteurs, les saltimbanques ou les bouffons.

Il n'était pas rare, en outre, que les proxénètes d'Europe tatouent de leur nom les femmes qu'ils prostituaient. Dans ce cas, la marque avait pour effet de les humilier mais également de les empêcher de fuir leur maître. Dans le cas des Arméniennes réfugiées en Syrie, il pouvait, selon le maître, s'agir de losanges, de points, de croix, d'étoiles, de quartiers de lune, etc. Le plus souvent, l'endroit choisi était un endroit visible, comme le visage, les mains ou le cou. En Syrie comme ailleurs, la femme tentée de fuir son proxénète était marquée de la « croix des vaches », une croix tracée sur les joues au couteau ou au rasoir la désignant comme traîtresse.

De tous temps, l'identification des criminels a été l'une des grandes préoccupations des services de police. Ce type de marques corporelles se présentait alors comme un moyen efficace de repérer les prostituées, les criminels et autres marginaux, les excluant encore davantage de la société. On retrouve des traces de ces systèmes de marquage jusque dans l'Antiquité. Et aujourd'hui encore, il semble que les marques corporelles éveillent chez certains quelques soupçons, ceux-ci associant peut-être au tatouage les crimes dont il se présentait autrefois comme la punition. Il existe en effet un exemple plus récent et plus connu de ce marquage punitif : celui que le jugement populaire infligeait aux femmes soupçonnées d'avoir eu des relations intimes avec des occupants nazis (ainsi, d'ailleurs, qu'à tout individu accusé de collaboration). La poitrine tatouée, scarifiée ou brûlée (le plus souvent d'une croix gammée), celles-ci étaient menées à demi-nues à travers la ville afin de montrer à tous leur infamie. Quant à celles que l'on appelait *Feldhure* (littéralement « putains pour officiers »), prisonnières des camps de concentration qui, pour échapper à l'extermination étaient parfois contraintes de se prostituer, elles devaient, en plus du numéro tatoué sur leur-avant bras, affronter le traumatisme de cette appellation sur leur poitrine. Depuis la deuxième guerre mondiale, l'interdit biblique s'est en outre durci pour de nombreux membres de la communauté juive car le tatouage reste, pour beaucoup, associé à l'Holocauste<sup>56</sup>.

Le tatouage était alors perçu comme signe visible d'un crime. Les inscriptions cutanées des prisonniers furent, dès les débuts de la photographie, consignées dans des albums. Il s'agissait, outre de répertorier les malfaiteurs, d'examiner en quelle mesure les

---

<sup>56</sup> DeMello M., *Encyclopedia of Body Adornment*, Westport, Connecticut – London, Greenwood Press, 2007, p. 19.

tatouages volontaires pouvaient être les signes avant-coureurs de crimes ou de délinquances. Dans *L'Homme criminel* (1895), Cesare Lombroso, criminaliste italien et professeur de jurisprudence médicale à Turin, affirme qu'au vu de sa fréquence chez les détenus le tatouage constitue un indice juridique. Ayant observé sept mille tatoués dont trois mille criminels, ses conclusions affirment que l'oisiveté supposée des délinquants est à mettre en relation avec leur goût pour le tatouage. Plus tard, dans *La Femme criminelle*, il confirme sa position en prétendant que le tatouage féminin serait, lui, un signe avant-coureur de la prostitution<sup>57</sup>. Le français Alexandre Lacassagne, chirurgien de l'armée française puis professeur de jurisprudence à Lyon, affirme quant à lui que le tatouage correspondrait au « besoin pour les personnes illettrées d'exprimer certaines idées<sup>58</sup> ».

Truman Capote, nous l'avons évoqué, décrit longuement dans *De sang froid* les tatouages des deux criminels Richard Hickock et Perry *Smith*. C'est en ces termes qu'il décrit ceux de Richard (surnommé Dick) : « Le tatouage d'une tête de chat, bleue et grimaçante, couvrait sa main droite ; sur une épaule s'épanouissait une rose bleue. D'autres marques, qu'il avait dessinées et exécutées lui-même, ornaient ses bras et son torse : une tête de dragon avec un crâne humain entre ses mâchoires ouvertes ; des femmes nues à forte poitrine, un diable brandissant une fourche ; le mot PAIX accompagné d'une croix dont émanait, sous la forme de traits grossiers, des rayons de lumière divine ; et deux compositions sentimentales : l'une, un bouquet de fleurs dédié à maman-papa, l'autre, un cœur qui célébrait un roman d'amour de DICK et CAROL, la jeune fille qu'il avait épousée à l'âge de dix-neuf ans et dont il avait divorcé six ans plus tard afin 'd'agir en homme d'honneur' avec une autre jeune femme, la mère de son dernier né [...] Mais ni le physique de Dick ni les tatouages qui le décoraient ne produisaient une impression aussi remarquable que son visage qui semblait composé de parties dépareillées<sup>59</sup> ». Tout au long de son ouvrage, Truman Capote décrit les deux individus (qui, rappelons-le, ont exécuté en 1959 les membres d'une famille qu'ils ne connaissaient pas et ce sans mobile apparent) comme des individus à la personnalité déséquilibrée. Les termes qu'il utilise pour décrire les tatouages et l'apparence physique des deux hommes tendent à prouver qu'il existe encore à cette époque-là (Capote publie son roman-réalité en 1966), un lien supposé entre tatouage et criminalité. L'incohérence apparente des motifs (appuyée par le désordre dans lequel Capote les énumère) évoque des personnalités tourmentées et une certaine déviance, étayée par

---

<sup>57</sup> Borel F., *Le vêtement incarné – Les métamorphoses du corps*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 164.

<sup>58</sup> Borel F., *Ibid.*, p. 164. Source : A. Lacassagne, « Recherches sur les tatouages et principalement du tatouage chez les criminels », in *Annales d'hygiène publique, industrielle et sociale*, 1881, série 3, t.5, n°4, pp 288-304.

<sup>59</sup> Capote T., *De sang froid*, Paris, Gallimard, 1972, pp. 55-56.

d'autres « indices » tout au long de l'ouvrage. On retrouve vraisemblablement là l'idée de signes avant-coureurs développée par Cesare Lombroso. Pour son enquête, Capote a rencontré plus d'une centaine d'hommes accusés d'homicide. Et, selon lui, leur seul dénominateur commun était le tatouage. Selon ses estimations, en effet, quatre-vingts pour cent d'entre eux étaient tatoués.

L'époque à laquelle écrit Truman Capote est assez récente. Et le tatouage, particulièrement le tatouage manuel, est encore souvent associé à une supposée prédisposition à la délinquance. Particulièrement par ceux qui ont connu cette période pendant laquelle le tatouage avait bien mauvaise réputation. Le caractère sexuel que revêtaient alors de nombreux tatouages de détenus renforce d'ailleurs cette idée de probable déviance. Selon France Borel, le tatouage se propageait, durant cette période, essentiellement dans les sociétés monosexuelles (Marins, militaires, prostituées, prisonniers, etc.), comme « une compensation de l'absence de l'autre, une façon de se glisser dans la peau en transformant son propre corps en fétiche. L'image incarnée se fait substitut et mémoire<sup>60</sup> », précise-t-elle. C'est également ce que l'on comprend des descriptions de Truman Capote. Il y a là l'idée d'une construction qui peine à se faire en l'absence de l'autre. Le tatouage, dans ce cas, pourrait être envisagé comme illustration du manque. Aujourd'hui encore, le tatouage clandestin est une pratique courante dans le monde carcéral. « Au départ de chaque geste, explique David Le Breton, il y a le sentiment d'étouffement de la souffrance lié à mille raisons propres à l'histoire personnelle de la personne détenue entre son désir d'être auprès de sa compagne ou de son compagnon, de ses enfants, la maladie sérieuse de sa mère ou de son père, etc., et l'enfermement dans le maigre espace de la cellule dans une situation d'impuissance ou de ruminations<sup>61</sup> ». Le tatouage se présente ici comme un moyen de lutter contre une souffrance trop lourde à porter. Il s'agit de s'infliger une douleur supportable pour affronter, pour un temps, une souffrance qui ne l'est pas.

Mais il demeure, nous l'avons dit, cette idée selon laquelle le tatouage serait associé à la criminalité. Particulièrement lorsqu'il est visible. Parce qu'il ne permet pas de « se fondre dans la masse ». Dans l'esprit de certains, il fait donc de celui qui le porte, sans « pudeur », pourrait-on dire, un individu en marge de la société, et donc un individu inquiétant. Certaines subcultures ont participé au développement de la pratique du tatouage dans le monde contemporain. Mais elles ont aussi, en un sens, renforcé ces préjugés en associant le

---

<sup>60</sup> Borel F, *Le vêtement incarné – Les métamorphoses du corps*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 163.

<sup>61</sup> Le Breton D., *Expériences de la douleur – Entre destruction en renaissance*, Paris, Métailié, 2010, p. 237.

tatouage à une jeunesse dite « turbulente ». La culture punk, par exemple, est née d'une dissidence brutale avec la société londonienne. La haine du social se transforme, dans l'esthétique punk, en haine du corps. Sans doute peut-on considérer que mai 68, et à travers lui la mise en doute d'anciennes valeurs jusqu'alors peu discutées, a représenté un virage considérable dans les représentations des jeunes d'alors. Sonnant l'achèvement des « Trente Glorieuses », il présageait des dangers d'une consommation à outrance. Mais il posait aussi des questions relatives à la place de l'individu dans nos sociétés occidentales. Les codes de bonne conduite et de bon goût se sont à son occasion effondrés.

Le tatouage se voit souvent exposé, aujourd'hui encore, à certains jugements de valeur. Il demeure dans certains esprits l'idée selon laquelle se faire tatouer serait le signe d'un déséquilibre psychologique, ou bien d'un refus affiché de respecter les codes de la société. Nous l'avons dit, le tatouage n'autorise pas, ou du moins pas encore, à passer inaperçu, particulièrement lorsque les individus tatoués choisissent de grandes pièces ou des endroits exposés au regard de l'autre. Celui qui choisit de se faire tatouer de manière visible risque parfois d'être estampillé « voyou » ou « marginal ». Il peut également être associé aux imageries relevant du crime organisé, comme le raconte avec humour Pascal Tourain, tatoué intégral : « Une femme m'a demandé un jour sur la plage de la Baule où j'avais provoqué bien malgré moi un attroupement, si je n'étais pas un yakuza. Je lui ai répondu, dans un très mauvais français évidemment, que j'étais un repentir qui avait rompu la loi du silence et que j'avais dû m'exiler en Loire-Atlantique. Le plus incroyable, c'est qu'elle m'a cru!<sup>62</sup> » Evidemment, Pascal Tourain n'a rien d'un yakuza. Il n'est pas japonais et ses tatouages représentent, pour la plupart, des gravures anciennes et des vignettes colorées de phénomènes de foire. Mais il explique que, souvent, le fait que son corps soit « hors norme » engendre une certaine méfiance. Le tatouage, en effet, est contraire à la tradition selon laquelle il est recommandé d'être discret, de rester dans la norme, pour s'intégrer à la société sans faire de bruit. Le tatouage est, en ce sens, parfois considéré comme un indice de transgression des codes sociaux et culturels.

Il constitue encore une forme d'interdit, une limite à ne pas franchir pour ne pas risquer de rendre plus complexe encore son cheminement personnel et professionnel. Le tatouage, en effet, est souvent présenté comme un frein à l'embauche. En France, de nombreux corps de métiers n'autorisent pas les tatouages visibles (c'est-à-dire ceux portés sur les bras, les jambes, le cou ou le visage). Dans l'armée, par exemple, le tatouage est

---

<sup>62</sup> Tourain P., *L'homme tatoué – Spectacle indélébile écrit et interprété par Pascal Tourain*, Paris, Les Editions du Yunnan, 2004, p. 18.

toléré à condition de ne pas dépasser de l'uniforme. Dans d'autres, celui-ci n'est pas explicitement interdit mais de nombreux témoignages affirment que le tatouage, comme le piercing, restent souvent un critère discriminant. C'est le cas, par exemple, dans la vente, la restauration ou encore dans les métiers de la santé. L'individu tatoué est en effet fréquemment victime de préjugés : s'il est envisagé comme un marginal, il prend le risque de ne pas être pris au sérieux. En outre, sa peau, qui n'est plus vierge, peut parfois rebuter le toucher. Enfin, le tatouage inquiète par son irréversibilité. Les interventions sur le corps ne semblent encore être tolérées que lorsqu'elles le modifient de manière discrète (Chirurgie esthétique, sport, coiffure, lentilles, maquillage, etc.). Mais lorsque ces modifications sont perçues comme ostentatoires, le regard de l'autre se fait plus inquisiteur.

Une étude américaine<sup>63</sup> affirme que les adolescents tatoués ou piercés seraient plus susceptibles que les autres d'être impliqués dans des conduites à risque (troubles alimentaires, prise de drogue, activité sexuelle, suicide) ainsi que dans des comportements violents. Les conclusions de l'étude engagent les praticiens à envisager le tatouage et le piercing chez les jeunes comme des indices nécessitant l'application de mesures préventives des comportements dangereux. S'il n'est pas question ici de confirmer ni d'infirmer ces résultats, ceux-ci appuient l'idée bien ancrée selon laquelle il y aurait une incohérence ontologique à intervenir de manière douloureuse et/ou définitive sur son corps, surtout au moment de l'adolescence où le corps subit des changements physiques et physiologiques importants. Les risques médicaux que présente le tatouage, par ailleurs, constituent également un frein à une compréhension objective de l'acte.

Les parents des adolescents ou des jeunes adultes désirant se faire tatouer sont le plus souvent effrayés à l'idée que ceux-ci développent des pathologies de la peau (vitiligo, eczéma, psoriasis, etc.) ou s'exposent à des infections virales (Hépatites B et C, VIH) ou bactériennes (staphylocoque doré, streptocoque). Chez les jeunes, il semble que ces risques, dont nous devons reconnaître l'existence, soient cependant moins pris en considération que chez les individus plus âgés, particulièrement ceux qui demeurent hermétiques à la pratique du tatouage et du piercing.

---

<sup>63</sup> Carol *et al.*, *Pediatrics*, vol. 109, 2002, pp. 1021-1027.

### 3. Un succès grandissant

Les règles concernant l'hygiène se font de plus en plus draconiennes, au point que certains tatoueurs se plaignent de voir leurs ateliers ressembler de plus en plus à des hôpitaux. D'autant que ces mesures sont souvent difficilement applicables. « Bien que le seul syndicat représentant les tatoueurs (SNAT) ait durement bataillé pour obtenir un cadre sanitaire adapté à la pratique, les exigences administratives qui leur sont imposées ne font pas exception à la tradition française : elles révèlent leurs aberrations et leurs lacunes sur le terrain<sup>64</sup> », affirme Grenouille, secrétaire du Syndicat National des Artistes Tatoueurs. En plus de la formation obligatoire de trois jours sur l'hygiène, la réglementation impose désormais à chaque studio de tatouage de disposer d'une salle technique réservée aux actes de tatouage ainsi que d'une salle dédiée au piercing si le studio le propose. Les sols et plans de travail doivent être constitués de matériaux lisses et non poreux, résistants aux produits désinfectants et d'entretien. Les murs, comme les surfaces, doivent être lessivables et non textiles. La salle doit, en outre, comporter une zone de lavage avec un robinet à fermeture non manuelle. Chaque studio doit également abriter un local réservé à la stérilisation du matériel et un autre destiné à l'entreposage des déchets. Les tatoueurs ayant effectué leur formation sont également tenus de fournir une copie de leur attestation à la DDASS. Par le biais d'affichettes disposées dans leur vitrine, les professionnels peuvent ainsi rassurer leur clientèle sur l'asepsie de leur matériel et de leurs locaux et donc sur le sérieux de leur mode opératoire.

Comme nous l'avons déjà évoqué, le tatouage connaît aujourd'hui un succès considérable dans notre société. De plus en plus d'hommes et de femmes se laissent tenter par la pratique, presque tous âges et tous milieux socioculturels confondus. A partir de la fin du dix-neuvième siècle, ce sont plutôt les hommes des milieux populaires qui recourent à la marque. Souvent, ce sont des symboles chrétiens qui sont choisis, comme « une façon de ne pas négliger Dieu tout en restant dans un univers profane. Ils inscrivent leur destinée de malheureux ou de truands sous l'égide de la figure du Christ, considéré comme une victime

---

<sup>64</sup> Grenouille, « Réglementation : de l'information à la formation... De la formation à la reconnaissance ? », in *Tatouage Magazine*, n°73, mars/avril 2010, p. 88.

de l'injustice sociale<sup>65</sup> », précise David Le Breton. Il fallut attendre les années 60 pour que la pratique s'ouvre réellement à un public plus large. Dans un contexte d'opposition à la guerre du Vietnam, mais aussi de libération sexuelle, de luttes pour les droits des femmes et des homosexuels, etc.<sup>66</sup>, d'autres motifs que les classiques tatouages marins, religieux ou ceux de l'American Standard commencent à courir sur les peaux des Occidentaux. Les femmes, elles aussi, se laissent peu à peu séduire. Autrefois apanage des hommes qui avaient pour habitude de choisir leur torse ou leurs biceps pour leurs dessins encrés, le tatouage investit peu à peu d'autres parties du corps, attirant de fait une nouvelle clientèle.

Ce n'est qu'à partir du milieu du vingtième siècle que commencent réellement à ouvrir les premiers studios de tatouage en Europe. Avant cela, ceux-ci étaient très rares et, nous l'avons dit, la plupart des tatoueurs professionnels officiaient dans les auberges. Il faut attendre les années 70/80 pour que les studios se généralisent. On considère qu'à ce moment-là s'opère une véritable renaissance du tatouage. La clientèle principale est alors composée de bikers et de rockers, et donc encore considérée comme une clientèle marginale. Dans les années 90, la mode s'empare peu à peu du tatouage. La marque est affichée dans les publicités, le cinéma, les clips musicaux... Les jeunes générations deviennent de nouveaux clients potentiels et la pratique prend un nouvel essor. D'autant plus important que celle-ci se féminise. Depuis, le mouvement semble ne pas avoir perdu de sa vigueur. Sur les plages, les peaux non tatouées se font de plus en plus rares. Qu'il s'agisse de petites pièces ou de plus grandes, de plus en plus de jeunes Européens arborent des motifs dont la provenance n'est pas nécessairement occidentale.

Le tatouage n'est plus la marque d'une révolte ou d'une quelconque revendication. Il n'est plus non plus signe d'une appartenance à un groupe. Il devient personnel, esthétique et s'inscrit dans le cadre du récit personnel de celui qui l'arbore. Il compte de plus en plus d'adeptes, donc, mais aussi de plus de candidats au métier. En France, on comptait quinze boutiques en 1982. Au début des années 90, il y en avait quatre cents et sans doute plus de mille cinq cents en 2010<sup>67</sup>. En quelques années, la technique, comme les conditions d'hygiène, se sont considérablement améliorées. Chaque tatoueur peut désormais appliquer

---

<sup>65</sup> Le Breton D., « Anthropologie des marques corporelles », in *Signes du corps*, sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau Paris, Editions Dapper, 2004, p. 84.

<sup>66</sup> Le Breton D., *Ibid.*, p. 96.

<sup>67</sup> Chiffres du SNAT.



son propre style et certains adeptes du tatouage se font collectionneurs, parcourant le monde et les conventions dans le but de se faire tatouer par des artistes devenus célèbres.

Les motivations qui poussent à passer sous le dermographe sont diverses. Tout comme le sont les goûts des futurs tatoués. Certains tatoueurs se spécialisent dans un style mais nombreux sont ceux qui proposent dans leurs books un vaste panel de motifs. Les peaux des tatoués européens se font souvent l'illustration de ce syncrétisme. Jean-Luc Verna, artiste et professeur aux Beaux Arts de Nice, a suivi l'évolution du tatouage et son corps en porte la marque. « Les tatouages, ça faisait partie des attributs de la tribu post-punk new-wave dont je faisais partie, c'était tout à fait normal d'en avoir<sup>68</sup> », dit-il. Ses premiers tatouages sont des « bouzilles », dessins tatoués à la main à l'encre de Chine avec des outils improvisés. C'est à l'adolescence qu'il les a réalisés et les garde comme un souvenir fort des rituels personnels au cours desquels ils étaient exécutés. « Aujourd'hui, ajoute-t-il, si on n'est pas tatoué dans un style esthétique reconnu, que c'est trop 'roots', manifestement 'fait à la main', on est dévalué dans l'échelle sociale. Moi je n'ai pas honte de mes origines [...] Ces tatouages, c'est mon héritage, ils me rappellent qui j'étais. Ils me permettent de me reconnaître, de ne pas dévier de mon chemin, de pouvoir me regarder en face et de me dire que je suis toujours la même personne. Je suis 'une jeune new-wave', aujourd'hui enfermée dans un corps d'homme vieillissant, et je tiens à ce que cela 'transpire' de ma peau<sup>69</sup> ». Le tatouage se présente aujourd'hui comme tissu de paroles qui accompagne le tatoué tout au long de sa vie. Chacun marque un moment précis de l'existence du tatoué. Il est un moyen de se réapproprier son corps. Il permet d'affirmer durablement certains aspects de l'identité.

Le tatouage se présente également souvent comme un outil de séduction. Nombreux sont ceux qui choisissent de se faire tatouer dans le but de mettre en valeur telle ou telle partie de leur corps. On ne choisit pas son corps. Tout au long de sa vie, nous n'avons pas d'autre choix que de l'accepter, d'apprendre à l'aimer. Car en dépit de la possibilité des régimes alimentaires, de la chirurgie esthétique, du sport, etc., notre champ d'action sur lui est limité. Le tatouage permet de se réapproprier son corps en lui ajoutant une touche personnelle, choisie, cette fois. Il permet parfois de surmonter sa timidité, de se donner de la valeur. Bien que la pratique du tatouage soit aujourd'hui répandue et ne porte plus guère en elle les signes d'une véritable marginalité, il demeure dans l'acte une idée d'affirmation de soi qui passe par le contournement des codes de notre société. Lorsqu'un jeune émet le désir de

---

<sup>68</sup> Verna L., « Le tatouage comme un repère », propos recueillis par France De Griessen in *Tatouage Magazine*, n°73, mars/avril 2010, p. 35.

<sup>69</sup> Verna L., *Ibid.*, p. 36.

se faire tatouer, ses parents ne craignent pas uniquement d'éventuelles complications médicales : le plus souvent, ils ont peur de voir leur enfant « saboter » son corps, celui qu'ils ont créé. Ils craignent également de le voir s'enfermer dans ce qu'ils perçoivent comme la case des « tatoués ».

Lorsqu'il est exécuté par un professionnel, un tatouage coûte cher. Dans notre société, il n'est pas indispensable. Dans ce sens, il demeure un luxe. Pourtant, de nombreux adolescents et jeunes adultes n'hésitent pas à y consacrer une grande part de leurs économies. La plupart des individus qui se font tatouer jeunes le font dès qu'ils ont réuni suffisamment d'argent pour le faire : c'est ce qui les décide à passer à l'acte. L'investissement financier que le tatouage représente peut constituer une barrière évitant les décisions irréfléchies car le délai nécessaire à l'obtention de la somme peut être long. Mais ce coût peut également donner l'impression que le tatouage est aujourd'hui un objet de consommation qui, comme les autres, varie en fonction de la mode. A ce titre, plus on peine à l'obtenir, plus on le désire avec ardeur.

Les nouvelles réglementations concernant l'hygiène augmentent naturellement le prix des tatouages et piercings. Leur application, en effet, nécessite l'achat de nouvelles machines, de nouveaux matériels, ou bien contraint à des travaux. Certains candidats à la marque sont alors tentés de se faire tatouer par des tatoueurs non professionnels ou non déclarés. Malheureusement, ceux-ci ne réunissent pas nécessairement toutes les conditions d'hygiène indispensables. Et leur habileté n'est pas toujours prouvée. Fréquemment, les tatoueurs installés en studio sont amenés à réparer, non sans peine, les erreurs de leur prédécesseur, comme l'explique ce tatoueur parisien : *« Pour être tatoueur, il faut une base solide. Une base d'au moins un an que te donne un tatoueur sérieux. Maintenant, les gens piquent directement, pour gagner de l'argent. Mais c'est pas ça, le tatouage. Y a plein de gens qui se font tatouer par des potes qui prennent par exemple 50 euros au lieu de 200. Et après ils viennent nous demander de rattraper. Et c'est chiant à rattraper, parce que les traits sont pas fins. T'as l'impression que c'est fait au marqueur, parfois ! Et les gens comprennent pas : y en a qui veulent mettre du jaune sur du noir... Mais non ! Sur du noir tu mets que du noir ! Ca c'est quelque chose qui m'énerve vraiment. Parce que ça nous casse notre métier. Et après on se retrouve avec des articles dans les journaux ou au journal télévisé sur les dangers du tatouage... C'est lié à ces gens-là ».*

Le tatouage passe souvent pour un commerce lucratif. De plus en plus de personnes, attirées par le dessin, émettent le souhait de devenir tatoueur. Le métier lui-même semble

avoir changé d'image. Le tatoueur professionnel ne passe plus pour un ancien voyou reconverti, ou encore comme un dur qu'il ne faudrait pas songer à venir ennuyer. Il peut désormais venir de tous les horizons, du pâtissier au graphiste, à condition de se plier aux règles d'une formation chez un tatoueur reconnu. Et il n'est plus nécessairement un homme. On compte en effet de plus en plus de femmes parmi les tatoueurs célèbres. On compte également de plus en plus de femmes parmi les adeptes de grandes pièces. Il y a encore quelques années, les tatouages féminins avaient tendance à rester discrets, à ne se dévoiler que sur la plage ou dans les jeux amoureux. Aujourd'hui, à l'inverse, ceux-ci sont plus facilement exhibés. Il n'est pas rare de les voir dépasser des vêtements des jeunes femmes, courir sur leurs bras, leur nuque ou sur le haut de leur poitrine. Car, s'il génère toujours, en effet, quelques réticences, le tatouage ne choque plus comme auparavant. Il fait désormais partie de notre paysage quotidien. Et de plus en plus de tatoués osent s'adonner à la pratique dès leur majorité. Le tatouage se présente souvent comme élément d'érotisation du corps, en particulier chez les femmes. Il appelle le toucher, éveille la curiosité et rend le corps moins « ordinaire ». A mi-chemin entre la peau et le vêtement, il semble plus facile à assumer que la peau nue, particulièrement lors des jeux de séduction.

La majorité des études anglophones affirment que les femmes tatouées se plient malgré tout aux attentes sociales relatives à la construction de leur apparence. Si, dans de rares cas, les marques se font revendicatives (notamment lorsque les pratiquantes se disent proches des mouvements féministes), c'est le plus souvent dans ce but d'embellissement ou d'érotisation de leur corps qu'elles recourent à la marque. Selon Michael Atkinson, les motifs les plus couramment choisis par les femmes sont les fleurs, les animaux et les insectes, les motifs célestes et les personnages de dessins animés parce que, dit-il, ceux-ci s'accordent aux qualités communément attribuées aux femmes, comme la douceur, la gentillesse, la délicatesse... Souvent placés de manière à apparaître comme sensuels, ils participent à la construction de la féminité. Pour lui, les motifs ethniques (tribaux mélanésiens, polynésiens ou africains) sont, comme les têtes de mort ou les cœurs accompagnés de poignards, des motifs plus masculins, dans le sens où ils s'éloignent des dessins a priori destinés aux femmes<sup>70</sup>. Bien que ceux-ci soient devenus en quelques années des motifs appréciés pour leur esthétique et leur délicatesse, il apparaît qu'ils portent également en eux une forme d'« esprit d'aventure » qui les éloignerait de la mièvrerie aujourd'hui fuie par une partie des femmes.

---

<sup>70</sup> Atkinson M., « Pretty in Ink: Conformity, Resistance, and Negotiation in Women's Tattooing » in *Sex Roles*, vol. 47, 5/6, September 2002, pp. 219-235.

« *Le tatouage, explique Tin-Tin, célèbre tatoueur parisien, c'est aussi une preuve de passage à l'âge adulte. Qui est inconsciente mais qui est indéniable. Mais de moins en moins. Parce que tu passes de moins en moins pour un dur. Dans le temps, t'avais les deux bras tatoués comme moi et t'étais un pur bandit et tout le monde avait peur de toi ! Aujourd'hui, t'as les deux bras remplis et ça n'impressionne plus personne [...] Tout le monde en a, maintenant ! Tout le monde ! Les rois, les reines, les politiques, les acteurs... mais c'est surtout les acteurs, les chanteurs, les machins : c'est la vitrine sociale de tout le monde. Tous les gens vivent que par ça, alors... C'est aussi simple que ça...* ». Dans les médias, le tatouage est souvent valorisé. Les magazines n'hésitent pas à mettre en avant les marques corporelles des vedettes du moment. Ces marques, souvent, sont alors copiées par leurs fans. C'est en grande partie ainsi, sans doute, que les styles se répandent, en étant montrés dans les médias. Malheureusement, c'est également ainsi qu'ils passent de mode, questionnant ainsi le caractère indélébile de la marque exécutée. Cette surmédiatisation du tatouage est également à l'origine du succès considérable qu'il rencontre dans le monde contemporain. Nous l'avons dit, le métier attire de nombreux adeptes, souvent simples tatoués rêvant de devenir tatoueurs. Pour constituer sa première clientèle, cependant, il faut d'abord accepter de tout tatouer, y compris les petites pièces à la mode, comme les étoiles, par exemple, ou bien des dessins qui ne correspondent pas à ses goûts personnels. Une fois l'atelier convenablement lancé, certains choisissent ou sont contraints de continuer ainsi. Les plus célèbres, en revanche, peuvent se permettre le luxe de sélectionner les motifs qu'ils acceptent de tatouer. C'est ce à quoi aspire Sylvain, tatoueur à Paris : « *Moi, de plus en plus, les petites pièces ça me saoule grave. Parce qu'au bout d'un moment, c'est toujours la même chose... Parce que tu évolues dans ce que tu fais. Alors tu recherches des choses de plus en plus complexes. Quand tu fais un bras, par exemple, tu construis vraiment quelque chose. C'est comme si tu faisais une peinture. T'auras beau faire 10 000 étoiles, t'auras jamais une peinture, t'auras seulement une voie lactée ! Les gens pensent que ça rapporte plus d'argent de faire un bras mais c'est faux. Une étoile, c'est fait en 10 minutes et ça coûte 80 ou 100 euros. Mais c'est avec le bras que tu auras le plus de reconnaissance par rapport au travail que tu fais. C'est par la reconnaissance que les portes s'ouvrent : et puis tu payes pas ton stand aux conventions, on te paye l'avion, etc.* »

Ce à quoi aspirent la majorité des tatoueurs professionnels, en effet, c'est la reconnaissance des qualités techniques et artistiques de leur travail. Peu d'entre eux se satisfont de tatouer chaque jour des motifs semblables les uns aux autres. Nous sommes loin, désormais, des « bouzilles » exécutées à la main autrefois. La diversité des dessins proposés aujourd'hui est immense et l'offre, comme la demande, prennent une ampleur

considérable. Le tatouage semble avoir revêtu une toute autre dimension, plus esthétique, plus originale et plus personnelle que jamais. Pour beaucoup, le tatouage est un art à part entière, qui compte ses adeptes, ses artistes et ses collectionneurs. Un art au sein duquel se développe une large palette de styles différents qui se côtoient, se rencontrent ou se métissent.

#### 4. Les grands styles du tatouage contemporain

Les premiers tatoueurs, ambulants, possédaient déjà des books, catalogues présentant les différents motifs qu'ils proposaient. Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, les motifs les plus répandus aux Etats-Unis étaient ceux inspirés de l'univers de la marine ou encore de celui de l'armée (sirènes, navires, ancres marines, drapeaux, aigles, etc.). Le style d'alors est qualifié d' « American Standard ». Les dessins sont simples et clairs ; leurs contours, plutôt larges. Dans la deuxième partie du dix-neuvième siècle, certains tatoueurs occidentaux exercent leur métier à Jérusalem, se spécialisant dans le tatouage de pèlerinage. En France, et plus généralement en Europe, le tatouage s'inspire davantage qu'aux Etats-Unis de l'histoire de l'art, proposant des motifs réalistes et figuratifs ou bien encore des reproductions de tableaux classiques. A cette époque-là, le style oriental est apprécié par les Occidentaux mais ceux-ci ne le pratiquent généralement pas. Les dragons et autres sujets asiatiques sont rapportés du Japon ou de Birmanie ou bien exécutés par des tatoueurs étrangers installés en Occident.

Au début du vingtième siècle, la technique se complexifie, améliorant nettement les possibilités graphiques du tatouage. C'est à partir de cette période que commencent réellement à se dégager les grands styles du tatouage, révélant les talents de leurs représentants. Parmi eux, Norman Keith Collins, dit Sailor Jerry (Jerry le Marin). Dans son enfance, il voyage clandestinement dans tous les Etats-Unis à bord de trains de marchandises. Il apprend l'utilisation du dermographe auprès d'un certain Tatts Thomas<sup>71</sup>. A l'âge de 19 ans, il s'engage dans l'US Navy, découvrant ainsi à travers le Pacifique, la Chine et le Japon l'iconographie du tatouage sud-asiatique. Plus tard, il s'installe à Hawaï où il

---

<sup>71</sup> DeMello M., *Encyclopedia of Body Adornment*, Westport, Connecticut – London, Greenwood Press, 2007, p. 74.

ouvre son célèbre studio. Marin dans l'âme, il continue, tout au long de sa vie, à exercer le métier de skipper en parallèle de son activité de tatoueur. Son travail s'inspire à la fois des imageries marines, dont ses connaissances lui permettent la réalisation de dessins très réalistes, particulièrement concernant les gréements, et des motifs asiatiques. Ayant entrepris des recherches sur l'histoire du tatouage, il redécouvre certaines pratiques tribales. Il se lance alors dans l'exécution de tatouages intégraux joignant styles et techniques occidentaux et iconographie japonaise. Comme nous l'avons dit, il est également à l'origine d'échanges avec des tatoueurs japonais.

Sailor Jerry élargit la palette de coloris déjà disponible en créant ses propres pigments. Il est le premier à utiliser systématiquement des aiguilles jetables et une stérilisation professionnelle. Pour lui, le tatouage se présente comme un moyen de lutter contre « l'étroitesse d'esprit ». Selon Mike Malone, qui reprit le salon de tatouage de Jerry après sa mort, celui-ci était un « pirate de première classe ». Il est l'un des plus célèbres représentants du style Old School, toujours en vogue aujourd'hui.

Le tatouage Old School se caractérise par des dessins aux contours épais, nuancés d'un ombrage noir fort, et des couleurs très vives posées en aplats. Ce style, simple et épuré, est considéré comme le style traditionnel du tatouage américain. Les motifs s'inspirent en grande part de l'univers du rock'n'roll des années 50. Ceux-ci sont très classiques et chacun revêt une signification bien précise. Ce style a commencé à émerger assez tôt après la popularisation du tatouage (première moitié du vingtième siècle). La technique ne permettait pas, alors, la réalisation de traits fins, et les couleurs devaient être vives et les dessins simples pour ne pas s'effacer avec le temps. Les motifs les plus célèbres, et toujours utilisés aujourd'hui, sont les pin-up, les hirondelles, les voiliers, les sirènes, les aigles, les crânes et les roses.

Les roses du style Old School sont liées aux représentations de l'amour. La rose peut être associée à d'autres motifs comme le cœur ou le parchemin pour célébrer l'amour ou bien à une croix ou un crucifix, en hommage, par exemple, à un être aimé disparu. Accompagnée de dagues, de poignards ou de tête de mort, la rose peut signifier le rapport de l'amour à la haine. Si, dans d'autres styles, la rose peut être utilisée simplement pour ses qualités esthétiques, dans le tatouage Old School, en revanche, elle n'est jamais neutre mais attribue une connotation passionnelle à l'ensemble du tatouage. Le cœur, quant à lui, symbolise l'amour éternel et inconditionnel, qu'il soit romantique, familial ou religieux. Dans le cas de l'amour porté à Dieu, le cœur peut être coiffé d'une couronne d'épines ou bien

accompagné d'une croix. Lorsque le cœur constitue une déclaration d'amour, il s'accompagne fréquemment d'un parchemin sur lequel figure le prénom de l'être aimé. La symbolique du cœur, alors, renforcée par le caractère indélébile du tatouage, évoque la force de l'engagement. Fréquemment choisis jadis par les marins, les cœurs tatoués comportaient le prénom de leur partenaire ou un hommage à leur mère.

Un autre motif récurrent du style Old School est celui de la tête de mort. La dimension morbide du crâne est souvent appréciée par le fait qu'elle donne au tatouage un aspect provocateur et marginal. Il évoque également l'inéluctabilité du destin et peut constituer un signe d'acceptation de l'idée de la mort. Mais il peut également être symbole de vie, comme c'est le cas des crânes mexicains, très colorés et faisant référence à la célèbre fête du jour des mort (El Dia de los Muertos), symboles abondamment choisis actuellement, notamment pas les jeunes femmes. Dans le style Old School, le crâne est également utilisé comme symbole de piraterie, et donc souvent accompagné de tibias croisés évoquant le célèbre pavillon noir des navires pirates. Il symbolise l'envie de leur porteur de vivre libéré des contraintes imposées par la société.

Si ce style est l'un des plus importants depuis la moitié du vingtième siècle, l'Europe ne le pratique encore qu'assez peu, en raison, sans doute, de ses couleurs vives et de ses traits épais qui le rendent bien visible, évoquant toujours, alors, l'idée de rébellion qu'il véhiculait à son origine. Aux Etats-Unis, en revanche, il compte un grand nombre d'adeptes et des conventions entières lui sont dédiées, comme la Tattoo Expo de Saint-Louis. Egalement très en vogue aujourd'hui, le style New School reprend les codes, les thèmes et les motifs de l'Old School en les adaptant aux techniques actuelles. A l'inverse de son prédécesseur qui proposait des aplats de couleurs, celui-ci utilise des dégradés et s'inspire également de motifs modernes (issus des mangas et de la bande dessinée, ou bien du fantastique, du graffiti, de l'univers du skateboard, etc.). Les tatoueurs, en effet, s'autorisent davantage de liberté vis-à-vis des thèmes qu'ils adaptent au monde contemporain. Les contours, cependant, restent épais et les couleurs très vives (d'autant que la palette d'encre s'est considérablement enrichie ces dernières années) mais l'agencement des formes ainsi que le recours aux dégradés leur confèrent parfois une dimension surréaliste. Bien que les deux styles cohabitent, on considère souvent le nouveau style comme une évolution de l'Old School.

Un autre grand style du tatouage contemporain, bien éloigné des précédents, est le tatouage réaliste. Il s'agit, comme son nom l'indique, de représenter un sujet de manière la plus réaliste possible. Le plus souvent, il s'agit de photos ou de portraits. Les individus qui choisissent cette technique peuvent rendre hommage à un proche disparu, ou non, en portant à jamais sur leur corps la reproduction de leur portrait. Les tatouages réalistes les plus célèbres sont sans doute les tatouages qu'arborent les fans d'idoles telles que Johnny Halliday, par exemple. Les admirateurs de certains artistes n'hésitent pas, en effet, à se faire tatouer le visage de leur idole, souvent sur le haut du bras, geste qui accompagne la plupart du temps une omniprésence de l'artiste aimé dans la vie quotidienne. Le tatouage réaliste propose également des représentations d'animaux, le plus souvent sauvages, tels que le scorpion, le lion, l'araignée, le serpent, etc., donnant l'illusion que l'animal est réellement présent sur le corps du tatoué (Effets d'ombrages et de relief). Le style, en effet, permet la création d'illusions d'optique souvent utilisées dans le tatouage contemporain (Personnages, objets, etc.). Ce style, qui, se caractérise le plus généralement par des déclinaisons de gris, étonne le plus souvent par la minutie indispensable à sa réalisation, comme jadis les tableaux des grands maîtres classiques. De ce fait, il attire le regard autant que l'Old School ne l'attire par ses intensités colorées.

Très en vogue aujourd'hui, également, le tatouage biomécanique mêle formes biologiques, organiques et mécaniques, évoquant l'univers de la science-fiction et de la futurologie. Là aussi, les illusions d'optique peuvent être utilisées pour créer une confusion entre le dessin et le corps lui-même (Etre qui sort du corps en déchirant la peau, par exemple). Dans ce style, le graphisme est également très réaliste, afin de donner l'illusion d'une réalité déformée s'inscrivant dans le cadre de projections futuristes. Les tatouages d'inspiration « cyborg » mettent en relation des tissus humains et des combinaisons robotiques. Lorsque les courbes n'ont pas l'aspect du métallique, on parle parfois de motifs bio-organiques (Tissus évoquant des mondes extraterrestres, par exemple). Comme plus généralement dans la science-fiction, les thèmes abordés sont ceux de l'apocalypse ou de la destruction (voire de l'autodestruction) et sont déclinés dans un registre morbide ou, au contraire, utopiste. Les tatoueurs spécialisés dans ce domaine vont parfois jusqu'à élaborer des maquettes articulées afin de rendre leurs dessins les plus réalistes possibles. Ils s'inspirent souvent des composantes de la janimation ainsi que de films tels qu'*Alien* ou *Terminator*. Ce style est particulièrement répandu dans la population cyberpunk.



Inspiré également de la science-fiction, le tatouage « morbid » ou « horror » décline des visuels sombres tirés de films d'horreur. Ce style se rapproche également du tatouage réaliste et peut côtoyer le biomécanique. Son plus grand représentant demeure Paul Booth, tatoueur américain, autodidacte dans le domaine de l'art et du dessin, connu également pour avoir tatoué un grand nombre de rock stars. Les motifs, le plus souvent exécutés en dégradés de gris, représentent des monstres, des démons et autres créatures fantastiques d'inspiration macabre. Dans ce style, le crâne humain est également abondamment représenté. Le réalisme de ces tatouages leur confère un caractère effrayant et provocateur, d'autant qu'ils sont parfois associés à un répertoire guerrier. Parmi les adeptes de ce style de tatouage, on compte, entre autres, les membres des tribus « gothiques ».

Bien que moins répandu, le pointillisme, ou art du point, est également un style important du tatouage contemporain. A l'instar du pointillisme en peinture, il est réalisé à l'aide de milliers de points juxtaposés. Cette technique, plus récente que le remplissage plein, offre de nouvelles possibilités de mouvements et d'effets de matière. Réputé moins douloureuse que la technique classique de remplissage, elle est en revanche beaucoup plus longue (puisque le tatouage est exécuté point par point) et exige une grande patience de la part du tatoué et, évidemment, une extrême concentration du tatoueur. Cette technique peut être utilisée au sein des autres styles de tatouage, particulièrement ceux qui tendent à une précision réaliste. Elle peut également être choisie pour raviver un ancien tatouage.

Le style asiatique est également très présent dans l'iconographie du tatouage contemporain. Inspiré principalement du bouddhisme et de l'art japonais, il est constitué de motifs tels que les dragons, les carpes, ou les fleurs de cerisier, et reprend un certain nombre de thèmes bouddhistes, dont, évidemment, des représentations du Bouddha. Dans ce style, la symbolique des dessins est très présente. Le dragon, par exemple, recouvrant souvent l'intégralité du dos dans le tatouage traditionnel japonais, symbolise la force, la puissance, mais aussi la chance et la bonne fortune. Historiquement, il est rattaché à l'Empereur. Le nombre de ses griffes ainsi que sa couleur donnent des indications concernant son origine (Généralement cinq griffes en Chine, quatre en Corée et en Indonésie et trois au Japon) ainsi que sur le rang de celui qui le porte (Le dragon jaune à cinq griffes, par exemple, est réservé aux membres de la famille impériale). L'esthétique des motifs traditionnels asiatiques ainsi que l'érotisme lié à leur symbolique attirent une grande part des adeptes occidentaux du tatouage. Le style asiatique du tatouage contemporain est souvent proche des estampes d'autrefois. Le fond du dessin est généralement constitué d'ombrages de gris parfois

rehaussés de couleur en retrait. Lorsqu'il recouvre une grande partie du corps, il se présente comme une seconde peau. Ses significations évoquent une certaine idée d'intemporalité.

Le tatouage tribal, enfin, a connu un essor considérable dans les années 90. Composés de lignes noires plus ou moins épaisses, les motifs, très graphiques, sont le plus souvent inspirés des tatouages traditionnels polynésiens. Représentant des éléments végétaux ou animaux, ils peuvent également être abstraits. Aujourd'hui, ils sont fréquemment choisis dans le but de mettre en valeur le corps (biceps, mollets, bas du dos, etc.). Bien que le succès de ce style ait perdu de sa vigueur ces dernières années, il demeure une part importante du tatouage. Il a, en outre, vraisemblablement participé à la démocratisation du tatouage, ses motifs ne portant pas en eux l'idée de rébellion des premiers tatouages occidentaux. Il est encore souvent choisi comme premier tatouage par les individus attirés par la marque mais non encore décidés à adopter un autre style qui serait moins bien accepté dans notre société. En dépit de l'enrichissement de nos connaissances du tatouage polynésien, le tatouage dit « tribal » ne fait généralement que s'inspirer des véritables tatouages traditionnels dont les significations, complexes, nous demeurent parfois opaques et ne peuvent, de toutes façons, pas toutes être appliquées à notre société (Rang, statut, significations rituelles, etc.). Le tatouage celtique est souvent rapproché du style tribal bien qu'il trouve sa source en Europe. Il est essentiellement composé d'entrelacs et de motifs récurrents tels que la croix ou le nœud celtiques. Reprenant ainsi l'iconographie des tatouages celtes anciens, ces motifs sont désormais souvent associés à des graphismes tribaux inspirés des lignes polynésiennes.

Nombre de tatouages, évidemment, ne peuvent être classés dans une catégorie fermée. Chaque pièce est le fruit de l'association de différentes influences ainsi que des talents et goûts particuliers du tatoueur et du tatoué. Lorsqu'un candidat à la marque pousse la porte d'un studio de tatouage, plusieurs choix s'offrent à lui : il peut opter pour ce que l'on appelle un « flash », motif figurant dans l'un des catalogues présentant le travail du tatoueur chez lequel il se trouve, ou bien opter pour un tatouage « sur-mesure » (on parle alors de tatouage « custom » ou « personnalisé »). Dans ce deuxième cas, le dessin peut être réalisé par le client lui-même, ou bien par un proche, ou encore être élaboré en concertation avec le tatoueur. Beaucoup choisissent cette option-ci dans le but de porter un tatouage unique et donc plus clairement personnel. Le nombre et la taille des tatouages portés, enfin, donne, au-delà des styles choisis, une dimension différente à chaque individu tatoué. Car la palette, en effet, s'étend du tatouage unique au tatouage intégral, encore assez rare dans notre société

mais qui nous semble plus familier à présent que de nombreux jeunes choisissent de se faire recouvrir de motifs les bras ou les jambes.

## 5. L'engouement pour les tatouages ethniques

Les motifs ethniques connaissent aujourd'hui un succès considérable dans notre société. Mais, nous l'avons vu, cet intérêt de l'Occident pour l'Ailleurs est, lui, très ancien. Si, dans nos sociétés, l'usage du tatouage était plutôt réprouvé jusqu'au vingtième siècle, c'est avec fascination que celles-ci redécouvrirent la pratique à travers celles des sociétés dites « traditionnelles ». Au même moment, cependant, les missionnaires européens interdirent la pratique dans ces mêmes sociétés (à l'exception de Samoa qui reste l'un des modèles encore vivants de l'authentique tatouage traditionnel polynésien). « Toute modification corporelle, précise David Le Breton, sera versée au compte de la sauvagerie, ou de la lascivité, et combattue. D'autres utiliseront des arguments médicaux, à l'instar de Louis Rollin qui, en 1929, se réjouit au nom de l'hygiène de l'interdiction des tatouages dans les îles Marquises<sup>72</sup> ». Ainsi, comme Arahi Colin Taylor, maître tatoueur en Nouvelle-Zélande, de nombreux polynésiens redécouvrent aujourd'hui leur tradition, en même temps que l'Occident en emprunte les signes.

L'ouvrage du médecin et anthropologue allemand Karl von den Steinen, *Die Marquesaner und ihre Kunst* (Les Marquisiens et leur art ; l'édition berlinoise date de 1925), constitue un outil considérable de la redécouverte du tatouage traditionnel marquisien, souvent considéré comme le style le plus abouti du triangle polynésien. A l'occasion d'un voyage entrepris en 1879 alors qu'il était âgé de 24 ans, Karl von den Steinen découvrit les Îles Marquises dont il garda, dit-il, des impressions extrêmement fortes. Selon lui, nulle part ailleurs les hommes et la nature n'y entretenaient de rapports si harmonieux. En 1897, le Musée de Berlin lui proposa une mission dans ces mêmes îles afin d'y collecter des

---

<sup>72</sup> Le Breton D., « Anthropologie des marques corporelles », in *Signes du Corps*, sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau Paris, Editions Dapper, 2004, p. 93. Source : L. Rollin, *Les Îles Marquises. Géographie, ethnographie, histoire, colonisation et mise en valeur*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1929, p. 123.

références ethnographiques qui manquaient alors cruellement. Mais la culture marquisienne avait déjà été considérablement endommagée par le passage des Occidentaux. Il entreprit alors un périple à travers tous les villages des six îles habitées afin d'y recueillir les traces de cette culture menacée. Il nota les paroles des chants et des généalogies ancestrales, mais releva également tous les éléments qu'il pouvait encore trouver de la culture matérielle et des tatouages traditionnels dont il recensa plus de quatre cents motifs qu'il reporta sur des planches à dessin. Ce sont ces éléments qui figurent dans son ouvrage.

Depuis les années 80, on assiste en Polynésie à un renouveau du tatouage traditionnel. Paitangi Tracey Ostrick est, comme Arahi, tatoueuse en Nouvelle-Zélande. Tracey est le prénom, anglais, que ses parents lui ont donné à la naissance afin que les professeurs blancs n'aient pas de mal à le prononcer. Paitangi est le prénom maori qu'elle s'est choisi au moment où elle a décidé de renouer avec ses racines. Depuis le décès de son mari, lui-même tatoueur et ami d'Arahi, elle porte un tatouage facial traditionnel. Mais elle confie être souvent dévisagée, même par les Maoris car leur culture s'est en grande partie perdue. Elle tente, comme elle le peut, de faire revivre cette culture qui lui est chère. A la manière des anciens, elle chante et prie les esprits protecteurs des tribus lorsqu'elle exécute un tatouage afin de s'assurer que celui-ci soit réussi<sup>73</sup>. Un renouveau identitaire semble en effet s'opérer dans cette région du monde depuis une trentaine d'années. Les jeunes générations s'intéressent de nouveau au langage des anciens.

Peu avant, dans les années 60, certains tatoueurs, dont Sailor Jerry et Ed Hardy, participent activement à cette revalorisation du tatouage traditionnel. Selon David Le Breton, ceux-ci, en allant à la rencontre de ces sociétés, se lancent en réalité dans une quête personnelle leur permettant de découvrir d'autres styles que ceux qu'ils ont appris<sup>74</sup>. Depuis, le tatouage traditionnel polynésien a regagné ses lettres de noblesses. Et le tatouage occidental est devenu un art à part entière, permettant à chacun d'exprimer ses talents. Leo Zulueta est passionné par les tatouages de Bornéo. Tatoueur, il a choisi d'en pratiquer le style. « Je pense vraiment qu'il y a quelque chose de spirituel derrière ces signes tribaux, même si cela n'apparaît pas tout de suite, dit-il. Les dessins impliquent une cosmographie et une connaissance des pouvoirs inhérents à la nature que les peuples 'primitifs' connaissent bien mieux que nous. Leurs connaissances n'étaient pas dans des encyclopédies, et ils nous

---

<sup>73</sup> Klecker T. et Alexander C. Stenzel, *Le tatouage ou l'art à fleur de peau (Zeichnen auf der Haut)*, documentaire, Allemagne, 2009.

<sup>74</sup> Le Breton D., *Signes d'identité – Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002, p. 197.

en ont laissé des résidus – les symboles de leur compréhension des relations, des causes et des effets de la nature<sup>75</sup> ». Pour Margo DeMello, c'est Leo Zulueta qui est à l'origine de l'actuel engouement pour les tatouages tribaux. Elle explique également cet immense succès du tribal par le fait que le premier volume de *TattooTime* (premier magazine consacré à l'industrie du tatouage, dirigé par le célèbre tatoueur Ed Hardy et dont la première publication date de 1982) était consacré à ce type de tatouages<sup>76</sup>.

Ces raisons que Zulueta énonce et qui justifient son attirance pour les sociétés traditionnelles sont à peu de chose près celles qui attirent aussi les *modern primitives*. Par le biais de séquences culturelles empruntées aux sociétés traditionnelles (et dans lesquelles s'inscrit le tatouage), les *modern primitives* pensent, selon Daniel Rosenblatt, découvrir une sorte d'humanité transcendante. Aussi valorisent-ils le primitivisme comme une source alternative au courant dominant de la société américaine<sup>77</sup>. Les rites traditionnels, comme les représentations du monde de ces sociétés, sont alors érigés en modèles dont ils souhaitent s'inspirer sans toutefois quitter physiquement le confort que leur offre la leur. D'après Bryan Turner, ce besoin d'emprunter des marques corporelles à d'autres cultures correspondrait à ce qu'il appelle « l'épuisement d'idiome » dans la postmodernité. La culture occidentale, culture de « simulation », selon ses termes, ne permettrait plus l'authenticité que les *modern primitives* recherchent. En la cherchant chez d'autres, ils ne peuvent d'après Turner que les transformer en clichés sans cesse modernisés dans un « consumérisme global ». Pour lui, les marques hybrides ainsi produites se répètent et font référence à elles-mêmes, mettant alors en question leur authenticité. Il ajoute que les tatouages traditionnels doivent, à son avis, être envisagés dans leur contexte d'origine car décontextualisés, ils perdent tout leur sens<sup>78</sup>. C'est pourtant bien éloignés de leur contexte que les motifs ethniques sont aujourd'hui couramment employés dans le tatouage contemporain. Nous verrons dans la suite de cette étude quels sens ceux-ci revêtent aux yeux de leur porteur et tenterons de démontrer que ces emprunts peuvent être justifiables.

Les tatouages ethniques portent en eux une image d'universalité, d'un passé primordial que l'on imagine partagé par tous les hommes. Bien que sensiblement détourné de

---

<sup>75</sup> Cité par David Le Breton, *Ibid.*, p. 208. Source : Vale et Juno, 1989, p. 99.

<sup>76</sup> DeMello M., *Encyclopedia of Body Adornment*, Westport, Connecticut – London, Greenwood Press, 2007, p. 287.

<sup>77</sup> Rosenblatt D., « The antisocial skin : structure, resistance and 'modern primitive' adornment in the United States », in *Cultural Anthropology*, vol.12, n°3, p. 301.

<sup>78</sup> Turner B. S., « Towards a Sociology of Body Marks in Cool Societies », in *Body Modification*, edited by Mike Featherstone, SAGE Publications, 2000, p. 40.

ses sens premiers, ce style de tatouage garde en lui la trace d'un archaïsme dont nos sociétés gardent probablement la nostalgie. Ainsi, les dessins arborés par les marins du dix-huitième siècle évoquaient-ils les lointains horizons dont ils revenaient. Aujourd'hui encore les tatouages tribaux polynésiens sont très en vogue. D'autres décors inspirés d'autres horizons, décors figuratifs ou calligraphiques, sont également largement employés. Les répertoires de motifs, que l'on trouve dans les salons de tatouage ou dans les magazines spécialisés, sont le résultat d'un étonnant syncrétisme. Si les sources sont multiples, il se détache pourtant une sorte de vocabulaire commun sur lequel s'entendent de façon implicite tatoueurs et tatoués. Certaines significations, en effet, sont considérées comme universelles. Ainsi le chat, égyptien, par exemple, évoque-t-il toujours les mondes de la magie et de la spiritualité. L'araignée représente, elle, la puissance créatrice, image que l'on tient sans doute de certains mythes fondateurs. Le chiffre sept, chiffre parfait, symbolise harmonie et plénitude. Devant la multiplicité des motifs, celle de leurs origines et de leurs influences, il est surprenant de constater, alors, qu'ils reposent malgré tout souvent sur une base commune. Les similitudes existant entre eux, originelles ou non, participent probablement à conférer au monde du tatouage sa cohérence.

Les motifs calligraphiques (asiatiques, arabes etc.), qui connaissent également un grand succès, s'entourent quant à eux d'un halo de mystère qui séduit bon nombre d'adeptes du tatouage : les arabesques formées par les lettres ou les idéogrammes sont appréciées notamment pour leur aspect décoratif. La signification des mots ou des signes imprimés, non immédiatement lisible, participe en outre à conférer au tatouage une dimension personnelle. Porter sur la peau un adage chinois, par exemple, éveille la curiosité et évoque le mystère. Peu d'Occidentaux, en effet, ont appris à déchiffrer de tels signes. Le porteur de ces tatouages, qu'il les ait choisis pour leur signification ou l'esthétique de leurs formes, se fait l'unique gardien de leur véritable sens.

Depuis le début du vingtième siècle s'est développé en Occident un goût nouveau pour les arts que l'on disait « primitifs ». Les artistes de la mouvance primitiviste ont contribué amplement à l'origine de cet engouement : interroger d'autres formes, d'autres répertoires, puis les associer à ceux que l'on connaît déjà, et ce jusqu'à imposer à certaines productions des sociétés traditionnelles un statut d'art qui n'est vraisemblablement pas leur vocation première... La découverte de l'Autre, ainsi, peut être l'occasion de nouvelles expériences, de nouveaux langages. Ce goût pour des productions artistiques différentes paraît être de plus en plus prononcé. Les arts, que l'on se risque désormais à qualifier de « premiers », en effet, se sont peu à peu imposés. Et ils comptent, au même titre que les autres genres artistiques

de nombreux amateurs et spécialistes. Ce goût pour les arts premiers revêt évidemment plusieurs formes : du musée du quai Branly aux multiples boutiques de décoration, en passant par les salons de tatouage, il ne semble pas être réellement uniforme. Il est aujourd'hui possible de trouver des objets « primitifs » aussi bien dans les galeries de prestige que sur les marchés des stations balnéaires. Pour les acheteurs, l'authenticité ne semble pas toujours être en question, jusqu'à apparaître parfois comme secondaire. Souvent en est-il de même des adeptes des tatouages ethniques.

Cependant, comme nous l'avons déjà évoqué, les tatouages ethniques portent la marque d'une « poésie du sauvage » mêlant mystère et sources familières. Leur esthétique séduit le plus grand nombre, tout comme celle, proche, des objets de décoration de la « tendance ethnique » qui fait aujourd'hui partie de notre quotidien ou encore celle des productions des arts dits « premiers » que l'on trouve désormais dans un grand nombre de lieux d'exposition. Lorsqu'ils sont utilisés dans notre société, les motifs ethniques ne disent pas l'appartenance d'un individu à un groupe social. En outre, ils ne sont que rarement le signe de l'origine culturelle de celui-ci. Pourtant, une grande part de la population tatouée semble se reconnaître en eux.

*« Il y a des gens qui choisissent des calligraphies sur book comme ça, explique Sylvain, tatoueur dans le quatorzième arrondissement de Paris. Ils ne demandent même pas toujours leur sens. Y en a même qui me demandent le même bracelet que moi [une ligne de calligraphies asiatiques] Mais il n'en est pas question ! Ca se voit surtout à l'arrivée de l'été : les gens défilent dans le studio et choisissent des motifs comme ça, sans respecter, d'ailleurs, les délais nécessaires avant exposition des tatouages au soleil ». Certains, en effet, séduits par l'esthétique de ces motifs, ne cherchent pas nécessairement à se renseigner sur leur provenance ni sur leurs significations d'origine. Comme nous l'avons déjà évoqué, ce type de tatouages est abondamment choisi par les individus attirés par le tatouage sans être nécessairement attirés par le monde du tatouage dans sa globalité. Leur iconographie faisant partie d'un répertoire de l'Ailleurs qui nous est à présent familier, ils bénéficient aujourd'hui d'une grande tolérance visuelle et d'une acceptation sociale accrue. Lorsque ces tatouages sont ainsi choisis, ils sont le plus souvent placés à des endroits conventionnels, si l'on peut dire, et aisément dissimulables. Dans ce cas, les dessins sont couramment modifiés pour paraître plus esthétiques aux yeux de leurs porteurs, ou bien tout simplement demeurer d'inspiration ethnique sans avoir néanmoins de véritable sens.*

Mais il arrive également que les clients s'intéressent effectivement à la culture d'origine des motifs, ou au moins au sens particulier de celui qu'ils ont choisi. C'est le cas, par exemple, de ceux qui ont découvert le tatouage ethnique à l'occasion d'un voyage ou plus simplement de ceux qui ont fait la démarche de s'y intéresser. Parce que les informations concernant ces cultures sont aujourd'hui aisément accessibles. De plus en plus de clients sont attirés, par exemple, par le tatouage samoan. Lorsque les tatoueurs sont spécialisés dans l'un de ces styles, qu'ils ont effectué eux-mêmes des séjours dans ces îles et qu'ils ont pu y échanger avec les maîtres tatoueurs autochtones, ceux-ci proposent parfois à leur clientèle l'élaboration d'une pièce personnalisée. Leurs connaissances des principaux symboles et de l'esthétique de l'endroit dont ils proviennent sont alors associées à leur style personnel pour faire du tatouage ainsi créé un dessin conforme aux désirs symboliques et esthétiques du futur tatoué.

En quelques années, l'ethnique est devenu un style important du tatouage contemporain. Rappelant la bien ancienne fascination de l'Occident pour l'Ailleurs, les tatouages ethniques portent toujours en eux une part de leur mystère. Qu'il s'agisse de calligraphies, d'idéogrammes, de graphismes tribaux ou encore d'animaux mythiques ou sauvages, ces motifs séduisent aujourd'hui un nombre considérable d'Occidentaux. Mais quelles sont précisément les raisons d'un tel engouement ?





## Chapitre 3 : Témoignages et typologie : des motivations qui s'entrecroisent

1. Qui sont les « tatoués ethniques » ?
2. Le passage à une nouvelle étape de la vie
3. Exprimer ses valeurs
4. Se rassembler
5. Le mythe personnel
6. Le tatouage comme ornement

### 1. Qui sont les « tatoués ethniques » ?

L'acte du tatouage ne relève pas, dans nos sociétés occidentales, d'une évidence culturelle. Cela est visible dans les répertoires de motifs usités puis, par suite, dans le choix du dessin. Devant la multiplicité des sources auxquelles l'Occident a désormais accès, il est possible d'emprunter à des cultures autres que la sienne la richesse de ses signes. Chaque individu, alors, utilisant comme matériaux les cultures du monde qui résonnent en lui, se fabrique sa propre iconographie personnelle. S'il existe, nous l'avons vu, un vocabulaire commun du tatouage, la signification de chaque marque conserve pour celui qui la porte une dimension individuelle.

Le choix du dessin est un moment important. Il s'agit de déterminer celui qui nous conviendra le mieux, celui dans lequel on se reconnaît et dont on pense qu'on ne se lassera pas. Le futur tatoué se projette nécessairement dans le motif qu'il retient. C'est ce qu'affirme la psychosociologue Marie Cipriani-Crauste. « Même s'il est offert à la vue de tous, dit-elle, le

tatouage demeure pour chacun une manifestation individuelle et intime<sup>79</sup> ». La marque, alors, devient marque singulière, individualisante : elle représente ce que l'on est, ce que l'on désire être. Et c'est à ce titre que l'on souhaite, ou que l'on imagine, souvent chacun de ces tatouages comme unique. Ainsi est-il fréquent de dessiner soi-même son propre modèle, de le faire dessiner par l'un de ses proches, ou de le décrire précisément au tatoueur, afin que le résultat soit le plus possible en harmonie avec ses attentes.

Spécifiquement personnelle, la démarche de se faire tatouer a sans doute pour vocation de libérer le corps de l'indifférence. « Les modifications corporelles, explique David Le Breton, affirment une singularité individuelle dans l'anonymat démocratique de nos sociétés, elles permettent de se penser unique et valable dans un monde où les repères se perdent et où foisonne l'initiative personnelle<sup>80</sup> ». Choisir de marquer son corps serait donc un moyen d'y inscrire son unité, d'authentifier l'harmonie existant entre corps et esprit de l'individu tatoué.

« Ma philosophie du tatouage, explique Kilian, guitariste d'Anamnesia (groupe franco-belge de métal hybride), est que je ne peux pas regretter, parce que je ne m'éloigne pas de mes thèmes de base, et aussi parce qu'ils marquent des moments et des périodes de ma vie. J'aime le fait de modifier mon corps et marquer ma peau de manière définitive, et je trouve qu'un tatouage est obligatoirement beau lorsqu'il représente vraiment quelque chose pour la personne qui le porte. C'est pour ça que je trouve malheureux le fait que certains se fassent tatouer des choses qui ne représentent rien pour eux et qui n'ont qu'un but esthétique<sup>81</sup> ». Kilian est une jeune femme. Ses bras sont presque entièrement recouverts de tatouages, principalement des dragons et des lettrages. Elle est attirée par les mythes liés au dragon, parfois protecteur, parfois destructeur. Elle a toujours souhaité, dit-elle, que sa vie soit « rock'n'roll ». C'est donc tout naturellement qu'elle a commencé à se faire tatouer dès sa majorité. Comme Kilian, de nombreux adeptes des tatouages ethniques sont motivés par le sens qu'ils attribuent à leur marque. Peut-être davantage que les autres motifs, ceux issus du répertoire « sauvage » portent en eux une multitude de sens non uniquement personnels. Nous le verrons dans la suite de ce chapitre.

---

<sup>79</sup> Cipriani-Crauste M., « Marquer son corps c'est imprimer sa marque à soi pour se sentir exister », propos recueillis par P. Kremer, *Le Monde*, dimanche 25/lundi 26 octobre 1998.

<sup>80</sup> Le Breton D., *Signes d'Identité – Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002, p. 22.

<sup>81</sup> « Kilian White, guitariste », propos recueillis par Mathilde Didier, in *Tatouage Magazine*, n°73, mars/avril 2010, p. 55.

La décision de se faire tatouer est, de nos jours et dans la plupart des cas, mûrement réfléchi. Devant l'ampleur du phénomène, il est souvent indispensable de prendre rendez-vous chez le tatoueur longtemps à l'avance. Le caractère indélébile de la marque invite, de plus, à la réflexion. Décider de se faire retirer un tatouage au laser, en effet, est plus onéreux encore que de se faire tatouer ; le résultat, en outre, est souvent imparfait. L'acte, alors, est rarement irréflecti. Le moment du tatouage se fait celui d'un choix personnel, mais aussi celui d'un engagement à vie. Si le tatouage n'est, comme le prétendent certains, qu'une mode éphémère, il peut sembler paradoxal que celle-ci se matérialise dans une marque pérenne. Imprimée dans la chair, la marque corporelle tente, sans doute, d'échapper aux vicissitudes du temps.

Mais il existe une autre démarche, plus spontanée, du tatouage. Dans les stations balnéaires, on trouve désormais systématiquement des studios de tatouage, et ce jusque sur les plages du bout du monde. Le temps de la réflexion, dans ces salons-là, est nécessairement plus court. On peut alors se demander si la peur de regretter, comme celle de la douleur, ne sont pas amoindries par l'effervescence que ressentent les vacanciers lorsqu'ils sont éloignés pour un temps des cadres et des conventions dont ils dépendent habituellement. Le tatouage nécessiterait-il alors un certain état second ? Quoi qu'il en soit, il paraît entretenir un rapport ambigu avec le temps. Décision pour ainsi dire irréversible, elle se concrétise pourtant dans un instant, un état d'esprit arrêté que l'on espère éternel. « Un des effets de la ritualisation des pratiques, affirme Pierre Bourdieu, consiste précisément à leur assigner un temps – c'est-à-dire un moment, un tempo et une durée -, qui est relativement indépendant des nécessités externes, celles du climat, de la technique ou de l'économie, lui conférant ainsi cette sorte de nécessité arbitraire qui définit en propre l'arbitraire culturel<sup>82</sup> ». Cette thèse de Pierre Bourdieu trouve un écho particulier dans le tatouage contemporain. L'acte de se faire tatouer se concentre en effet dans un temps qui, bien que relativement court, constitue une sorte de passage inscrit dans la mémoire. On retrouve alors, nous le verrons par la suite, l'idée d'un passage quasi rituel, passages aujourd'hui presque disparus de notre société.

Tentées de goûter à cet étonnant engouement, et profitant des craintes que le tatouage véritable éveille, les industries cosmétiques essaient depuis peu d'entrer dans le marché en promettant des tatouages éphémères<sup>83</sup>. Si nous ne disposons pas à l'heure

---

<sup>82</sup> Bourdieu P., *Le Sens pratique*, Paris, Les Editions de Minuit, 1980, p. 128.

<sup>83</sup> Marques imprimées dans les couches les plus superficielles de l'épiderme, soumises aux cycles de renouvellement de la peau, et supposées disparaître, de ce fait, après quelques années.

actuelle d'un recul suffisant pour présager de la durée de vie de ces marques, il reste que les professionnels et les adeptes du tatouage les considèrent comme de simples succédanés sans avenir. Ceux-ci conseillent alors ironiquement aux « inconstants », de se contenter des « décalcos » Malabar<sup>84</sup> (qui ont, à ce propos, fait ces derniers étés leur grand retour chez les enfants et les jeunes adolescents). Le tatouage au henné, sans doute parce que jugé plus « authentique » et culturel, est peut-être un peu moins déconsidéré. Sans doute véhicule-t-il, davantage que les tatouages éphémères, l'image d'un premier pas, d'un « coup d'essai », plus que d'une alternative. Les tatouages au henné, comme la plupart des tatouages éphémères, trouvent leur inspiration dans le répertoire « ethnique ». Comme nous l'avons déjà évoqué, les tatouages ethniques semblent être mieux acceptés que d'autres dans notre société. De plus, l'esthétique de leurs motifs séduit une large part de la population. Mais dans un monde où rien ne peut durer, un monde où chaque nouvelle information périme celles de la veille, le tatouage véritable impose en réponse son caractère indélébile : lui se fixe.

Les tatouages des années cinquante ou soixante étaient souvent vecteurs de protestation sociale et revendiquaient alors une certaine marginalité. Aujourd'hui, le public s'est considérablement diversifié. Bien que mieux toléré car plus répandu, l'acte de se faire tatouer conserve une certaine dimension provocatrice. Ce sont sans doute les jeunes qui jouent le plus de cette dimension. Choix personnel, nous l'avons dit, le tatouage est souvent perçu comme preuve d'une liberté nouvelle. Ainsi se fait-on tatouer pour marquer le passage à la majorité, par exemple. Modifier une enveloppe corporelle conçue par ses parents revient à prendre certaines distances par rapport à eux, à s'affirmer en tant qu'individu libre de ses choix et seul maître de son corps. « Un tatouage, un piercing, explique Isabelle Catoni, dermatologue, c'est un pied de nez à la famille, un passage à la vie d'adulte, à l'autonomie, d'autant qu'on se le paie soi-même<sup>85</sup> ». La chair se fait alors le support de revendications politiques, religieuses ou personnelles : on affiche ses préférences, ses goûts, pour affirmer son unicité.

Se faire tatouer à l'adolescence (qui doit être le moment d'une expérience critique, de l'indécision, du doute) revient à se libérer de la marque de la génération précédente, à s'en dé-marquer en affichant des valeurs non imposées mais choisies. Lorsqu'un tatouage en appelle un autre, on utilise l'excès pour confirmer ses choix et sa multiplicité. « L'excès,

---

<sup>84</sup> [www.luctattoo.com](http://www.luctattoo.com)

<sup>85</sup> Catoni I., « Tatouage et Piercing, nouveaux 'marqueurs identitaires' pour les jeunes », propos recueillis par P. Kremer, *Le Monde*, dimanche 25/lundi 26 octobre 1998.

avance Edouard Glissant, est une répétition qui signifie<sup>86</sup> ». Renouveler cet acte, alors, permet sans doute de le rendre plus radical et de prouver aux autres qu'il est assumé. De tels « phénomènes d'exhibitionnisme identitaires [...] indiquent bien, selon Anne Raulin, que, dans nos sociétés urbaines, il faut sans cesse hausser le ton pour se faire entendre, pour s'affirmer<sup>87</sup> ». Mais se faire tatouer, c'est peut-être également revendiquer la part d'animalité contenue dans chaque être humain. Et sans doute n'est-ce pas un hasard si le bestiaire des motifs de tatouages est constitué pour bonne part de fauves, et autres animaux effrayants. Le dragon, par exemple est un motif abondamment employé. S'il est le plus souvent bénéfique pour les Asiatiques, il s'entoure en Occident d'un halo terrifiant. Incarnant la force et le pouvoir, maître de l'air et du feu, il se pare, en Orient comme ailleurs, d'une puissance particulière. L'ombre qu'il évoque le plus souvent est une part importante de l'iconographie du tatouage. Cette ombre, revalorisée par les figures-totems des jeunes, fait appel à une « dévorante cruauté<sup>88</sup> » choisissant pour toile de fond les contes, légendes et science-fiction contemporaine. Images de la théâtralité quotidienne, les tatouages affirment la double face de notre nature. L'animalité humaine, longtemps refoulée, peut à présent s'exposer. Chez les Bafias du Cameroun, marquer son corps (sous la forme de scarifications) permet à l'inverse de se détacher de cette animalité pour accéder à une entière humanité. Les marques corporelles, en s'exportant, ont vraisemblablement vu se modifier leurs significations intrinsèques. L'image que l'Occident véhicule de ces sociétés, qu'il dit « primitives » paraît à nouveau bien éloignée de ce qu'elles sont réellement. Mais c'est certainement l'une des raisons pour lesquelles les tatouages ethniques connaissent un tel succès actuellement : les individus sont libres de projeter en eux à la fois des significations personnelles et d'autres supposément ancestrales, conférant aux tatouages une forme de légitimité.

Le tatouage, et particulièrement lorsqu'il est d'inspiration ethnique, trouve désormais des adeptes dans la quasi-totalité des couches de notre société. De l'adolescente à l'apparence tourmentée à la mère de famille venue se faire tatouer pour surprendre ses enfants devenus adultes eux-mêmes, tous les âges ainsi qu'une grande partie des milieux sociaux et culturels fréquentent à présent les studios de tatouage. Qu'il s'agisse de motifs discrets ou de pièces plus grandes, le tatouage ethnique parvient souvent à séduire les plus indécis. Selon Sylvain, tatoueur à Paris, la saison durant laquelle on se décide à passer à l'acte est un indicateur relativement fiable des motivations du futur tatoué. Selon lui,

---

<sup>86</sup> Glissant E., *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 222.

<sup>87</sup> Raulin A., « Marquer son corps c'est imprimer sa marque à soi pour se sentir exister », propos recueillis par P. Kremer, *Le Monde*, dimanche 25/lundi 26 octobre 1998.

<sup>88</sup> Maffesoli, M., *La part du diable – précis de subversion postmoderne*, Paris, Flammarion, 2002, pp. 102-103.

lorsqu'arrive l'été, les clients ont davantage tendance à négocier les tarifs ou à se moquer des délais à respecter avant l'exposition d'un tatouage au soleil, particulièrement les adolescents. Ces individus, de l'avis de Sylvain, sont, sans doute plus que les autres, portés par un effet de mode et donc, par l'esthétique de la marque plus que par ses significations profondes. En hiver, en revanche, les rapports entre tatoueur et tatoué sont selon lui plus authentiques. C'est à ce moment-là, dit-il, que les échanges sont les plus riches.

C'est souvent un tatouage ethnique que l'on choisit comme premier tatouage, comme si ce type de tatouages exposait à des risques moindres. Parfois, les petits tatouages ethniques permettent de franchir le pas, d'oser plus tard des pièces plus imposantes. Mon étude m'a permis de constater combien la population attirée par les tatouages ethniques est hétérogène. Durant les heures que j'ai pu passer dans les studios de tatouage ou les conventions dédiées à la marque, il m'est apparu qu'elle se composait d'individus de tous âges, de 18 à 65 ans, dirais-je, issus de tous milieux sociaux et culturels. Les corps des Occidentaux, en particulier dans les villes, se parent de plus en plus de l'ornement cutané. Ces dernières années, le phénomène semble en effet s'être visiblement amplifié. L'été, période durant laquelle les tatouages se dévoilent, en dehors du style New School et du style « Chicanos » qui séduisent actuellement de nombreux jeunes, la plupart des motifs que l'on aperçoit sur la peau des passants appartiennent au style « ethnique ». Fins dessins japonais, idéogrammes chinois, fleurs exotiques ou arabesques tribales semblent être les motifs qui séduisent le plus grand nombre de candidats à la marque, sans doute parce que ceux-ci sont généralement jugés plus favorables, plus « poétiques » que d'autres. A ceux qui demeurent opposés au tatouage, ils apparaissent généralement comme moins négatifs et limitent ainsi, semble-t-il, l'exposition du tatoué aux jugements de valeur.

La majorité des enquêtes anglophones sur le tatouage s'intéressent au processus de réhabilitation sociale du tatouage amorcé lors de sa renaissance qu'elles situent dans les années 80. Souvent quantitatives, elles mettent au jour des distinctions sexuelles, sociales et culturelles au sein de la pratique. Les études francophones, quant à elles, abordent davantage les significations symboliques relatives à la marque. Le tatouage y est alors envisagé comme ornement mais également comme outil de la construction de soi permettant d'autosignifier un passage dans l'existence. Mon approche s'inscrit dans ce deuxième type de démarche. Elle se rapproche de la socio-anthropologie, au sens où l'entend Pierre Bouvier. Interdisciplinaire, la sensibilité de la socio-anthropologie est féconde et appropriée à mon sujet d'étude. Le tatouage, en effet, a pris il y a une vingtaine d'années une nouvelle dimension dans le contexte de la crise sociétale que traverse le monde contemporain et qui le

mène à de multiples transformations. La socio-anthropologie valorise le métissage des divers modes d'analyse. Elle s'intéresse aussi bien au global qu'au local et autorise à croiser les regards. Des chercheurs tels que Clifford Geertz, George Marcus ou James Clifford s'appuient ainsi sur le travail de Victor Segalen et de Claude Lévi-Strauss. Dans le cadre de ma recherche, ce sont entre autres ces mêmes démarches qui m'ont guidée.

Dans le contexte de mon enquête, il me semblait primordial de privilégier une approche qualitative. Ce que je souhaitais mettre au jour, en effet, c'étaient les raisons pour lesquelles tant d'individus sont aujourd'hui poussés à se faire tatouer un motif d'inspiration ethnique. Au-delà du tatouage en lui-même, ce sont les procédés de réappropriation des emprunts culturels que je voulais approfondir. Je voulais avoir accès aux représentations relatives à ce type de pratique, examiner le lien qu'elles entretiennent avec l'engouement pour les arts premiers, comprendre ce qui, depuis des siècles, pousse l'Occident à fantasmer l'Ailleurs. Je voulais pouvoir déterminer si, dans le cas du tatouage, le fantasme se transformait ou non en désir de connaissance objective. Dans la méthode, mon approche est donc ethnographique. Je suis allée à la rencontre des jeunes « tatoués ethniques » afin de restituer leurs pratiques du tatouage et leurs représentations. Outre les entretiens que j'ai pu mener, je me suis également livrée à une observation non participante dans la rue, les studios de tatouages ou encore les conventions dédiées à la marque.

J'ai amorcé mon terrain à l'aide d'un questionnaire proposant des questions semi-ouvertes articulées autour de cinq grands axes : la décision (âge au moment du tatouage, choix du tatoueur, situation du tatouage dans le chemin de vie, avis de l'entourage etc.), le choix du motif (description du tatouage, culture dont il est issu, connaissances de cette culture etc.), le jour du tatouage (douleur, ressentis etc.), le tatouage en lui-même (significations personnelles, rapport au corps etc.) et enfin le futur envisagé (détatouage, prolongement, tatouages à venir, autres types de marques corporelles etc.). Je ne connaissais alors que très peu de personnes tatouées. J'ai donc envoyé mon questionnaire par courriel à toutes mes connaissances en leur demandant de le diffuser aux leurs. J'ai ainsi pu recueillir un nombre considérable de premiers témoignages. J'ai également distribué le questionnaire dans la rue et dans les studios de tatouage. J'ai ainsi pu réunir une soixantaine de questionnaires remplis. A la suite de cela, j'ai exploité ces résultats afin de dresser une typologie mettant au jour cinq grands types de motivations, distinctes mais non exclusives. Je me suis aperçue, en effet, qu'une même marque pouvait être motivée par diverses raisons. Je me suis également aperçue que les tatouages ethniques entretenaient un lien particulier avec les expériences de vie à l'étranger. Les questionnaires m'ont amenée à choisir



d'étendre ma population aux 18-35 ans alors que je pensais, dans un premier temps, la réduire aux 18-25 ans. En effet, il m'est apparu qu'il y avait de nombreux points communs entre les représentations des jeunes majeurs et des trentenaires. Se donner accès aux témoignages des trentenaires, c'était aussi bénéficier du recul que prennent, avec les années, les personnes qui se font tatouer jeunes. Cela me donnait la possibilité d'examiner l'évolution des représentations de la marque en fonction du vécu de celui qui la porte. D'autre part, je me suis aperçue que les distinctions socioprofessionnelles ne se présentaient pas comme significatives dans le cadre de cette étude. C'est pourquoi j'ai choisi d'étudier dans son ensemble la population des jeunes adultes français portant un ou plusieurs tatouages à motifs ethniques.

Par suite, j'ai rencontré une partie des tatoués ayant rempli mon questionnaire, dans un café, chez eux ou encore chez moi, selon le besoin d'intimité qu'ils manifestaient, ou non, dans le cadre de l'entretien. Les entretiens duraient en moyenne deux heures, parfois renouvelées une seconde fois. La plupart de temps, ces entretiens étaient individuels. D'autres fois, ils avaient lieu en petits groupes, composés d'individus tatoués et non tatoués, ce qui permettait alors une autre forme d'échange. Lorsque je n'avais pas la possibilité de les rencontrer (lorsqu'ils habitaient trop loin de Paris où je réside, notamment), l'échange se faisait par courriels suivis. J'ai également pu recueillir quelques témoignages en intervenant sur des forums consacrés à la marque ou lors l'échanges improvisés avec des tatoués abordés dans la rue. En tout, j'ai réuni une quarantaine de témoignages approfondis.

Si je n'ai pas pu exploiter tous les questionnaires, c'est notamment parce qu'il m'a été difficile de déterminer précisément ce que j'entendais par « ethnique ». Si mon questionnaire mentionnait le fait que je n'étudiais que les tatouages « ethniques », les personnes interrogées n'en donnaient pas toujours la même définition que moi. Certains, alors, considéraient comme « ethnique » des motifs non concernés par mon étude (une coccinelle, par exemple). Heureusement, cela a rarement été le cas. Par « ethnique », j'entends ce qui est emprunté à une culture autre, et particulièrement à une culture éloignée de la nôtre, d'un point de vue géographique et idéologique. Il s'agit alors des motifs empruntés à l'Asie, à l'Océanie, au Moyen-Orient, aux Amérindiens, etc., ou bien à des civilisations géographiquement proches mais éloignées de nous dans l'Histoire, comme celle des Celtes ou des Vikings. Quelques questionnaires n'ont pu être exploités car les individus ne souhaitaient pas approfondir leurs réponses, par peur de manquer d'arguments ou par crainte de se livrer. Mais j'ai tout de même eu la chance de bénéficier d'un excellent accueil de la part de la grande majorité.

Pour chaque entretien, j'ai réalisé une grille personnalisée d'après les premières réponses que m'avait fournies leur questionnaire. Certaines grandes questions, évidemment, revenaient à chaque fois. Mais chaque entretien a pris une forme unique. J'ai rebondi, par exemple, sur les sujets que les réponses au questionnaire me suggéraient d'approfondir, creusé leur récit personnel, etc. Avant cette étude, je n'avais que peu de connaissances sur le monde du tatouage et, à vrai dire, pas de véritable avis sur le sujet. Mais j'avais tout de même à cœur de briser les idées préconçues sur la marque et je voulais que le récit des individus soit rendu de manière la plus précise et la plus complète possible. Après chaque entretien, j'ai été surprise et fière. A chaque fois, je me suis dit « cette voix doit être entendue ». Je n'imaginais pas à quel point le choix d'un motif ethnique pouvait être significatif. J'avais l'intuition de liens avec des visions particulières du monde, évidemment, mais je n'en avais, au début, pas mesuré la portée. C'est principalement ce qui m'a décidée à aller jusqu'au bout de cette thèse, malgré les obstacles que j'ai rencontrés. Cette étude a duré six années. Six années durant lesquelles, sans financement, j'ai dû travailler dans un domaine qui, bien que passionnant, n'a aucun lien ni avec la sociologie ni avec le tatouage. La fatigue, sans doute, m'a alors fait rencontrer à plusieurs reprises des problèmes de santé qui m'ont considérablement freinée dans mon travail. Mais grâce au soutien sans faille de David Le Breton, et poussée par mon désir de faire entendre ces voix passionnantes qui se livraient à moi, je me suis accrochée à mon objectif.

Je ne m'attendais pas à recevoir un tel accueil de la part des personnes avec lesquelles je me suis entretenue. Elles m'ont toutes, ou presque, livré leur expérience et leurs pensées sans tabou ni réserve. Beaucoup m'ont confié des ressentis, des tranches de vie, des aspirations qu'elles ne réservent habituellement qu'aux très proches. Une seule m'a demandé de changer son prénom. Pour les tatoueurs, cela a été un peu différent. L'emploi du temps d'un professionnel du tatouage, aujourd'hui, est extrêmement chargé. Peu, alors, ont accepté de me consacrer de leur temps. Certains d'entre eux, en outre, m'ont semblé réticents à l'idée que je puisse exploiter leur propos. L'un d'entre eux m'a dit être opposé à une sociologie du tatouage, car, m'a-t-il dit, quand on ne fait pas partie du monde des tatoués, « on ne peut pas comprendre ». Cette méfiance s'explique sans doute par l'agacement que provoquent chez eux certains préjugés tenaces. Ils ont à cœur de pratiquer leur art en étant libre de tout jugement autre qu'un jugement technique ou artistique. Certains, heureusement, dont le célèbre Tin-Tin, m'ont accordé de leur temps et ont répondu à mes questions avec beaucoup de spontanéité. Avec eux, j'ai pu vivre des moments de vrai partage qui m'ont, parfois, presque donné l'envie de me faire tatouer moi-même, à condition

que cela soit par eux. J'ai ainsi pu passer de nombreuses heures dans les studios de tatouage, pu observer les clients, échanger avec eux, observer les tatoueurs dans leur travail... Le moment du tatouage se révèle, dans de nombreux cas, être un moment vécu comme extrêmement fort de partage et d'échange entre le tatoueur et celui qu'il tatoue. La grande majorité des tatoués se souviennent avec précision de ce moment et le décrivent comme un passage très particulier de leur vie. Et nombreux sont ceux qui décrivent leur tatoueur comme quelqu'un de remarquablement charismatique. Dans le cadre d'une autre étude, j'aimerais beaucoup axer mes recherches sur le regard du tatoueur, sur son travail, sur son ressenti vis-à-vis de l'actuel engouement pour la marque. Car si j'ai déjà pu obtenir de nombreuses et précieuses réponses à ces questions, il me semble qu'il y a encore beaucoup à découvrir.

Lors de chacun de mes entretiens avec des « tatoués ethniques », je me suis attachée à faire preuve d'une grande écoute (ce qui n'a pas été difficile car, je l'ai dit, chaque témoignage m'a paru passionnant). Si c'est moi qui lançais les entretiens, je me suis souvent laissé guider par le tatoué qui me proposait de le suivre sur son chemin de vie. Les échanges ont été longs. Mes interventions, évidemment, étaient dénuées de jugement et avaient essentiellement pour but la poursuite du récit. Je crois qu'ils ont tous ressenti ma démarche comme une volonté d'apprendre de leur expérience et, comme eux, de briser les idées préconçues qui accompagnent encore aujourd'hui le tatouage. J'ai été surprise, à chaque fois, de la confiance qu'ils m'ont accordée. Ils se sont tous montrés heureux de parler de leur tatouage et de se pencher sur lui. La marque, en effet, est rapidement envisagée comme faisant partie de soi. Après le moment du tatouage, la réflexion sur la marque ne se poursuit pas toujours. Tous, alors, se sont dits ravis de se lancer dans une nouvelle autoréflexion. L'échange a été pour eux l'occasion de mettre au jour des liens entre leur tatouage et leur chemin de vie, leur évolution, liens dont ils n'avaient pas nécessairement conscience. Beaucoup m'ont donné de leurs nouvelles pour me dire qu'ils avaient réalisé le tatouage qu'ils avaient pour projet de se faire faire lorsque nous nous étions rencontrés. Souvent, ils m'ont dit avoir eu confirmation, au moment de notre échange, de la légitimité d'une marque qu'ils se seraient fait tatouer jeune. « Je ne me rendais pas compte à quel point ce motif me correspondait », m'ont-ils souvent confié. Beaucoup, alors, ont confirmé la cohérence de leur démarche.

Dans les pages qui vont suivre, certains témoignages reviennent plus que d'autres. Ceci est volontaire. Il m'a semblé important, en effet, de montrer que les motivations étaient liées. Pour une meilleure compréhension, j'ai jugé qu'il était utile de rendre certains tatoués

plus « familiers » afin de mieux appréhender les fondements de leur démarche ainsi que leurs représentations. J'ai choisi, pour cela, certains des entretiens les plus aboutis, ceux qui m'ont semblé les plus significatifs.

Je n'ai rencontré que très peu d'obstacles liés au terrain. Le principal, peut-être, était géographique car, en raison de mes moyens financiers, je n'ai pu rencontrer que peu d'individus ne résidant pas en région parisienne. Je n'ai pas non plus pu échanger avec des tatoués intégraux, mis à part avec Pascal Tourain (dit « l'homme tatoué » et qui propose des représentations dans un café parisien) car ceux que j'ai pu contacter ne portaient pas de motifs ethniques. Mais bien que j'aurais aimé rapporter le témoignage de certains (comme, par exemple, des tatoués intégraux adeptes du style japonais ou du style maori), il me semble que ceux-ci ne sont pas véritablement concernés par mon étude. Car la population que j'ai étudiée se compose de tatoués « modérés », si l'on peut dire, c'est-à-dire d'individus attirés par le tatouage mais ne dépassant que rarement ce qu'ils envisagent être les limites de la « norme ».

Cette thèse ne concerne pas l'ensemble de la population française tatouée. Bien que certains aspects s'appliquent à tous, mon enquête s'intéresse à ceux qui se présentent comme sensibles à la poétique du « sauvage » et ont choisi des emprunts culturels pour leur marque. Cette thèse propose donc une étude approfondie des motivations qui poussent à emprunter à l'Autre, à affirmer son intérêt pour le répertoire iconographique de l'Ailleurs et, dans de nombreux cas, pour les cultures autres que la sienne, et à le marquer de manière indélébile en le rendant visible sur sa peau. Mais cette thèse propose également une réflexion plus générale sur le goût très ancien de l'Occident pour ce qui lui apparaît comme exotique, depuis l'ère des grandes découvertes jusqu'à notre monde contemporain. Plus qu'aux motivations qui poussent à se faire tatouer, elle se penche sur celles qui poussent à choisir des motifs ethniques. Car, à mon sens, il se joue en eux quelque chose de bien particulier, à mettre en relation, selon moi, avec la vigueur nouvelle de l'engouement de l'Occident pour les arts premiers et la décoration ethnique. Si on assiste depuis une vingtaine d'années, en France, à un remarquable essor de la pratique du tatouage, on constate que ce sont les motifs ethniques qui en constituent aujourd'hui la preuve la plus visible. L'engouement est actuel. Et pourtant il a commencé il y a plusieurs siècles. Car, nous l'avons vu, lorsque l'Occident a redécouvert le tatouage, ce sont déjà ces mêmes motifs qu'il a choisi d'emprunter. Le tatouage, tel qu'il est envisagé dans notre société, entretient encore des rapports étroits avec le « sauvage » de l'imaginaire occidental.

Mes résultats montrent que les intentions des individus ayant choisi de se faire tatouer ce type de motifs sont évidemment variées. Cependant, il me paraît se dessiner cinq grands types de motivations qui ne sont pas exclusives mais s'enchevêtrent et s'inscrivent toutes dans le cadre du récit personnel.

## 1. Le passage à une nouvelle étape de la vie

Le premier type de motivation pourrait se définir par le passage à une nouvelle étape de la vie. Lorsqu'il fait suite à une rupture ou à un évènement marquant, le tatouage se présente comme marquage temporel de ce passage. Après une séparation amoureuse, Jean-Philippe a ressenti le besoin de se retrouver. C'est par un tatouage qu'il s'est engagé de nouveau sur le chemin de sa vie, qu'il s'est dit prêt à vivre une nouvelle histoire d'amour. Dans son cas, le tatouage se présente comme une première pierre de sa reconstruction. « *J'ai ressenti que c'était le moment de me reconstruire, dit-il. Cette prise de conscience, ou cette décision, peut-être, j'ai voulu la marquer sur ma peau de façon indélébile. Alors j'ai choisi de me faire tatouer les éléments essentiels à ma vie, ceux qui me définissent le mieux: le soleil et la mer. J'ai choisi le style tribal parce qu'il me paraissait bien correspondre à ce que je recherchais, c'est-à-dire me rappeler quelque chose à moi-même tout en embellissant mon corps. Et puis ça me plaisait, l'idée qu'on ne puisse pas vraiment comprendre ce qu'il signifie en vrai... Les autres n'ont pas besoin de savoir! C'est mon histoire. Elle m'appartient* ». Séverine, quant à elle, a toujours été attirée par le tatouage. Passionnée par l'Egypte et sa mythologie, elle éprouve depuis peu le désir de se faire tatouer un œil d'Horus ou *oudjat*. L'*oudjat* représente un œil humain fardé et souligné de deux marques qui sont caractéristiques du faucon pèlerin. Il représente, entre autres, la lumière, la connaissance et la fertilité. Ce qui a poussé Séverine à vouloir se faire tatouer, c'est également le deuil d'une relation amoureuse. Cependant, craignant que son tatouage lui rappelle une période douloureuse de sa vie, elle préfère attendre d'être entièrement remise de sa rupture pour passer à l'acte. Ainsi, suppose-t-elle, son œil d'Horus lui rappellera-t-il sa renaissance qui lui apparaît aujourd'hui difficile mais à laquelle elle croit.

Dominique, âgée aujourd'hui de 27 ans, a ressenti elle aussi le besoin de se retrouver après une période douloureuse. « *Le jour de mes 19 ans, explique-t-elle, j'ai appris que j'étais enceinte de mon copain du moment, de dix ans mon aîné, dont je n'étais pas amoureuse et chez qui je squattais pour fuir un peu mes parents après avoir raté mon bac. Cet été-là, j'ai donc décidé d'avorter* ». C'est de manière très douloureuse qu'elle a vécu cette interruption de grossesse. D'autant que celle-ci s'inscrivait dans une suite d'épreuves (dont son échec au baccalauréat) qui l'ont fortement déstabilisée. Elle est alors tombée dans une forme de dépression et a connu des épisodes boulimiques. Elle s'interdisait, dit-elle, la stabilité amoureuse en ne s'engageant que dans des relations vouées à l'échec ou encore en mettant elle-même fin à des relations prometteuses. Peu à peu, elle est parvenue à reprendre sa vie en main. Elle a repris ses études et a retrouvé de bons rapports avec ses parents. Elle s'est enfin sentie bien avec elle-même et libérée de la souffrance de son avortement. C'est à ce moment-là qu'elle a décidé de se faire tatouer. « *Le tatouage, dit-elle, j'en avais envie depuis longtemps. Mais j'ai trouvé que c'était la bonne période pour le faire. C'était un peu comme pour me dire 'Voilà, je me prends en main. Je vais le faire pour ne pas l'oublier. Je vais le graver dans ma chair'. Mon tatouage, je ne l'ai pas fait pour m'approprier mon corps : je l'ai fait pour m'approprier ma vie.* »

A travers son tatouage, Dominique a souhaité affirmer sa force. Elle a choisi pour cela des symboles polynésiens (une croix, un lézard, une vague, un soleil). Ils sont pour elle un moyen d'exprimer son attachement à ses racines et son engagement vis-à-vis de celles-ci. « *Je viens de la mer et du soleil, précise-t-elle. Je suis partie. Mais je reviendrai à la mer et au soleil* ». Dominique vit aujourd'hui dans le Finistère, bien loin de sa Corse natale. Mais ce sont, selon elle, ses racines et l'éducation qui en découle, qui lui ont donné la force de sortir de cette période difficile. Il s'agit là d'une affirmation de soi. Il s'agit de se retrouver après un événement douloureux, de marquer le passé pour mieux vivre le présent. L'identité se présente alors comme tissu de paroles. Et la peau devient support de narrativité. Le caractère symbolique des motifs polynésiens semble, dans le cas de Dominique, se prêter à cette narrativité. A la fois simples et complexes, ils ont un lien direct avec la nature et les éléments, chers à la jeune femme.

Il est fréquent, en effet, que le tatouage ethnique se présente comme la marque d'un passage, particulièrement à la fin de l'adolescence. Eva, par exemple, s'est fait tatouer un soleil d'inspiration tribale à l'âge de 16 ans, sans que ses parents ne soient véritablement d'accord pour qu'elle le fasse. « *Mon tatouage, je l'ai dessiné avec le tatoueur, explique-t-elle.*

*Nous avons beaucoup parlé de mon état d'esprit et nous avons dessiné chaque trait ensemble. Ma vie, à ce moment-là, était très mouvementée. J'avais fait beaucoup de rencontres, tenté pas mal d'expériences. Je voulais transcrire ce moment de ma vie sur ma peau. Pour moi, je venais de vivre une sorte d'explosion brûlante. En fait, je sortais de ma crise d'adolescence. Mon tatouage a clôturé cette époque ».* Dans le cas d'Eva, le tatoueur est envisagé comme un individu à la fois étranger et familier qui, hors du contexte de la vie quotidienne, accompagne un changement. « Ton tatoueur, nous dit Pascal Tourain, dit 'l'homme tatoué', c'est un passeur. Il a les clefs pour te faire accéder à un autre univers. Au fil du temps, si tu entreprends de longs travaux, il va devenir ton confident<sup>89</sup> ». Le tatouage ethnique apparaît dans de nombreux cas comme un moyen visible et définitif de se trouver soi. La succession des différents âges de la vie implique des ruptures dans les modes d'existence. Accompagné de son tatoueur, parfois envisagé comme guide, l'individu affirme à la fois sa prise de conscience et son acceptation du processus.

Dans ce sens, il peut également aider à surmonter un deuil. C'est par exemple le cas de Vivien. Il porte trois tatouages. L'un représente une tête de mort entourée de tentacules ; un autre, un soleil tribal. Enfin, il porte sur l'omoplate les mots « *Sea, Sex and Sun* » traduits en japonais. De prime abord, ce dernier tatouage peut faire songer à une plaisanterie. « *Ce tatouage, explique-t-il, il représente un souvenir que je garde de mon oncle décédé. On adorait chanter cette chanson de Gainsbourg tous les deux. Ca nous faisait beaucoup rigoler. J'ai eu envie de lui rendre hommage en marquant ce souvenir sur mon corps* ». Il s'agit là d'un hommage secret, en quelque sorte, puisque nul ne peut en déchiffrer le sens profond. C'est la raison pour laquelle il a choisi de traduire les mots en japonais, langue dont il appréciait par ailleurs le graphisme des idéogrammes. De tous les tatouages qu'il porte, celui-ci est le plus petit. « *C'est d'ailleurs celui qui m'a fait le moins mal. Avec celui-là, j'ai pas ressenti comme pour les autres cette douleur qui marque le moment du tatouage* », précise-t-il. Pourtant, il affirme que c'est aussi celui qui compte le plus pour lui parce qu'il porte un message fort dissimulé sous un masque ludique. Elisa a également choisi le tatouage pour rendre hommage à son frère, décédé alors qu'il était encore très jeune. Entre ses deux omoplates elle porte une croix entourée d'un chapelet formant la lettre « G », initiale du prénom de son frère. Son tatouage n'est pas véritablement « ethnique » dans le sens où nous l'avons entendu jusqu'à présent. Cependant, il l'est malgré tout pour elle dans le sens où Elisa n'est pas croyante. Elle a choisi ce signe en référence à ses origines ethniques, portugaises, mais surtout parce que la croix évoque pour elle un univers abstrait,

---

<sup>89</sup> Tourain P., *L'homme tatoué – Spectacle indélébile écrit et interprété par Pascal Tourain*, Paris, Les Editions du Yunnan, 2004, p. 19.

proche de celui des histoires, et dans lequel les enfants disparus deviennent des anges qui montent au ciel. A travers cet hommage, elle souhaite affirmer que le fait qu'elle soit parvenue à faire son deuil ne chasse en aucun cas son frère de sa vie. Elle en garde un souvenir serein tout en continuant à cheminer le long de sa propre existence.

Les tatouages ethniques peuvent être, nous l'avons vu, motivés par une rupture, un deuil ou une guérison. Ils peuvent également être motivés par la naissance d'un premier enfant, un point de départ professionnel, un anniversaire, etc. Mais l'évènement marquant qui pousse à passer à l'acte peut également être, et cela représente une grande part de ce premier type de motivation pour les tatouages ethniques, la découverte concrète d'autres cultures à travers un séjour de plus ou moins longue durée à l'étranger. Anne-Isabelle, par exemple, porte dans le bas du dos des motifs maoris rassemblés dans une vague. Son tatouage représente pour elle un souvenir de la Nouvelle-Zélande où elle a vécu. Elle considère son expérience de vie dans le Pacifique comme un « passage » à une nouvelle étape de son existence. Pour elle, il n'était pas question de choisir un motif issu de la culture européenne, sa culture d'origine. « *Le tatouage n'est pas une tradition en Europe, cela ne signifie rien* », affirme-t-elle. En revanche, c'est un élément essentiel de la culture maorie. Il représente la force de celui qui le porte et exprime sa maturité physique et sociale. Anne-Isabelle attribue à son tatouage un rôle proche de celui-ci. Elle a atteint en Nouvelle-Zélande une étape importante de son récit personnel et elle a souhaité que son corps en porte la marque.

C'est également le cas de Walter, un ingénieur de 28 ans, qui porte sur le mollet des symboles maoris formant un requin (une croix tahitienne, un symbole de fécondité, des dents de requin, un tiki, une tortue...). Son tatouage représente pour lui sa personnalité, « *pleine de contrastes et de contradictions* ». Il a choisi un requin parce qu'il a toujours été passionné par cet animal. Le choix des motifs s'est fait, comme pour Eva, en concertation avec le tatoueur, polynésien, qui a tenté d'accorder la symbolique tahitienne avec la personnalité et les attentes de Walter. Ce tatouage représente pour lui la prise de conscience de l'unicité de son corps qu'il a ressentie avec force à ce moment-là. Mais il représente aussi, et surtout, son expérience de vie à Tahiti où il est resté huit mois. Là-bas, il s'est intéressé à ses coutumes, ses cultures et ses codes... Il a vécu à Tahiti une fraction particulière de sa vie. Il en garde un souvenir fort. Tout comme Anne-Isabelle, il a souhaité en garder un souvenir indélébile.



Notre vision du monde est subjective, notre moi vulnérable. Il semble difficile d'affirmer objectivement et durablement qui l'on est. « Le Moi qui fonde le rapport au monde nous semble assuré, irréfutable, mais rien n'est plus vulnérable, plus menacé par le regard des autres ou les évènements de l'histoire personnelle, explique David Le Breton. Nous ne sommes pas immuablement enfermés en nous comme dans une forteresse solidement gardée. L'identité personnelle n'est jamais une entité, elle n'est pas enclose, elle se trame toujours dans l'inachevé. Le monde en nous et le monde hors de nous n'existent qu'à travers les significations que nous ne cessons de projeter à leur rencontre<sup>90</sup> ». Le tatouage, alors, se présente comme une tentative de se recentrer, d'accepter que le monde n'est pas sûr, que la vie est faite d'imprévus, d'épreuves à surmonter. Il est une marque symbolique du récit personnel qui rappelle que l'on a en soi le potentiel d'affronter les changements et les difficultés.

Les voyages, et particulièrement les expériences de vie loin de ses attaches, entretiennent un lien particulier avec les tatouages ethniques, car tous deux sont les signes d'une quête d'identité, tous deux permettent de faire seul l'expérience d'être soi. Une étude plus approfondie de ce lien sera traitée dans le prochain chapitre. Christophe D., par exemple, a vécu un an en Nouvelle-Zélande. Avant ce séjour, il n'avait jamais ressenti le désir de se faire tatouer. C'est en découvrant la culture maorie qu'il en a peu à peu émis le souhait. Comme dans les précédents cas cités, le tatouage de Christophe est le résultat d'un échange approfondi avec son tatoueur maori. « *C'est après avoir discuté de ma vie près de 45 minutes avec le tatoueur qu'il a dessiné directement sur mon épaule. Une fois fini, il m'a demandé si cela me convenait et c'est ensuite qu'il m'a tatoué* ». Le tatouage représente son expérience particulière en Nouvelle-Zélande, expérience qui lui a donné, par la suite, un goût prononcé pour les voyages. Depuis ce voyage effectué en 2005, en effet, il n'a vécu qu'une année en France. Les autres, il les a toutes passées loin de l'Europe. Mais son tatouage représente aussi, comme pour Dominique, son attachement à sa famille et à ses racines. « *Mon tatouage représente un lien indiscutable avec ma famille et avec la Nouvelle-Zélande. Deux choses qui me sont très précieuses et que je portais déjà dans mon cœur avant de les porter sur ma peau. C'est pour ça que ce tatouage, je sais que je pourrai le porter sans problème jusqu'au jour de ma mort* ». Le tatouage de Christophe exprime le fait qu'à travers ce premier voyage il soit parvenu à se trouver. C'est une façon pour lui d'ancrer dans sa chair une part de son histoire, mais aussi de s'affirmer libre de ses attaches tout en les portant dans son cœur.

---

<sup>90</sup> Le Breton D., *La Peau et la Trace – Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003, p. 21.

Alexandre, lui aussi, a vécu plusieurs mois loin de chez lui. C'est en Australie qu'il a choisi de le faire. Il est parti, « sur un coup de tête », avec des amis et en a informé ses proches simplement quelques jours avant son départ. *« A ce moment-là, dit-il, j'ai voulu partir très loin. C'était la première fois que je me retrouvais face à moi-même. C'était un besoin de partir, de voir autre chose. Un ras le bol de Paris, du travail, du métro... C'était pour moi une façon de voir qui je suis vraiment par rapport au monde »*. Avant son départ, Alexandre était commercial. Il gagnait bien sa vie mais travaillait énormément. Assez soudainement, il a eu le sentiment qu'il n'était pas à sa place, que la vie qu'il menait ne lui correspondait pas. Il a ressenti l'envie de vivre avec davantage de spontanéité, l'envie de faire des rencontres plus authentiques que celles qu'il faisait, dit-il, à Paris. Il est donc parti en Australie où il a enchaîné des emplois de serveur, de sommelier et de chef de rang. Il a également beaucoup voyagé dans le pays. Il garde un souvenir fort de ce séjour. Comme Christophe, il a eu le sentiment de s'être trouvé en Australie, d'avoir compris qui il était. Il a choisi, avec ses amis, de se faire tatouer quelques mois après leur arrivée. Il reconnaît que l'une de ses motivations résidait dans le fait qu'en Australie, une très large part de la population est tatouée. Le tatouage, là-bas, n'a pas véritablement à supporter le poids des préjugés. Cependant, il a choisi un endroit discret (l'intérieur du bras, au niveau du triceps), afin de ne pas compromettre sa recherche d'emploi à son retour en France. Il s'est fait tatouer un idéogramme chinois représentant trois signes. *« Le signe principal, c'est une espèce de croix qui symbolise l'éclosion du riz, explique-t-il. Il y a une sorte de virgule qui représente le vent et un petit chapeau qui signifie l'esprit. C'est la fécondité universelle, en fait. Mais pour moi, c'est surtout un état d'esprit ; être en accord avec soi-même. Tu sais, comme quand on est gamin et qu'on se sent heureux facilement... En Australie, je me sentais bien tout le temps »*. Si Alexandre a choisi un idéogramme chinois plutôt qu'un motif australien, c'est en partie parce que ceux-ci commençaient à être répandus en France, mais c'est surtout parce qu'il est d'origine asiatique et que cela a joué un rôle important dans son éducation. Lorsqu'il regarde son tatouage, il repense à ce bien-être qu'il a ressenti en ayant le sentiment de s'être enfin trouvé. En Australie, il a osé vivre la vie dont il rêvait. Son tatouage constitue à ses yeux une preuve de cet état. Il envisage de se faire tatouer à nouveau, lorsque sa vie prendra un nouveau tournant, comme pour la naissance de son premier enfant, par exemple, ou encore l'ouverture du café/concert qu'il souhaite acquérir bientôt, un rêve conforme à sa nouvelle liberté, conforme aussi à sa vision de la vie qui, depuis l'Australie, ne l'a pas quitté.

Pauline, enfin, a eu l'occasion, lors de ses études, de faire un stage en Inde. Depuis longtemps, sa mère, attirée elle-même par les voyages, la poussait à vivre ce type d'expérience. Là-bas, elle a rencontré un jeune Indien avec qui elle est en couple aujourd'hui

et a décidé de s'y installer avec lui. Elle y vit toujours. Elle a souhaité se faire tatouer un *aum*. Elle n'est pas partie dans le cadre d'une quête spirituelle, mais pour réaliser « un stage de six mois dans un pays émergent », comme le lui imposaient ses études. Cependant, elle a aimé la vie qu'elle menait en Inde. Elle a alors choisi de s'y arrêter plus longuement. « *Mon tatouage montre mon attachement à l'Inde et l'importance que ce pays a pour moi*, explique-t-elle. *Si j'ai choisi ce tatouage, c'est plus pour cela que pour la signification exacte du aum* ». Elle ajoute que, vivant en Inde, elle se distingue ainsi des simples touristes en disant aux Indiens son attachement à leur pays. « *J'ai l'impression que cela me démarque des gens de passage ; comme si j'avais une relation particulière au pays* ». Dans le cas de Pauline, le tatouage ethnique se présente, dans ce sens, comme signe visible d'une volonté sincère de s'intégrer.

Marija Nielsen, écrivain, porte, entre autres tatouages, une grande pièce d'inspiration japonaise, ainsi que des motifs tibétains et tribaux. « Me faire tatouer, explique-t-elle, m'a parfois aidée à dépasser certains événements douloureux dans ma vie dans le sens où la signification particulière du motif a toujours été quelque chose de positif pour justement me rappeler de regarder vers l'avant et ne pas oublier que de bonnes choses peuvent découler des mauvaises<sup>91</sup> ». Les tatouages ethniques, en effet, permettent de marquer le passé pour prendre un nouveau départ. Les autres tatouages le permettent également. Mais lorsqu'ils sont ethniques, nous le développerons plus tard, ces motifs se prêtent davantage à la narrativité, ainsi qu'aux sens secrets que l'on peut leur attribuer. « Le sentiment d'identité est devenu modulable, fluide, sans enracinement profond, soumis à l'air du temps, explique David Le Breton [...] En principe, l'identité est un mouvement à l'identique, au sens où l'essentiel de soi demeure au fil du temps, où l'individu se reconnaît d'une époque à l'autre. Mais elle est aussi flexible dans la mesure où les événements entament ou rehaussent l'estime de soi, contraignent à des revirements de valeurs, etc. Au-delà de l'impression d'être soi et de contrôler son existence, s'étend un univers pulsionnel jamais en repos et dans l'ignorance du temps, disait Freud. Les circonstances peuvent à tout instant en éveiller l'écho, rappeler des cicatrices de mémoire<sup>92</sup> ». Dans ce contexte, les tatouages ethniques rendent concrète et visible aux yeux de celui qui les porte sa volonté de prendre (ou reprendre) le contrôle de son existence. Ils sont une façon de se trouver soi à travers l'Autre en lui empruntant ses signes. Ils se présentent souvent comme preuve que l'avenir est à présent envisagé de manière plus sereine. Les signes que l'on choisit de se faire tatouer, alors,

---

<sup>91</sup> Nielsen M., « J'ai pris le contrôle de moi-même », propos recueillis par France de Griessen in *Tatouage Magazine*, n°77, novembre/décembre 2010, p. 58.

<sup>92</sup> Le Breton D., *La Peau et la Trace – Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003, p. 22.

revêtent un sens particulier : indélébile, la marque devient le support des engagements personnels. Ils sont un message que l'on s'adresse à soi-même et dont on souhaite garder une trace dans le temps.

## 2. Exprimer ses valeurs

Un autre type de motivation concerne les valeurs que l'on souhaite fixer. David P., 32 ans, s'intéresse depuis longtemps aux philosophies orientales. Après la découverte d'un livre traitant du *Yi King*, il a ressenti le désir d'affirmer sa virilité, dit-il, le besoin d'affirmer sa personnalité et ses valeurs. Il s'est donc fait tatouer, à l'âge de 17 ans, un trigramme associé à un idéogramme chinois et représentant le ciel et le yang. « *A partir de 15 ans, j'ai commencé à avoir des lectures un peu 'prise de tête' pour quelqu'un de mon âge. J'étais un peu dans mon monde. Et j'avais plein de lectures sur le symbolisme, l'occultisme, etc. Déjà, à 15 ans, je me dirigeais vers ça. En arrivant au lycée, je me suis retrouvé en internat. Mon tatouage, ça a été une façon de marquer le coup et de me dire 'Voilà, je commence à être grand. J'apprends à vivre avec les autres en restant qui je suis. Je me détache de mes parents'* ». Au moment de l'adolescence, l'individu a à se défaire de certains de ses liens pour trouver qui il est et se socialiser. Dans le cas de David, les questionnements sont arrivés assez tôt. Il raconte à ce sujet qu'étant alors très jeune, il n'avait personne avec qui les partager. Il est allé chercher des réponses dans des livres, dont le *Yi King*, qui ont influencé d'une manière certaine sa façon d'envisager la vie et les rapports humains. Aujourd'hui encore, il confie qu'il peine à partager sa quête spirituelle avec son entourage qui ne se pose pas nécessairement les mêmes questions que lui.

David a commencé à être attiré par le tatouage au début de son adolescence. Cependant, il a choisi d'attendre de trouver le sens qu'il donnerait au sien. Pour lui, la symbolique des motifs choisis est primordiale. Son premier tatouage, exécuté à un tournant de son existence, représente son acceptation des changements dus au cours de la vie, l'acceptation de son passage à l'âge d'homme. Il s'est rendu seul au studio de tatouage, sans l'accord de ses parents. Bien que ce premier tatouage soit une petite pièce, il lui attribue un sens profond qu'il associe au moment où il lui a semblé comprendre qui il était et quelle

direction il souhaitait que prenne sa vie. Dans le cas de David, le tatouage se présente comme une gageure vis-à-vis de soi-même, celle de vivre en accord avec ses convictions spirituelles. « *C'est impressionnant, ajoute-t-il : dès que je me suis fait tatouer, j'ai voulu me refaire tatouer. Je le regardais et je me demandais comment je pourrai le prolonger* ». Il a attendu ses trente ans pour le faire. Parce qu'il voulait, une fois encore, avoir une idée précise des motifs qu'il pourrait ajouter au trigramme et à l'idéogramme. Pour lui, la cohérence symbolique de l'ensemble était indispensable. Il a alors choisi de prolonger ces motifs par des figures d'inspirations animale et végétale. Celles-ci sont destinées à lier, le long de son buste, le Yang au Yin qu'il souhaite se faire tatouer plus tard sur le haut de la cuisse, lorsqu'il se sentira « complet ». Son tatouage, il souhaite le façonner tout au long de sa vie, au gré de ses transformations.

Ce qui l'a poussé à l'acte une deuxième fois, c'est la fin d'une relation amoureuse, comme dans le type précédent de motivation. Pourtant, ce qu'il a souhaité exprimer n'est pas une souffrance mais une acceptation de soi comme individu à la fois « bon » et « mauvais », un individu droit avec ses parts d'ombre. Cette rupture sentimentale, en effet, est due à une infidélité de sa part qui l'a poussé à quitter la jeune femme avec laquelle il était en couple depuis de nombreuses années. S'il a décidé de la quitter, ce n'était pas pour vivre avec l'autre femme mais, encore une fois, pour se trouver soi. Parce qu'il sentait que cela ne pourrait pas être le cas avec sa précédente compagne. Il se croyait alors incapable de tromperie. Ce qu'il a découvert à ce moment-là, c'est qu'il était véritablement un homme, dans le sens un peu péjoratif où on l'entend parfois, c'est-à-dire un homme attiré par les femmes et guidé par ses pulsions. Lorsqu'il a accepté que cet aspect de la virilité fasse également partie de lui, il l'a traduit dans ces figures végétales et animales s'inscrivant dans la continuité de son chemin : celui d'un homme avec ses valeurs mais aussi ses parts obscures.

Le *Yi King* est le livre des transformations. Pour David, les idées qu'il véhicule sont aujourd'hui encore un guide dans son acceptation des changements dus au cours de la vie. « *Sur la Terre sur laquelle on vit, tout se transforme, explique-t-il. Rien ne reste figé. Tout se modifie : c'est ce dont traite le Yi King. Ce bouquin, je ne le consulte plus que rarement mais il me rappelle une période de ma vie pendant laquelle je cherchais des réponses. Maintenant, j'en ai moins besoin puisqu'il est là !*, me dit-il en posant la main sur son tatouage. *Mais plus tu as conscience de ces transformations, moins tu les appréhendes. Tu anticipes, aussi... Et voilà, les choses se font* ». Face à l'impermanence des choses, les tatouages de David fixent ses valeurs, et, comme il le dit, « *ce fil conducteur* » qu'est son identité profonde. Le choix

des motifs, dans son cas, est directement lié à son intérêt pour les philosophies asiatiques. Il leur attribue une fonction précise : celle de lui fixer le chemin de son évolution spirituelle et physique à travers le temps. Il souhaite rester fidèle à ses valeurs et à sa vision de la vie. Le tatouage, alors, se présente comme une marque concrète de son engagement de demeurer en accord avec ce qu'il est.

C'est également le souhait qu'exprime Nicolas. Passionné par l'Asie et par les arts martiaux, il porte dans le dos un dragon qui entoure une fleur de lotus. « *Il représente ce que j'ai l'intention d'être à la fin de ma vie, confie-t-il : sage, fort, calme, maître de moi...* ». Lui aussi s'est fait tatouer très tôt. Et, comme David, il souhaite prolonger son tatouage tout au long de sa vie. Le tatouage qu'il porte actuellement est la première partie d'un ensemble qui recouvrira un jour son dos entier. « *A travers mon tatouage, explique-t-il, je souhaite m'inspirer des sages maîtres d'arts martiaux d'autrefois* ». Il était inenvisageable pour lui de choisir un autre type de motifs que les motifs asiatiques. « *Aucun motif européen ne pourrait correspondre à l'esprit que je recherche. Seuls les tatouages asiatiques portent en eux toute cette philosophie, ce respect, cette harmonie...* », précise-t-il. Sébastien L., qui porte sur le corps plusieurs tatouages représentant des dragons, pratique le judo depuis l'enfance. « *Depuis tout petit, dit-il, je suis fasciné par ce pays et sa culture martiale qu'il a conservée depuis des siècles. Je trouve fabuleux que des hommes aient réussi à transmettre et garder des valeurs comme le respect, l'honneur, l'amitié, le don de soi... Des valeurs que l'on nous enseigne au judo et que l'on oublie vite dans notre monde occidental...* ». A travers leur tatouage, c'est leur engagement vis-à-vis de ces valeurs que souhaitent dire Nicolas et Sébastien. Dans le type précédent, les individus souhaitent marquer un passé douloureux ou au moins particulier. Mais dans ce type-là, c'est l'avenir qui est représenté. Bien que le tatouage en lui-même soit par nature fixé, il a pour vocation de dessiner l'avenir et à travers lui les buts à atteindre au cours de son existence.

Soizic, chargée de recrutement, porte dans le bas du dos une fleur de lotus contenant un petit *aum* et entourée de flammes. Ce tatouage est pour elle le souvenir de ce qu'elle nomme sa « période bouddhiste ». Pendant plusieurs années, elle a partagé la vie d'un homme qui pratiquait le zen et s'intéressait de près au bouddhisme et aux philosophies asiatiques. Il l'y a initiée. Bien qu'elle ne soit pas allée jusqu'à pratiquer réellement elle-même, elle dit avoir trouvé dans ces enseignements, elle-aussi, des réponses aux questions qu'elle se posait. « *A cette époque, je lisais Matthieu Ricard, je lisais tous les livres du Dalaï Lama... Je ne me disais pas du tout 'bouddhiste' mais plutôt dans la quête de la 'zen attitude'. J'étais peut-être un peu stressée par la maîtrise et le DESS à venir. Alors je lisais tous ces livres. Et*

*je faisais un peu de zen »*. A ce moment-là de sa vie, Soizic a découvert, auprès de son compagnon, d'autres visions du monde que celles qu'elle connaissait jusque-là. Elle s'est alors laissé guider par ces philosophies qui lui ont plu. D'après ses souvenirs, elle a toujours souhaité se faire tatouer. Ses découvertes d'alors lui ont fourni une possibilité de motifs. Elle a choisi le lotus car celui-ci évoque clairement l'idée du zen. Quant au *aum*, c'est un symbole qu'elle appréciait depuis longtemps pour les notions et valeurs qu'il véhicule. Si elle a choisi d'y ajouter des flammes, c'est, dit-elle, pour accorder sa quête spirituelle avec sa personnalité profonde, c'est-à-dire son « *coté 'lionne', un peu 'speed'* », comme elle le dit. Ouverte aux philosophies asiatiques, elle ne souhaitait toutefois pas perdre son énergie ni son impulsivité. Ce que représente son tatouage pour elle, c'est sa volonté de canaliser son énergie, précieuse, en bénéficiant de ce qu'elle envisage comme étant les bienfaits du zen sur elle et sur le monde.

Elle raconte que c'est son ancien compagnon qui le lui a dessiné. « *Je voulais vraiment que mon tatouage ait un symbole, explique-t-elle. Je ne voulais surtout pas dire 'Je me suis fait tatouer parce que je trouvais ça chouette' ou alors 'Ce dessin, je l'ai trouvé dans un book'... Je tenais à ce que ce soit mon copain qui le dessine de sa main. Je me disais que si un jour on devait se séparer, je ne regretterais jamais que ce soit lui qui l'ait dessiné, parce que cette personne aura de toute façon compté énormément pour moi. Je crois que le fait qu'il l'ait dessiné compte encore plus que le tattoo lui-même, d'ailleurs. Je suis heureuse que ce soit lui qui me l'ait dessiné plutôt qu'un tatoueur super anonyme »*. Aujourd'hui, Soizic est passée à autre chose. Cependant, elle a gardé de cette période certains aspects qu'elle applique toujours à sa vie actuelle, comme, par exemple, le respect de son corps à travers une alimentation équilibrée ou la pratique de plusieurs sports, etc. « *Les valeurs représentées dans mon tatouage sont des valeurs fortes. C'est mes valeurs à moi. Je pense que ça me collera toujours à la peau. Mais c'est un gros travail, le détachement... Et ça peut être super poussé. Il faut être honnête : moi, je suis une consommatrice ; je vis dans la Babylone ! »*. Par son tatouage, Soizic a souhaité fixer son état d'esprit d'alors, état d'esprit qu'elle considère comme une part solide de son identité. En demandant à son ancien compagnon de le lui dessiner, elle lui a ajouté une autre dimension. Son tatouage, en effet, correspond également à la marque d'une période heureuse de sa vie, période durant laquelle elle a assisté en toute conscience à une part importante de la construction de son identité.

Le tatouage de Corentin, 20 ans, fait lui aussi écho à des découvertes spirituelles et philosophiques. Sur l'omoplate, il s'est fait tatouer un lion de Juda, l'un des symboles les plus célèbres du mouvement rastafari. « *Je ne suis pas pratiquant, loin de là, mais j'aime cette*

*culture. Elle a une vraie signification pour moi* », explique-t-il. Corentin s'est fait tatouer dès l'atteinte de sa majorité. Plusieurs de ses amis se sentent, comme lui, proche de ce qu'ils envisagent comme l'idéologie « rasta ». Grâce à l'aura de Bob Marley, celle-ci connaît aujourd'hui encore un succès considérable dans notre société, particulièrement chez les adolescents. Le rastafarisme fait référence à l'affrontement de Babylone (dans le vocabulaire rasta, « l'Occident mercantile, déshumanisé et dépravé ») avec l'Ethiopie (terre promise, paradis sur terre), lutte illustrée plus directement par le colonialisme (Babylone se faisant métaphore de divers combats)<sup>93</sup>. Philosophiquement, le rastafarisme pose la question de l'héritage africain et de son importance dans la question des identités. Il s'appuie sur la rédemption du peuple noir dans la non-violence. Parfaitement représenté par la figure de Bob Marley, à travers le pacifisme sincère de ses chansons, ses engagements politiques et son rôle de leader spirituel, le mouvement rastafari fait résonner ses valeurs dans les esprits des porteurs de dreadlocks ou d'emblèmes rasta, qu'ils soient ou non de vrais rastafaris.

Si le rastafarisme est bien plus complexe que cela et possède, lui aussi, sa part d'ombre, l'interprétation occidentale du mouvement séduit de nombreux adolescents. Comme Corentin, les jeunes « rastas » occidentaux se sentent proches des valeurs popularisées par la musique reggae, telles que le refus de toute aliénation (et notamment l'asservissement de l'homme sur la seule base de sa couleur de peau), la contestation du pouvoir bourgeois (représenté sous les traits de Babylone) et des systèmes de domination, l'expression d'une attitude pacifique et des « vibrations positives ». Ainsi, sans maîtriser nécessairement la philosophie rastafari, sans même être noir, il est possible de se reconnaître en certains aspects du mouvement, possible d'y adhérer, de nourrir de semblables rêves pour l'humanité, et de l'afficher ouvertement<sup>94</sup>. « *Mon tatouage représente ce que je suis à l'intérieur et que les autres ne voient pas*, explique Corentin. *Je suis rasta en moi. Et j'espère que ça ne changera jamais* ». Corentin est encore jeune. Il est donc difficile de déterminer s'il continuera effectivement à adhérer tout au long de sa vie au mouvement rasta. Mais le fait d'avoir choisi de porter une marque indélébile comme preuve de ses convictions peut permettre de supposer que les valeurs qu'il attribue à ce mouvement font partie des valeurs qui fondent son identité. « Ma vision de l' 'Autre', affirme Roger Toumson, est fascinée. Ce que je désire c'est en lui que je le vois déjà réalisé<sup>95</sup> ». De la même façon que pour l'imaginaire

---

<sup>93</sup> Alem K., « D'Angela Davis à Bob Marley – le cheveu, signe d'identité culturelle », in *Parures de tête* sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau, Paris, Editions Dapper, 2003, p. 324.

<sup>94</sup> Alem K., *Ibid.*, p. 334.

<sup>95</sup> Toumson R., « L'indicible et l'invisible », in *Vers une esthétique du métissage ?*, sous la direction de Dominique Berthet, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 31.



« sauvage » du temps des colonies, les rastafaris incarnent encore, dans les esprits d'aujourd'hui, un idéal de liberté et d'harmonie avec la nature, séduisant particulièrement les jeunes Occidentaux en quête d'authenticité. Le témoignage de Corentin en est l'illustration.

Régis, lui aussi, formule son désir d'une plus grande authenticité, d'une plus grande proximité avec la nature. Il y a quelques années, il a choisi de s'installer au Canada. Là-bas, il a, dit-t-il, trouvé une qualité de vie bien supérieure à celle qu'il connaissait à Paris. Récemment, il s'est fait tatouer autour du bras un bracelet constitué de symboles polynésiens. Il n'est jamais allé en Polynésie et ne connaît pas les cultures du Pacifique. Mais il lui a semblé que ce type de motifs, en plus d'être esthétique, se prêtait au symbolisme qu'il souhaitait pour son tatouage. Il désirait se faire tatouer depuis l'adolescence. Mais il a choisi, lui aussi, le moment de son passage à l'âge d'homme pour le faire. « *J'ai attendu mon indépendance économique, c'est-à-dire le moment où j'ai pu quitter la maison familiale et commencer à voler de mes propres ailes, précise-t-il. J'avais 25 ans.* ». Le tatouage de Régis se présente comme une affirmation de son indépendance et de ses propres choix. « *Le Tiki, symbole de protection, englobe deux personnages - un homme et une femme – qui symbolisent ma famille, mon couple, mes amis... tous les êtres importants pour moi, explique-t-il. Les tortues représentent la pérennité dans le temps et la croix du Sud, qui guidait les pêcheurs polynésiens à l'époque, symbolise ma capacité à trouver un sens à ma vie et à aider les personnes de mon entourage à en faire autant* ». Par son tatouage, Régis affiche sa volonté d'assumer son rôle d'adulte. Autrefois protégé par ses parents, il considère que c'est à lui qu'incombe aujourd'hui ce rôle. « *J'ai choisi mon bras droit, dit-il, parce que c'est mon bras le plus fort. Il y avait vraiment une idée de protection. Me protéger moi et protéger mes proches. Je trouve que les symboles polynésiens représentent bien cette idée. Lorsque je regarde mon tatouage, ça me rappelle les valeurs qui y sont inscrites et cela joue sur mes comportements. Il me donne du courage et de l'énergie quand j'en ai besoin* ». Dans le cas de Régis, les valeurs véhiculées ne sont pas clairement associées à une philosophie particulière. Ce sont des valeurs personnelles à partir desquelles il souhaite bâtir son identité d'homme. Les tatouages ethniques, et particulièrement polynésiens, sont fréquemment choisis dans ce type de démarche. Parce qu'ils évoquent des rites de protection, de fécondité, etc. aujourd'hui absents de notre société.

Caroline a choisi, elle, des idéogrammes chinois. Elle a toujours été attirée par le tatouage et en porte cinq aujourd'hui, dans le cou, sur la main, dans le bas du dos, sur la cuisse et l'avant-bras. Plusieurs de ses tatouages ne peuvent pas être dissimulés, bien

qu'elle travaille en milieu hospitalier. Les idéogrammes chinois qu'elle porte sur l'avant-bras signifient « Amitié », « Famille » et « Amour ». Ils constituent son quatrième tatouage. Les précédents, que nous évoquerons plus tard, sont motivés par un désir presque exclusivement esthétique. Les deux derniers, en revanche, elle a souhaité les adresser à ses proches. « *Mes idéogrammes, ils représentent certaines de mes valeurs : l'amitié, la famille, l'amour... Ce tatouage, je l'ai fait pour les autres, pour leur dire que je les oublie pas. Mes amis, ma famille, mon amour ; ils sont sur moi. Ils vivent avec moi* ». Caroline n'a pas connu son père, décédé juste avant sa naissance. Elle manifeste facilement son besoin d'attachement malgré une personnalité extravertie et apparemment indépendante. Pour elle, l'attachement à ses proches est essentiel. Elle ne cache pas, en effet, la signification de son tatouage à ceux qui l'interrogent. Son cinquième tatouage, c'est un hommage à son père, hommage qu'elle souhaitait lui adresser depuis longtemps mais sans avoir d'idée précise de sa forme. Aujourd'hui, elle porte dans le cou une inscription calligraphiée : « Has my father » qu'elle traduit par « Comme mon père ». « *Je sais que ça s'écrit pas comme ça, normalement. Mais ça faisait pas joli, écrit correctement* ». Pour chacun de ses tatouages, la dimension esthétique est importante. Mais le sens qu'elle donne à ses deux derniers tatouages est primordial à ses yeux. Elle ne souhaite plus se faire tatouer. Cet hommage à son père, longtemps désiré, constitue le point final de ses ornements cutanés ainsi que la marque de ses valeurs profondes.

Dans certains cas, le tatouage est utilisé pour affirmer le caractère indéfectible d'un lien. « Si on ne veut pas perdre la présence d'autrui parce qu'on se sent très profondément lié à un groupe ou à une personne aimée, on fait de soi un symbole visible de celle-ci ou de celui-là, explique Aloïs Hahn. Contre tout ce qui est volatile dans nos sensations et contre l'apparence extérieure de nous-mêmes, nous rendons manifeste la permanence indélébile de ces dernières grâce au caractères indélébiles des signes creusés en nous<sup>96</sup> ». Chez Caroline, ce désir est manifeste. Ses tatouages sont des messages adressés à ceux qu'elle aime. En réponse aux difficultés qu'elle a dû affronter dans son parcours, elle affirme la stabilité et la pérennité de ses liens affectifs.

---

<sup>96</sup> Hahn A., « Ecrire sur soi-même, s'écrire soi-même : le tatouage », *Sociétés et Représentations*, 2, « Le corps à l'épreuve », CREDHESS, avril 1996, pp. 39-40.

Pour Caroline, le tatouage se présente comme un cadeau. Lorsqu'elle parle de ses deux derniers tatouages, elle dit que ce sont des tatouages « pour » ses proches et « pour » son père. Pour elle, le tatouage représente un lien qui correspond à ses valeurs de fidélité et d'attachement. A sa sœur et à sa meilleure amie, elle a offert leur premier tatouage. Aux yeux de Caroline, le tatouage se présente comme un cadeau qui permet d'affirmer les liens qui nous unissent à nos proches. Et il n'est pas question pour elle de les cacher. Dans ce type de motivation, les tatouages ethniques traduisent une ouverture à d'autres sagesses que celles que nous connaissons. Mais toujours dans le but de se trouver soi. « *Ce sont des signes simples, nous dit Caroline, mais ils disent de grandes choses. En quelques traits, ils disent l'essentiel* ». Il paraît exister, en effet, dans le regard des Occidentaux, une transcendance des motifs ethniques. Nous développerons plus précisément cet aspect dans la suite de cette étude.

### 3. Se rassembler

Une autre motivation réside dans l'expression de ses origines. Chez des sujets issus de plusieurs cultures, le tatouage apparaît comme volonté de se rassembler. Thomas, par exemple, est eurasiatique. La famille de son père a été contrainte de fuir son pays pendant la guerre du Vietnam. Thomas a pourtant été élevé « à l'asiatique » et il a conservé de ses aïeux une certaine façon d'envisager la vie et les relations humaines. Depuis son enfance, Thomas est fasciné par le tatouage. Il se souvient de la première fois où il en a vu un, « en vrai », sur un ami de sa mère. Il s'agissait d'un Pégase. « *Je me suis dit : 'Quand je serai un homme, je me ferai ce tatouage-là, comme la fin de mon voyage spirituel'* », dit-il. Lorsqu'il était en sixième, il se faisait de faux tatouages en grattant sa peau à l'aide d'un compas, de manière à ce qu'il puisse y tracer, au stylo plume, des motifs qui y restent plusieurs jours. En troisième, son père lui a proposé de se faire tatouer avec lui. « *Je ne sais pas s'il m'aurait vraiment emmené. Mais le fait qu'il me demande, ça m'a fait réfléchir. J'ai décidé d'attendre. Quand lui est revenu de chez le tatoueur, il m'a dit : 'Ca fait super mal. Attends d'être un peu robuste et d'être majeur'. Et j'ai arrêté d'y réfléchir pendant des années. Ca m'est revenu comme ça, d'un coup, un jour. J'étais en train de faire du skate. Je me souviens encore de l'endroit. D'un coup, je me suis dit 'Mon tatouage, je le sens ici' [Sur les côtes]. C'était comme une évidence. Moins d'un mois après, j'étais tatoué* ». Pour son premier tatouage, Thomas

n'a pas choisi le Pégase qu'il réserve à la fin de ce qu'il appelle son « voyage spirituel ». Attaché à ses racines, c'est naturellement vers des motifs asiatiques que s'est porté son choix.

Son premier tatouage représente un dragon qu'il n'a pas souhaité trop « classique ». C'est un ami qui le lui a dessiné. Arborant aujourd'hui également un *aum*, un mantra tibétain ainsi que son signe astrologique chinois, il explique que ces marques lui rappellent les valeurs transmises par ses ancêtres. Une conduite à suivre, en quelque sorte, enseignée par son père et ses grands-parents dans son enfance. Bien que Thomas soit né en France, il démontre un attachement profond à ses racines asiatiques. « *Depuis tout petit, mon père et mon grand-père me racontaient des histoires de la guerre, explique-t-il, et pourquoi ils avaient dû partir et venir en France... Mon arrière-grand-père, c'était un mandarin. Il était très riche. Il avait un palais, quand il vivait à Hanoï. Il avait sa province. Il allait à la chasse au tigre ; il partait trois jours à cheval et avait des cabanes dans la forêt... Je crois que j'ai toujours eu une rage contre les humains de nous avoir fait ça... Mais, en même temps, je suis conscient que j'aurais jamais existé s'ils n'étaient pas venus en France...* ». Thomas est fier de sa double culture. Il est conscient que ce sont ses deux cultures à part égale qui le constituent. Ses tatouages sont pour lui une manière de s'assimiler à un groupe ethnique tout en affirmant son appartenance à sa culture d'accueil. Outre ces motifs empruntés à la spiritualité bouddhiste, il porte une tête de mort, coiffée d'un haut de forme. Parce qu'il a toujours été passionné par l'univers des Pirates... Ce syncrétisme culturel apparaît comme le résultat d'une complexe quête de soi. Se construire soi, c'est se livrer à une petite cuisine personnelle des goûts et des valeurs dans laquelle se mêlerait ce qui semble être bon pour soi, ce que l'on aspire à être et ce que l'on est déjà. Thomas connaît quelques enseignements du Bouddha. Il en fait une interprétation personnelle et occidentale qu'il tente d'appliquer à sa vie afin de se sentir digne de ses origines.

Dans le cas de Thomas, le tatouage ethnique se présente comme une tentative de rassembler des identités culturelles dispersées. Se sentant à la fois français et vietnamien, il souhaite affirmer son appartenance à une culture différente. Dans ce type de motivation, ce sont les valeurs fixées par ses racines qui sont affichées. Il s'agit de se donner une dignité, de s'affirmer comme individu multiple, de renforcer son identité en se livrant à un bricolage culturel. Alexandre, dont nous avons précédemment évoqué l'expérience de vie en Australie, est le cousin de Thomas. Lui aussi conserve un souvenir fort de son éducation, du temps où leur grand-père était toujours de ce monde. « *Par ma mère et mon grand-père, j'ai été élevé 'à l'asiatique'. Au niveau de la froideur des relations. Ca évolue avec l'âge mais moi j'ai été*

éduqué sans trop de câlins ou de trucs comme ça. Quand on était plus jeune, ma mère ne m'a jamais dit 'C'est bien', 'T'es gentil' ou 'Je suis fière de toi'... Par exemple, quand tu pars, même si c'est que pour les vacances, tes parents te demandent un petit texto ou un petit mail pour leur dire que tu es bien arrivé. Moi, je suis parti huit mois. Et la seule fois que j'ai eu mes parents au téléphone, c'était pour la fête des mères ; c'était sept mois après mon départ... J'ai des origines russes, aussi. Mais, pour mon tatouage, j'aurais jamais choisi un signe russe. Je me sens quand même plus proche de la culture asiatique ». Certaines origines sont aujourd'hui plus facilement valorisées que d'autres dans notre société. Particulièrement, semble-t-il, lorsque celles-ci sont concernées par la « poésie du sauvage ». Si le tatouage d'Alexandre (l'idéogramme du *tchi*) lui rappelle le bien-être éprouvé tout au long de son séjour en Australie, le contexte dans lequel il se trouvait alors, il était tout de même important pour lui de choisir un dessin en rapport avec ces origines asiatiques dont il demeure fier. Bien entendu, il ne cache pas que le fait que ces motifs soient à la mode ces dernières années ait compté dans son choix. Mais il est heureux de voir entre son motif et sa signification une certaine cohérence.

Adrian, quant à lui, est d'origine péruvienne par son père. Il a toujours été fasciné par l'univers mystérieux des cultures précolombiennes. Lui aussi a émis très jeune le désir de se faire tatouer. Il est passé à l'acte à l'âge de 18 ans. « Je suis plutôt quelqu'un de 'rock', 'métal' et tout ça. A l'époque, dit-il, j'étais dans mon trip 'tête de mort'. Mais je trouvais ça un peu bidon de me faire tatouer juste des têtes de mort et des flammes. Je voulais que mes origines soient visibles dans mes tatouages. C'est une façon de marquer mon identité autre que ma couleur de peau ou mes cheveux... J'ai cherché un lien entre mes attirances esthétiques et mes origines ethniques. Et j'ai trouvé l'idée de cette momie inca ». De même que Thomas, Adrian a souhaité, par le biais de ses tatouages, affirmer sa multiplicité qui fait de lui un être unique, un citoyen du Monde. La momie qu'il porte sur le biceps porte les cheveux longs, comme lui à l'époque. Il aime à penser qu'il lui ressemblera lorsqu'il sera mort. A côté de la momie, il a ajouté trois signes issus de civilisations dont il se sent proche : un marteau de Thor, une croix celtique et une araignée de Nazca. Le marteau de Thor fait référence aux reconstitutions historiques auxquelles il a participé, enfant, avec sa mère et son beau-père pendant une dizaine d'années. « C'est des associations qui se regroupent en campements. Et il y a, disons, des centaines de personnes qui cousent elles-mêmes leurs costumes, qui se forgent leurs propres armes, qui fabriquent leurs propres tentes et qui vivent une ou deux semaines comme dans le passé. La période viking est celle que j'ai préféré revivre. La mythologie nordique me fascine ». La croix celtique évoque ses origines maternelles, bretonnes et irlandaises, dont il est fier également, notamment pour leur

dimension poétique. L'araignée de Nazca, enfin, fait références aux célèbres lignes creusées dans le sol du désert péruvien. *« On ne saura jamais qui a dessiné ces lignes. C'est fascinant. Je suis fier de me dire que je viens de là-bas et que mes ancêtres connaissaient peut-être la clef de ce mystère »*. Pour son deuxième tatouage, réalisé il y a quelques mois, alors qu'il avait 20 ans, Adrian a d'ailleurs choisi le condor de Nazca qu'il a placé sur son épaule et son dos. *« Le condor, dit-il, c'est un peu le symbole du pays. Quand on pense au Pérou, c'est soit le condor soit le lama... Mais je me voyais pas me faire un tatouage de lama ! »*. A travers ses tatouages, Adrian combine à la fois ses origines concrètes, ses goûts personnels et le mystère inhérent aux cultures précolombiennes. *« Quand les gens me demandent d'où je viens, je leur réponds que c'est un peu compliqué, que je viens de partout. Mais finalement, je crois qu'avoir des origines dispersées, c'est un plus : ça ouvre l'esprit »*.

Le père d'Adrian et sa nouvelle compagne sont catholiques. Récemment, ils l'ont fortement incité à se faire baptiser. *« A un moment, du côté de mon père, je sais pas pourquoi, avec ma belle-mère ils se sont mis dans la tête de tous nous faire baptiser. Du jour au lendemain, il fallait croire en Dieu. Alors ils ont baptisé tout le monde, fait les communions, les machins, les trucs... Alors que mon père ne croyait pas particulièrement... Au Pérou la religion catholique est presque obligatoire. Et il a été baptisé, communié, confirmé presque de force alors que ça l'intéressait pas du tout ! Et d'un coup, il est devenu un fervent catholique... Ils ont essayé de me forcer aussi mais c'est hors de question. Je suis attiré par la spiritualité qui se dégage des mystères des cultures précolombiennes. Mais j'ai toujours mis un point d'honneur à ne pas me perdre dans plein de croyances. Parce qu'avec les origines que j'ai, on pourrait aller un peu partout au niveau théologique ! »*. Le père d'Adrian était opposé au fait qu'il se fasse tatouer. Sa mère, en revanche, l'y a toujours encouragé. Attirée elle-même par le tatouage, celle-ci n'a jamais osé franchir le pas. Les tatouages d'Adrian se présentent comme une manière d'affirmer sa propre spiritualité, sa propre identité, toutes deux choisies parmi la diversité des sources auxquelles on lui a donné accès. Ils disent sa volonté d'être maître de sa vie, de ses choix, de ses convictions. Il refuse que les choses lui soient imposées. Ayant attendu la fin de l'adolescence pour se faire tatouer, Adrian, lui aussi, a choisi le recours au tatouage pour marquer son passage à l'âge adulte, un adulte aux identités rassemblées et assumées.

Kévin est né en Bretagne, de parents bretons. Son histoire personnelle l'a mené à quitter la Bretagne alors qu'il était encore enfant. Mais il éprouve toujours une grande fierté à être breton. *« J'ai toujours été attiré par l'histoire de mes origines, dit-il. Culturellement parlant, les Bretons et les Celtes ont toujours été proches de la nature. D'où leurs croyances*

*par rapport aux éléments. Les druides, par exemple, c'étaient des sortes de curés de l'époque, des représentants de ces croyances... Quand on parle de druides aux gens, ils pensent surtout à Panoramix ! Mais si on caricature, c'est à peu près ça. C'étaient des gens qui vivaient dans la forêt, dans le respect de la nature. Ça ramène à des notions d'écologie. Pas actuelles comme le réchauffement climatique et tout ça mais dans le sens d'un lien avec la Terre. Je suis très attiré par cela. En ville, je ne me sens pas bien. J'ai besoin de ce lien avec les éléments ».* Kévin s'intéresse de près aux cultures celtiques. Pour lui, contrairement aux idées reçues, la Bretagne véhicule de fortes valeurs d'accueil et de respect. Et il aime à citer l'exemple des Saintes, cette petite île de la Guadeloupe sur laquelle se sont installés jadis des navigateurs bretons. Ils s'y sont intégrés de manière pacifiste, explique-t-il, sans jamais chercher à imposer leurs propres codes. *« Pour moi, c'est une valeur noble. Parce qu'à l'époque, les hommes blancs se sentaient largement supérieurs aux hommes noirs. Donc rien ne les obligeait à s'intégrer à la population locale sans chambouler leur mode de vie, sans chambouler quoi que ce soit dans leur culture à eux... J'admire les valeurs du peuple celte. Ce sont des valeurs d'intégration, des valeurs de respect mutuel, de respect de la Terre.... ».*

En référence à cet univers qui le fascine et auquel il se sent appartenir malgré la distance qui le sépare aujourd'hui de sa terre natale, Kévin s'est fait tatouer à l'âge de 17 ans un triskell sur l'omoplate droite. Son tatouage correspond au moment de son indépendance financière, moment auquel il a éprouvé le besoin de s'affirmer. En raison du caractère symbolique de son motif ainsi que de son caractère personnel dû à ses origines, Kévin est persuadé qu'il ne se lassera jamais de son tatouage. Pour lui aussi, il est une façon d'affirmer son identité propre. *« Mon tatouage, il parle de ma double culture, explique-t-il. Ici, ça me permet de ne pas me fondre dans la masse. Je ne suis pas d'ici. Ça me permet de dire ça. Ici, on m'appelle 'le Breton' et quand je retourne en Bretagne, on, m'appelle 'le Parisien' ! Il ne s'agit pas de me dire breton pure souche ; ça, pas question. C'est plutôt pour véhiculer des valeurs d'universalité. A travers ce symbole, je montre aussi une certaine ouverture aux autres. J'affirme une culture en respectant les autres. Tout simplement ».* Kévin a éprouvé une forme de déracinement lorsqu'il a quitté la Bretagne. Aujourd'hui, toute sa famille y réside encore mais presque tous ses amis vivent en région parisienne. Son tatouage est pour lui une manière de maintenir le lien. Soizic, que nous avons évoquée plus tôt et qui porte dans le bas du dos une fleur de lotus en mémoire de ce qu'elle nomme sa « période bouddhiste », est bretonne, elle aussi. Mais à l'inverse de Kévin, elle ne voulait absolument pas choisir un symbole issu du répertoire celtique. Tout au long de son enfance, elle n'a cessé de déménager, en France et à l'étranger, ses parents étant tous deux militaires. *« La Bretagne,*

dit-elle, *je n’y allais que pour voir mes grands-parents. Je m’y ennuyais à mourir. Pour moi, la Bretagne est associée à l’ennui que je ressentais là-bas. Je n’ai pas honte de mes racines mais pour rien au monde je ne me ferais tatouer un symbole en rapport avec elles* ». Mais il demeure que, dans l’esprit de beaucoup, la culture celtique évoque effectivement des horizons vastes, une nature préservée et un lien particulier avec les éléments. Et ce type de motifs séduit parfois certains individus non originaires des pays celtes.

Pat Fish, tatoueuse californienne, s’est spécialisée dans les tatouages d’inspiration celtique. N’ayant pas été élevée par ses parents biologiques, elle a découvert qu’elle avait des origines celtes bien après s’être intéressée à l’esthétique de ces motifs. « J’ai toujours été attirée par ce genre de motifs, explique-t-elle, dès le lycée. Je dessinais des lignes, puis les faisais s’entrecroiser. Aujourd’hui, je me dis que c’est l’effet d’une mémoire inconsciente reliée à mes ancêtres biologiques. [...] C’est comme si je faisais revivre sur la peau l’art de mes ancêtres [...] J’aime faire danser les traits. J’aime la façon dont cela accentue la musculature et les formes du corps. Cela a été fabuleux lorsque j’ai appris que, dans mes origines biologiques, j’étais Ecossaïse et Picte, des deux côtés [...] Pour moi, l’aspect personnel, c’est-à-dire relié à l’histoire de la personne, joue un rôle fondamental dans le tatouage. C’est pourquoi je pense qu’il est très important, dans le choix d’un motif, de se relier à son ‘histoire génétique’. Je me sens fière de faire revivre l’art celtique sur la peau des gens<sup>97</sup> ». Dans le cas d’origines effectives liées à une culture autre, et particulièrement lorsqu’un déracinement est ressenti, le tatouage se présente parfois comme un moyen de dire l’importance des liens de sang. Les tatouages ethniques permettent de dire sa multiplicité, d’accorder les différentes influences qui font de chacun un individu unique en choisissant ce que l’on juge bon en chacune d’elles.

Dans sa jeunesse, Edouard Glissant répondit en ces termes à un journaliste qui lui demandait si le fait qu’il soit antillais puisse expliquer son désir d’être écrivain : « Lorsqu’on écrit en France, on écrit avec un poids, de culture et de civilisation, qui vous entraîne, qui vous constitue. Quand on écrit aux Antilles, on ne bénéficie pas de ce poids-là. On doit se trouver, se dévoiler en même temps qu’on écrit. On essaie de dévoiler un peuple en même temps qu’on essaie de se connaître soi-même<sup>98</sup> ». Lorsque l’on est issu d’une multiplicité évidente, il est parfois difficile de se trouver soi. A l’instar d’Edouard Glissant qui a choisi l’écriture pour cela, d’autres recourent aujourd’hui au tatouage comme moyen de parcourir le

---

<sup>97</sup> Fish P., « Sous le signe du poisson », propos recueillis par Claire Artemyz, in *Tatouage Magazine*, n°77, novembre/décembre 2010, pp. 41-42.

<sup>98</sup> Extrait diffusé dans l’émission *Empreintes*, diffusée en novembre 2010 sur France 5.



chemin qui mène à la connaissance de soi. C'est le cas de Véronique, une gestionnaire administrative de 25 ans. Véronique n'a pas connu son père, un homme d'origine tahitienne et sénégalaise. Du côté de sa mère, elle a également des origines bretonnes. A l'âge de 18 ans, elle a, elle aussi, éprouvé le besoin d'afficher ses origines en se faisant tatouer des motifs ethniques et tribaux en rapport avec ses origines paternelles, associés à l'élément feu (faisant référence à son signe astrologique) et à celui de l'eau (« *pour tempérer* », explique-t-elle). « *Mon tatouage, je l'envisage comme un bijou permanent mais aussi et surtout comme une appartenance à un groupe, un reflet de ma personnalité, une partie de moi.... Il représente ma sensibilité, mais aussi mon attachement à mes origines métisses. J'aurais pu choisir un motif breton. Mais j'ai préféré opter pour la partie manquante* ». Dans le cas de Véronique, seule l'une de ses cultures lui est accessible. Elle éprouve elle aussi un déracinement, mais vis-à-vis, cette fois, de cultures qu'elle n'a pas pu connaître. Ayant appris que son père était tatoué, elle a éprouvé le besoin de le devenir elle-même, afin, dit-elle, de se sentir proche de lui. Par ses tatouages, Véronique tente de se rassembler en apposant sur son corps des motifs issus des cultures de son père. Si le cours de sa vie ne lui a pas permis de les découvrir dans le temps de son éducation, il était important pour elle que son corps en porte malgré tout la marque.

Les tatouages ethniques se présentent ainsi comme une manière d'assumer sa multiplicité, d'accorder ses origines avec ses conditions actuelles de vie. Arahi et Paitangi, les deux tatoueurs néozélandais dont nous avons parlé au début de cette étude, vivent eux aussi ce type d'expérience. Dans les contrées où les missionnaires européens ont interdit la pratique du tatouage, certains éprouvent aujourd'hui le besoin de renouer avec leurs origines en faisant renaître la pratique dans sa dimension ancestrale. Bien que le monde soit désormais en grande partie métis, on constate que, peut-être plus que jamais, l'attachement aux racines est un soutien et un guide dans la construction de soi comme dans la quête du sentiment d'être soi.

#### 4. Le mythe personnel

Un quatrième type concerne le mythe personnel. Le tatouage apparaît, dans ce type, comme la trace d'une ritualité. Audrey D. porte seize idéogrammes alignés verticalement le long de sa colonne vertébrale. Dissimulés la plupart du temps, ils représentent sa personnalité profonde. Ces idéogrammes correspondent à sept qualificatifs, tous traduits en kanji et en chinois littéraire. Ce sont ses proches qui les ont choisis. Elle leur a demandé, à tous, de la qualifier en quelques adjectifs. Elle a gardé ceux qui revenaient le plus souvent. Ses tatouages représentent un chemin entre le statut d'« étranger » et celui d'« intime ». « *J'ai tendance à me méfier des gens, explique-t-elle. Si tu me dis 'Je suis gentil...Blablabla', je vais être tentée de te croire. Mais, avec les années, je me dis que l'être humain est mauvais et que rares sont les bonnes personnes qui n'essaieront pas de te la faire à l'envers...* ». Audrey voulait se faire tatouer depuis l'adolescence. Pour son premier tatouage, exécuté alors qu'elle avait 21 ans, elle a choisi de se faire tatouer, comme son jeune frère, le symbole de l'amour sur l'omoplate. Les tatouages de sa colonne, elle les a fait faire à 26 ans. Elle souhaitait que ce deuxième tatouage soit unique et qu'il la représente telle qu'elle est et restera. Elle a choisi la colonne vertébrale « *pour la sensualité* », dit-elle, mais aussi « *pour se démarquer des autres tatoués* » en choisissant un emplacement moins utilisé. Son tatouage se présente comme un moyen d'afficher sa personnalité sans que celle-ci ne soit pourtant directement lisible. C'est la raison pour laquelle elle a choisi des idéogrammes asiatiques. Elle ne dévoile pas facilement le sens des signes qu'elle porte. Elle explique que pour avoir accès à leur signification, il faut faire la démarche d'apprendre à la connaître, ainsi donne-t-elle un sens particulier aux rencontres qu'elle peut faire. Le chemin parcouru jusqu'à la révélation du sens correspond à celui qui mène effectivement à sa connaissance.

Dans le cas d'Audrey comme dans de nombreux autres, le fait que les motifs ethniques ne soient pas lisibles directement ajoute très certainement à leur dimension poétique. Nous développerons cet aspect un peu plus tard. Le fait qu'ils soient souvent tirés de systèmes de croyances qui nous échappent et que l'on souhaite, pourtant, approcher, leur attribue en outre un certain mystère. Les tatouages ethniques interviennent par ailleurs souvent dans les jeux de séduction. « *Ca me donne un petit truc en plus, explique-t-elle. Et comme je suis assez réservée, cela m'aide parfois à sortir de ma coquille* ». Les tatouages

d'Audrey sont pour elle des clefs qu'elle délivre petit à petit à ceux qui désirent avoir accès à ce qu'elle est réellement et au-delà des apparences. Dans son cas, la ritualité concerne le rapport d'Audrey aux autres. Tout en tentant de se protéger, elle tente aussi, par le mystère qui se dégage de ses marques corporelles, de donner à ceux qu'elle ne connaît pas encore l'envie de venir la rencontrer. Pour Aloïs Hahn, le tatouage, lorsqu'il est volontaire, c'est-à-dire choisi, se présente comme un « générateur institutionnalisé de vérité<sup>99</sup> ». Il s'agit, pour le porteur de la marque, d'affirmer qui il est *en vérité*. Si la remarque d'Aloïs Hahn s'applique plus particulièrement aux inscriptions tatouées, mots ou phrases, cela se vérifie également dans le cas des tatouages ethniques. Les valeurs que porte Audrey sur sa peau ne sont pas immédiatement déchiffrables. Mais, pour elle, ils représentent cependant ce qu'elle est *en vérité*. En tant qu'ils sont indélébiles, ses tatouages constituent une affirmation durable de ce qu'elle pense être, une affirmation qu'elle propose au regard de l'autre.

Mais la ritualité peut être plus violente. Jérôme, en effet, s'est fait tatouer d'une manière impulsive. « *C'est la douleur qui m'a fait passer à l'acte*, dit-il, *la sensation d'être face au mur* ». Engagé dans une relation amoureuse dans laquelle il était convaincu de ne pas pouvoir s'épanouir, il a ressenti le besoin irrépressible de marquer son corps. Il a eu besoin d'éprouver la douleur physique due au tatouage, pour exorciser une souffrance intense. « *Plus jeune, je ne me suis jamais coupé ou brûlé*, dit-il. *Mais je me suis beaucoup tapé. Je sais que j'aime la douleur, j'aime me faire mal. Même par rapport à mes fantasmes et tout ça : j'ai besoin de la douleur pour sentir que j'ai un corps. Pour me maîtriser, me contenir, me faire mal quand je m'aime pas. Quand j'étais ado, je me tapais pour évacuer le mal-être. Dans le cadre de mes études d'ostéopathie, ajoute-t-il, j'ai forcément un rapport à l'autre. Parfois, on est en sous-vêtements. Quand on se touche, ça la foutrait mal d'avoir une érection. Si je me mords ou si je me pince, ça m'appartient. C'est assez discret, comme n'importe qui qui serait stressé ou autre. Mais ça me permet de pas dériver, de pas être dans le fantasme du hors lieu car c'est un lieu d'apprentissage de thérapie* ». C'est ce type de processus que cherchait Jérôme lorsqu'il s'est fait tatouer. La jeune femme avec laquelle il était en couple depuis plusieurs années voulait se faire tatouer. Elle lui a proposé qu'ils le fassent ensemble comme un acte d'amour. Il a accepté. Cependant, pour lui, le sens était tout autre. « *Ce que j'ai appris avec elle*, dit-il, *c'est le danger qu'il y a dans une relation à deux quand on se limite* ». En se faisant tatouer, Jérôme s'est fait une promesse secrète : celle de quitter cette jeune femme avec laquelle il sentait qu'il ne pourrait pas évoluer. Ce qu'il a fait. Il avait alors 20 ans.

---

<sup>99</sup> Hahn A., « Ecrire sur soi-même, s'écrire soi-même : le tatouage », *Sociétés et Représentations*, 2, « Le corps à l'épreuve », CREDHESS, avril 1996, p. 29.

Il a choisi un tatoueur de son quartier dont il avait noté qu'il défendait les singes d'Afrique et cela lui avait plu. « *Je pense que quelqu'un qui est engagé dans une cause noble a une chance sur deux d'être une bonne personne* », suppose-t-il. Il avait une idée du motif qu'il voulait se faire tatouer. « *L'idée c'était de dessiner ma petite amie et moi ; l'un à l'intérieur, l'autre à l'extérieur. Et l'impossibilité de se connecter. Deux corps entrelacés, un peu en '69'* ». Il a tenté de le dessiner, en vain. Puis il a découvert un symbole qui ressemblait à son projet dans la vitrine d'une boutique de bande dessinée. C'est ce symbole qu'il porte aujourd'hui sur l'avant-bras. Il s'agit d'un Yin Yang déformé comme dans *Les cigares du pharaon*. Il ignorait que ce motif apparaissait dans les aventures de Tintin et le déplore aujourd'hui. « *Mon tatouage, se plaint-il, c'est un détecteur à fans de Tintin. C'est tout, en fait* », m'explique-t-il. Pour lui, son tatouage compte beaucoup moins que le moment où il l'a fait. « *Je pense que le tatouage, en lui-même, il ne sert à rien. Ce qu'il prouve, c'est juste la force de la détermination, qu'il y avait une vraie conviction à faire ce que j'ai fait à ce moment-là, c'est-à-dire quitter ma copine. Ce que je voulais, c'était ne pas oublier qu'il y a du mal en moi. La nécessité de l'accepter mais aussi celle de vouloir évoluer* ». Le tatouage de Jérôme, qu'il ne trouve pas « beau » car, selon lui, là n'était pas le propos, se présente comme le premier pas d'une quête spirituelle. Il a ressenti le besoin de se défaire de ses liens, de quitter sa petite amie, de s'éloigner de sa famille, de se défaire le plus possible du matériel... Il considère qu'aujourd'hui, il a évolué comme il l'espérait. Au moment du choix impulsif de son motif, il ne connaissait pas les significations du Yin et du Yang. Aujourd'hui, il se sent proche des philosophies asiatiques prônant le détachement. Sans le savoir, il a choisi un signe qui compterait plus tard dans sa quête de développement personnel.

C'est donc à travers le passage à l'acte plus que dans le motif choisi que réside sa motivation. Cependant, choisir un autre motif qu'un motif d'inspiration ethnique lui aurait peut-être apposé un sens plus précis (car plus directement lisible) qu'il ne souhaitait pas. Bien qu'il ne le trouve pas beau, il ne souhaite absolument pas se le faire enlever (Jérôme a aujourd'hui 27 ans). « *Ce tatouage, c'est comme une cicatrice. Si tu as eu un accident de voiture et que tu as une marque sur le bras, tu sais que, dans l'intimité, elle va ressortir. Mais comme la vie, elle te fait pas forcément l'accident, peut-être que le tatouage il te permet de dire 'Il y a eu un accident'. C'est un accident mental. Un accident de ce monde complexe, un accident de relations sociales....* ». Dans le cas de Jérôme, le tatouage se révèle être l'outil d'un rite personnel faisant écho à une souffrance morale intense à exorciser mais qu'il considère comme un élément essentiel de son récit personnel. Il a été le point de départ de sa quête de soi.

Nous avons évoqué un peu plus tôt le cas de Caroline, cette aide-soignante de 26 ans qui a rendu hommage à son père décédé par le biais un tatouage. « *Ce tatouage, explique-t-elle, c'était pour mon père. Je l'ai fait parce que je ne l'ai pas connu. Il est mort un mois avant que je naisse... Alors je me suis dit que je voulais que mon corps porte une dédicace pour lui. J'ai choisi un endroit bien visible [le cou]. Je voulais lui dire que, même si je ne le connais pas, il compte pour moi. Et je ne l'oublie pas* ». Avant cette marque, Caroline s'était déjà fait tatouer quatre fois, pour l'esthétique, mais aussi pour exprimer ses valeurs. Ce dernier tatouage correspond au moment de l'achèvement de son deuil. Lionel, son compagnon, se trouve confronté à la même problématique. Lui, cependant, n'a pas encore parcouru ce chemin. « *J'aimerais faire un tatouage en rapport avec mon père que j'ai perdu très jeune. Mais je ne sais pas encore quoi. Pour l'instant, je laisse ce projet de côté. Ce n'est pas encore le moment* ». Très tôt, Lionel a dû être autonome. « *A 17 ans, raconte-t-il, ma mère m'a foutu à la porte. Et après, je me suis démerdé. Mais dans un sens, c'est bien : c'est en prenant des claques dans la gueule que tu apprends la vie ! Je me suis débrouillé tout seul. Aujourd'hui, je suis bien. Je suis posé. Je fais ce que je veux. Ce que disent mes tatouages, c'est que ma vie à moi, y a personne qui la dirige. Je veux que tous mes tatouages soient uniques. Je veux être différent des autres. Je veux pas faire partie de la catégorie des gens qui se font tous tatouer la même chose au même endroit* ». Lionel a attendu d'avoir un travail et un appartement pour se faire tatouer pour la première fois. Ce premier tatouage correspond au moment où il a pris le contrôle de sa vie et de son corps. C'est à ce moment-là qu'il s'est senti devenir un homme. Depuis ce premier tatouage (son signe astrologique chinois qu'il a placé dans le haut de son dos), il s'est toujours attaché à choisir les signes qui le définiraient le mieux et lui permettraient de s'approprier définitivement son corps. L'un de ses tatouages a été choisi dans un catalogue. Pour se différencier de ceux qui pourraient le porter, il l'a incliné et l'a placé sur le dessus de son avant-bras, alors que celui-ci avait été conçu pour être un bracelet. En changeant l'emplacement de prédilection de ce motif existant, Lionel s'assurait de l'unicité de son tatouage. « *Si j'ai choisi ce tatouage, c'est parce que j'ai bien aimé son principe [Deux arabesques entremêlées ; deux motifs identiques, l'un noir, l'autre blanc, accrochés par leur boucle]. Pour moi, ça veut dire 'Tu dis noir, je dis blanc'. Mais ça peut aussi être 'On est soudé : ça risque rien'* ». Comme Caroline, Lionel dit par son tatouage son besoin de croire dans des liens qui lui ont manqué lorsqu'il était enfant. Le tatouage, dans leur cas à tous les deux, se présente comme un moyen de poser soi-même les bases de sa construction.

Dans le cas de Christophe B., le rituel du tatouage semble plus ludique. Celui-ci a toujours été passionné par les cultures aztèque, inca et maya, passion qu'il tient de sa mère, professeur d'histoire-géographie. Leur grand rêve à tous deux était de voir le Machu Pichu. Christophe a eu l'occasion de le réaliser. Il est parti une année au Chili dans le cadre de ses études et a, alors, pu se rendre au Pérou. L'expérience qu'il a vécue au Chili l'a profondément marqué. Lorsqu'il était sur place, il s'est fait tatouer, sur le ventre, un soleil parce que c'est, dit-il, le dieu le plus puissant pour les Mayas. C'était une façon pour lui de conserver une trace de son expérience. Mais de retour en France, il a éprouvé le besoin de la marquer plus profondément ; le besoin de le faire d'une manière plus personnelle. Il a eu, alors, l'idée de se pencher sur le système de numération maya. Il a élaboré un code, personnel, lui permettant de tracer le récit de son année au Chili. Ce deuxième tatouage commence dans le haut du dos par un soleil au graphisme proche de celui qu'il porte sur le ventre puis descend le long de sa colonne vertébrale. Il a inventé un système de cartouche vertical en forme de vaguelettes. A l'intérieur y sont alignés les moments forts de son expérience au Chili: les rencontres, les découverts, les fêtes... Chaque événement (symbolisé par le nom du lieu) est associé à une date et à une altitude, formant ainsi trois colonnes de glyphes et de nombres. « *Là, par exemple, c'est le 22 février. C'est le jour où je suis monté en haut du sommet de Torres del Paine (un parc en milieu quechua dans la Patagonie chilienne). Là, ça veut dire '2857 m'. C'est l'altitude à laquelle je me trouvais* ». La première date, celle par laquelle débute la lecture, correspond au 27 mai 1982, sa date de naissance. L'altitude qui lui est associée est celle de l'hôpital de Laval dans lequel il est né. Christophe a découvert au Chili une autre façon de vivre et dans laquelle il s'est épanoui. Cependant, il a conscience qu'il y profitait alors d'une vie d'étudiant européen. Il sait que la vie des Chiliens est bien différente de celle qu'il y a connue lui-même et ne souhaite absolument pas s'établir là-bas. Notamment parce qu'il y a constaté de grandes injustices. Mais bien qu'il sache qu'il y a vécu une forme d'utopie, il y a beaucoup appris sur lui-même et dit avoir bien plus de facilités à relativiser aujourd'hui, à ne plus se plaindre sans véritable raison. Il a vécu au Chili un instant hors du temps, la concrétisation d'un rêve d'enfant qui, à présent, a regagné son imaginaire. Comme un enfant, il s'est amusé à élaborer un code secret dont lui seul pourrait détenir la clef. « *Même si je me suis inspiré des vraies règles de numération maya, je pense qu'un calendrier comme le mien avec des glyphes n'existe pas. En tout cas, je l'espère !* ». S'appuyant sur des sources authentiques (qu'il a notamment trouvées sur internet), Christophe les a métissées avec son récit personnel, afin de marquer, le plus fidèlement possible, son attachement aux cultures précolombiennes et la réalisation de son rêve.

Jean-Paul a, lui, toujours été fasciné par les Indiens d'Amérique, particulièrement ceux des plaines. « *Quand j'étais petit, c'était les 'Pan pan !' et les 'Wouh Whou !'. Mais j'ai baigné dans les récits amérindiens. Du côté de mon père, nous avons des origines là-bas. Mais ce qui est marrant, c'est que les Amérindiens auxquels mon sang est rattaché n'étaient pas du tout des Indiens des plaines. C'étaient des Indiens du Canada. On les appelait les Algonkins. Ce n'étaient pas des chasseurs de bisons : ils vivaient dans les bois, près des lacs* ». Jean-Paul porte actuellement trois tatouages, dont un qui n'est pas terminé. Il en désire quatre, pour se sentir complet. « *Je considère que mon corps n'est pas fini, explique-t-il. J'en voudrais quatre, des tatouages. Parce que dans la symbolique amérindienne, on retrouve souvent le chiffre 4 : les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre points cardinaux, etc. Chez nous, c'est le 3. La sainte trinité. Dans nos histoires, il y a toujours trois frères, trois sœurs, trois vœux à faire... Dans les contes amérindiens, ça va être quatre. Quatre frères, quatre sœurs, quatre quêtes...* ». Jean-Paul est conteur. Il s'est spécialisé dans les contes amérindiens et parle de *l'Oiseau Tonnerre*, recueil de Richard Erdoes et Alfonso Ortiz comme de sa « Bible ». C'est de ce livre que sont inspirés les motifs qu'il porte. Le premier représente des bisons courant autour de son mollet. « *J'ai choisi de me faire tatouer des bisons là parce que je trouve que j'ai de belles jambes. J'ai les mêmes jambes que mon père. Donc, dans un sens, c'est lié à mon père. Il ne s'agissait pas de dire 'Ouais, je suis viril !' mais plutôt 'J'avance. Je vais très vite'. Le bison a ses moments de calme où il reste brouter mais quand il décide d'y aller, il y va ! Je voulais donner de la force à mes jambes* ». Pour son deuxième tatouage, Jean-Paul a choisi le « drapeau » des Iroquois (une tortue, et un pin qui cache, sous ses racines, la crosse de guerre). « *Moi, j'ai pas voulu mettre la crosse, dit-il. Parce que, pour mon corps, je ne veux pas mettre d'arme* ». Passionné depuis l'enfance par les Amérindiens, et particulièrement les Iroquois, Jean-Paul s'est inspiré de leurs visions du monde pour élaborer la sienne. Pacifiste, ouvert d'esprit, il aime à entretenir un lien particulier avec les éléments, à travers ses contes, notamment. Il partage certaines de leurs visions communes et les accorde avec ses propres convictions. Depuis de nombreuses années, il est membre d'une association défendant les droits des Amérindiens. Il s'est rendu plusieurs fois là-bas et compte plusieurs amis proches parmi les Navaho. Lui aussi les a accueillis. S'il n'a toujours pas osé montrer ses tatouages à ses amis, il les considère comme une marque symbolique de son appartenance au groupe des Amérindiens qu'il considère comme ses frères. Leurs valeurs proposent une autre façon d'envisager la condition humaine ainsi que les rapports entre les individus. Ce sont des valeurs dont il se sent proche. Lui aussi est en quête de davantage de respect des hommes entre eux et des hommes vis-à-vis de leur Terre. « *Les Indiens d'Amérique du Nord sont dans ma vie,*

explique-t-il. *C'est quasiment un leitmotiv. Voire une philosophie* ». Jean-Paul a choisi de ne pas se faire tatouer dans un studio. Il s'est fait tatouer chez une tatoueuse qu'il voyait régulièrement lors de concerts de rock, musique dont il est un fervent adepte. Il lui a apporté une image, elle lui a ajouté son talent. Pour Jean-Paul, le fait d'avoir été tatoué dans son appartement confère à l'acte une dimension rituelle. Il considère, de fait, ses tatouages comme plus authentiques. *« Je ne suis pas un tatoué, dit-il : je suis un porteur d'encre. J'ai été tatoué par quelqu'un et je me ferai tatouer par d'autres... Je porte les encres de quelqu'un. Pour moi, c'est important »*.

Audrey S., 26 ans, ne porte, elle, que des tatouages représentant des tortues de mer. *Cela faisait longtemps que je voulais me faire tatouer, explique-t-elle. Mais je ne savais pas quoi choisir. C'est la naissance de ma première fille qui m'a donné l'idée. Elle dormait sur le ventre. Et quand elle levait la tête, j'avais l'impression de voir une petite tortue qui sortait de sa carapace. Mes deux autres enfants ont fait pareil. Alors voilà, maintenant je suis fan de tortues. Les gens trouvent ça bizarre que je me fasse tatouer que des tortues* [Elle en porte cinq : une pour chacun de ses enfants, en couleur, réaliste, et associée au prénom de celui-ci, ainsi que l'idéogramme chinois de la tortue sous le poignet et un bracelet polynésien représentant des tortues stylisées autour de l'autre poignet]. *Mais ce qui compte, c'est que moi, je sais pourquoi. Je ne le fais pas pour les autres : je le fais pour moi* ». Audrey partage sa vie avec un tatoueur. C'est lui qui a tatoué la plupart de ses tortues. C'est d'abord en tant que tatoueur qu'elle l'a connu. Aujourd'hui, elle travaille dans son studio et s'occupe de l'accueil et de la logistique. Dans le cas d'Audrey, le tatouage se présente comme un rituel personnel lui permettant de célébrer sa maternité en la mettant en relation avec ses goûts personnels et sa vie amoureuse. Le tatouage, aujourd'hui, fait partie de sa vie. Tout comme les tortues dont elle collectionne les représentations. *« A Pâques, par exemple, au lieu de m'offrir un lapin ou une poule, on m'a offert une tortue en chocolat. Chez moi, j'ai plein d'objets en forme de tortues. J'envisage d'en avoir des vraies mais c'est un investissement... On verra plus tard !* ». Les motifs ethniques se prêtent au mythe personnel, parce qu'ils contiennent en eux une trace des croyances ancestrales des sociétés traditionnelles. Ils évoquent un monde de magie capable de protection. Les animaux sauvages évoquent, quant à eux, un lien privilégié avec la nature que notre société a perdu au fil du temps mais que nombre de nos pairs tentent de retrouver. Dans ce type de motivation, c'est avant tout l'unicité du motif ou de l'ensemble formé qui est recherchée. Il s'agit de se livrer à une forme de rite en accord avec le mythe personnel, de porter sur la peau un signe ou un ensemble de signes qui n'appartiendraient qu'à soi.



## 5. Le tatouage comme ornement

Le cinquième type de motivation, enfin, se détermine par un attrait purement esthétique pour le tatouage. Les individus de cette catégorie passent à l'acte lorsqu'ils trouvent un motif qui leur plaît ou bien quand une occasion particulière se présente. Bien entendu, ils choisissent en général un motif qui leur paraît leur correspondre. Mais ils ne leur octroient pas nécessairement d'autre rôle que celui d'ornement destiné à mettre en valeur les parties de leur corps perçues comme attributs de séduction. Le tatouage, en effet, se présente souvent comme un moyen de valoriser son corps. Choisis, les ornements ajoutent au corps une dimension personnelle. Le tatouage permet d'accorder l'enveloppe corporelle avec les goûts personnels. Au moment de l'adolescence, le corps peut être perçu comme un ennemi se transformant sans que la volonté ne soit consultée. Durant cette période, le corps peut être haï, parfois combattu (scarifications, troubles de l'alimentation, etc.). Mais lorsque s'achève l'adolescence, il peut être de nouveau apprivoisé, de nouveau aimé. Le tatouage se présente parfois, dans ce cas, comme une touche personnelle parachevant l'acceptation du corps tel qu'il est. Le plus souvent, choisir de se faire tatouer correspond à accepter que son corps puisse être dévoilé. Car on sait que, par la marque, le regard de l'Autre sera sollicité, qu'il sera attiré. Se faire tatouer, c'est aussi se rendre visible aux yeux des autres.

Elise L. se dit très réservée et imagine que sa timidité la fait passer, aux yeux des autres, pour une jeune femme sage et sans grande fantaisie. Le tribal qu'elle porte sur le haut de la fesse constitue, pour elle, une preuve d'originalité. Son tatouage se présente comme un indice de sa véritable personnalité. Et l'étonnement dont font preuve ceux qui découvrent qu'elle est tatouée l'aide souvent à sortir de sa réserve. Selon qu'elle choisisse de le montrer ou de le dissimuler, elle paraît différente. Bien qu'elle n'attribue pas de signification particulière à son tatouage, il constitue, pour elle, une manière d'assumer son corps tel qu'il est et de l'affirmer aux yeux des autres. « *Mon tatouage est composé de longues lignes courbes arrondies qui dessinent des formes harmonieuses, explique-t-elle. Il est situé sur le haut de la fesse droite. C'est le tatoueur qui m'a conseillé cet endroit du corps pour le motif que j'avais choisi. Et j'aimais bien l'idée de choisir un endroit discret [...] Lorsque les autres le voient, ils sont étonnés car je suis d'une nature plutôt discrète. Généralement, ils ne*

*s'imaginent pas que je suis tatouée. Et ils sont souvent surpris que j'aie choisi cet endroit-là ».* Pour Elise, le tatouage est aussi un outil de séduction. *« La peau tatouée est légèrement en relief par rapport au reste du corps. Ce qui fait que je peux voir mon tatouage mais aussi le toucher... Il n'y a que peu de personnes qui l'ont touché ».*

L'esthétique des motifs ethniques séduit indéniablement nombre de jeunes Occidentaux. Ils sont donc abondamment choisis par ceux qui éprouvent le désir de mettre en valeur leur corps. Audrey M., par exemple, n'est pas tatouée. Mais elle avoue être parfois tentée. Les motifs ethniques lui plaisent beaucoup, particulièrement ceux d'inspiration tribale. Elle suppose qu'elle passera à l'acte lorsqu'elle trouvera *« LE motif »* qui lui correspond. Johan porte, quant à lui, des motifs tribaux parce qu'il juge les motifs européens *« moches »*. *« Mon premier tatouage, c'est un scorpion tribal. Je l'ai fait au salon du tatouage. Le deuxième, c'est le signe astrologique du singe. J'ai choisi un studio près de chez moi. Et le troisième, c'est une salamandre tribale. Le scorpion et la salamandre, je les ai choisis parce que je les trouvais jolis. Le signe chinois, par contre, c'est le signe de mon filleul ».* Dans le cas de Johan, le choix du motif importe peu. Il souhaitait se faire tatouer depuis longtemps. Il fait beaucoup de sport et aime prendre soin de son corps. Pour son deuxième tatouage, il n'avait pas d'idée précise de ce qu'il voulait. Il s'est alors fait tatouer le signe astrologique de l'année en cours qui correspondait au signe de son filleul né quelques mois plus tôt. Cette naissance lui a alors fourni l'occasion et le motif.

Jeanne, quant à elle, a mis du temps à aimer son corps. Se jugeant un peu trop ronde, elle s'est attachée à perdre ce poids qui était, pour elle, source de complexes. Ceci fait, elle a choisi de se faire tatouer. *« C'était une manière de me dire : 'Ca y est. Je me sens enfin bien dans mon corps'. Ce tatouage, c'est mon petit copain qui me l'a offert. Pour moi, c'est un peu comme une récompense ».* Le tatouage, en effet, peut se présenter comme un moyen d'affirmer sa féminité, ou sa virilité. Il peut apparaître comme un pacte de paix avec un corps que l'on aurait eu du mal à assumer. Caroline, que nous avons citée précédemment et qui porte dans le cou un hommage à son père, a choisi, avant cela, trois tatouages purement esthétiques à son sens. *« Quand les gens les regardent, j'espère qu'ils se disent 'Oh ! C'est joli !', explique-t-elle. Le fait d'avoir choisi des motifs ethniques, ça donne du mystère. Alors je pense que les gens vont vouloir me connaître. Mes tatouages, ils me servent à me trouver belle. Et puis aussi à attirer les gens ».* Lorsqu'elle offre un tatouage à l'un de ses proches, elle considère que *« c'est comme lui offrir une parure ou un bijou précieux. Un bijou unique qu'il ne pourra jamais perdre ou se faire voler ».* Pour Caroline, le tatouage constitue une

preuve de l'amour que l'on porte à son corps, une façon de dire à soi, comme aux autres, que ce corps est accepté comme partie intégrante de soi.

Soizic, dont nous avons parlé plus tôt et qui porte des symboles bouddhistes dans le bas de son dos, porte également un gecko mauricien sur le pied. A l'occasion d'un séjour sur l'Île Maurice, Soizic dit avoir eu un « *coup de cœur esthétique pour ces animaux* » et garde de ce pays un très bon souvenir car elle y a fait des rencontres qui l'ont touchée. « *Ce voyage à l'Île Maurice m'a marquée, dit-elle. J'ai adoré ce pays. J'ai trouvé les choses super belles et très colorées, telles le lézard. Alors j'ai voulu l'avoir sur la peau parce que je le trouvais super joli. Et puis il y a les valeurs du lézard, aussi... Mais je me suis moins penchée sur les valeurs du lézard que sur celles du lotus ou du aum... Voire presque pas. Mais il ya quand même un peu de zen, dans le lézard : il a ce côté... Lézarder au soleil ! Profiter de la vie...* ». Pour Soizic, il semble important d'assurer la cohérence de ses ornements cutanés. Mais contrairement à son premier tatouage, d'inspiration « zen », elle n'attribue à ce tatouage qu'une fonction esthétique. Elle s'est inspirée de photographies prises sur place. Elle ne voulait pas d'une image tirée d'un livre. Pour elle, l'authenticité de ses marques corporelles doit provenir de leur caractère personnel. Soizic porte, en outre, plusieurs piercings. « *Pour le piercing, il n'y a vraiment aucune valeur. Pour le tatouage, il y a quand même l'idée d'une cohérence avec ce que je suis et ce que j'aime... Mais, dans les deux cas, il y a l'idée d'un bijou qui embellit le corps. Ca ajoute quelque chose en plus puisque ça va attirer l'œil... J'aurais maintenant l'impression d'être trop banale si j'en avais pas ! Plus fade... Ca m'appartient, maintenant ! Ils sont adoptés* ». La plupart des individus tatoués partagent cet avis. Rapidement, le tatouage devient une part de soi. Il n'est pas envisagé comme extérieur mais comme un ornement accordant le corps et l'esprit.

Cécile est allée, elle, en Polynésie. Elle n'y a pas vécu et n'a pu découvrir ces îles qu'en tant que touriste. « *Je voulais absolument garder un souvenir de ce voyage inoubliable* », explique-t-elle. Avant cela, elle portait déjà un idéogramme chinois et un requin blanc. « *Je trouve que les motifs européens sont moins naturels, moins jolis, affirme-t-elle. Ils expriment moins de sentiments et de profondeur* ». Comme nombre de personnes concernées par cette étude, Cécile a été attirée très tôt par le tatouage. Pour ses 18 ans, c'est sa mère qui lui a offert le premier afin, dit-elle, de ne pas aller « n'importe où ». « *Pour moi, explique-t-elle, quand on éprouve le besoin de se faire tatouer, il se passe en nous quelque chose de difficile à expliquer... C'est comme un besoin intérieur, inexplicable...* ». Comme beaucoup, elle a choisi, comme premier motif, son signe astrologique chinois. Ce troisième tatouage représente un Tiki clignant de l'œil et tirant la langue contenu dans une

raie Manta. « *Là-bas, raconte-t-elle, j'ai plongé avec les raies Manta ; c'était impressionnant. Et puis le Tiki représente la protection, alors un mélange des deux s'est imposé. Le tatoueur n'a pas utilisé de calque comme en France. Je lui ai expliqué ce que je voulais et il m'a tatouée. Une fois fini, je me suis sentie vraiment bien. Comme quand on a assouvi une envie* ». Comme dans le cas de Johan, c'est avant tout l'aspect esthétique du tatouage qui séduit Cécile. Mais, comme pour Johan, il semble important pour elle de lui attribuer un sens même s'il n'est que secondaire. Elle dit d'ailleurs s'intéresser depuis à la culture polynésienne. Dans cette dernière catégorie, le caractère décoratif des motifs tirés du répertoire « sauvage » donne parfois envie à leur porteur de se pencher davantage sur la culture dont ils sont originaires. L'une des raisons expliquant cela est simple : le tatouage intrigue. Il attire les questions. D'autant plus lorsqu'il est ethnique et donc non directement déchiffrable. Attribuer une signification à son motif, alors, serait-il un moyen de se dédouaner du « péché » de superficialité ?

Anaïs est l'une des rares à assumer pleinement le caractère purement esthétique de son tatouage. « *Il ne représente rien de plus que quelque chose d'esthétique de mon point de vue. Il permet d'attirer le regard et le toucher... C'est un instrument de séduction, en fait. Comme le maquillage, la coiffure, les bijoux, les piercings, etc.* ». Enfant, elle se dessinait sur le corps, au feutre, de faux tatouages de salamandres. C'est pour cela qu'elle s'est fait tatouer une salamandre très graphique qu'elle a dessinée elle-même. « *On me dit souvent qu'elle est jolie, dit-elle. On me demande si c'est moi qui l'ai dessinée, si je l'ai depuis longtemps... Que les gens trouvent mon tatouage joli, ça me fait plaisir, bien-sûr. Mais c'est pour moi et uniquement pour moi que je l'ai fait* ». Dans ces cas-là, les tatouages sont le plus souvent uniques et paraissent relever d'un phénomène de mode. Jugés plus jolis, les motifs ethniques sont abondamment choisis par les sujets poussés à l'acte par ce type de motivation. Il semble en effet se dégager de ces motifs un certain mystère, quelque chose d'inexplicable qu'on ne cherche d'ailleurs pas nécessairement à expliquer.

Dans les cas que nous venons de citer, l'intérêt pour le tatouage est clairement esthétique, bien que, le plus souvent, un sens est malgré tout apposé à l'acte. Mais il est évident que les individus poussés par les quatre autres types de motivations sont également poussés par la motivation esthétique. Dans pratiquement tous les cas, les individus accordent un intérêt égal au sens et à l'esthétique. Jérôme, que nous avons précédemment évoqué, s'est fait tatouer de manière impulsive et a choisi son motif « à la va-vite » sans même le trouver joli, parce qu'il évoquait la symbolique qu'il avait imaginée. Cependant, il reconnaît qu'il n'aurait pas choisi n'importe quel dessin non plus. L'esthétique compte nécessairement.

C'est sans doute l'une des raisons expliquant l'engouement actuel pour les tatouages ethniques. Leur esthétique séduit, nous continuerons de le développer plus tard.

« Le tatouage, explique Aloïs Hahn, se sert du corps humain comme matériau d'art plastique. La fonction d'identification n'est pas annulée, mais modifiée par ce procédé. La personne tatouée s'identifie alors comme participant du beau : elle devient œuvre d'art, sculpture ou tableau<sup>100</sup> ». C'est en effet ce qui ressort de la plupart des témoignages. Choisir un motif que l'on juge beau et l'encre sur une partie de son corps que l'on souhaite ainsi embellir revient naturellement à s'attribuer une part de cette beauté. « De ce point de vue, ajoute Aloïs Hahn, le tatouage est une forme de construction de son 'moi' physique par soi-même, même si l'on se sert de formes sociales reconnues ou que l'on a recours à l'aide technique d'autrui, à savoir un tatoueur professionnel. Tout tatouage volontaire constitue une sorte d'*autopoiesis* de sa propre manifestation physique, en niant ou en dépassant le pur hasard et par conséquent l'altérité de sa propre forme. Ce qui semblait être au-delà de notre volonté, à savoir son aspect extérieur, en devient la manifestation<sup>101</sup> ». L'*autopoiesis* qu'évoque Aloïs Hahn est celle que Foucault a découverte dans l'Antiquité, c'est-à-dire une *autopoiesis* constituant une forme d'« auto-jouissance » à constater que nous sommes le résultat de nos propres actions. Apposer sur un corps que l'on n'a pas choisi un ornement que l'on a choisi et qui nous séduit participe au processus de réappropriation. Comme le rappelle Gilles Boëtsch, la beauté du corps est souvent associée à la beauté de l'âme<sup>102</sup>. Ainsi attribue-t-on *a priori* plus facilement des qualités morales à une personne au physique agréable. Lorsque l'on manifeste la volonté d'embellir son corps, c'est une image particulière de soi que l'on souhaite proposer aux autres. Le tatouage, alors, peut se présenter comme un moyen de se présenter à l'autre tel que l'on aimerait être.

Parfois, ce qui pousse à l'acte, c'est comme pour Audrey M., le fait de trouver un motif qui leur plaît et leur semblera pouvoir embellir leur corps. Mais parfois, c'est la simple idée de porter un tatouage qui attire. Le tatouage semble en effet doter son porteur, dans l'esprit de beaucoup, d'une certaine aura valorisante. « *Des gens qui se font tatouer pour se faire tatouer, y en a plein*, explique Tin-Tin. *Presque tous ceux qui se font un petit tatouage... Je vais pas te dire tous mais oui, c'est l'acte ; c'est le fait de se faire un tatouage. Y en a*

---

<sup>100</sup> Hahn A., « Ecrire sur soi-même, s'écrire soi-même : le tatouage », *Sociétés et Représentations*, 2, « Le corps à l'épreuve », CREDHESS avril 1996, p. 36.

<sup>101</sup> Hahn A., *Ibid.*

<sup>102</sup> Boëtsch G., *La belle apparence*, sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, 2010, p. 9.

plein, ils savent pas ce qu'ils veulent... C'est un peu déprimant, d'ailleurs ! Et puis y a aussi celui qui veut à tout pris contrôler le moindre point et, même si il sait pas dessiner, il veut que ce soit lui qui ait fait le dessin, il va critiquer tout ce que tu fais... Non mais c'est vrai, t'as ça aussi, tu vois ? Y en a, ils croient qu'ils savent dessiner, c'est-à-dire ils arrivent et ils te disent 'je veux faire ça, c'est le dessin de ma meuf...' Et là tu dis : 'Mais elle sait pas dessiner, ta meuf !'... J'en ai un, l'autre jour, il faisait de la moto, et puis il m'a amené un dragon, mais c'en était risible tellement c'était moche ! Et il me disait : 'Bah, qu'est-ce qu'y a ? Y a un problème ?'. Non mais, je te jure, tout le monde montait un par un pour rigoler parce que je lui ai fait tel quel ! Je lui ai fait mais vraiment au moindre trait tout pourri. Je lui ai dit : 'Si c'est ça que tu veux je te le fais, mais...'. Il me fait : 'Ouais mais t'es tellement un grand tatoueur et tout...'. Je fais : 'Tu fais de la moto ? Et bah c'est comme si t'allais prendre un cours au Mans, t'as tout le circuit du Mans, et t'as Randy Mamola et tu lui dis : ' Ca te dérange pas de tourner avec la mobylette à ma meuf ? C'est elle qui a mis un tirage rapide et elle a mis les lumières sur le moteur'. C'est aussi idiot que ça ! Et l'autre il faisait 'Mais... Il est pas cool ?'. Je fais : 'Bah, c'est à toi de me dire si c'est cool ou pas !'. Puis, à partir d'un moment, tu refais le dessin, tu vois... Puis il me fait : 'Non, mais tu peux l'arranger un peu !'. Je fais : 'Ah non ! Ou je te fais un dessin ou... c'est-à-dire que tu peux pas arranger une merde comme ça ! Donc je lui ai fait le dessin de sa meuf. Ca arrive, ce genre de choses... Mais qu'est-ce que tu veux y faire... ? ». Dans le cas du tatouage, la limite à ne pas franchir est en effet difficile à déterminer. Nul n'aurait l'idée d'imposer à son dentiste son mode opératoire, ou bien à un coiffeur sa façon de couper les cheveux... Trouver un motif personnel est parfois complexe. D'autant que, nous le savons, des goûts et des couleurs on ne discute pas. Bien que le tatoueur doive s'abstenir de jugements de valeurs et qu'il doive offrir à tous la possibilité de se faire tatouer un motif qui leur plaît, il demeure cependant un guide dans le choix esthétique des dessins. Car son métier fait de lui un expert, un garant de l'esthétique de son ouvrage.

La surmédiation du tatouage pousse aujourd'hui à l'acte, en effet, un grand nombre de gens sans que ceux-ci ne se soient accordé nécessairement le temps d'une réflexion préalable. Or le tatouage est un engagement à vie. Les tatouages ethniques proposent un répertoire infini de signes. Souvent simples, ils contiennent une part de cette « poésie du sauvage » que nous avons déjà évoquée à maintes reprises. Ils contiennent une part de mystère. Sans doute sont-ils, alors, une manière de ne pas « prendre de risque », d'éviter les « fautes de goût », dans le sens où l'esthétique de l'Ailleurs est aujourd'hui reconnue et valorisée par les sociétés occidentales. C'est ainsi que des individus de tous les âges, de tous les milieux socioculturels, poussent la porte des studios de tatouages et optent pour ce type de motifs. Michel, un homme d'une soixantaine d'années croisé dans un studio

de tatouage, me montre fièrement la tortue polynésienne qu'il porte sur le haut du bras. « *J'ai choisi ça comme ça ! Tout simplement parce que j'aimais bien ce dessin. Et puis... C'est à la mode, je crois !* ». Nous tenterons de démontrer, dans la suite de cette étude, que les tatouages ethniques ne relèvent pas que d'une simple mode ou, en tout cas, qu'ils permettent de véhiculer et de s'attribuer des notions qui vont bien au-delà de cela.

## Chapitre 4 : Projections : le porteur de la marque

1. Quelques approximations
2. S'ouvrir à la diversité du Monde
3. Se trouver soi à travers l'Autre
4. Tatouages et voyages
5. Un certain mystère
6. Une esthétique qui séduit

### 1. Quelques approximations

Le sauvage se pose, dans le regard de l'Occident, comme un idéal mythique : il propose l'illusion d'un bonheur et d'une douceur de vivre intemporels. Imaginé, l'Autre comble les manques de l'Occident qui le place dans un entre-deux-mondes à mi-chemin entre rêve et réalité. Ne pourrait-on pas considérer, alors, qu'en modifiant l'Autre à travers des textes et des théories, en le simplifiant, on est parvenu à projeter en lui ces images caricaturales mais conformes à ce qu'on attend de lui? Dans le cas du tatouage, on constate que, si ce sont les missionnaires occidentaux qui ont fait disparaître la quasi-totalité de ses pratiques dans les sociétés dites « traditionnelles », c'est également par l'intérêt qu'il leur porte depuis peu que ces pratiques connaissent dans leurs contrées d'origine, une renaissance. La rencontre, nous le développerons plus tard, comporte ses ambivalences. Si les opinions de Roger Toumson divergent parfois de celles d'Edouard Glissant, ceux-ci s'accordent sur ce point : il est possible de se voir en l'Autre sans nécessairement s'y reconnaître. Cette part obscure de l'Autre que l'on ne peut comprendre, et que Glissant appelle « opacité », doit selon lui être maintenue, et surtout pas effacée. L'incompréhension, dit-il, peut être



dynamique. C'est elle qui nourrit la diversité. Ne pas comprendre l'Autre n'interdit pas de cheminer avec lui, de se voir en lui, de choisir de partager ses signes (qui prendront chez soi un autre sens)<sup>103</sup> : emprunter à l'Ailleurs, à ce qui paraît être étranger, n'empêche pas de suivre sa propre voie et de lui rester fidèle.

Dans le cas des tatouages ethniques, on assiste à ce même type de va-et-vient entre quelque chose d'extérieur à l'individu et la quête d'identité intérieure de celui qui s'assimile à cette tendance. Ceux-ci illustrent parfaitement, dans ce sens, l'intéressante contradiction entre mode et individuation, entre l'offre d'un répertoire iconographique paraissant inépuisable et la quête d'une identité unique. Le goût pour l'ethnique, sans doute, est à penser à travers ce double mouvement. Emprunter à un autre qu'on ne comprend pas et adopter pourtant certaines de ses valeurs, affirmer le désir de s'affilier et à la fois se distinguer, de se séparer : ce qui paraît paradoxal ne pourrait-il pas se justifier par le fait que chaque emprunt revêt toujours, chez celui qui s'approprie signes ou pratiques, une dimension personnelle ? N'est-ce pas là le secret de longévité de la tendance ethnique ? D'autant qu'elle véhicule des valeurs et des croyances que notre imaginaire espère universelles et primordiales... Est-ce pour cette raison que la mouvance des tatouages ethniques prend l'apparence d'une mode en échappant pourtant à l'éphémère ? Si l'offre, en effet, est abondante, si l'« ethnique » est dans l'air du temps, on ne peut toutefois nier la spontanéité à laquelle cette tendance fait appel. Interrogeant aussi bien les dimensions individuelles qu'universelles de l'homme, elle fait appel aux origines comme à l'actuel, au présent perpétuel comme au lendemain.

Les jeunes Occidentaux ayant choisi d'arborer ce type de motifs sont, le plus souvent, conscients des approximations découlant naturellement de ces signes. A moins d'être tatoueur traditionnel, leurs sens demeurent en partie masqués. « *Moi, explique Sylvain, tatoueur à Paris, je pique beaucoup de polynésien, Samoa ou autres. Parce que je commence à avoir pas mal de clientèle là-dessus et puis parce qu'ils voient ce que je fais et que je le modernise un peu. La signification de départ, tu la comprendras jamais aussi bien qu'un Marquisien ou qu'un Polynésien. Leur culture, c'est tout un truc. Tu pourras jamais avoir de tatouage traditionnel marquisien. C'est vraiment très particulier à eux, selon les familles, les îles, etc. Si tu vas là-bas, tu verras qu'ils sont tous tatoués. Dès 14 ans, ils se tatouent. Les gens qui viennent en me demandant telle et telle signification, je leur recherche et je leur construis des dessins. Ensuite, ils choisissent vraiment le côté esthétique. Il faut d'abord que je comprenne exactement ce qu'ils veulent dire et que j'arrive à le faire passer*

---

<sup>103</sup> Glissant E., *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 71-72.

*dans le dessin... C'est très complexe. C'est presque de la psychologie !* ». Sylvain entretient des contacts réguliers avec des tatoueurs samoans. Ceux-ci lui ont enseigné quelques unes des règles du tatouage traditionnel. « Dans le Pacifique, précise David Le Breton, les formes du tatouage ne sont pas les mêmes pour les individus car le tatoueur est un artiste capable d'innover autour de motifs traditionnels<sup>104</sup> ». De la même façon, les tatoueurs occidentaux modifient parfois, comme Sylvain, les signes traditionnels pour les adapter à l'esthétique recherchée par leur client. Le travail du tatoueur exerce souvent une grande influence sur le motif réalisé. Le motif d'origine, en effet, peut se plier à ses thèmes de prédilection, son style personnel, etc., particulièrement chez les indécis qui, bien qu'attirés par les tatouages ethniques, n'ont pas nécessairement fait de recherches leur permettant de savoir précisément ce qu'ils souhaitent porter. En Occident, il paraît très difficile de se faire tatouer un authentique dessin polynésien ou même japonais. C'est l'une des raisons pour lesquelles certains se rendent sur place, ou bien dans les conventions accueillant des tatoueurs traditionnels. « *Dans les conventions, affirme Sylvain, il y a pas mal de gens qui viennent pour se faire tatouer de manière traditionnelle un motif traditionnel par un maître tatoueur japonais... ces gens-là ils le font pas pour le fun. Parce qu'ils veulent un truc avec une vraie signification et une vraie transmission du tatoueur sur eux* ». Cependant, cela n'est pas le cas de tous les tatoués qui ne se soucient pas toujours du sens originel du motif qu'ils ont choisi d'arborer. D'autres, encore, s'appuient sur le sens d'origine du motif qu'ils choisissent mais le modifient pour que celui-ci leur paraisse plus esthétique. Thomas, par exemple, porte à l'intérieur du poignet son signe astrologique chinois, le Cochon. Lorsqu'il s'est rendu au Vietnam, récemment, afin de répandre dans la baie d'Ha Long les cendres de ses grands-parents, il s'est aperçu que certains Vietnamiens ne lisaient pas « cochon » mais « bonheur ». Le signe astrologique tel qu'il l'avait trouvé dans un catalogue ne lui convenait pas totalement. C'est pourquoi il a demandé au tatoueur de le modifier légèrement. Dans le cas de Thomas, la confusion est heureuse, mais cela n'est pas nécessairement toujours le cas.

*« Y en a plein qui choisissent ce genre de motifs pour l'idée du message codé, explique Tin-Tin. Parce que leur signe chinois ils viennent de le choisir et ils se disent : « Oh ! Honneur et fierté... Ah ! Ca, ça me convient bien ! ». Alors tu te fais « Honneur et fierté » et puis dans les soirées, personne ne sait ce que ça veut dire à part les Chinois... Et puis, parfois, ça veut dire « mobylette et clef de 12 »... Et le mec il croit que ça veut dire « honneur et fierté »... Non mais c'est arrivé, hein ? Je crois que c'est même Johnny qui s'est fait tatouer*

---

<sup>104</sup> Le Breton D., « Anthropologie des marques corporelles », in *Signes du corps*, sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau Paris, Dapper, 2004, p. 75.

*un truc comme ça... et ça veut dire 'la petite maison dans la prairie'. Je sais pas si c'est vrai... Mais ça arrive souvent ce genre de choses ! ».* Selon la presse, en effet, le chanteur aurait voulu se faire tatouer les quatre lettres du prénom de sa fille, Jade. Or les prénoms, en Chinois, ne sont généralement représentés que par un ou deux idéogrammes. D'autant que Jade est un prénom assez court. La rumeur raconte qu'en réalité, ses idéogrammes signifieraient « La petite maison dans la prairie ». Mais personne ne l'a véritablement prouvé. Il est sans doute plus probable que ces idéogrammes arborés par Johnny Halliday n'aient pas de véritable sens. Voici l'un des inconvénients engendrés par le choix de porter des motifs ethniques. Cependant, il est intéressant de constater que, pour la plupart des individus tatoués, ce qui compte n'est pas le véritable sens du motif, mais bien le sens qu'eux lui attribuent.

Dans la plupart des cas, les approximations autorisent un syncrétisme des significations qui permettent à l'individu tatoué d'attribuer à sa marque des significations à la fois authentiques et personnelles. Nombre d'adeptes des tatouages japonais, par exemple, sans être nécessairement informés de ses véritables codes en respectent les plus connus, comme par exemple celui qui commande de ne pas porter de représentation du Bouddha sur le bas du corps car celui-ci est un être de spiritualité. Nombreux sont ceux, également, qui, sans être bouddhistes, choisissent les sak yants, tatouages rituels thaïlandais représentant des prières, des symboles, des pentacles ou des animaux, souvent associés entre eux. Ceux-ci sont devenus à la mode depuis que l'actrice Angelina Jolie s'en est fait tatouer un en hommage à l'un de ses fils adoptifs originaire de Thaïlande. Ces tatouages, réalisés par des moines bouddhistes et nécessitant un rituel initiatique complexe, ont vocation de protection. Ils se pratiquent depuis fort longtemps. S'ils étaient autrefois censés protéger les guerriers, ce sont essentiellement les pratiquants de boxe thaïlandaise, qu'ils soient Thaïlandais ou non, qui les arborent aujourd'hui. Dans ce même but protecteur, certaines femmes se font tatouer ces motifs à l'huile, de façon à ce que ceux-ci deviennent invisibles au bout de quelques jours, ne les gênant pas, ainsi, dans leur vie quotidienne ni vis-à-vis des codes esthétiques relevant du corps féminin thaïlandais. Selon Pat, tatoueur à Bruxelles et spécialiste de cette pratique, « *il ne faut pas [nécessairement] être bouddhiste pour se faire un sak yant. Personnellement, je le suis. Non seulement j'ai été formé par un moine, mais je suis également reconnu par la Sak Yant Foundation en Thaïlande. Parmi mes clients, nombreux sont des sportifs, surtout des boxeurs de muay thai. Le sak yant est très proche de la boxe thaïlandaise* ». Cependant, il explique que « *le syndrome Angelina Jolie a fait des émules. Il y a assez peu de bouddhistes parmi mes clients* ». Selon lui, ce qui charme les individus choisissant des sak yants, c'est « *leur côté esthétique, spirituel, dépaysant, et la beauté des*

*dessins* ». Ayant été formé par un moine, Pat possède des connaissances permettant de guider les clients dans leur choix. Cependant, lorsque l'on se fait tatouer un sak yant en Europe, la dimension rituelle disparaît. On constate, alors, une certaine approximation dans l'esthétique des signes, mais également dans leurs véritables significations. La fonction de protection que les authentiques sak yants sont supposés endosser est parfois revendiquée par les porteurs de ce type de marques, particulièrement chez les boxeurs. Mais celle-ci reste, elle aussi, approximative, dans la mesure où les individus non bouddhistes choisissant de se faire tatouer de tels signes n'ont souvent que peu de connaissances des coutumes dont ils sont extraits.

Dans le cas des motifs ethniques, le sens véritable des signes choisis échappe nécessairement à la plupart des Occidentaux. Car ceux-ci font référence à des croyances, des idéologies, des contextes bien précis auxquels il paraît difficile d'avoir accès. A la fois séduisants et mystérieux, ces motifs véhiculent, ainsi, une certaine idée d'exotisme. Gilles Manceron décrit en ces termes la conception que développe Victor Segalen de l'exotisme : « L'exotisme ne consiste jamais selon lui à rejeter ses origines, à aspirer à un autre univers culturel que l'on idéalise, mais vise au contraire à maintenir une sorte de distance absolue entre soi-même et l'autre, à savourer d'un point de vue sensuel, comme d'un point de vue intellectuel, cette sorte de va-et-vient indispensable entre sa propre spécificité et la particularité de l'autre<sup>105</sup> ». C'est en effet l'une des raisons qui semblent expliquer l'attrait actuel des Occidentaux pour le répertoire iconographique de l'Ailleurs. L'approximation permet parfois une approche plus simple de ce qui apparaît comme exotique. Elle autorise, en outre, à se réappropriier des signes dont l'esthétique et la dimension secrète plaisent à nombre d'Occidentaux. En choisissant de tels motifs, les Occidentaux ont sans doute, en un sens, le sentiment d'être « dépayés », comme le dit Pat au sujet des sak yants. Bien que les approximations éloignent ces signes de leurs sens et vocations d'origine, elles permettent toutefois leur diffusion auprès d'individus qui leurs sont étrangers. Dans ce sens, ils évoquent l'idée d'un voyage dont on souhaiterait garder un souvenir (un objet, une danse folklorique, une photographie...) qui se présenterait en réalité comme un cliché. Il s'agirait là d'un voyage immobile au sein d'une culture exotique. Parmi les jeunes Occidentaux arborant ce type de motifs, nous le développerons un peu plus tard, nombreux se sont fait tatouer à l'occasion d'une expérience de vie à l'étranger, loin de leurs attaches. Le plus souvent, leur compréhension des motifs demeure approximative. Mais il y a tout de même, dans leur démarche, l'idée de la quête d'un Ailleurs rêvé dans lequel il serait possible, ou plus aisé, de

---

<sup>105</sup> Manceron G., « Segalen et l'exotisme », in Victor Segalen – *Essai sur l'exotisme*, Paris, L.G.F., 1986, p. 13.

se trouver soi. Simplifier les signes culturels empruntés à l'Autre et à l'Ailleurs est peut-être, finalement, un moyen de les envisager comme plus accessibles.

## 2. S'ouvrir à la diversité du Monde

La conformité, présentée comme vertu fondamentale, s'oppose à la volonté de se singulariser. Partager les mêmes règles de vie, les mêmes usages, signifierait que nous sommes liés parce que semblables<sup>106</sup>. Sans doute s'agit-il, à nouveau, de simplifier la réalité pour mieux l'appréhender. Comment, dans un tel contexte, les motifs ethniques sont-ils parvenus à s'imposer ? Comment cet Ailleurs, que l'on se plaît à imaginer à contre-courant des convenances occidentales, arrive-t-il à entrer aujourd'hui dans les mœurs ? Choisir des valeurs, des pratiques ou des signes venus d'ailleurs revient à s'éloigner de la filiation (au sens familial comme au sens de l'humanité en général). L'Ancien Testament, comme l'Iliade, valorisaient la « certitude de la communauté élue s'établissant sur une terre élue qui ainsi devenait son territoire<sup>107</sup> ». Selon Edouard Glissant, les hommes, aujourd'hui plongés dans ce qu'il appelle « chaos-monde » éprouvent l'angoisse de voir s'écrouler un monde établi sur des bases devenues mouvantes. La poétique du sauvage, peut-être, nuance cette menace : afficher son goût pour l'Ailleurs, pour le lointain, reviendrait à oser ne pas en avoir peur. Cela permettrait de mettre en question la notion même de conformité et de se distinguer du groupe dominant en en discutant les valeurs. Les individus, explique Bourdieu, sont définis à la fois par ce qu'ils sont et par ce qu'ils sont réputés être. Les propriétés matérielles (comme le corps, appréhendé comme partie du monde physique) s'opposent aux propriétés symboliques (propriétés matérielles perçues comme propriétés distinctives)<sup>108</sup> : parures et marques corporelles, alors, se font le signe d'une distinction autant que d'une assimilation à un groupe ou une société choisie, qu'elle soit proche ou lointaine.

---

<sup>106</sup> Bourdieu P., *Le Sens Pratique*, Paris, Les Editions de Minuit, 1980, p. 127.

<sup>107</sup> Glissant E., *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 37.

<sup>108</sup> Bourdieu P., *Le Sens Pratique*, Paris, Les Editions de Minuit, 1980, p. 233.

Il semble alors de plus en plus difficile de s'appréhender dans sa totalité, dans un monde où individualité et communauté se confondent, un monde où l'idée que l'on a de soi se complexifie. Pour Richard Schusterman, « un moi unifié n'est pas un moi uniforme, mais il ne peut pas être non plus la collection désordonnée de quasi-moi qui se bousculent dans la machine humaine<sup>109</sup> ». Les tatouages ethniques, dans ce sens, apparaîtraient alors comme le moyen d'afficher des signes distinctifs rassurants, des signes extérieurs et souvent immédiatement visibles, affirmant à chaque fois une « petite partie de soi », mais ne s'enfermant ni dans des « quasi-moi » ni dans un moi immuable.

Le recours à la poétique du sauvage permet certainement de prendre ses distances vis à vis de la filiation, en prenant pour modèle l'Ailleurs, le méconnu, bien que parfois mal compris, de partir de presque rien pour se faire l'acteur d'une « barbarie positive<sup>110</sup> ». La mise en doute de la légitimité des grands textes fondateurs, la critique de l'arbitraire européocentrique, prennent pour témoins et possibles références ces sociétés « primitives » dont l'apport fut si longtemps négligé. Les inspirations et les influences semblent aujourd'hui libres de toute frontière. Le monde, alors, serait-il devenu baroque ? « La pensée baroque, explique Edouard Glissant, dit qu'il n'y a pas de valeurs universelles, que toute valeur est une valeur particulière à mettre en relation avec une autre valeur particulière<sup>111</sup> ». N'est-ce pas précisément l'enjeu de cet engouement pour l'ethnique ? Ne s'agit-il pas d'élaborer, ou plutôt d'esquisser, ses propres valeurs en les puisant dans ce que Glissant nomme la « Totalité-monde » ? Selon David Le Breton, « le désir de se séparer n'est pas moins fort que celui de s'affilier, non à un groupe structuré mais à une sensibilité éparse et commune, il est de cheminer avec d'autres, inconnus ou proches, dans une connivence très investie mais tout en suivant sa propre voie<sup>112</sup> ». Après des siècles d'investigation, de curiosité artificiellement satisfaite, l'Occident ne prend-t-il pas conscience, aujourd'hui, que ce que l'Autre apporte, il est possible de le recevoir et l'accepter sans nécessairement le comprendre ?

Soizic, que nous avons déjà évoquée, porte dans le bas du dos une fleur de lotus contenant un *aum* et faisant référence à une période de sa vie durant laquelle elle s'est intéressée de près au bouddhisme et au zen. Les tatouages qu'elle porte se font, de manière assez claire, l'illustration de son ouverture à la diversité du Monde. « *Mes parents sont*

---

<sup>109</sup> Schusterman R., *L'Art à l'état vif – La pensée pragmatiste et l'esthétique populaire*, Paris, Les Editions de Minuit, trad. 1991, p. 251.

<sup>110</sup> Benjamin W., « Expérience et pauvreté », in *Œuvres II*, Paris, Gallimard, 2000, pp. 366-367.

<sup>111</sup> Glissant E., *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 51.

<sup>112</sup> Le Breton D., *Signes d'identité – Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002, p. 85.

d'origine paysanne, dit-elle. *Et ils ont fini militaires tous les deux ! D'où mon antimilitarisme... Ca donne quelque chose d'assez catastrophique au niveau ouverture... Mais je reconnais que le côté 'militaire', dans un sens, c'est aussi une chance. J'ai beaucoup bougé, dans mon enfance et ça, c'est une grande chance. J'ai vécu un peu partout en France, mais aussi à l'étranger. J'ai passé deux ans à Djibouti. C'est une chance parce qu'on rencontre plein de monde. C'est une chance au niveau de l'adaptation ».* Soizic explique que chaque nouveau départ a été douloureux. Mais que chaque nouvelle arrivée a été pour elle l'occasion d'une adaptation très rapide aux différents lieux, aux différentes coutumes, aux différentes populations... De son enfance, elle dit avoir gardé cette capacité d'adaptation ainsi qu'une facilité à accepter le changement. Ses tatouages sont, d'une part, un pied-de-nez à ses parents qui, très traditionnalistes, demeurent opposés à tout marquage corporel. Mais ils sont aussi une manière, pour elle, de dire son intérêt pour les autres sagesses, les autres traditions, les autres philosophies. Ils disent son attrait pour la diversité du Monde dans laquelle elle puise, au gré de ses expériences, des signes et des modes de pensée dans lesquelles elle se reconnaît et qui deviennent souvent les appuis de son évolution personnelle.

Le cas de Jérôme se rapproche également de cette idée. Issu de ce qu'il appelle un milieu « *bourgeois sans culture* », il a longtemps souffert du manque d'ouverture lié à son éducation. Comme nous l'avons expliqué plus tôt, il s'est fait tatouer « à la va-vite », choisissant un motif presque au hasard, comme une promesse faite à lui-même de quitter sa compagne, mais aussi un mode d'existence dans lequel il sentait ne pas pouvoir s'épanouir. *« Je pense que ma sensibilité, mon désir d'être ouvert, celui d'être un artiste, ce qui fait que j'ai voulu fuir cette petite amie, c'est un peu la même chose qui fait que j'ai eu besoin de fuir ma famille [Assez tôt, Jérôme s'est installé à Paris alors que sa famille vit dans le sud de la France]. Parce que la spiritualité, l'art, il y a beaucoup de milieux où c'est pas accepté. Tu peux vraiment gêner, déranger les gens... C'est un peu comme ça, chez moi. Je suis un peu un être à part. Mais pas que de mes parents, de beaucoup de gens. Mes parents, c'est des prolos devenus bourgeois. Donc des bourgeois sans culture. Et, si le cycle continue, je suis peut-être en train de devenir un bourgeois avec culture. Je trouvais que c'était ça qui manquait à la maison. C'était pas l'argent. C'étaient la culture et l'ouverture au monde. Alors au lieu de courir après l'argent, c'est après la culture et l'ouverture que j'ai commencé à courir ».* Assez jeune, Jérôme a éprouvé le besoin de rompre avec son éducation. Très tôt, il a choisi de suivre un autre chemin que celui que ses parents avaient tracé pour lui. Après s'être fait tatouer un motif inspiré du Yin Yang, il a commencé une quête spirituelle dans laquelle il considère être toujours engagé aujourd'hui. Bien que, d'après lui, toutes ses

problématiques ne soient pas encore réglées, il se dit bien plus heureux aujourd'hui qu'autrefois. Son tatouage représente sa décision de rompre des liens desquels il se sentait prisonnier, d'affirmer sa différence, mais aussi d'accéder à son propre mode de pensée, son propre mode d'exister. Il s'est présenté comme le premier acte d'une ouverture toujours plus grande à l'Autre, à ses différences, à l'Ailleurs, car, selon lui, ça n'est que par contact avec la diversité du Monde qu'il pourra se trouver, jusqu'à la pleine acceptation de ce qu'il est, c'est-à-dire un homme avec ses qualités, mais aussi ses défauts et ses contradictions.

Dans de nombreux cas, le choix des motifs ethniques relève de cette même volonté d'accéder à la diversité du Monde. Nombreux sont les jeunes Occidentaux qui disent ne pas toujours se reconnaître dans les valeurs qu'ils considèrent être celles que notre société véhicule. Souvent, le choix de se faire tatouer ce type de motifs découle d'un besoin de se détacher des codes culturels transmis par la famille, d'autant que, dans la plupart des cas, les parents des jeunes se révèlent opposés à une pratique du tatouage qu'ils ne comprennent pas et ont souvent beaucoup de mal à accepter. Mais ce choix découle aussi d'une volonté de puiser des références dans d'autres sources culturelles désormais accessibles. Souvent, nous le développerons plus tard, c'est une certaine idée de l'authenticité qu'ils recherchent dans ces motifs. Mais c'est aussi, vraisemblablement, une façon de trouver ses propres repères au sein de la diversité aujourd'hui omniprésente dans la vie quotidienne. David P., d'origine portugaise, souffre, comme Kévin, jeune Breton que nous avons évoqué un peu plus tôt, d'être considéré comme portugais en France, et français lorsqu'il se rend au Portugal. Lui aussi a ressenti assez tôt le besoin de se rassembler et de construire ses propres repères. Il s'est alors intéressé de près aux philosophies asiatiques, et particulièrement au *Yi King*, le livre des transformations. Rappelons qu'il s'est fait tatouer un trigramme extrait de ce livre. Son tatouage représente les valeurs qu'il a découvertes et a souhaité fixer en les marquant sur sa peau. *« Moi, j'ai fait de l'histoire de l'art et de l'archéologie, et c'était vraiment un plaisir, raconte-t-il. Je n'ai pas pu continuer parce qu'il n'y avait pas tellement de débouchés, et puis je manquais de méthode. Et puis, surtout, je débarquais de nulle part. Mais quand j'ai repris ces études-là alors que je travaillais déjà dans la restauration, mon but c'était vraiment de découvrir d'autres cultures, d'autres civilisations. Particulièrement l'Asie. J'ai reçu une éducation catholique. Mais j'ai eu la sensation de me retrouver dans ces philosophies. Je crois que c'est surtout pour leur côté universel. A un moment ou à un autre, tu retrouves toujours quelque chose qui te touche dans n'importe quelle civilisation, je pense. Tout simplement parce qu'on est des êtres humains. D'où qu'on vienne. La forme est différente mais le fond est plus ou moins le même »*. L'intérêt que porte David aux philosophies asiatiques ne l'empêche pas de rester catholique. Il constate qu'il existe des liens entre les



différentes spiritualités. Par son tatouage, David exprime sa conscience d'une universalité de la condition humaine. Dans le *Yi King*, entre autres, il a trouvé des repères que sa religion ne lui avait pas apportés de manière aussi claire, il y a trouvé une connivence. Si nombre de ces valeurs sont communes à ces deux formes de spiritualités, c'est dans celle qui n'est pas « légitimement » la sienne que David s'est reconnu le plus facilement. Dans de nombreux cas, le recours aux motifs ethniques permet d'entendre d'une façon plus précise des valeurs ou des modes de pensée dont on est déjà proches mais dont la formulation manque dans l'environnement socioculturel.

Dans certains cas, cet attrait pour le répertoire iconographique de l'Ailleurs s'opère avant même la découverte effective d'une autre culture. David L. partira bientôt vivre, avec sa jeune épouse, en Nouvelle-Zélande. *« C'est important de partir, dit-il, important de vivre ailleurs, au moins pour un moment. Quand tu es seul, tu prends tes propres décisions. Ici, tu appelles tes parents pour prendre conseil... Mais quand tu es loin, c'est toi qui les prends. Je pense que ça aide à devenir adulte. Je sais que quand je serai en Nouvelle-Zélande, je me ferai tatouer. Je ne sais pas encore quoi, mais j'aimerais faire quelque chose en rapport avec le pays, avec la nature. Ça fait un moment que je suis attiré par le tatouage. Mais je n'ai jamais su quoi faire. Je pense que cette expérience de vie en Nouvelle-Zélande, ce sera une bonne occasion »*. Dès son adolescence, David a été encouragé par ses parents à voyager. En classe de sixième, il a participé à un échange avec le Canada où il a passé six mois. Cela lui a donné le goût du voyage. Ce qu'il recherche en Nouvelle-Zélande, c'est une proximité avec la nature. Très sportif, il pratique régulièrement le surf, la randonnée, etc. Il a déjà trouvé un emploi là-bas et sait qu'il y bénéficiera d'un niveau de vie confortable. Ce qu'il recherche, ce n'est pas véritablement l'aventure. *« La Nouvelle-Zélande, explique-t-il, ça me plaît parce que c'est loin. Et puis on y parle anglais. Après, je pourrais pas habiter à l'étranger toute ma vie. Moi, j'ai jamais été aussi fier d'être français qu'à l'étranger. Mon premier drapeau français, je l'ai acheté au Canada. C'est à l'étranger que tu sens tes racines et que tu sens que tu en as besoin. Et puis le Canada, c'était un peu le rêve TV : tu as ton casier avec les photos, l'équipe de football américain, les soirées... C'est aussi ça qui m'a donné envie d'aller là-bas. Mon rêve, c'était de me retrouver dans les Rocheuses pour pouvoir skier tous les weekends »*. Il est intéressant de constater que, outre un lien privilégié avec la nature et les possibilités de loisirs que celle-ci offre, ce que recherche avant tout David dans ses expériences de vie à l'étranger, c'est l'affirmation de son identité, et particulièrement de ses racines. L'intérêt qu'il porte au tatouage est avant tout esthétique. C'est en tout cas ce qu'il affirme. Le fait que les motifs polynésiens soient aujourd'hui très répandus dans notre société et connaissent un important succès est pour beaucoup dans son choix. Et il est fier à l'idée de

penser qu'à l'inverse de nombreux autres, lui se fera tatouer dans leur véritable lieu d'origine. David n'est jamais allé en Nouvelle-Zélande. Il ne sait pas quelles expériences il vivra là-bas. Mais la Nouvelle-Zélande est un lieu important de la tradition du tatouage. Par avance, il sait que la vie qu'il mènera dans ce pays le marquera au point de vouloir en garder une trace indélébile.

Cette volonté d'ouverture est évoquée par une grande majorité des individus recourant aux tatouages ethniques, affichée parfois en réponse à une fermeture ressentie dans le contexte de l'éducation familiale. Celle-ci découle vraisemblablement du fait que, aujourd'hui, la diversité du Monde nous est accessible. Au cœur de cette diversité, il ne paraît pas toujours aisé de se trouver soi. Les signes et les valeurs issus des sociétés dites « traditionnelles » se présentent alors comme des outils, nouveaux, si l'on peut dire, pouvant mener à la connaissance de soi. Bien que, le plus souvent, cette découverte de la diversité et des différences comporte une part d'approximations, il s'agit tout de même d'un pas vers l'Autre et vers l'Ailleurs dont on se sent à la fois proche et étranger.

### 3. Se trouver soi à travers l'Autre

Il est désormais possible de combiner les valeurs, de mélanger les influences, d'associer l'Ailleurs à *l'ici et maintenant*. Se faire tatouer, aujourd'hui, est devenu un acte très répandu. On pourrait même considérer que cela est devenu un acte presque anodin. Il ne s'agit plus d'un acte de rébellion vis-à-vis de la société, mais plutôt d'un acte d'acceptation de soi. Le plus souvent, les motifs ethniques sont de petites pièces. Selon Tin-Tin, ils seraient en quelque sorte une forme d'« entre-deux » permettant de marquer sa peau sans assumer un motif qui prendrait trop de place. D'autant que, nous l'avons dit, ce sont des motifs qui sont relativement bien acceptés aujourd'hui, y compris par ceux que le tatouage n'intéresse pas a priori. Ils se révèlent souvent moins exposés aux jugements de valeur. Les tatouages ethniques permettent à la fois de dire qui l'on est, ce en quoi l'on croit, et de décorer son corps en lui apposant des dessins tirés d'une esthétique pour laquelle le goût commun semble avoir de plus en plus d'intérêt. Dans les boutiques de décoration, les musées, les

affiches publicitaires etc., le goût de l'Occident pour l'Ailleurs semble de plus en plus assumé. Les jeunes femmes choisissent le plus souvent de se faire tatouer ces motifs sur des parties de leur corps que les codes de notre société jugent sensuelles et qui sont, de fait, aisément dissimulables. Les emplacements les plus abondamment choisis sont le bas du dos et la cheville, faisant de leur signe une marque discrète. Mais l'engouement croissant pour les tatouages ethniques les autorise aujourd'hui également à oser investir des emplacements plus visibles. Les hommes, à l'inverse, choisissent plutôt les muscles (du bras, du dos ou de la jambe), comme le faisaient jadis les marins ou ceux que l'on considérait comme des mauvais garçons ou des marginaux. Parfois, ce sont certains endroits réputés sensibles qu'ils choisissent, telles les côtes, rendant le tatouage plus douloureux et exigeant une volonté plus grande.

A l'instar des *modern primitives*, il ne s'agit pas, en choisissant d'emprunter à d'autres cultures les signes qui affirmeront son identité, de rejeter la culture occidentale. Mais il s'agit de la relativiser, d'accepter qu'il existe d'autres visions du monde que celle proposée par la tradition occidentale. De fait, les sociétés traditionnelles sont le plus souvent caricaturées. « En contrepoint, les sociétés de la tradition, dans leur infinie complexité et diversité, sont stéréotypées sous la forme du 'primitivisme' et du 'tribalisme' muées en refuges, en ressources à utiliser pour conjurer nos insuffisances<sup>113</sup> », explique David Le Breton à propos des *modern primitives*. De la même façon que ces artistes, les adeptes des tatouages ethniques ne cherchent pas à fuir la société occidentale. Ce qu'ils recherchent, à travers leurs emprunts, c'est le recours à des valeurs jugées plus authentiques et souvent idéalisées.

Désormais, la culture d'origine n'est plus nécessairement exclusive : elle autorise l'attrance de chacun pour la culture du Monde, la culture des origines communes de l'homme. Dominique, que nous avons évoquée plus tôt, a choisi de recourir à des motifs ethniques pour marquer ce qu'elle considère comme sa guérison après une suite d'évènements douloureux qu'elle a peiné à surmonter. Pour dire son attachement à ses racines corses, dont elle dit que ce sont elles qui l'ont aidée à « sortir la tête de l'eau », grâce aux valeurs de détermination et de courage qu'elle affirme que celles-ci véhiculent, Dominique a utilisé des motifs polynésiens, dans lesquels elle se reconnaît sans avoir pourtant de liens avec eux. En effet, elle ne s'est jamais rendue en Polynésie, bien qu'elle espère pouvoir la connaître un jour. Elle ne maîtrise pas les codes des cultures polynésiennes et ne connaît de leur répertoire iconographique et des significations symboliques de leurs signes que les représentations de l'imaginaire occidental. Mais en

---

<sup>113</sup> Le Breton D., *Signes d'Identité – Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002, p. 198.

recourant à ces motifs, elle a malgré tout mis au jour des ponts entre deux mondes opposés en de nombreux points, mais dans lesquels elle a perçu des fondements de son identité. A travers ces motifs, c'est en un sens son appartenance au Monde et à sa diversité qu'elle tente d'affirmer, au-delà des barrières culturelles ou géographiques. C'est en l'Autre qu'elle a choisi de se reconnaître en affirmant des goûts et des valeurs communs.

Bien entendu, dans le contexte de notre société, le tatouage perd une part importante de son caractère sacré. Il n'y est plus projeté les mêmes croyances. Mais le mystère que les motifs ethniques portent en nimbe donne accès à un aperçu de celles-ci. Et si notre perception d'elles ne peut qu'être brouillée, il s'opère tout de même une ouverture, une tentative de relation. Souvent, on constate que les individus se tournant vers ce type de motifs recherchent une certaine idée de protection, de rites devenus quasi-absents dans notre société. Ainsi, nombreux sont ceux qui attribuent à leur tatouage un rôle protecteur, pour eux-mêmes ou pour leurs proches. Pour Aloïs Hahn, « les tatouages sont les signes physiques de la transcendance spirituelle. Celui qui est stigmatisé de cette façon vit ainsi dans un double corps : un corps naturel mortel et un corps surnaturel et spirituel<sup>114</sup> ». Une partie des tatouages ethniques évoquent des spiritualités souvent étrangères à celui qui les portent. Dans de nombreux cas, ils se présentent comme la matérialisation d'un désir inassouvi de spiritualité. Les tatoués que j'ai interviewés étaient rarement engagés dans un chemin spirituel précis. Peu m'ont dit adhérer à une doctrine religieuse quelle qu'elle soit. Mais beaucoup m'ont fait part de leur besoin de se rapprocher de systèmes de croyances sans cependant y adhérer. Tout se passe alors comme s'il était possible de puiser dans leur poésie sans avoir à s'interroger sur leur légitimité.

Mais recourir à des cultures autres est aussi un moyen de trouver ses propres repères. Jean-Paul, que nous avons cité plus tôt, a toujours été fasciné par les cultures amérindiennes. « *Avant d'être tatoué, dit-il, j'ai rencontré beaucoup de Nations du Canada. J'ai rencontré les Algonkins, les Iroquois... J'ai fait partie d'une association militant pour la défense des droits des Indiens d'Amérique. J'ai des ancêtres algonkins. Alors, par rapport à mon histoire, il fallait que j'aie au Canada. Au premier voyage, j'ai rencontré les Iroquois. Puis j'ai fait d'autres voyages et j'ai rencontré d'autres Nations. La symbolique de mon tatouage est iroquoise. C'était très important pour moi. Mais le graphisme est d'inspiration maorie. Parce que c'était la spécialité de ma tatoueuse. C'est elle qui me l'a demandé. Elle*

---

<sup>114</sup> Hahn A., « Ecrire sur soi-même, s'écrire soi-même : le tatouage », *Sociétés et Représentations*, 2, « Le corps à l'épreuve », CREDHESS, avril 1996, p. 40.

*m'a dit : 'Ecoute, j'aimerais faire quelque chose : mélanger les peuples' ». Si Jean-Paul a des origines algonkiennes, c'est dans les Iroquois qu'il s'est reconnu. Il dit les considérer comme ses frères et compte parmi eux des amis très proches avec qui il entretient des échanges réguliers. Sa tatoueuse officie chez elle ou dans des concerts de rock. Jean-Paul accorde une importance particulière aux rencontres amicales qu'il peut faire. Pour lui, il fallait que ce soit elle qui le tatoue. Il a alors accepté son idée de « mélanger les peuples », de les faire se rencontrer à travers ce tatouage devenant ainsi unique. Jean-Paul exprime une personnalité multiple dont il est fier. Dans son tatouage se mélangent alors ses origines réelles, son histoire personnelle et les valeurs puisées dans des cultures qu'il admire. Dans le cas de Jean-Paul, le tatouage illustre parfaitement l'idée selon laquelle rencontrer l'Autre permet de se construire soi, de trouver son chemin propre et d'y avancer pour un temps accompagné de guides. Ses tatouages illustrent l'énergie bouillonnante qu'il dit avoir en lui, son intérêt pour la diversité du Monde. Bien que Jean-Paul se sente parfaitement intégré dans son époque et que son mode de vie lui convienne, les valeurs amérindiennes sont pour lui essentielles et il dit s'efforcer de les appliquer à sa vie quotidienne. « *En même temps, dit-il, je ne mets pas les Indiens sur un piédestal. Y avait des cons aussi chez eux ! C'étaient des gens belliqueux etc. C'étaient des êtres humains, déjà ! Avant tout ! Il faut bien le reconnaître. Je ne saurais pas expliquer vraiment pourquoi ils m'ont toujours fasciné... Peut-être que c'est justement, le fait qu'on ait mis très longtemps à les considérer comme humains, finalement... Parce que, du coup, c'est un peu comme s'ils habitaient un autre monde que le nôtre, un Monde plus authentique... Et puis on leur a pris. Mais, en même temps, ça me met hors de moi l'idée qu'on se fait de l'Indien, amoureux de la nature et tout... Les Iroquois avaient des esclaves, les Incas pratiquaient le sacrifice humain... C'était pas drôle tous les jours ! Faut arrêter de voir juste le bel Indien avec ses plumes et ses cheveux longs... Je crois que quand j'étais enfant, ce qui m'attirait chez eux c'était la liberté. Maintenant, c'est la révolte, la souffrance... C'est pas toujours facile de lutter pour exister, chez nous, pour crier qui on est. Mais eux, dans le fond, on ne leur permet même pas d'essayer ».* Comme le souligne Jean-Paul, le fait que les peuples « primitifs » n'aient d'abord pas été considérés comme véritablement humains participe à les placer dans un entre-deux-mondes autorisant les fantasmes et les approximations. A travers les récits des explorateurs, les théories évolutionnistes etc., l'Occident les a placés d'emblée dans un univers fictif. Les légendes de ces peuples, leur histoire comme leur réalité n'ont pu alors que leur échapper. C'est souvent dans ce premier regard, celui d'un spectacle imaginaire, que l'Occident continue d'enfermer les sociétés traditionnelles. Cependant, c'est peut-être également l'une des raisons expliquant que tant de jeunes Occidentaux se reconnaissent en eux. Comme s'ils étaient les souvenirs lointains de paradis perdus, de paradis arrachés, auxquels les jeunes auraient besoin de croire.*

« Aujourd'hui, explique David Le Breton, dans une société où les individus peinent à se reconnaître, le sentiment d'être des 'primitifs' de l'intérieur est valorisant. Etre rejeté par ceux que l'on rejette soi-même avec défiance est un signe favorable. La distance prise avec les valeurs marchandes, le souci de se forger une apparence, la critique menée contre les conditions d'existence incitent à rejoindre ceux qui de longue date refusent la vision du monde occidentale, les soi-disant 'primitifs', ces hommes du 'primal', c'est-à-dire de l'authenticité<sup>115</sup> ». Lorsque l'on choisit de se faire tatouer un motif ethnique, on dit effectivement sa supposée différence. Pour se trouver soi, il faut chercher ailleurs, observer l'Autre. Selon de nombreux « tatoués ethniques », les signes d'authenticité sont difficiles à trouver dans l'univers dans lequel ils ont été éduqués. Se chercher dans l'Autre et dans l'Ailleurs, c'est élargir le champ des possibles pour se trouver soi, dans sa multiplicité, bien que, nous l'avons vu, il paraît impossible, alors, d'éviter les approximations et les fantasmes. Ce que l'on recherche dans l'Autre, alors, ça n'est peut-être pas l'Autre lui-même, mais l'idée que l'on se fait de lui. C'est dans cet Autre idéalisé, dans son *opacité*, que l'on trouve alors des bribes de soi.

Selon Lévi-Strauss, « pour parvenir à s'accepter dans les autres, but que l'ethnologue assigne à la connaissance de l'homme, il faut d'abord se refuser en soi<sup>116</sup> ». Dans le cas des tatouages ethniques, la démarche semble être la même. Il y a parfois, dans la reconnaissance de l'Autre et de ses différences, l'idée d'un manque dans ce que l'éducation socioculturelle a apporté, jusqu'à présent, à l'individu désireux de se faire tatouer. Ou bien, comme nous l'avons évoqué plus tôt au sujet de David P., catholique mais adepte des philosophies asiatiques, un besoin de trouver d'autres formulations de vérités et de valeurs dans lesquelles on se reconnaît. Se trouver soi dans l'Autre, c'est combiner le proche et le lointain, l'étranger et le familier, afin de déterminer de manière plus claire et plus personnelle le chemin que l'on se propose de suivre. D'autant que, souvent, le tatouage intervient à un moment particulier du récit personnel. « *Lorsque je me suis fait tatouer, explique Hélène, j'avais 24 ans. A ce moment-là, je venais de finir mes études et je cherchais du boulot depuis pas mal de temps... J'avais beaucoup de questionnements, à ce moment-là, beaucoup d'incertitudes, de doutes... Le tatouage, c'était quelque chose de concret. Et le style tribal me paraissait pouvoir répondre à cela. Il y a dans ces motifs l'idée de quelque chose de fiable, de*

---

<sup>115</sup> Le Breton D., *Signes d'identité – Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002, p. 199.

<sup>116</sup> Lévi-Strauss C., *Anthropologie structurale 2*, chapitre II, Plon, 1962. Extrait publié dans *Claude Lévi-Strauss – L'esprit des mythes, Le Monde*, hors-série, 2010, p. 40.

stable, de sûr... Une idée d'universalité et de cohérence de notre monde. J'avais besoin de croire en cela. Je crois que ça m'a rassurée. Et quand je le regarde, je suis fière d'avoir fini par y voir plus clair, d'avoir réussi à me construire une vie stable et heureuse ». La poésie du sauvage véhicule des valeurs et des croyances que notre imaginaire espère universelles et primordiales. Ainsi, sans doute, répond-t-elle plus aisément aux inquiétudes de notre temps.

Face à la multiplicité du Monde, il paraît aujourd'hui difficile de parler d'identité. Dans *Je, nous et les Autres*, François Laplantine fait une critique virulente de ce concept. « L'identité, explique-t-il, est devenue aujourd'hui un slogan brandi comme un totem ou répété d'une manière compulsive comme une évidence paraissant avoir résolu ce qui précisément pose problème : son contenu, ses contours, sa possibilité même<sup>117</sup> ». « La tentation différentialiste, ajoute-t-il, procède d'une exigence de pureté et de purification (ethnique, linguistique, scientifique) qui ne supporte pas le mélange et le métissage, la contradiction et le changement. Elle cherche à isoler des phénomènes à l'état pur, non métissés, par exemple purement biologiques, purement psychologiques, purement économiques. Cette conception soustractive de l'identité, qui conduit à la négation du caractère composé, composite et polyphonique des êtres et des cultures, est construite à partir d'une fonction mutilante : celle de l'individu qui pour rester 'correct' se devrait de résorber sa duplicité, sa triplicité, etc., de la société qui ne serait qu'elle-même, de l'Espagne par exemple qui aurait tout oublié de sa mémoire juive et musulmane, de la France qui ne devrait rien savoir de ses composantes italienne, polonaise, arménienne ...<sup>118</sup> ». Aujourd'hui, les jeunes générations semblent moins soucieuses de déterminer une identité figée. De plus en plus de jeunes se tournent vers l'Autre et vers l'Ailleurs afin d'enrichir leur sentiment d'être soi dans l'immensité du Monde. Bien qu'il soit difficile de se passer du terme d' « identité » comme le souhaiterait Laplantine, celui-ci paraît en effet être limitant. Le métissage, la créolisation, l'ouverture à la diversité du Monde sont à présent les signes d'une possible identité multiple, en perpétuel mouvement autour de bases que l'on espère solides. Les tatouages ethniques en sont l'illustration. D'autant qu'ils évoquent de manière assez claire un pas fait en direction de l'Autre et de l'Ailleurs dans lesquels on se reconnaît sans pourtant les connaître véritablement. Ils seraient une manière de s'affirmer comme individu libre et multiple, refusant de se plier aux codes que l'identité « légitime » serait censée imposer.

---

<sup>117</sup> Laplantine F., *Je, nous et les autres*, Paris, Poche, Le Pommier, 2010, p. 19.

<sup>118</sup> Laplantine F., *Ibid.*, p. 50.

En choisissant de se faire tatouer des motifs ethniques, nombre de jeunes Occidentaux tentent ainsi de recourir à d'autres références. Peut-être s'agit-il d'un goût pour la nouveauté ? Dans la plupart des cas, il semble au contraire que cela corresponde à un besoin d'authenticité, ainsi qu'à un besoin d'explorer les limites du sentiment d'être soi. L'Autre se présente alors comme un miroir dans lequel il serait possible de se découvrir soi-même, à la fois semblable et différent. Les emprunts culturels relevant de la poésie du sauvage autorisent à explorer le Monde dans sa diversité, d'élargir le champ des possibles, afin de se dessiner une identité non imposée mais souple et choisie. L'image que l'on se fait de l'Autre, parfois, permet de déceler en soi des valeurs, des aspirations et des croyances qui, bien que souvent déjà présentes en soi, ne nous apparaissent pas nécessairement de manière aussi claire. Le répertoire iconographique du « sauvage » se présente, dans de nombreux cas, comme une source dans laquelle il est possible de puiser sans craindre de se perdre soi.

#### 4. Tatouages et voyages

Voyager à l'étranger est un moyen d'être confronté à l'étrangeté de l'Autre, de corriger ses propres vues et de prendre conscience qu'il existe ailleurs d'autres vérités que la sienne. Cela revient alors, en un sens, à « tenter une expérience des limites, atteindre la frontière où commence et s'achève ma différence<sup>119</sup> ». Les repères rassurants qui structurent la société d'origine du voyageur se trouvent brouillés et, par voie de conséquence, mis en doute. Il devient spectateur d'un monde imprévisible, parfois inquiétant, lui donnant l'impression de l'anomie<sup>120</sup>. L'idée que le touriste occidental se fait de l'Ailleurs est souvent approximative et schématisée (mais comment pourrait-elle ne pas l'être ?). Lorsqu'il se rend lui-même sur des terres qu'il ne connaît encore que de façon indirecte, il se trouve déstabilisé. La barrière de la langue, quand elle existe, rend les univers conceptuels d'autant plus difficiles à faire coïncider. Mais c'est l'occasion pour lui de faire l'expérience du lointain,

<sup>119</sup> Toumson R., « L'indicible et l'invisible », in *Vers une esthétique du métissage ?*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 35-36.

<sup>120</sup> Maffesoli M. *Le Voyage ou la conquête des mondes*, Paris, Editions Dervy, 2003, p. 16.



d'avoir la sensation rassurante de « voir de ses propres yeux », l'occasion aussi de s'approprier de nouvelles formes, de nouvelles couleurs, de nouveaux usages, pour, sinon les reproduire, au moins mieux les maîtriser.

Le voyage, alors, apparaît comme apogée de l'expérience de l'altérité, bien que l'Autre soit également présent dans le cadre, plus quotidien, de la vie courante. Qu'il soit autre par ses origines, son mode de vie ou ses convictions, c'est par contact avec lui que je peux me construire moi, choisir mes valeurs, accepter les siennes et prendre connaissance de la diversité du Monde. L'expérience de soi, en effet, est toujours liée à une expérience de l'Autre ; l'identification va de pair avec la différenciation. Identité et altérité sont liées dans un rapport dialectique. En faire l'expérience revient à se demander où s'arrête le moi, où commence l'Autre. Les tatouages ethniques interrogent ces limites : est-il légitime d'emprunter à d'autres des caractères que l'on ne comprend pas réellement ?

On constate que, dans de nombreux cas, le recours aux motifs ethniques correspond à une expérience de vie à l'étranger. Que le tatouage soit exécuté sur place, avant ou bien après le départ, il semble que celui-ci soit l'un des éléments d'un processus plus vaste. Alexandre, qui est parti, d'une manière assez spontanée, vivre un an en Australie, explique qu'il a ressenti le besoin de quitter ses attaches, ses habitudes, son travail, afin de se retrouver face à lui-même. C'est en Australie qu'il s'est fait tatouer un idéogramme chinois faisant à la fois référence à ses origines asiatiques et au bien-être ressenti lorsqu'il était en Australie. *« Ce voyage m'a énormément marqué, explique-t-il. Je voulais vraiment immortaliser ce moment. Le tatouage m'a paru être un bon moyen pour ça. Quand je le regarde, je repense à tout ce que j'ai vécu là-bas. L'Australie, j'y pense au moins quatre ou cinq fois par jour alors que cela fait déjà quatre ans que je suis rentré. Je n'y pense pas tout le temps, à mon tatouage. J'y suis habitué. Mais quand je me vois dans le miroir, quand je me brosse les dents, par exemple, je pense à l'état dans lequel j'étais quand j'étais en Australie. Cet état, j'aimerais le connaître tout le temps... Je me sentais à ma place. Je me sentais serein »*. De nombreux jeunes éprouvent en effet le besoin, pour se sentir véritablement adultes, de quitter leurs attaches, leur famille, leurs amis, leur quotidien. Ce faisant, ils explorent leurs limites, découvrent leurs capacités d'adaptation, expérimentent d'autres manières de vivre... *« Souvent, il y a quelques années, je ressentais le besoin de partir n'importe où. N'importe où ailleurs, explique Jérôme. Mon désir, c'était l'Inde. Je voulais prendre la route. Je voulais aller en Espagne, puis en Afrique... Ne pas faire demi-tour, se débrouiller, come ça... Pour fuir les conditions sociales qui t'empêchent d'être qui tu es »*. Dans de nombreux cas, on constate un besoin de se libérer des contraintes pour trouver le

chemin de son évolution. Il s'agit de se détacher des attentes des parents, des liens qui n'ont plus lieu d'être... Pour se sentir devenir adultes, certains jeunes éprouvent le désir de tout quitter, comme un défi lancé à soi-même et qui prouverait que l'on est capable de vivre sans appui, que l'on est en paix avec soi-même et maître de son existence. Dans ces cas-là, les tatouages ethniques se présentent comme une preuve que le défi a été relevé. Ou bien encore qu'il le sera un jour.

Christophe D. a effectué, lui, un séjour d'une année en Nouvelle-Zélande. *« C'est là-bas que je me suis fait tatouer, explique-t-il. Avant ça, je n'avais jamais ressenti l'envie de me faire tatouer. Ce qui m'a poussé à le faire, c'est la découverte de la culture maorie, son histoire.... Je suis parti sans connaître personne et en parlant à peine anglais. C'était comme un nouveau départ, pour moi. Et j'ai voulu l'immortaliser »*. Depuis, Christophe a pris goût au voyage. Bien que sa famille et ses amis lui manquent souvent, il dit avoir beaucoup de mal à accepter l'idée de revenir s'installer définitivement en France. *« C'est l'envie de découvrir de nouveaux pays, de nouvelles cultures qui me pousse à voyager. Et je me sens surtout attiré par les contrées lointaines, sans doute parce que le dépaysement est plus grand. Et puis je profite d'être célibataire et de ne pas avoir de contraintes familiales pour le faire. Après, ce sera plus difficile. Mon expérience en Nouvelle-Zélande m'a donné le goût des grands espaces, du contact avec la nature. Je trouve que ce sont des choses qu'on trouve difficilement en Europe. Je suis très fier de mes racines et je ne renie pas la France, loin de là ! Mais je me dis qu'on n'a qu'une vie et qu'elle peut très bien s'arrêter demain. Alors je ne veux pas avoir de regrets. Je vis pleinement mes rêves et cette vie de nomade. J'ai besoin d'aller à la rencontre des gens. Car c'est aussi grâce aux autres que j'avance et que j'écris tous les jours une nouvelle page du livre de ma vie »*. A travers le voyage, on ne fait pas que quitter ses attaches : on en crée de nouvelles. Cependant, celles-ci ne portent pas le poids du danger, ni le risque de l'abandon. Lorsqu'on est contraint de bâtir une « nouvelle vie » ailleurs, on n'a pas d'autre choix que d'aller à la rencontre des autres. Les relations, souvent, se tissent plus rapidement que lorsque celles-ci se font dans un contexte habituel et quotidien. Il y a également là l'idée d'un engagement moins effrayant. Car on sait que, si belles que soient ces rencontres, elles ne s'inscrivent que rarement dans la durée.

Soizic porte sur la cheville une représentation réaliste d'un gecko, animal qu'elle a découvert lors d'un voyage à l'Île Maurice qui l'a profondément marquée. *« Moi, j'ai beaucoup déménagé, dans mon enfance, en France et à l'étranger, raconte-t-elle. Donc je ne rêve pas, comme beaucoup, d'aller vivre un an au loin. Je sais ce que c'est. Mais j'ai quand même gardé le goût des voyages. Je pars le plus souvent possible. Ce que j'aime, c'est aller*

à la rencontre des autres cultures, parler avec les gens... le métier que j'aurais rêvé faire, c'est celui d'Antoine de Maximy, 'J'irai dormir chez vous' ! J'ai voulu le faire, à l'Île Maurice, mais j'ose pas... Faudrait que j'ose. Moi, ce qui m'intéresse, c'est parler avec les gens, plus que les paysages. Ils n'ont pas la même vision du monde, ils n'ont pas les mêmes moyens... Alors que je m'extasie rarement devant la beauté de la nature. Je trouve que partir loin, ça remet les pieds sur terre, par rapport à la superficialité, au stress... Je trouve que tu relativises. Et ça fait du bien. Dans les pays où y a pas beaucoup de thunes, les gens ont parfois l'air beaucoup moins malheureux... Ca m'intrigue, ce sourire ! Cette joie de vivre ! On connaît pas ça, chez nous... en Guadeloupe, les gens chantent dans le bus quand ils vont au travail ! Ils se mettent dans le couloir, au milieu, et puis c'est normal... Personne ne les regarde. Nous, on se regarde trop. Eux, j'ai l'impression qu'ils se prennent pas la tête avec le regard des autres ». Bien entendu, la vision que l'on se fait de l'Autre et de son mode de vie ne peut qu'être faussée lorsque l'expérience de vie n'excède pas quelques mois, voire quelques années. On retrouve dans de nombreux témoignages de « tatoués ethniques » cette idée selon laquelle l'herbe serait plus verte ailleurs. Souvent, il ne semble pas s'opérer de distinction entre les différents peuples, à partir du moment où ils habitent au loin. Cependant, ces expériences à l'étranger permettent, comme le dit Soizic, de « relativiser ». Face au bonheur et à la douceur de vivre apparente des habitants, nombre des contraintes occidentales paraissent dérisoires. Pourtant, comme chacun sait, une bonne part de ces populations, particulièrement les plus défavorisées, imaginent, elles, que la vie rêvée se trouve en Occident. Ceci est parfaitement illustré dans un film de Khyentse Norbu Rimpoche, *Voyageurs et magiciens*, dont l'action se déroule au Bhoutan, pays célèbre pour son concept de Bonheur National Brut. A la différence des autres pays du monde qui se basent sur la valeur du Produit National Brut pour mesurer le niveau de richesse des citoyens, le Bhoutan mesure, lui, le niveau de bonheur de ses habitants en fonction de différents critères. Devant le film de Khyentse Norbu Rimpoche, le spectateur est rapidement émerveillé par les paysages grandioses et la douceur de vivre qu'il semble y régner. Mais très vite il découvre que le héros, Dondup, jeune fonctionnaire d'un petit village des montagnes et passionné de rock américain qu'il écoute grâce à un vieux magnétophone, n'a qu'un rêve : quitter le Bhoutan pour faire fortune aux Etats-Unis., en commençant par « cueillir des pommes », suppose-t-il. Ce récit, illustré par une fable parallèle, est une réflexion sur la quête du bonheur. Si le voyage permet de s'ouvrir à la diversité du Monde, il ne permet pas nécessairement de trouver une propre et durable définition du bonheur. Ou alors que d'une manière éphémère.

Anne-Isabelle est partie vivre quelques temps en Nouvelle-Zélande. « *Je cherchais l'aventure, ni trop loin de ma culture ni trop près de la France*, explique-t-elle. *Alors j'ai choisi la Nouvelle-Zélande. Il fallait que je quitte l'école où je m'ennuyais. Je savais que, là-bas, la vie était douce et que les gens vivaient en harmonie avec la nature. Et puis aussi qu'ils étaient très cools, contrairement à ici ! J'ai rencontré des tas de gens, et surtout des gens avec qui je n'aurais jamais pensé tisser des liens aussi forts. Mes plus belles rencontres sont celles d'une Vietnamiennne et d'un Sri Lankais, deux nationalités et cultures auxquelles j'étais indifférente avant de partir. Là-bas, j'ai découvert la différence, le respect... Et puis aussi le lâcher-prise total !* ». Dans le cas d'Anne-Isabelle, l'expérience se présente comme un rêve dont elle aurait eu besoin pour réapprendre à aimer son quotidien. Certainement a-t-elle ressenti le désir de croire à un monde meilleur que celui qu'elle se représentait jusque-là. Et elle a souhaité que son corps porte la marque de cette joie de vivre retrouvée en Nouvelle-Zélande. « *Quand tu te fais tatouer en Polynésie, par exemple, ton tatouage c'est comme un album géant de photos de vacances*, explique Sylvain, tatoueur à Paris. *Tu peux rapporter des films, des photos... Mais ton tatouage, quand tu le regarderas, tu ressentiras beaucoup plus ce que tu as vécu parce que c'est imprimé dans ta chair* ». Lorsqu'ils sont exécutés à l'occasion d'une expérience de vie à l'étranger, les tatouages ethniques se présentent comme la marque indélébile du passage à une nouvelle étape de la vie, d'un défi fixé à soi-même et que l'on est parvenu à relever. Ils correspondent également à un certain fantasme qui aide parfois à affronter les aspects contraignants de ce que l'on pourrait appeler « sa vraie vie ».

Mais souvent, on constate tout de même que la découverte de l'Ailleurs conserve une part d'objectivité. « *Mon expérience au Chili, c'est la concrétisation d'un rêve d'enfant*, explique Christophe B. *Aujourd'hui, c'est une expérience passée. Parce que je sais qu'il faut relativiser. Ça ne me conviendrait sûrement pas. Quand tu arrives là-bas, c'est tout beau, tout nouveau... T'es dans un contexte étudiant donc forcément t'es tranquille, tu fais la fête... Aujourd'hui, j'aimerais clairement pas être à la place d'un Chilien. Etre européen au Chili, c'est bien. Etre chilien là-bas, c'est vraiment la galère. Au Chili, la plupart des jeunes de mon âge ont connu la dictature. Ils se battent vraiment pour leur démocratie. Ils sont impliqués. La démocratie, ils savent très bien ce que ça veut dire... Pas comme nous ! Quand un jeune te parle de mai 68, ça fait sourire... La première fois que j'ai dit à un Chilien que j'avais fait tout son pays, il m'a répondu que j'avais de la chance, que lui n'était jamais sorti à plus de 100 kilomètres autour de chez lui... C'est là que tu te rends compte que toi, Européen, tu as de la chance. Tu relativises. Quand tu vois qu'ici les gens font la gueule dès que le métro a cinq minutes de retard...* ». Il y a bien là l'idée d'une utopie, d'un monde idéal dont, en devenant adulte, on aurait besoin de croire pour, ensuite, en discuter l'existence réelle afin de mieux

vivre son quotidien. Il s'agit de comparer, de puiser dans des sources différentes, non pour continuer de croire que l'herbe est plus verte ailleurs mais pour, en quelque sorte, voir plus aisément les différentes nuances de vert que le Monde propose.

Depuis quelques années, le marché du tourisme a pris une ampleur considérable. Il n'est plus réservé aux plus fortunés. On trouve, alors, sur internet, une multitude de sites consacrés aux voyages « dégriffés », offrant des tarifs défiant toute concurrence ; les affiches publicitaires, partout, invitent au voyage, au dépaysement garanti. Peut-être apparaît-il, en filigrane, l'empreinte persistante des chroniques de voyage et des romans feuilletons de la fin du dix-neuvième siècle, qui rapportaient des « rêves d'Afrique avec paysages monumentaux, cascades et lacs incontournables, animaux extraordinairement dangereux et cruels et bien sûr 'sauvages' couverts de plumes, le corps nu, affamés de chair humaine<sup>121</sup> ». Si l'image véhiculée de l'Ailleurs est un peu moins caricaturale qu'autrefois, il reste qu'il s'agit encore, le plus souvent, d'évoquer le « sauvage ». Le stéréotype d'un Ailleurs modifié par le regard que l'Occident porte sur lui s'étend jusqu'à ses propres terres. Les sculpteurs africains, par exemple, sur les marchés, s'emploient alors à façonner des objets conformes à l'idée que l'on se fait d'un art africain traditionnel et authentique. Faire « sauvage », tel semble bien être le souci de ce que l'on rapporte à la « tendance ethnique ». On vante, par exemple, la « déco ethnique très réussie » d'un village de vacances en Côte d'Ivoire... Les agences de voyage proposent, quant à elles, des circuits en pays Dogon « avec danse des masques (en option)<sup>122</sup> ». On assiste, dans ce cas, à une sorte de renouveau dans les rites eux-mêmes, aussi la question n'est-elle pas de déterminer si le phénomène est négatif ou non. Mais cette folklorisation des rites, africains dans ce cas précis, et peut-être des rites occidentaux également, demeure, voire s'amplifie. Il ne s'agit sans doute pas d'une réponse automatique à la demande mais d'une évolution, de l'adaptation aux variations qu'engendrent les rencontres.

Le tourisme ne semble donc pas s'être détaché de ce fantasme ancien qu'est celui de la quête d'un paradis perdu. Mais ne sommes-nous pas désormais face à une sorte d'ethnique aseptisé, satisfaisant notre goût (raisonné) pour une aventure sans réels dangers ? Pour les Condottieri de la Renaissance, le voyage était synonyme de la conquête

---

<sup>121</sup> Chalaye S., « L'imaginaire colonial et la scène : corps et décors d'une Afrique fantasma », *Africultures*, novembre 2002, p. 7.

<sup>122</sup> Brochure de l'agence Afric Trans Services, Bamako, Mali, 2004.

d'un monde<sup>123</sup>. Voyager à l'étranger, pour l'Occidental d'aujourd'hui, n'est-il pas un moyen abordable de « conquérir des terres nouvelles » ? Et, de la même façon, les objets-souvenirs qu'il rapporte de manière quasi-systématique de chacun de ses voyages (et qu'il trouve en abondance dans des boutiques spécialement conçues à cet effet), ne pourraient-ils pas être considérés comme des sortes de « trophées », preuve de son passage ? Dans un monde où tout a déjà été exploré, sans doute ne reste-t-il plus que l'illusion, le fantasme d'un Eldorado perdu dont on sait pourtant, au fond de soi, qu'on ne le retrouvera pas. Collecter des objets provenant d'ailleurs et leur insuffler l'idée de voyage...N'est-ce pas là la vocation de ces objets-souvenirs, que l'on rapporte ou reçoit de ses proches ? Ne serait-ce pas un moyen de rendre matérielle une conquête qui n'est plus guère qu'illusion ?

Dans le cas des tatouages, la problématique semble être un peu différente, particulièrement lorsqu'ils sont à mettre en relation avec une expérience de vie à l'étranger. Car le tatouage conserve une importante dimension personnelle. Certes, il s'agit parfois de graver sur sa peau un motif « typique », mais il s'agit surtout de marquer une expérience, celle de la découverte concrète d'une autre culture, bien que sa matérialisation prenne parfois la forme d'un « cliché ». Parfois, c'est d'ailleurs l'intérêt pour une culture autre qui pousse au tatouage puis, dans un second temps, au voyage. Philippe, par exemple, porte de nombreux tatouages japonais. « *J'ai toujours été passionné par ce pays et cette culture, dit-il. Bien que je n'y sois pas encore allé, je me reconnais dans ses symboles. Ils reflètent mon état d'esprit, ils me correspondent. Mes tatouages n'ont rien à voir avec un effet de mode. Je souhaite vraiment me rendre un jour au Japon, pour voir de mes yeux ce pays qui me fait tant rêver* ». Lorsqu'il s'agit de tatouages ethniques, on constate fréquemment un lien entre voyages réels et voyages symboliques, un lien entre le chemin que l'on parcourt, au sens propre, pour découvrir le monde et celui que l'on parcourt, au sens figuré, pour se découvrir soi.

L'un des ouvrages de John Irving, *Je te retrouverai*, relate l'histoire d'Alice, fille de tatoueur devenue tatoueuse elle-même, partant à la recherche de son ancien compagnon avec lequel elle a eu un fils. Tout au long du roman, elle parcourt le monde, de studios de tatouage en studios de tatouage, en quête d'indices qui lui indiqueraient où poursuivre son périple. Le jeune homme, adepte de tatouage et organiste, parcourt en effet lui aussi le monde afin de se faire tatouer le corps entier de partitions exécutées par les professionnels les plus célèbres. Dans ce roman de John Irving, ce lien entre tatouage, voyage et quête de soi est judicieusement illustré. Le tatouage se présente comme marque d'un chemin de vie, d'une évolution, ainsi que comme l'affirmation d'une passion, amoureuse pour Alice, et

---

<sup>123</sup> Maffesoli M., *Le Voyage ou la conquête des mondes*, Paris, Editions Dervy, 2003, p. 14.

musicale pour son compagnon. Le voyage, alors, fournit l'occasion de rencontres qui, finalement, aident à se trouver soi-même. « Montrez-moi un homme avec un tatouage et je vous montrerai un homme avec un passé intéressant », dit Jack London. Les tatouages, quels que soient les motifs représentés, s'inscrivent dans le récit personnel. Ils ne sont que rarement dénués de sens et sont, de toute façon, toujours liés à des étapes particulières de la vie. Les tatouages ethniques portent de plus en eux une part de la poésie du sauvage, une certaine idée de l'Ailleurs dans laquelle certains ressentent le besoin de puiser leurs repères. Lorsque le tatouage est lié au voyage, et particulièrement à une expérience de vie dans des contrées lointaines, ce sont généralement ce type de motifs qui sont choisis, parce que, portant en eux des éléments de cette poésie du sauvage, ils autorisent à mêler sources authentiques et interprétations personnelles et permettent alors d'affirmer sa multiplicité ainsi que son intérêt pour la diversité du Monde.

## 5. Un certain mystère

Les tatouages ethniques, nous l'avons vu, sont souvent liés à un goût pour le voyage. Parfois, il s'agit de voyages immobiles, de rêves d'Ailleurs. Dans d'autres cas, les désirs de voyages sont réalisés. Mais, à chaque fois, les motifs tirés du répertoire sauvage évoquent un certain mystère, que la marque ait été exécutée au loin ou non. Selon Philippe Ricaud, le site touristique est devenu un Ailleurs postmoderne. « Dans le choix de la destination, précise-t-il, l'imaginaire est prépondérant. Cet imaginaire est alimenté par de grandes figures du voyage (Kerouac, Segalen, Loti et bien d'autres) et par des récits plus ou moins fictionnels. Si bien qu'avant de se rendre sur place, le candidat touriste a déjà la tête saturée d'images et le cœur chargé d'attentes. Les îles ont de tout temps joui d'une grande cote. Ce n'est pas par hasard si on les associe souvent à l'idée qu'on se fait du paradis terrestre. Le voyageur reste un grand rêveur : il rêve d'un Ailleurs offrant la possibilité d'une autre vie. Même si ce n'est que pour un temps<sup>124</sup> ». Les signes tirés du répertoire iconographique de l'Ailleurs portent en

---

<sup>124</sup> Ricaud P., « Du paradis aux 'non-lieux' : panorama historique de l'Ailleurs », in *Des cultures et des hommes – Clés anthropologiques pour la mondialisation*, sous la direction de Pascal Lardellier, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 40.

eux une part de ces projections, des attentes idéalisées du voyageur. L'Ailleurs attire, il intrigue, et ce de tout temps. Comme le souligne Philippe Ricaud, le mystère est encore plus grand lorsqu'il s'agit des îles, particulièrement les îles lointaines dont les affiches publicitaires nous proposent quotidiennement des images paradisiaques et sur lesquelles, suppose-t-on, la vie ne peut être que douce. L'Occidental de la postmodernité, et particulièrement le citadin, ne peut, finalement, que rêver d'un Ailleurs idéalisé, un Ailleurs susceptible de l'extraire à la routine de sa vie quotidienne. L'une des dimensions des motifs ethniques relève de cela : ils se présentent comme les artefacts, pourrait-on dire, de mondes lointains et idéaux. Ils seraient, en quelque sorte, une preuve de leur existence.

Mais le mystère se dégageant de ces motifs ethniques ne s'explique pas uniquement par leur origine géographique : il s'explique également par le fait que ceux-ci ne soient pas directement lisibles. « *Je n'aurais jamais pu me faire tatouer un dauphin ou un cœur, explique Eva qui porte un motif d'inspiration tribale dans le bas du dos. Je trouve ce genre de motifs sans intérêt et assez superficiel. Même si je reconnais que, mon tatouage, je le voulais surtout parce que je trouve ça joli, je voulais quand même qu'il ait un sens. Avoir un tatouage abstrait, ou en tout cas que personne ne peut déchiffrer, c'est aussi pouvoir garder un secret. Je ne voulais pas que tout le monde puisse lire mon tatouage. Je voulais quelque chose qui n'évoque rien aux autres. Je voulais pouvoir garder le mystère* ». Pour Eva, son tatouage représente « *la symbiose, la rencontre, la fusion, l'amour, l'amitié, l'explosion...* ». Le motif qu'elle a choisi étant un soleil, on peut supposer que le sens qu'elle attribue à son tatouage est tout à fait personnel, d'autant qu'Eva s'est fait tatouer très jeune, à l'âge de 16 ans, et que son regard sur lui a certainement changé depuis. Mais au moment du tatouage, déjà, Eva savait qu'elle désirait un motif mystérieux qui pourrait attirer le regard de l'Autre et l'inviter à la découvrir.

Pour David P., il était important de choisir, pour son premier tatouage, un motif ésotérique (un trigramme tiré du *Yi King*). « *Je me suis dit que l'esthétique viendrait sûrement après, pour mes tatouages suivants, explique-t-il. Pour l'instant, ça me plaît qu'on ne comprenne pas forcément ce que ça veut dire. Je ne l'ai pas fait dans l'idée d'embellir mon corps. A ce moment-là, ça correspondait vraiment à une quête spirituelle* ». Dans le cas de David, la démarche est clairement personnelle. Il a découvert, à son adolescence, d'autres spiritualités que celle dans laquelle il avait été élevé et considère que celles-ci l'ont aidé à bâtir les valeurs qui font aujourd'hui de lui un homme solide. L'ésotérisme, dans ce cas, renvoie à sa quête personnelle, à sa volonté d'évolution, sa volonté de passer sans crainte à l'âge adulte. Dans son cas, un autre type de motifs aurait difficilement pu remplir un tel rôle.



Le mystère du trigramme de David, déchiffrable uniquement par ceux qui maîtrisent les symboles et les enseignements du *Yi King*, est un message qu'il s'adresse à lui-même, une promesse de tenir ses engagements. Pour lui, alors, la portée aurait été amoindrie s'il avait choisi de se faire tatouer un motif plus accessible.

David B., quant à lui, porte le long de la colonne vertébrale une série de glyphes et d'inscriptions tirés du système de numération maya. Son tatouage, il l'a élaboré à la manière d'un code secret que personne ne pourrait déchiffrer. Il s'est inspiré, en effet, pour le dessiner, de diverses sources trouvées sur internet et a inventé un système graphique lui permettant de relater les événements d'une expérience de vie au Chili qui l'a profondément marqué. *« Dans un sens, dit-il, le tatouage maya c'était surtout pour faire quelque chose d'original. Ca me plaisait qu'il n'y ait que moi qui le comprenne. Enfin, moi et puis mon entourage, bien-sûr, ceux à qui j'aurais expliqué ce qu'il signifie. Mais si je m'étais intéressé à la culture chinoise, peut-être que je me serais fait tatouer une série d'idéogrammes chinois... Ou bien encore une inscription elfique ! Ce qui comptait, avant tout, c'était de trouver une idée de tatouage unique, qui me plairait visuellement, et que personne ne pourrait ni déchiffrer ni reproduire »*. Le caractère non déchiffrable des motifs ethniques permet à leur porteur d'attribuer une dimension encore plus personnelle à son acte. Le mystère qui les entoure les éloigne souvent d'une dimension purement esthétique. Et c'est ce que recherchent de nombreux adeptes de ce type de motifs.

Elisa, par exemple, s'est fait tatouer, entre les omoplates, une croix entourée d'un chapelet formant la lettre « G », initiale du prénom de son frère décédé il y a une dizaine d'années. Elisa est d'origine portugaise, de tradition catholique. Elle n'adhère cependant pas à la religion que lui ont transmise ses parents. C'est en ce sens que son tatouage s'apparente, pour elle, à un motif ethnique. La croix est l'un des signes tirés de ce qui a été son « ethnie » mais elle ne lui attribue pas entièrement le sens que lui attribue la religion catholique. *« Je ne suis pas pratiquante, explique-t-elle, et je reste sceptique quant à l'existence d'un quelconque dieu ou autre. Cette croix représente simplement une vision de la religion à laquelle j'aime croire, un peu comme à une histoire en fait : mon frère est un petit ange qui est monté au ciel... Mon tatouage, c'est un peu comme un secret. Je ne révèle pas facilement sa signification aux autres. Et puis comme la lettre « G » ne saute pas aux yeux, on pourrait croire à une simple croix chrétienne en rapport avec la religion »*. Dans ce cas, le fait de choisir un motif « codé », non lisible sans explications, permet de renforcer la signification que l'individu attribue à son tatouage. Il est un message adressé à soi-même et qui ne nécessite aucunement d'être partagé. C'est également la volonté de Vivien, que nous

avons déjà évoqué et qui porte sur l'omoplate les mots « *Sea, Sex and Sun* » traduits en japonais. Ces mots sont en réalité un hommage secret à son oncle décédé. Car il raconte qu'ils aimait chanter cette chanson de Gainsbourg ensemble. C'est ce souvenir de son oncle qu'il a choisi de garder jusqu'au bout de sa vie en le gravant dans sa chair. Dans le cas de Vivien, le secret est gardé d'une autre manière : lorsqu'il traduit son tatouage, en effet, on croit souvent à une plaisanterie qui fait sourire, à un tatouage original qui le fait passer pour un individu joyeux aimant profiter des bonnes choses. Pour lui, cependant, ce tatouage est le plus important de tous ceux qu'il porte. Mais il est primordial pour lui d'en conserver le mystère.

Les motifs ethniques, indéniablement, s'entourent de mystère. Même lorsque l'on se penche sur leurs significations originelles, certains de leurs sens, nécessairement, nous échappent. Ils se présentent donc comme un moyen efficace de s'adresser un message à soi-même, en prétextant parfois d'autres significations lorsque la curiosité des autres est attisée. Lorsqu'il s'agit d'idéogrammes, de calligraphies ou encore de motifs abstraits (polynésiens, par exemple), les tatouages ethniques revêtent un statut intermédiaire entre image et langage. Thomas, d'origine vietnamienne, et qui porte sur le corps de nombreux signes asiatiques, se dit porté par cette idée. *« Je sais que je me ferai encore tatouer, dit-il, parce que le tatouage, c'est comme une drogue. Mais je sais que je voudrai jamais aucune représentation humaine ni aucun lettrage. C'est pour ça que les motifs ethniques me conviennent bien. Ils sont à la fois esthétiques et pleins de sens. Pour moi, la lecture, c'est une prison. J'ai toujours pensé ça depuis l'enfance. A partir du moment où on sait lire, on ne peut plus s'empêcher de lire tout ce qu'il y a autour de nous : les panneaux, les publicités, et tout ça. On ne peut plus voir les lettres pour ce qu'elles sont. A moins que leur typographie soit très originale, on ne remarque pas leur forme, leurs courbes, leur beauté. On est trop habitué. C'est pour ça que, jamais, je ne me ferai tatouer une inscription en français par exemple. Parce qu'il n'y aurait plus ni esthétique ni mystère »*. Les motifs ethniques permettent en effet de se détacher d'un sens qui, trop aisément lisible, risquerait de s'éloigner du mystère relevant de la poétique du sauvage. Bien entendu, choisir un motif issu de la culture occidentale, une représentation réaliste ou encore une inscription en français ou en anglais, par exemple, n'empêche en rien d'attribuer à la marque une dimension secrète. Cependant, dans le cas des motifs ethniques, le mystère apparaît de manière plus évidente. Ils attirent les questions, éveillent la curiosité... Et il n'est pas rare que, comme nous venons de l'évoquer, le porteur de la marque ne choisisse de révéler sa véritable signification qu'aux personnes de son entourage proche. Marc, par exemple, s'est récemment fait tatouer une coquille Saint-Jacques accompagnée d'une croix. Il s'agit d'une promesse faite à lui-même et

à ses proches de faire, dans peu de temps, un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Sur le coude, il porte un chrisme, symbole des premiers chrétiens. Non directement lisibles, ses tatouages sont vraisemblablement une manière d'affirmer sa foi d'une manière masquée, de la garder pour soi. Dans le cas de Marc, les motifs choisis ne sont pas véritablement ethniques. Mais ils relèvent tout de même de cette idée selon laquelle le caractère secret des signes renforce leur dimension personnelle. Là où d'autres perçoivent une forme tatouée, les porteurs de la marque y reconnaissent un symbole qui ne leur parle qu'à eux.

Par le biais des motifs ethniques, le récit personnel peut se dessiner de manière plus intime et, de l'avis de nombre d'individus tatoués, de manière plus profonde. Audrey D., que nous avons déjà évoquée, porte le long de sa colonne vertébrale une série d'idéogrammes chinois représentant ses principaux traits de caractère. Pour elle, ils représentent un chemin entre le statut d'étranger et celui d'intime. Elle ne dévoile leur sens à autrui qu'au fur et à mesure que se construit la relation. Elle aussi recherchait, dans ses tatouages, un certain mystère. Dans de nombreux cas, le porteur de tels signes se voit attribuer, dans le regard de l'Autre, une part du mystère inhérent aux signes ethniques. L'exemple d'Audrey illustre précisément cela. Son choix iconographique lui permet d'affirmer son identité tout en paraissant mystérieuse. Si elle ose afficher ses traits de caractère (qui, selon elle, en disent long sur ce qu'elle est et mettent au jour ses faiblesses), c'est parce qu'elle le fait de manière codée. Il est d'ailleurs certain que même si l'un de ces caractères signifiait « paresseuse », on lirait tout de même « mystérieuse »... Audrey pense que le chinois sera bientôt une langue très parlée en Occident car elle croit en l'ascension prochaine de la puissance chinoise. Mais cela fait partie du jeu, dit-elle. Si un jour ses motifs deviennent davantage lisibles, alors elle les cachera peut-être, la plupart du temps. C'est l'une des raisons pour lesquelles elle a choisi de se les faire tatouer le long de la colonne vertébrale. Mais il reste qu'aujourd'hui, ils éveillent la curiosité de ceux qui les regardent. Et Audrey avoue d'ailleurs les utiliser dans les jeux de séduction.

Le mystère qui se dégage des motifs ethniques intervient en effet souvent dans les jeux amoureux. Souvent jugés plus « esthétiques », moins « vulgaires » ou moins « communs » que d'autres, ils se présentent souvent, dans les yeux de leurs porteurs, comme une invitation à les découvrir. Pour de nombreux tatoués, porter un motif ésotérique ou mystérieux est une façon d'indiquer à l'Autre que l'on a également en soi une part de mystère. « *Parfois, explique Dominique, certains se limitent à me faire des commentaires esthétiques sur mon tatouage. Certains le trouvent beau, d'autre pas. Mais généralement, on le trouve joli. Beaucoup sont surpris que je sois tatouée. Parce que je suis plutôt discrète et*

*pas vraiment coquette. J'avoue que j'aime bien qu'on me complimente dessus. Et surtout, j'aime que les gens soient surpris que je sois tatouée ».* Elise L. exprime le même plaisir à surprendre ceux qui peuvent la croire trop réservée pour être tatouée. Bien que le tatouage soit aujourd'hui un acte assez répandu dans notre société, il semble continuer, malgré tout, à démarquer le porteur de la marque du reste de la population en lui attribuant une certaine originalité, une certaine ouverture d'esprit qui l'autorise à ne pas respecter à la lettre les « bonnes manières » ou les convenances. En quelque sorte, il s'agit de se dire « hors norme », de se dire audacieux. « *Lorsque les gens voient mon tatouage, raconte Chahinèze, ils ont souvent envie de le toucher. J'ai remarqué que ça excite souvent mes partenaires sexuels. Les hommes trouvent ça sexy. Je trouve que ça me donne un petit 'grain de folie', que ça me démarque des autres femmes plus timides. Et ça me plaît ».* Lorsque les jeunes femmes se font tatouer, quel que soit le motif qu'elles choisissent, il semble en effet y avoir dans l'acte, de manière quasi-systématique, une volonté de séduire en affirmant son originalité. Souvent, le tatouage se présente comme moyen de sortir de sa réserve, comme si c'était celui-ci qui exécutait pour elle l'effrayant « premier pas » dans les jeux amoureux.

Pour les hommes comme pour les femmes, le mystère se dégageant des motifs ethniques permet également d'entrer en relation avec l'Autre. Eveillant la curiosité, ce type de tatouages attire les questions. Parfois, il fournit l'occasion de débiter un échange. « *Souvent, raconte Walter, on commence par me poser des questions sur la douleur, si ça a été douloureux ou pas. Mais parfois, les questionnements vont au-delà. Ça ouvre la discussion. Plusieurs fois, mon tatouage a été l'occasion d'un partage avec l'Autre. Un partage d'idées, d'expériences... Dans les soirées, mais aussi dans la rue, dans le métro... Ça permet de sortir un peu de l'anonymat et d'échanger avec des gens au lieu de simplement les croiser comme on le fait tous les jours dans notre société ».* Les motifs ethniques, en effet, permettent parfois des échanges qui n'auraient peut-être pas eu lieu autrement. Celui qui les regarde devine qu'ils ont une signification originelle. Et, à moins que les signes soient inventés et donc uniquement « d'inspiration » ethnique, c'est effectivement toujours le cas. Le plus souvent, le choix de ce type de motifs indique une certaine ouverture d'esprit, une ouverture à la diversité du Monde et à ses multiples cultures. Ils fournissent, d'emblée, un sujet de conversation à laquelle les porteurs de telles marques participent volontiers. « *Quand tu te fais tatouer, dit Jean-Philippe, tu t'attends forcément à recevoir des questions. Sinon, tu ne le fais pas. Ça fait partie du jeu. Et souvent, je trouve que c'est plaisant de parler, comme ça, à des inconnus, de ses convictions et de ses expériences ».* Bien entendu, ces échanges, lorsqu'ils s'amorcent dans des lieux publics, demeurent le plus souvent éphémères. Mais il semble que ce mystère qui se dégage des motifs ethniques permette à ceux qui en

ressentent le besoin de provoquer des échanges qui briseraient pour un temps l'anonymat qui, selon eux, définirait la ville.

## 6. Une esthétique qui séduit

L'esthétique des motifs ethniques séduit aujourd'hui une grande part des candidats à la marque. Sans doute en raison du mystère qui se dégage d'eux, comme nous venons de l'évoquer, mais sans doute également parce que le répertoire iconographique de l'Ailleurs est devenu, au fil des siècles, une sorte de « valeur sûre » qui permettrait d'éviter les « fautes de goût ». « *Le tatouage que je porte dans le haut du dos, explique Lionel, il représente mon signe astrologique chinois. Enfin, en principe. Je dis 'en principe' parce qu'en fait, tu peux jamais vraiment être sûr de ce qu'un signe chinois signifie. C'est pas parce que ton tatoueur de te le dit que c'est vrai. A moins qu'il ne soit chinois lui-même, il ne peut pas en être sûr non plus. Mais bon, je préférerais quand même choisir un signe chinois. Parce que je voulais absolument choisir un tatouage qui me représente moi. Ton signe astrologique, il est censé de représenter assez bien. Représenter ta personnalité, en tout cas. Moi, je suis Balance. Mais si je m'étais fait tatouer une balance, j'aurais eu l'air con !* ». Bien que de nombreux porteurs de motifs ethniques attribuent à leur tatouage une signification forte, la dimension esthétique de ce type de marques est en effet de manière incontestable l'une des principales raisons qui expliquent leur succès.

Alex, tatoueur parisien, explique que l'engouement pour les motifs ethniques ne paraît pas perdre de sa vigueur. « *Souvent, dit-il, les gens qui choisissent des motifs asiatiques ou polynésiens sont ceux qui ne veulent pas se lancer dans des pièces trop grandes. Ils sont attirés par le tatouage mais veulent souvent quelque chose de discret. Bien sûr, y a aussi ceux qui sont accros et qui se lancent dans des grands tatouages japonais qui recouvrent tout le dos, par exemple, mais c'est pas la majorité. Je crois que les motifs ethniques sont ceux qui séduisent la plus grande part du public. Dans le sens où tu as aussi bien des hommes que des femmes, des gens de tous milieux et puis surtout de tous les âges* ». Comme nous l'avons déjà évoqué, les motifs ethniques semblent échapper, plus que

les autres styles, aux anciens aprioris portés sur le tatouage depuis longtemps. Ceux-ci semblent être mieux acceptés, moins attachés au poids d'une supposée marginalité. Le répertoire iconographique et culturel de l'Ailleurs est désormais présent dans le quotidien des Occidentaux. On compte aujourd'hui dans les grandes villes, les marchés ou les lieux touristiques, des boutiques proposant des objets de décoration, des vêtements, des bijoux, etc. provenant de l'Ailleurs. Et cet engouement semble être grandissant. A présent, les productions artistiques des sociétés dites « traditionnelles » sont présentes dans un grand nombre de musées ou de salles d'expositions, présents également dans nombre de salles des ventes. La poésie du sauvage apparaît plus que jamais vivace. Les tatouages ethniques en sont l'une des nombreuses manifestations.

Les individus ayant choisi d'arborer ce type de motifs justifient souvent en partie leur choix par le fait qu'ils supposent ne pas pouvoir se lasser de ces signes auxquels ils attribuent une certaine authenticité, une certaine idée d'universalité. « *Pour moi, explique Lucie, c'était important de me faire tatouer quelque chose qui ne représente rien a priori. Parce que comme ça, je suis sûre de ne pas m'en lasser. C'est pour ça que j'ai choisi des motifs tribaux. Je ne sais pas s'ils signifient vraiment quelque chose. Mais pour moi, ils représentent ma personnalité. Quand tu décides de te faire tatouer un message que tout le monde peut lire, ou alors une image, je crois que tu peux facilement t'en lasser. Moi, je voulais être sûre de ne jamais regretter. Parce que tes tatouages, tu les as à vie !* ». Dans de nombreux cas, les porteurs de motifs ethniques supposent qu'ils ne regretteront jamais leur choix. Le fait que le répertoire iconographique de l'Ailleurs soit aujourd'hui accessible, exploité et valorisé les conforte dans l'idée qu'ils ne passeront pas de mode. De plus, le fait qu'ils ne soient pas directement lisibles autorise une possible variation des sens dans le cas où le premier sens donné serait inexistant ou dépassé. Plus facilement peut-être que les autres tatouages plus « concrets » ou du moins plus lisibles, les motifs ethniques paraissent, aux yeux de leur porteur, avoir davantage de chances de les représenter tels qu'ils sont, s'assurant ainsi, en quelque sorte, une certaine immuabilité du sentiment d'être soi.

Bien entendu, l'attrait esthétique pour les motifs ethniques ne s'accompagne pas nécessairement d'un attrait pour les valeurs ou les traditions dont ceux-ci sont extraits. Arborer des motifs considérés comme « spirituels » ne revient pas nécessairement à adhérer aux dites spiritualités. Jérôme, tatoué engagé dans une quête spirituelle depuis plusieurs années, affirme : « *Il y a plusieurs degrés dans la spiritualité. Certainement que les gens qui choisissent ces tatouages-là ont un goût pour cela mais cela ne prouve rien. Je pense que ça ne marche pas. Je pense que ça ne sert à rien s'ils en restent à un simple tatouage. Le*

*tatouage n'est qu'un aspect de la quête. Ca pourrait même les empêcher d'avancer en s'arrêtant à cela. C'est un peu comme se trimballer avec une guitare. Quand tu marches avec une guitare dans le dos, on te prend pour un guitariste. Alors qu'au fond, personne ne sait si tu sais vraiment en jouer ».* Il est probable qu'effectivement, dans le regard du porteur de la marque, le recours à des motifs ethniques au caractère ésotérique lui attribue une certaine aura. Cependant, quelle que soit la nature du lien que le tatoué entretient avec la culture d'origine de son tatouage, il révèle presque toujours une volonté d'échange et d'ouverture. Parfois, c'est justement la dimension esthétique du motif qui en est le premier pas. Pour Kévin, d'origine bretonne et qui porte un triskell dans le dos, c'est en premier lieu cet attrait esthétique pour l'ethnique qui explique l'engouement pour ce type de motifs. *« Ce qui plaît à beaucoup, je crois, et à commencer par moi, c'est la beauté des motifs. Qu'ils soient asiatiques, polynésiens ou celtes, ce sont des motifs qui sont assez ancestraux, qui n'ont pas été inventés avant-hier. Alors ils sont à la fois esthétiques et authentiques. Alors quand, en plus, on s'intéresse à la culture dont ils découlent, tout est là ! C'est exactement ce que recherche un futur tatoué : une part de beauté, une part de tradition et une part de spiritualité ».* Ce qui séduit tant d'individus dans les tatouages ethniques, c'est effectivement ce savant mélange entre sens, authenticité et esthétique. Jugés par beaucoup plus « jolis » que les motifs d'origine européenne, ils portent en nimbe un certain mystère, ainsi qu'un sens codé dont seul leur porteur détient la clef.

La dimension esthétique des tatouages ethniques pousse parfois les individus à porter une attention plus grande à l'esthétique de leur corps. Soizic, par exemple, dit pratiquer de nombreux sports et s'efforce de créer une harmonie entre son enveloppe corporelle et les motifs qu'elle a choisis. Ce souci détermine, pour beaucoup d'individus, l'emplacement qu'ils choisiront pour leur tatouage, afin que celui-ci subisse le moins possible les effets du temps, des prises de poids ou des régimes, des grossesses, etc. *« Depuis que j'ai mon tatouage, explique Régis, je dois avouer que je fais plus attention. J'essaie d'entretenir mon corps. Je fais beaucoup de sport et de musculation. Mon tatouage faisant le tour de mon biceps, je dois faire attention, afin de garder le côté esthétique de mon tatouage. Je reconnais qu'avant tout, le but de mon tatouage c'était d'embellir mon corps. Le sens compte, bien-sûr, et je lui attribue aussi un rôle de protection, pour moi et pour ceux que j'aime, mais j'avais vraiment envie de quelque chose d'esthétique. Et les motifs polynésiens me paraissent parfaits pour ça ».* Outre les rêves d'Ailleurs relatifs aux tatouages ethniques, il y a également l'idée selon laquelle les tatouages polynésiens sont séduisants, que l'une de leurs vocations est de rendre le corps plus beau et plus personnel. Se faire tatouer un motif dont on suppose que la

plupart des autres le trouveront beau, c'est une façon d'accepter son corps tel qu'il est en décidant de le mettre en valeur, de ne pas le cacher.

La dimension esthétique de ce type de tatouage joue un grand rôle dans les jeux de séduction. « *J'aime bien le fait que ça intrigue*, dit Christophe D. *Mon tatouage n'est pas toujours visible. Alors, quand il dépasse un peu de mon T-shirt, on me soulève souvent la manche pour essayer de voir le reste. J'aime assez cela. Bien-sûr, mon tatouage, je l'ai fait pour moi et non pour les autres. Mais je reconnais que ça me plaît assez de recevoir des compliments dessus. Pourtant, ce n'est pas moi qui l'ai dessiné, et c'est même pas moi qui ai choisi les motifs, en fait : c'est mon tatoueur. Mais c'est quand même une partie de moi. Sa beauté, j'aime bien me l'attribuer. C'est mon corps qui la porte. Et ça plaît assez aux filles !* ». Comme nous l'avons dit, les motifs ethniques dégagent un certain mystère qui éveille la curiosité de l'Autre, certainement davantage que certains autres types de dessins cutanés. « *Pour moi, explique Walter, le tatouage est assurément un outil de séduction, même si, dans mon cas, ça n'est pas le but recherché. Mais il faut reconnaître qu'il marque une différence. Et le fait qu'il ne se découvre pas au premier coup d'œil, ça invite parfois à l'intimité* ». Dans le cas des motifs ethniques, il semble exister un lien assez fort entre la beauté du tatouage et la beauté du corps, entre le mystère des significations et le mystère supposé de leur porteur.

Il demeure dans ces motifs une certaine idée d'exotisme relevant de la poétique du sauvage. Issus de contrées lointaines et fantasmées, ils portent en eux le rêve d'un Monde plus vaste, plus heureux et plus poétique. Ils évoquent un dépaysement qui permettrait d'échapper à un quotidien parfois pesant. « *Les tatouages ethniques éveillent la curiosité, pense Soizic. Tout ce qui est étranger à notre culture, ça évoque l'exotisme, ça fait rêver. On va plus être touché par quelqu'un avec un petit accent, par exemple.... Quelqu'un d'origine étrangère qui va te parler français avec son petit accent, on va tout de suite trouver ça super chouette... On va trouver que la personne est plus mignonne, plus attachante... Comme par hasard ! Je pense que c'est ça qui plaît à tant de gens dans les motifs ethniques. Ils sont beaux et puis ils nous font sortir de la monotonie de notre quotidien. Ça nous fait vibrer, l'exotisme !* ». L'engouement pour l'Ailleurs, nous l'avons vu, est extrêmement ancien. Depuis l'ère des grandes découvertes, celui-ci est idéalisé. Ce que l'on ne connaît pas, ou bien que l'on ne connaît qu'à travers les récits que l'on nous en fait, fascine. Et cette fascination de l'Occident pour les contrées lointaines, et en particulier les îles considérées comme paradisiaques, ne paraît pas avoir décliné depuis, en dépit de leur récente accessibilité. « *C'est vrai qu'ils sont super jolis, souvent, les tatouages ethniques*, ajoute Soizic. *Mais c'est peut-être un peu dommage de ne pas s'attacher au sens. C'est dommage de s'éloigner du*



*symbole. Moi, je trouve que si on peut y mettre un peu de sens, c'est quand même un peu moins matérialiste... ».*

L'une des particularités des tatouages ethniques consiste, en effet, à autoriser le recours à des motifs dont l'esthétique est « acquise », dans le sens où la plupart des individus les observant les jugent harmonieux et séduisants, sans toutefois se limiter à cette seule dimension. Bien que le sens des symboles choisis demeure approximatif, il est rare que les porteurs de ce type de marques reconnaissent ne les avoir choisis uniquement pour leur dimension esthétique. Les tatouages ethniques, aux dires de leurs porteurs, sont beaux, certes, mais ils ne sont pas que cela. Philippe a toujours été fasciné par l'esthétique des tatouages japonais. Il porte aujourd'hui sur le corps plusieurs dragons, ainsi qu'une grue et une carpe *koï*. Ce dernier tatouage représente pour lui la plénitude et la réflexion, parce qu'il a attendu un certain temps avant de le réaliser. Pourtant, selon lui, la carpe représente, dans la culture japonaise, l'amour et la virilité. Bien que les significations que Philippe attribue à ses signes diffèrent de leurs significations originelles, il dit se reconnaître en eux. Et il associe l'esthétique et la finesse des motifs japonais à une certaine idée d'harmonie qu'il recherche dans sa vie quotidienne. Michel Turco, journaliste, raconte qu'à l'âge de 22 ans, il s'est fait tatouer un papillon sur le pectoral par un tatoueur ambulant alors qu'il se promenait un soir sur les quais de Copenhague. Plus tard, il a regretté son choix, trouvant que son motif était un peu « ridicule ». « J'adorais le Japon, Tokyo, l'ambiance, la nourriture, explique-t-il. J'y ai même rencontré ma femme. J'y allais très régulièrement pour mon boulot, c'est un pays avec lequel j'ai vraiment un lien particulier. Une pièce japonaise était une évidence<sup>125</sup> ». Attiré par le tatouage, c'est son amour pour le Japon qui l'a poussé à choisir par la suite des motifs japonais. Michel a d'abord émis le souhait de recouvrir simplement son papillon de motifs floraux. Mais son tatoueur, peu à peu, l'a convaincu de se lancer dans une pièce plus imposante. Aujourd'hui, il porte deux manchettes rappelant celles des yakusas. Dans le cas de Michel, comme dans de nombreux autres, particulièrement lorsque s'opère un véritable échange, le tatouage naît de la rencontre de deux univers, de deux personnalités. L'aisance artistique du tatoueur, ainsi que ses goûts, servent alors le projet du futur tatoué, proposant ainsi des pièces à la fois personnelles et artistiquement abouties. Si Michel a osé se faire tatouer une pièce si grande, c'est vraisemblablement parce que le tatouage, aujourd'hui, est davantage toléré dans notre société qu'il y a encore quelques années. « Parfois, dit-il, je me laisserais bien tenter par une hirondelle Old School mais il faudrait que ce soit harmonieux

---

<sup>125</sup> Turco M., « Une surprise de taille », propos recueillis par Emilie Rousset, in *Tatouage Magazine*, n°77, novembre/décembre 2010, p. 33.

avec le reste<sup>126</sup> ». On constate en effet que, au sein même du syncrétisme, l'harmonie et la cohérence de l'ensemble sont généralement recherchées. Il ne s'agit pas de collectionner des pièces qui nous plaisent et de les disposer les unes à côté des autres, mais plutôt d'accorder ce qui peut, parfois, paraître dissonant en des compositions harmonieuses.

Dans de nombreux cas, en effet, le goût pour certains types de tatouages ethniques donne l'envie à leur porteur de les associer à des motifs issus de cultures autres. Adrian, d'origine péruvienne, porte une momie inca et le condor des lignes de Nazca. Très attaché à ses origines, il se dit cependant attiré par des motifs venus d'un autre Ailleurs. « *Pour mes prochains tatouages, dit-il, j'ai quelques idées, comme ça... Mais rien de concret. Quelque chose qui me plairait, ce serait de me faire tatouer mon nom en sanskrit sur l'avant-bras. Parce que je trouve que le sanscrit, visuellement, ça fait pas mal* ». Ce prochain tatouage ne sera pas en relation avec les origines d'Adrian. Cependant, ce mélange des ethnicités semble permis par le fait que l'esthétique des motifs ethniques les plonge, justement, dans cette poétique du sauvage faite d'approximations graphiques, géographiques et symboliques. Quelles que soient leurs origines, les motifs tirés de l'immense répertoire sauvage semblent être, dans le regard des Occidentaux, rassemblés dans une même esthétique. Ainsi des symboles issus de cultures très éloignées les unes des autres se retrouvent-ils pourtant placés sans véritable distinction dans ce que l'on considère être la séduisante esthétique de l'Ailleurs.

Bien entendu, tous les adeptes du tatouage n'apprécient pas nécessairement les motifs ethniques. Et certains tatoueurs reconnaissent ne pas aimer particulièrement les réaliser, d'autant plus lorsqu'il s'agit de petites pièces. Ceux que l'on pourrait qualifier de « vrais tatoués » jugent parfois ces motifs trop classiques ou trop peu « engagés ». Cependant, ils semblent correspondre malgré tout à une large part des candidats à la marque qui, à la recherche de sens, aiment à combiner esthétique non risquée et usage de symboles. Souvent, les plus hésitants commencent par de l'ethnique car ce style, effectivement, semble mieux accepté que les autres, plus libre d'aprioris. Jugés plus séduisants, ils prennent rarement le risque de choquer. Mais parfois, ils participent à donner à leurs porteurs un goût grandissant pour le tatouage. Goût qui, comme dans le cas de Michel, pourra plus tard les pousser à se laisser tenter par d'autres styles peut-être plus audacieux.

---

<sup>126</sup> Turco M., *Ibid.*, p. 33.



## Chapitre 5 : Du sauvage dans le monde contemporain

1. La tendance « ethnique »
2. Le sauvage dans la ville
3. Rêver l'Ailleurs
4. Un substitut de rite de passage ?
5. Transcendance des motifs ethniques

### 1. La tendance « ethnique »

Il existe désormais, dans toutes les grandes villes, des boutiques spécialisées dans l'« ethnique ». Tous les marchés des stations balnéaires ou autres lieux de villégiature comptent leurs stands d'artisanat indien, pakistanais, africain... Les magazines de décoration dévoilent bonnes adresses et astuces pour « recevoir à la marocaine » ou se plonger dans le « zen » d'un style japonais. Ainsi l'« ethnique chic » fréquente-t-il le style « roots » jamaïcain, par exemple, dans les intérieurs comme dans les rues. Les adultes, jeunes et moins jeunes, comme les adolescents, sont nombreux à adopter le style « ethnique », à travers leurs parures, leurs coiffures, leurs vêtements... Selon Valéry, « le civilisé des grandes villes revient à l'état sauvage<sup>127</sup> ». Isolé par le mécanisme social, le citadin oublie la nécessité de la communauté autrefois alimentée par la notion de besoin<sup>128</sup>. Celui-ci, alors, se trouve partagé entre un foyer à la fois rassurant et étouffant et l'attraction pour une vie aventureuse et mouvante, éloignée des cadres de sa société. Pour Maffesoli, c'est dans le voyage que le

---

<sup>127</sup> Valéry P., *Cahier B*, 1910, Paris, Gallimard, 1930, p. 88 sq. [Pléiade, t. II, p. 588].

<sup>128</sup> Benjamin W., « Sur quelques thèmes baudelairiens », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 360.

citadin goûte à ce désir d'errance. Il parle à ce sujet d'un « nomadisme ne se reconnaissant plus dans les enfermements institutionnels<sup>129</sup> ». Ainsi, sans doute, est-ce le cas de ceux que l'on appelle aujourd'hui les « bobos » (pour « bourgeois bohèmes »). La ville, pour les bobos, devient lieu d'errance, lieu de passage, que l'on peut traverser à bicyclette sous un grand chapeau de paille, enveloppé dans un sari « occidentalisé » ou d'un Wax africain. Dans ce sens, la « tendance ethnique » joue parfois le rôle d'un substitut de voyage, d'un substitut d'aventure, permettant aux habitants des villes de « mimer » l'errance dans une sorte de mise en scène sans réel danger de quitter ni ses habitudes ni son confort. Dans les villes, les vastes espaces manquent. Nombreux sont les tatoués ethniques, nous l'avons dit, qui recherchent cela à travers le voyage. Les « trop petits appartements urbains », par exemple, ne justifieraient-ils pas pour bonne part ce besoin d'évasion ? Objets d'ailleurs, influences métissées, images d'exotisme se poseraient alors comme substituts symboliques offrant la possibilité de voyages immobiles.

C'est sans doute au sein de la ville-même que la « tendance ethnique » semble le mieux trouver sa dynamique. Boutiques de décoration « ethnique » et studios de tatouage s'y ouvrent en permanence. Il en va de même pour le piercing qui, sous l'influence de stars comme Madonna, Jean-Paul Gaultier, Ophélie Winter ou encore les Spice Girls, s'est développé de manière fulgurante depuis la fin des années 90. Les villes, grandes et petites, se font le théâtre privilégié d'une culture composite. Le « chez soi » de l'urbanité postmoderne apparaît comme éclaté. Celle-ci est en effet le siège d'une redéfinition de la vie privée. Résider et habiter s'y voient sensiblement dissociés. La multiplicité des lieux que nos vies privée, sociale, et publique nous font fréquenter en est une preuve. La promiscuité que le citadin éprouve vis-à-vis des autres habitants de sa ville pose la question des repères. Je partage avec mes voisins, que je ne connais pas nécessairement, un pallier, un ascenseur, une adresse, des habitudes chez un commerçant... Les sphères de l'intime et du public, longtemps séparées de façon rassurante, se trouvent aujourd'hui mêlées, notamment depuis le développement des *mass media* dans notre société.

Selon Benjamin, une compensation de ce manque de vie privée dans la grande ville se réalise dans l'intérieur : les objets, s'apparentant de manière plus ou moins réelle au monde de l'art, s'y trouvent libérés « de la servitude d'être utiles<sup>130</sup> ». Ainsi en est-il des objets d'inspiration « sauvage » : tentures, statuettes et masques se décontextualisent pour

---

<sup>129</sup> Maffesoli M., *Le voyage ou la conquête des mondes*, Paris, Editions Dervy, 2003, pp. 30.

<sup>130</sup> Benjamin W., « Paris, capitale du XIX<sup>ème</sup> siècle », Exposé, 1939, in *Ecrits français*, Paris, Gallimard, 2003, p. 386.

devenir images de décoration, images d'un certain goût. Boutiques spécialisées et « World boutiques » fleurissent de toute part. Bois bruts, objets et tissus de couleurs vives (saris indiens, coussins brodés, meubles en bambou, bijoux touaregs, statuettes en ébène etc.) s'y côtoient souvent indifféremment.

Certains de ces objets, dits « authentiques », comme des bols chantants tibétains, par exemple, viennent à être détournés de leur usage premier (en l'occurrence celui relatif aux rituels bouddhistes) pour se métamorphoser en éléments purement décoratifs. Dans les magazines ou sur les sites internet de décoration, on trouve alors des conseils pour organiser sa « déco ethnique », à croire qu'il existe de véritables règles en la matière : le designer Jean-Claude Poitras (à l'origine du site canadien « Mieux vivre, conseils en décoration ») explique, au sujet des objets « ethniques » qu'« il faut éviter de trop les disperser, ce qui ne ferait qu'accentuer le côté hétéroclite de ces objets de charme [...] Comme les musiques du monde, les décors exotiques rayonnent au contact d'éléments diversifiés. C'est ainsi que des masques africains se plairont à côtoyer des statuettes indonésiennes, des boîtes thaïlandaises ou des coffres indiens<sup>131</sup> ». Jean-Claude Poitras conseille également d'agrémenter le tout d'une ou deux plantes de grande dimension, « peu importe l'origine », à la manière des jardins japonais. L'« ethnique » aurait-il lui aussi ses codes de « bon » et « mauvais » goût ? Il est intéressant de constater qu'au sein des approximations, certains Occidentaux se déclarent experts en associations. Il semble que, au sein de la « tendance ethnique », ni les origines géographiques, ni les origines historiques, ni les codes liés au contexte ne sont pris en compte. Il paraît être à nouveau question ici de la poétique du sauvage qui autorise à confondre les Autres et les Ailleurs dans un agglomérat fictif fait de rêves d'authenticité, de lointain et d'originalité.

Nous avons jusqu'ici évoqué particulièrement les villes, mais la « tendance ethnique » connaît en réalité un succès plus global. Partout en France, dans les villes mais également dans les villages, cette tendance paraît connaître un succès grandissant. On ne compte plus, par exemple, les entrepôts proposant des meubles asiatiques, parfois qualifiés d'« antiques ». Le répertoire iconographique du sauvage semble aujourd'hui séduire une part considérable de la population. Ni trop classique, ni trop sophistiquée, elle évoque de plus cette idée de voyage et d'évasion que nombre de nos pairs recherchent pour s'arracher à leur quotidien. Parfois, ce sont des souvenirs de séjours passés à l'étranger, ou bien des cadeaux rapportés par des proches qui sont exposés, ou bien portés. Comme le disait Soizic, jeune tatouée précédemment évoquée, à propos des « accents charmants » des étrangers parlant

---

<sup>131</sup> « Jean-Claude Poitras répond », propos recueillis sur le site [mieuxvivre.sympatico.msn.ca](http://mieuxvivre.sympatico.msn.ca)

le français, il semble que porter des bijoux ethniques, ou décorer son intérieur avec des objets dont l'esthétique atteste qu'ils viennent de loin, apporte une part de rêve. Sans doute s'agit-il de s'extraire à un monde devenu trop quotidien.

Les petits appartements des villes trouvent, peut-être, dans la « tendance ethnique », un assouvissement aux désirs de grands espaces. Jean-Claude Poitras conseillait d'agrémenter ce type de décoration intérieure de grandes plantes... La « tendance ethnique », alors, ne se présenterait-elle pas comme une alternative au manque de place, au manque « d'espace vital » déplorés par les citadins ? Ne pourrait-on pas voir ici une manière de se sentir davantage « chez soi » ? L'adepte de l'« ethnique », en choisissant les inspirations, en mêlant les origines, se définirait alors un territoire semi virtuel qui lui serait propre, qui correspondrait à ses attentes et comblerait ses manques. Le cosmopolitisme de la ville découvrirait un écho dans l'« ethnique » pour entrer avec lui dans une tension dynamique. D'autre part, le succès que rencontre aujourd'hui l'iconographie « sauvage » prévient peut-être, comme pour le tatouage, celui qui l'adopte des « fautes de goût ». Nous l'avons évoqué à maintes reprises, l'ethnique, ensemble hétéroclite rassemblé sous un terme général dans le regard occidental, autorise les associations les plus inattendues, dans la mesure où les approximations ne se présentent pas comme un frein à celles-ci.

Les tatouages ethniques puisent sans aucun doute une part de leur succès dans cette « tendance ethnique ». Désormais, le « sauvage » semble être de bon goût. Longtemps redouté ou observé avec grande curiosité, celui-ci fait aujourd'hui partie intégrante des codes esthétiques de notre société. Comme les objets, les vêtements, les tentures de la tendance ethnique, les tatouages évoquent cette idée d'un Ailleurs rêvé et idéalisé depuis le temps des grandes découvertes. Nombreux sont les salons de tatouage se disant spécialisés dans l'« ethnique » et mêlant alors les différentes influences sans véritable distinction. Nombreux sont également les tatoués qui, comme dans la tendance ethnique en général, osent associer, sur l'espace de leur corps, des imageries provenant de cultures éloignées les unes des autres mais dans lesquelles les Occidentaux distinguent malgré tout une certaine cohérence. En un sens, ce qui ne serait pas occidental serait alors presque systématiquement « ethnique », voire « sauvage », dans le sens où les emprunts culturels se présenteraient comme une réponse à un manque, à une volonté d'évasion qui élargirait le champ des possibles dans la quête des repères.

Dans la mesure où les tatouages ethniques ont bénéficié de l'engouement pour l'ethnique en général, ils pourraient être assimilés à une mode. Cependant, l'attrait de

l'Occident pour l'Ailleurs est extrêmement ancien. Et il demeure toujours aussi vivace. Bien que plus accessible, le répertoire iconographique du « sauvage » conserve une part de son mystère, une part des fantasmes créés jadis alors que l'Occident découvrait qu'il existait un autre monde que le sien, peuplés d'autres hommes, habités par d'autres croyances, d'autres visions du monde, d'autres cultures... C'est vraisemblablement l'une des raisons expliquant que, depuis plus d'une vingtaine d'années, les motifs ethniques restent les plus demandés. Outre leur esthétique, ils portent en eux une certaine idée de l'Ailleurs à laquelle les Occidentaux semblent avoir besoin de croire. Et ce peut-être davantage encore qu'hier. Le fait que le monde contemporain soit devenu presque exclusivement urbain explique sans doute ce besoin.

Toutes les villes de France, particulièrement les grandes, offrent, par ailleurs, quantité de restaurants « exotiques » et d'épiceries dans lesquelles il est désormais possible de trouver des ingrédients provenant du monde entier permettant de réaliser soi-même des plats originaires d'ailleurs. Dans la cuisine même, les saveurs se mélangent, les épices se rencontrent... La poésie du sauvage, au sein de cette tendance, dépasse le cadre de l'attrait esthétique pour les répertoires iconographiques du monde : le « goût » pour l'ethnique peut s'y entendre dans tous ses sens. Il se retrouve dans les gastronomies, dans les objets de décoration, les vêtements, les bijoux, mais également dans ce que l'on appelle la « World Music » qui trouve dans notre société un grand nombre d'adeptes en quête de quiétude ou de sonorités nouvelles. A chaque fois, il semble apparaître dans cet attrait pour l'ethnique, ce même besoin d'évasion, de découverte, et d'authenticité. C'est dans ce contexte que les divers éléments de la tendance ethnique se rencontrent et étoffent toujours plus cette poésie du sauvage chère à l'Occident.

## 2. Le sauvage dans la ville

Le citoyen, quotidiennement, est bousculé par les nouvelles des journaux, de la radio et par une kyrielle d'autres médias. L'habitant des villes, alors, est en permanence exposé à une



suite de chocs<sup>132</sup>. Cette esthétique du choc est aujourd'hui largement exploitée par les différents types de médias, notamment la publicité et les clips vidéo<sup>133</sup>. Chaque nouvelle information, chaque nouvelle image, périssent celles de la veille, de sorte que rien désormais ne se fixe. Sans doute s'établit-il de ce fait, dans les villes, un nouveau rapport au temps. La conception du temps véhiculée par la tendance ethnique, sorte de présent perpétuel, se place alors en parfaite contradiction avec l'idée d'une ville où tout se passe si vite que rien ne s'y arrête. La fascination éveillée par les coiffures traditionnelles africaines chez les observateurs étrangers en est un exemple : le fait de consacrer une journée entière, parfois plusieurs, au tressage de ses cheveux paraît presque inconcevable dans l'emploi du temps du citadin. Alors on trouve des subterfuges. Ainsi, il est désormais possible de se faire tresser les cheveux en six heures dans un salon de Dakar rempli d'apprenties travaillant à plusieurs sur une même parure de tête, ou même dans un salon du nord de Paris, de la même façon que le faisaient jadis en deux jours les mères africaines. Arborer un tressage à l'africaine, jusqu'en Afrique même, revient à porter sur soi la trace d'un certain rapport au temps, d'un espace-temps apparaissant presque comme une parenthèse, bien que comparativement aux tressages d'autrefois, le temps effectivement passé à l'ouvrage se voit considérablement réduit. De la même façon, les tatouages traditionnels exigeaient plusieurs jours de rituels, et de longues heures d'exécution. Aujourd'hui, grâce au dermographe, il est possible d'arborer de semblables motifs en quelques heures seulement, et sans aucune préparation préalable.

L'expérience moderne de la ville, selon Benjamin, toujours, est celle du choc et des regards non rendus. La ville serait un mode de la foule, un mode spécifique d'être les uns avec les autres. Ce qui se passe entre les passants ne s'inscrit pas : et cela est visible dans les matériaux architecturaux aujourd'hui abondamment utilisés comme le verre ou le béton : l'homme moderne ne laisse pas de trace. Dans son poème « A une passante », Baudelaire décrit fidèlement le choc ressenti par deux citadins qui se croisent un court instant. « Le ravissement du citadin, affirme Benjamin dans l'analyse qu'il fait de ce texte, est moins coup de foudre qu'érotisme de la séparation<sup>134</sup> ». Ce choc d'un adieu à tout jamais, d'une première rencontre demeurant presque nécessairement la dernière, appartient vraisemblablement en propre aux grandes villes. Les gens que l'on y croise se réduisent alors à une image simplifiée facilitant leur appréhension. C'est ce qu'explique Benjamin à propos d'un autre

---

<sup>132</sup> Benjamin W., « Notes sur les Tableaux de Baudelaire », in *Ecrits français*, Paris, Gallimard, 2003, p. 38.

<sup>133</sup> Laplantine F. et A. Nouss, *Le Métissage*, Paris, Flammarion, 1997, p. 110.

<sup>134</sup> Littéralement : « moins l'amour du premier regard que celui du dernier », « Sur quelques thèmes baudelairiens », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 351.

poème de Baudelaire intitulé « les Sept Vieillards ». Le passant, qui ne serait pas flâneur mais participant à cette foule, serait soumis à cette perception qu'est le type. Dans ce poème, des hommes âgés avancent les uns derrière les autres, donnant à l'observateur l'impression qu'ils ne sont qu'un seul personnage démultiplié. Benjamin parle alors de l'« angoisse qu'éprouve le citadin à ne plus pouvoir, malgré la mise en œuvre des singularités les plus excentriques, rompre le cercle magique du type<sup>135</sup> ».

Selon Georg Simmel, les rapports des hommes dans les villes, depuis le développement des transports en commun, se caractérisent par une prépondérance de l'activité de la vue sur celle de l'ouïe (panneaux signalétiques, personnes qui voyagent les unes avec les autres et qui pourtant ne se voient pas, ou alors se regardent sans se parler)<sup>136</sup>. Cette théorie pourrait justifier l'importance du « look » dans les villes : ainsi de nombreux citadins s'attachent-ils à se rendre visibles (style vestimentaire, coiffures, tatouages, piercings etc.) pour tenter d'échapper à l'anonymat. Cette volonté d'attirer le regard, d'affirmer son existence pour soi et pour les autres, s'apparente à une esthétique de la présence, voire une esthétique du choc, à nouveau. C'est dans ce sens que paraît s'afficher la « tendance ethnique ». Les porteurs de dreadlocks, par exemple, déclarent leur confrontation avec une Babylone qu'ils peuplent pourtant. Le choc, plus ou moins violent, provoqué par le citadin adepte de la mouvance « ethnique », lui permettrait de dire à la foule sa propre conception du monde, sa propre conception du temps, ses idéaux ou ses attentes, et résumée en cela, une part de ce qu'il est.

Schusterman, dans *l'Art à l'état vif*, évoque un texte de musique rap dans lequel un « vous » s'oppose à un « nous », le « vous » représentant une société contre laquelle on s'insurge, le « nous » personnifiant à la fois les rappers du groupe et les jeunes partageant ses valeurs<sup>137</sup>. Il y a en cela l'idée d'une lutte : ne pourrait-on pas considérer qu'il s'opère dans l'urbanité contemporaine le même type de lutte ? On peut se demander ce que représente de manière plus générale ce « nous » dans la ville moderne. Les multiples rôles sociaux remplis simultanément par chaque individu ne semblent pas pouvoir se syncrétiser dans une identité urbaine arrêtée. « Aujourd'hui, face aux statuts sociaux censément immuables (classes, catégories socioprofessionnelles), s'affirme l'exigence de la

---

<sup>135</sup> Benjamin W., « Notes sur les Tableaux de Baudelaire », in *Ecrits français*, Paris, Gallimard, 2003, p. 313.

<sup>136</sup> Théorie analysée par W. Benjamin dans « Sur quelques thèmes baudelairiens », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 386.

<sup>137</sup> Schusterman R., *L'Art à l'état vif – La pensée pragmatiste et l'esthétique populaire*, Paris, Les Editions de Minuit, 1991, p. 221.

mobilité<sup>138</sup> ». C'est en tout cas l'une des thèses que défend Michel Maffesoli. Les objets « ethniques », les tatouages, les attitudes que la « tendance » induit, les voyages virtuels qu'elle permet, évoquent cette errance convoitée. La vie menée par le citadin laisse supposer qu'il n'est pas un mais plusieurs à la fois. L'homogénéité citadine, celle qui autorise à dire que « je suis parisien », par exemple, ne serait qu'apparente. Ainsi, arborer des tatouages ethniques permettrait d'affirmer sa multiplicité en s'extrayant de l'indifférenciation.

S'il y a dans l'urbanité quelque chose de commun, il reste que nous ne nous rencontrons pas nécessairement. Roberto Esposito, philosophe, précise que le sens du terme de « communauté », abondamment employé, jusqu'à être galvaudé, tend à s'éloigner de son origine. En effet, est commun ce qui n'est propre à personne. La communauté, alors, prenant appui sur le commun, ne devrait pas chercher à rassembler les semblables mais les différents. L'idée de communauté, telle qu'elle est aujourd'hui véhiculée, s'entoure de la peur de l'intrusion d'éléments extérieurs, encore, alors qu'elle devrait, à l'inverse, inviter à briser les barrières<sup>139</sup>. Mais on a souvent peine à abandonner de vieux repères rassurants.

Dans le cas de l'urbanité moderne, peut-être serait-il plus juste de parler de tribalisme, plutôt que de communautarisme. Appartenir à une tribu urbaine, en effet, ne revient pas à n'appartenir, de façon exclusive, qu'à une seule tribu. Les tribus urbaines, à l'image de la foule des grandes villes, sont mouvantes<sup>140</sup>. Il n'y aurait donc pas, dans ce sens, d'identité urbaine unique, mais des identités multiples, complexes et changeantes, se mettant en scène dans un véritable théâtre urbain. « Le jeu identitaire, explique Anne Raulin, se pratique à la fois du dedans et du dehors, c'est-à-dire en étant ensemble ou alternativement acteur et spectateur de ce théâtre urbain<sup>141</sup> ». Ainsi les punks, les bobos, les bikers, les gothiques ou les ravers participent-ils au spectacle permanent offert par les mégaloilles contemporaines, jusqu'à s'intégrer naturellement au paysage de la ville. Afficher son appartenance à telle ou telle de ces « tribus » s'inscrit-il alors toujours dans cette esthétique du choc qui semble fonder le dynamisme des grandes villes ? Nous devenant familières ces tribus ne perdent-elles pas de leur pouvoir résistant ?

---

<sup>138</sup> Maffesoli M., *La part du diable - précis de subversion postmoderne*, Paris, Flammarion, 2002, p. 14.

<sup>139</sup> Esposito R., « 'Communauté' ne signifie pas identité mais altérité », in *Université de tous les savoirs, Le Monde*, mardi 19 décembre 2000.

<sup>140</sup> Maffesoli M., *Le temps des tribus – le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Le Livre de Poche, Biblio essais, 1991, p. 15.

<sup>141</sup> Raulin A., *Anthropologie urbaine*, Paris, Editions Armand Colin, 2001, p. 165.

Tatoueurs et perceurs ont vu s'élargir considérablement leur public depuis une vingtaine d'années. Etre tatoué, ou percé, ne revient plus nécessairement à afficher une marginalité revendicative. La propagation des marques corporelles par le biais de personnalités médiatiques participe à leur démocratisation. Ainsi des marques corporelles archaïques comme le tatouage ou le piercing se font-elles les signes d'une reconnaissance implicite traduisant une culture commune. Autrefois, ce besoin de se différencier tout en s'assimilant à un groupe dans lequel on se reconnaît, se satisfaisait du choix de vêtements ou de coiffures remarquables. Les modifications corporelles aujourd'hui très en vogue, et ce pour longtemps encore sans aucun doute, indiquent que nous sommes passés à des signes plus radicaux<sup>142</sup>.

Si le public de telles pratiques est vaste, il semble bien que les principaux intéressés soient plus particulièrement les jeunes membres de ce que l'on pourrait nommer les tribus urbaines. La liberté d'être soi-même, alors, ne serait pas incompatible avec le désir d'être comme les autres. L'Autre de l'Ailleurs et celui que l'on dit être mon semblable, entrent de la même façon, notamment à travers les tatouages ethniques, dans un jeu mettant en question ma propre identité, mes propres limites. Choisir de partager des caractères avec ces Autres, proches ou lointains, revient à revendiquer, de manière plus ou moins violente, son appartenance à un monde multiple.

A la compacité diffuse de la ville correspond alors le besoin de se sentir ensemble, de se sentir un. Les rave parties et les soirées gothiques, entre autres rassemblements festifs de l'urbanité moderne, semblent aller dans ce sens. Les signes de reconnaissance tribaux arborés par leurs participants (vêtements, marques corporelles, habitudes langagières, goûts musicaux ou modes de vie) apparaissent comme des moyens d'éprouver, de sentir en commun. Devant la scène du *Rock dans tous ses Etats* à Evreux en 2004, par exemple, une foule de jeunes Occidentaux évoquait ce sentiment : laissant résonner dans leur corps des sons d'ailleurs dont ils se sentaient étrangement proches, ils recevaient le Monde. « On nous dit souvent qu'on fait du blues, déclare l'un des membres du groupe Tinariwen en représentation ce soir-là. Avant de jouer devant des Européens, on ne savait même pas que cette musique existait. On n'en a jamais écouté<sup>143</sup> ». Pourtant la foule a su percevoir dans

---

<sup>142</sup> Kremer P., « Tatouage et piercing, nouveaux 'marqueurs identitaires' pour les jeunes », *Le Monde*, dimanche 25/lundi 26 octobre 1998.

<sup>143</sup> Propos recueillis sur le site [www.afrik.com](http://www.afrik.com), « Rebelles bleus : les Tinariwen sortent un disque et sillonnent l'Europe », lundi 10 mai 2004.

leurs sonorités une certaine similitude, les accents d'une plainte commune à l'humanité entière. Tinariwen (pluriel de *Tenere*, qui signifie « désert ») chantait alors l'errance. Devant une foule bondissante de jeunes Occidentaux adeptes de rock'n'roll, de musique pop et de reggae, s'élevait la solitude morale et physique, cœur de la poésie chantée des Touaregs. Leur musique, bien que non-occidentale, semblait pourtant se faire entendre. Ces bribes de traditions méconnues donnaient l'étrange impression d'être reconnues. Rappelant l'attachement des Touaregs à leur communauté, au-delà de leur mobilité, sans doute adressaient-ils également aux hommes un message plus universel. Une existence précaire dans un milieu hostile... Ne serait-ce pas là une forme de métaphore de la vie de ces jeunes Occidentaux en quête d'identité ? Tuniques azur et chèches indigo pour les hommes, robe noire et tresses perlées pour leur choriste, et puis guitares électriques et projecteurs, sonnait le choc du contraste. Cette image, visiblement en parfait décalage, ne serait-elle pas emblématique de l'état actuel de notre culture ?

De grands musicologues comme Jacques Chailley évoquaient « une échelle linéaire du progrès musical, et plaçaient à sa base les musiques primitives ou folkloriques, à son sommet la grande musique savante occidentale<sup>144</sup> ». L'ethnomusicologie a pour vocation l'étude des genres musicaux et de leur rôle dans les sociétés dont ils sont issus. Certains ethnomusicologues s'opposèrent à la précédente théorie. Une telle conception historique, selon eux, est invérifiable (les musiques non écrites ne laissant en effet aucune trace de ce qui a pu se produire dans le passé). Ils montrèrent en outre la sophistication des musiques extra-européennes (nombre de musiques africaines, par exemple, sont basées sur la polyrythmie, c'est-à-dire la superposition de différents rythmes). Il ne s'agirait donc pas de goûter à de nouvelles origines, mais plutôt d'éprouver, en commun, la continuité des résonances.

Puisqu'il semble impossible de se sentir un dans la ville, du moins pas de façon permanente, serait-il possible de le faire par instants, à l'occasion de ces trances postmodernes ? Les rituels précis de ces trances (bruits, rythmes, psychotropes confortant la fusion) induisent pour un temps la confusion des corps et des esprits, jusqu'à une certaine désindividualisation. Il s'agirait alors de s'épandre de sa propre personne par le biais d'une fusion collective. Dionysos, dieu métis (fils de Zeus et d'une mortelle, Sémélé), dépasse les distances, abolit l'espace-temps, comme l'espace entre nous. La musique, manifestation de

---

<sup>144</sup> Meyran R., « L'ethnomusicologie : du tam-tam à la techno », in *Sciences Humaines*, novembre 2003, pp. 14-15.

son ivresse, se fait dans son essence « tissu de métamorphoses incessantes dans et par lesquelles les individualités peuvent se rejoindre et se dépasser<sup>145</sup> ».

Les soirées gothiques, comme les rassemblements techno, se révèlent être les lieux de mise en scène d'un étrange revival de néopaganisme. On parle en effet au sujet de ces pratiques de véritables « cérémonies » : « supposés échapper à la logique de la société de consommation, les ravers véhiculent une contre-culture<sup>146</sup> ». Les différentes références auxquelles ce type de cérémonies fait appel, les états modifiés de conscience qu'elles induisent souvent, invitent musique et corps à entrer dans un jeu de transes ancestrales. Le sentiment d'être ensemble, celui d'éprouver en commun, dans ces instants-là, peut-être, sont satisfaits.

Selon Lévi-Strauss, l'existence sociale trouve son principal critère dans l'échange direct de la parole et la présence immédiate de l'autre. Le rôle de la parole dans les sociétés dites « primitives » s'est sans doute perdu dans la ville. Le fait de résumer sa personnalité dans un « look » (vestimentaire, coiffure, marques corporelles, etc.) que l'on impose parfois comme un « choc » aux passants que l'on croise en est l'illustration. Si l'idée que l'on se fait de ces sociétés est souvent éloignée de ce qu'elles sont réellement, il reste qu'elles s'imposent comme nouveaux modèles idéalisés. L'expérience, selon Walter Benjamin, n'a plus la même valeur qu'autrefois. De la guerre de 14-18 les gens sont revenus « non plus riches mais plus pauvres en expérience communicable<sup>147</sup> ». L'autorité de l'âge, en effet, n'est plus aussi évidente que jadis. Les jeunes, pour se construire, affichent désormais une véritable volonté de s'éloigner de la filiation. Et, de ce fait, la parole des anciens ne participe plus à cette construction. Les « valeurs faites corps » (« tiens-toi droit », « tiens ton couteau de la main droite » etc.), principes fondamentaux de l'arbitraire culturel, selon Bourdieu, sont les premières mises en danger. Tenue, maintien et manières corporelles peuvent alors prendre de nouvelles formes et s'éloigner de la ligne tracée par nos proches ancêtres. Cependant, ce déni des valeurs anciennes ne semble concerner que celles qui proviennent de nos propres sociétés. Les sociétés « primitives » auxquelles fait référence la « tendance ethnique » prennent souvent appui sur un principe de « gérontocratie ». Il en va de même pour le rapport entretenu par les jeunes avec le pouvoir : ces sociétés traditionnelles, la plupart du temps gouvernées par des chefs, apparaissent dans leur esprit comme idéal de

---

<sup>145</sup> Laplantine F. et A. Nougès, *Le Métissage*, Paris, Flammarion, 1997, p. 95.

<sup>146</sup> Meyran R., « L'ethnomusicologie : du tam-tam à la techno », in *Sciences Humaines*, novembre 2003, pp. 14-15.

<sup>147</sup> Benjamin W., « Expérience et pauvreté », in *Œuvres II*, Paris, Gallimard, 2000, p. 365.

liberté dont ils ne perçoivent pas toujours le caractère fictif. Le paradoxe est intéressant : les jeunes Occidentaux adeptes des tatouages ethniques abandonnent les codes de leurs anciens pour adopter ceux défendus par d'autres anciens. Ce qu'ils refusent, alors, n'est sans doute pas l'autorité de l'âge mais plutôt le fait qu'elle impose certaines valeurs. Les tatouages ethniques, dans ce sens, permettent de choisir ses propres codes, de se donner l'illusion d'être libre tout en s'en remettant à des sociétés dont les valeurs ont supposément fait leurs preuves.

La contingence et l'aspect éphémère de tout processus d'individuation trouvent une alternative dans cette possibilité de se construire soi avec une infinité de matériaux, venus d'ici comme d'ailleurs, et dans lesquels on se reconnaît. « Ce qui fait la valeur des propriétés capables de fonctionner en capital symbolique, affirme Bourdieu, c'est non les caractéristiques intrinsèques de la pratique mais sa valeur marginale : distinction, lutte permanente pour s'égaliser ou s'identifier au groupe immédiatement supérieur et se distinguer du groupe immédiatement inférieur<sup>148</sup> ». S'il n'est pas nécessairement question de supériorité ni d'infériorité, il reste qu'adopter des codes relatifs à la « tendance ethnique » revient à s'affilier à un certain courant de pensée, à dire son ouverture à un Monde que l'on entend. Emprunter à l'Autre, se sentir à la fois propre et commun, induit une redéfinition intime et sociale de soi<sup>149</sup>. Il s'agit de revendiquer ses choix pour afficher la liberté que l'on convoite.

Certaines cultures urbaines, ou « subcultures », et notamment celles relevant de la « tendance ethnique », entrent dans un jeu de tension avec la culture dite « dominante ». Ainsi deviennent-elles parfois revendicatives. Benjamin nous encourage à être des « barbares positifs » : notre pauvreté en expérience ne serait, selon lui, pas stérile puisqu'elle permettrait de construire avec presque rien. C'est ce qu'autorise la tendance ethnique. Il s'agit le plus souvent d'être rejeté par ceux que l'on rejette soi-même. Choisir pour nouveau modèle des sociétés dénigrées, des peuples jadis opprimés, radicalise cet acte. Ainsi, quand certains jeunes retroussent une jambe de leur pantalon, ils s'affilient aux esclaves noirs prisonniers de leurs chaînes et dont la mémoire est aujourd'hui partagée.

---

<sup>148</sup> Bourdieu P., *Le Sens pratique*, Paris, Les Editions de Minuit, 1980, p. 236.

<sup>149</sup> Le Breton D., *Signes d'identité – Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002, p.20.

Le siècle des lumières vantait déjà, à travers sa philosophie, la « vertu des sauvages » opposée à la corruption des « civilisés »<sup>150</sup>. L'idéal d'un supposé « état de nature », perdu à tout jamais par le citoyen de la contemporanéité, se cristallise dans la tendance ethnique. Sociétés primitives et sociétés marginales se lient symboliquement. Ce sont les signes visibles du fractionnement postmoderne. La construction même de la musique rap en est l'illustration. C'est en tout cas ce qu'affirme Richard Schusterman. « En opposition à cette esthétique de l'unité organique [celle des œuvres d'art], explique-t-il, le rap reflète la 'fragmentation schizophrène' et l'effet de collage 'caractéristique de l'esthétique postmoderne'<sup>151</sup> ». Il n'y a plus une seule mais de nombreuses visions du monde ; il est possible d'être plusieurs à la fois. On désire l'Ailleurs, la place particulière d'être « à part », tout en s'assimilant à d'autres dont on se sent solidaire.

### 3. Rêver l'Ailleurs

Chez les jeunes générations, il paraît ne plus être nécessairement question de chercher à atteindre à tout prix ni l'absolu, ni la perfection : il s'agit désormais d'être soi, avec toutes ses facettes, toutes ses convictions, à la fois uniques et partagées ; se libérer des conventions, redevenir « sauvage » pour entretenir avec le Monde des rapports authentiques. On retrouve ici l'ancien fantasme de l'Ailleurs comme territoire des pulsions débridées, de la lascivité, des interdits dépassés... La liberté incarnée par les corps dansants se traduit sans doute à nouveau dans des transes postmodernes. Comme c'était le cas dans les spectacles du début du siècle, il s'agit, pour les acteurs et les spectateurs, de se libérer du poids de leur corps, dans un contexte proche du jeu de rôle. La mise en scène des soirées gothiques, par exemple, dont certaines se déroulent dans de vieux châteaux retirés, ou bien encore celle des festivals de rock, de reggae etc. invitent leurs participants à sortir d'un corps socialisé dans lequel ils se sentent à l'étroit. Parfois, on se contente de battre la mesure du bout de

---

<sup>150</sup> Bazin J., « Le bal des sauvages », in *Le Sauvage à la mode*, sous la direction de Jean-Loup Amselle, Paris, Editions Le Sycomore, 1979, p. 218.

<sup>151</sup> Schusterman R., *L'Art à l'état vif – La pensée pragmatiste et l'esthétique populaire*, Paris, Les Editions de Minuit, 1991, p. 191.



son pied. D'autre fois, on se laisse aller à de grands mouvements dansés auxquels on n'aurait peut-être pas osé se laisser aller en un autre lieu. Le rêve de l'Ailleurs, le rêve de s'extraire aux inhibitions imposées par la vie quotidienne, est aussi un moyen de se rassembler soi-même, comme de se sentir ensemble.

S'inscrivant dans un spectacle urbain permanent, on pourrait se demander si ces modes mineurs de la culture, puisque de plus en plus tolérés et répandus, ne perdent pas de leur pouvoir de rébellion (Comme c'était le cas de ces premiers rassemblements de jeunes autour de la musique, à commencer par Woodstock dont la « rébellion » consistait à s'élever contre la guerre et trouver l'harmonie entre les hommes et les peuples). Dans le cas des marques corporelles, bien qu'elles ne choquent plus réellement, celles-ci continuent malgré tout à véhiculer une notion d'interdit, de « mauvais genre ». Ainsi, pour un entretien d'embauche, par exemple, retire-t-on le plus souvent ses piercings ou porte-t-on des manches longues qui cacheraient des tatouages sur les bras, afin de s'inscrire à nouveau dans une certaine « norme ». De même, les parties de son corps que l'on choisit de tatouer doivent préférentiellement pouvoir être cachées par un vêtement ou un accessoire (épaule, poignet, bas du dos etc.). Sans doute est-ce le signe que la tendance ethnique maintient cette tension dynamique avec la culture dominante et dont toute subculture a besoin pour demeurer en éveil.

Dans le cas des tatouages ethniques, nous l'avons vu, la problématique semble être un peu différente. Il ne s'agit pas de rébellion, ni de rejeter en bloc sa culture légitime, mais d'ouvrir d'autres portes qui permettraient d'accorder des influences diverses dans lesquelles on se reconnaîtrait. Comme jadis, lorsque l'Occident commença à découvrir des terres lointaines et encore inexplorées, les adeptes des tatouages ethniques, cherchent vraisemblablement à rêver l'Ailleurs. « *Au bout d'un moment, explique Régis qui, sans n'être jamais allé en Polynésie porte des motifs polynésiens auxquels il attribue des fonctions à la fois esthétiques et de protection, tu te sens étouffer dans ta vie quotidienne. Je crois qu'on a besoin de croire au fameux Eldorado, de croire que la vie est plus douce ailleurs. C'est ce qui m'a poussé à aller vivre au Canada* ». Les motifs ethniques portent en eux cette idée selon laquelle ce qui ne serait ni quotidien ni routinier pourrait apporter le bonheur. De nombreux tatoués ethniques recherchent à la fois dans leurs emprunts culturels la fantaisie et le besoin d'évasion. L'idée que l'on se fait de l'Autre et de l'Ailleurs est nécessairement faussée. Mais elle évoque peut-être les histoires que l'on nous racontait alors que nous étions enfants et dans lesquelles le héros trouvait le bonheur en menant sa quête loin de chez lui. Kévin, d'origine bretonne, est attaché aux fantasmes qui entourent les légendes celtiques, bien qu'il

soit renseigné sur leurs réalités historiques. « *La Bretagne, dit-il, c'est aussi Brocéliande, la dame du lac, les esprits de la forêt... On sait bien que tout cela n'est pas réel. Mais, même quand on est devenu adulte, on aime bien croire à tout ça, à la magie... On sait que, tout ça, on ne le vivra pas... Mais c'est important de garder dans son cœur une certaine part de cette magie. Parfois, j'ai l'impression que ça aide à relativiser. Parce qu'en vrai, la vie n'a rien de magique !* ». Sans être bretons, de nombreux individus sont attirés par les motifs celtiques. Lorsqu'il ne s'agit pas de tatouages, il peut s'agir d'objets de décoration, de musique, de photographies que l'on accroche dans son intérieur... D'une manière plus générale, emprunter à l' « ethnique », au répertoire « sauvage », serait peut-être un moyen de se sentir à la fois être ici et être ailleurs.

Les agences de voyage, ou bien les nombreux séjours proposés aux participants des multiples jeux télévisés, nous confortent sans aucun doute dans l'idée selon laquelle Ailleurs et rêve sont nécessairement liés. Philippe et Isabelle, tous deux porteurs de tatouages japonais, rêvent du Japon comme d'un pays idéal. Aucun d'eux ne s'y est jamais rendu. Cependant, les valeurs que leurs paraissent véhiculer les symboles japonais, ainsi que l'élégance et la finesse des tatouages japonais se présentent, selon eux, comme des preuves que le Japon est tel qu'ils se l'imaginent. Pourtant, les médias ne manquent pas de déplorer les conditions de vie des Japonais que l'on présente comme prisonniers de leurs obligations professionnelles et du peu de temps que la population active peut accorder aux loisirs ou à la vie privée. Mais, encore une fois, la poétique du sauvage semble maintenir une grande part des Occidentaux dans ces rêves d'Ailleurs, peut-être trop anciens pour être menacés. Le Japon est aussi l'Ailleurs dont rêve Nicolas, adepte d'arts martiaux et qui porte dans le dos un dragon qui entoure une forme de lotus. « *J'ai toujours été fasciné par la sagesse des grands maîtres d'arts martiaux, explique-t-il. Pour moi, le Japon, c'est ça. C'est une autre façon d'envisager la vie... A mon sens, les Asiatiques savent mieux que nous se tenir à leurs valeurs et rester dans le respect. J'aimerais vraiment réussir à faire en sorte que les valeurs que je me suis fait tatouer me correspondent un jour. C'est un but que je veux atteindre. Je ne suis pas asiatique. Mais, dans un sens, c'est un peu comme un rêve que je voudrais approcher le plus possible* ». Nicolas ne manifeste pas, à l'heure actuelle, le désir de découvrir le Japon. Mais, comme Philippe et Isabelle, il a de ce pays une image d'idéal, fantasmée sans aucun doute, mais qui l'aide malgré tout à se construire soi.

Ce rêve d'Ailleurs, parfois, est assouvi par le voyage. Cécile s'est fait tatouer en Polynésie. « *Mon tatouage, dit-elle, il représente la concrétisation d'un rêve. Découvrir la Polynésie française et nager avec les raies Manta. Les îles paradisiaques, on en voit des*

*images partout. Tout le monde en rêve. Mais tout le monde ne peut pas se permettre d'y aller car les billets d'avion sont encore très chers. Mon tatouage, du coup, il représente aussi une certaine fierté. Je me dis que, moi, j'ai réussi à le réaliser. Comme si j'avais vu le paradis de mes propres yeux... Je suis heureuse de l'avoir fait. Et je sais que ce voyage, ces images, je ne les oublierai jamais. J'y pense très souvent dans ma vie quotidienne et ça m'aide à mettre un peu de rêve dans ma vie ! ».* Cécile n'a pas vécu en Polynésie. Elle y a passé des vacances. Elle avait à l'esprit l'idée qu'elle y réaliserait un rêve de douceur de vivre. Son séjour a été conforme à ses attentes, conforme aux promesses des agences de voyage et des affiches publicitaires... Ce qu'elle a vécu, là-bas, n'est certainement pas la réalité mais plutôt la confirmation que son rêve était justifié. Elle n'en a conservé que de bons souvenirs, que de belles images (toutes marquées de manière indélébile par le biais de son tatouage). Mais c'est assurément ce qu'elle recherchait.

Bien que le fantasme soit indéniable, il est probable qu'effectivement, il existe des contrées dans lesquelles la vie paraît plus douce et moins contraignante pour leurs habitants eux-mêmes. Mais ce qui est certain, c'est que l'industrie du tourisme met généralement tout en œuvre pour que le séjour des voyageurs soit conforme aux idées préconçues. Walter, quant à lui, a vécu huit mois à Tahiti. Là-bas, il s'est fait tatouer un requin dans le style tahitien. *« J'ai eu la chance de beaucoup voyager lorsque j'étais enfant, raconte-t-il. Mais ce sont surtout les destinations insulaires qui m'attirent. Je connaissais déjà la Polynésie avant d'y vivre. J'aime bien la mentalité des îles : il y a moins de stress, malgré tout, du soleil, une vie plus au ralenti... Et une coupure avec tout ce qui nous oppresse en métropole alors que ça nous échappe tout autant. Tous les débats sur l'identité nationale, la sécurité, les guerres, la crise économique... On baigne dedans alors que, finalement, nous n'avons que peu de prise là-dessus... La guerre d'Irak de 2003, je l'ai vécue de Tahiti... Là-bas, je vais pas dire que je m'en fichais mais c'était pas une obsession. Alors qu'en France, tout le monde suivait à fond ; et finalement, le résultat était le même ».* Les approximations liées au rêve de l'Ailleurs démontrent un besoin de rompre avec le quotidien, de se libérer des soucis inutiles ou, comme le dit Walter, de se libérer de ceux sur lesquels on ne peut pas avoir d'action directe. Même lorsque les envies de voyage ne se concrétisent pas, ce désir d'Ailleurs semble être partagé par un grand nombre de tatoués ethniques.

*« Quand je vais mal, j'ai envie de tout quitter. De partir loin. Tout seul »*, explique Thomas. Le rêve de l'Ailleurs se présente parfois comme une fuite. Lorsque les soucis de l'existence paraissent insupportables, la tentation de fuir pour trouver le bonheur ailleurs peut être grande. D'origine vietnamienne, il porte sur le corps de nombreux symboles tirés du

bouddhisme. Lorsqu'il s'y est rendu pour la première fois afin d'y disperser les cendres de ses grands-parents défunts, il raconte qu'il a ressenti le besoin de s'y arrêter plus longtemps, d'y bâtir une nouvelle vie. En voyage, et alors proche de ses racines, il s'est demandé où était vraiment sa place. *« Il y a plein de moments où je me sens bien nulle part, dit-il. Je ne sais pas où est ma place, ni où je dois aller... Pourtant, mes tatouages sont là pour me rappeler mes valeurs, celles que m'ont transmises mes grands-parents quand j'étais enfant. Je sais qu'ils ne voudraient pas me savoir aussi hésitant. Mais le bien-être qu'on ressent quand on est loin de tout, ça n'aide pas à se forcer, à se contraindre »*. Parfois, ce rêve de l'Ailleurs éloigne pour un temps plus ou moins long l'individu de son sens des réalités. Il semble que, dans de nombreux cas, il s'agisse effectivement d'une fuite, plus ou moins longue. Rêver l'Ailleurs, c'est, dans un sens, refuser de vivre un bonheur simple mais accessible. Mais ce peut être aussi simplement un besoin de respiration et d'inspiration visant à améliorer sa « vraie vie ». C'est le cas d'Alexandre, qui a vécu une année en Australie. Pour lui, l'Australie reste un rêve. Il est conscient que la vie qu'il y menait n'est pas « la vraie vie ». *« Là-bas, dit-il, je me suis senti devenir adulte. C'est marrant parce que je n'avais pas tant de responsabilités que cela, en fait ! A part qu'il fallait souvent trouver du travail pour se permettre de vivre le rêve à fond ! Je faisais souvent la fête. J'ai vu beaucoup de pays... Peut-être que, dans un sens, c'était comme une grande dernière fête avant de passer à la 'vraie vie'. Parce que ma vie d'avant, elle ne me convenait pas. Je suis beaucoup plus heureux, maintenant. C'est drôle de se dire que toute cette prise de conscience, ce changement d'état d'esprit et d'existence, est contenue dans un si petit tatouage [Un idéogramme chinois] ! »*. Il est intéressant de constater les liens qu'entretiennent souvent mutuellement le rêve et l'enfance. Alexandre a ressenti le besoin de vivre un idéal, une fois dans sa vie, dans l'idée de passer ensuite à sa vie d'adulte. Assouvi, ce rêve d'Ailleurs demeure aujourd'hui pour lui un appui dans la mesure où il a été réalisé. Il n'est pas opposé à l'idée de tenter une nouvelle expérience de vie ailleurs. Mais il dit avoir trouvé, grâce à la concrétisation de son rêve de liberté, d'indépendance et de négation des contraintes, un équilibre qui lui a permis de se construire et de se sentir heureux dans son contexte habituel (Alexandre vit en région parisienne), celui-là même qu'il jugeait pesant avant son départ. Vivre son rêve lui a permis de modifier certaines de ses façons de penser, certaines de ses aspirations, et de se sentir plus en accord avec ce qu'il a le sentiment d'être véritablement au fond de lui.

Christophe B., qui a passé un an au Chili dans le cadre de ses études, a tiré de son expérience loin de ses attaches des enseignements proches de ceux relatés par Alexandre. Depuis son enfance, il rêvait de voir le Machu Pichu. Très jeune, il s'est passionné pour les

cultures précolombiennes et pour leur mystère. Il a beaucoup voyagé lorsqu'il était en Amérique du Sud et a pu y admirer de nombreux vestiges. Il est satisfait d'avoir réalisé son rêve. Mais, pour lui, celui-ci demeure un rêve. Comme Alexandre, la vie qu'il a menée au Chili était libre de toutes contraintes. Dans ce sens, elle n'était pas réelle. Son attirance pour le Chili était à la fois géographique, historique, culturelle et symbolique. Mais ce qu'il retient essentiellement de son voyage, ce sont les rencontres qu'il y a faites. Lui aussi s'est senti transformé à son retour. La réalité de la vie des Chiliens l'a amené à un certain désenchantement. Cependant, celui-ci reste relatif car son expérience au Chili a été vécue sur le mode de la rêverie. Dans son esprit, elle y est toujours. Lorsque l'Ailleurs est idéalisé, les expériences (séjours, tatouages, etc.) peuvent paraître « superficielles ». Là encore, les cultures autres sont placées dans un entre-deux-mondes dans lequel se mêlent fictions, projections personnelles et découvertes objectives. « *Parfois, nous dit Johann qui porte dans le haut du dos un symbole indien, c'est peut-être mieux de rêver l'Ailleurs plutôt que de le vivre. L'Inde m'attire pour ses sagesses, la beauté et la profondeur de ses symboles... Mais je sais que là-bas, la réalité est beaucoup moins belle...* ». Certains Ailleurs, en effet, sont idéalisés, à travers les médias, notamment. Mais lorsque la réalité est plus dure, celle-ci n'est pas nécessairement cachée. Comme Johann, nombre d'Occidentaux sont attirés par l'Inde qu'ils rêvent de voir de leurs propres yeux. Cependant, ceux-ci sont parfois freinés par la peur d'être choqués par la pauvreté, d'éprouver le mal-être de se promener, en touriste aisé, au milieu de peuples dont les conditions de vie sont extrêmement difficiles.

Bien que cela soit plus rare, il existe un autre mode de voyager, un mode se voulant plus objectif. Il est désormais possible de loger « chez l'habitant » ou de pratiquer l'écotourisme. Mais il est également possible de voyager dans des pays non « exotiques » dont on sait que l'on y découvrira une réalité dure à envisager. Certaines agences, en effet, se spécialisent dans les destinations les plus improbables et les plus fermées au tourisme, comme la Corée du Nord, par exemple. Par petits groupes, les voyageurs ne cherchent pas un dépaysement léger : ils cherchent à découvrir le monde tel qu'il est, les pays sans leurs fioritures. Doit-on voir là une forme de voyeurisme ? Ou bien une réelle volonté de ne pas se laisser guider par le fantasme d'un Ailleurs idéalisé ? Dans tous les cas, il s'agit sans doute également d'une volonté de se sentir mieux chez soi lorsque le voyage s'achève.

Christophe D., qui porte sur l'épaule des motifs maoris, ne cesse de voyager. Mais ce qu'il recherche, lui, ce sont les sites paradisiaques et les grands espaces. Il s'est fixé pour objectif d'en découvrir le plus grand nombre possible. Il a la sensation que la vie passe vite et sait qu'on ne peut savoir ce dont sera fait demain. A travers ses multiples voyages, il dit avoir

l'heureuse impression de vivre plusieurs vies en une seule. Dans ce cas, l'Ailleurs est envisagé comme une utopie. Ce besoin d'évasion, de découvrir d'autres horizons, tout le monde ne l'assouvit pas. A travers les tatouages ethniques, c'est sans doute une part de ce besoin que les jeunes Occidentaux contentent. Non nécessairement concrètement réalisé, leur rêve d'Ailleurs est lisible sur leur peau.

Depuis son adolescence, Sébastien G., aujourd'hui ethnologue, s'est pris de passion pour le tatouage. Très jeune, il s'est fait tatouer l'image d'un label de musique qu'il affectionnait particulièrement. Il s'est fait ensuite tatouer un motif proche des formes courbes et labyrinthiques celtes. Très vite, il s'est intéressé à l'histoire du tatouage. Dans le cadre de ses études, il a eu l'occasion d'effectuer un stage à Nouméa. Après son stage, il est parti seul à la découverte de Samoa dont il rêvait depuis longtemps. *« Mon envie d'aller à Samoa date de l'époque où j'ai fait mon premier tatouage, raconte-t-il. Parce que je savais déjà que c'était une île où les tatoueurs n'avaient jamais arrêté de tatouer à la manière traditionnelle, malgré l'arrivée des colons et missionnaires. A cette époque, j'avais le projet d'aller à Samoa sans en avoir les moyens, sans savoir comment je pourrais y aller. J'ai d'abord fait des études de philo. Puis je me suis tourné vers l'ethnologie parce que j'avais toujours cette idée fixe d'étudier les îles samoanes »*. A Samoa, il est allé à la rencontre de tatoueurs traditionnels, non sans mal car il n'a, dans un premier temps, rencontré que des maîtres tatoueurs qui ne tatouaient pas à ce moment-là, en raison des fonctions sociales que leur rôle leur impose (gestion du village, des récoltes, de la communauté, etc. lorsque ceux-ci ont le titre de chef). *« Je ne me souviens plus comment je réfléchissais à l'époque, dit-il, mais je savais très bien qu'en allant là-bas pour rechercher le tatouage j'allais me faire tatouer »*. Il a vécu à Samoa de longs mois à plusieurs reprises. Dès son premier voyage, il a entamé un tatouage traditionnel, exécuté au peigne, autour de sa cuisse, qu'il a poursuivi à l'occasion de ses autres séjours. Pour Sébastien, son tatouage représente avant tout sa passion pour la pratique et pour son histoire, mais il représente également les rencontres, profondes, qu'il a pu faire avec certains tatoueurs samoans. Il a assisté aux tatouages traditionnels, aux rituels qui les précèdent et les accompagnent. Aujourd'hui, il parle la langue et est devenu l'un des experts du tatouage samoan. Dans le cas de Sébastien, ce rêve de l'Ailleurs l'a mené à une véritable connaissance, objective, et qu'il souhaite faire partager.

Malgré les approximations que le rêve implique le plus souvent, il se dégage des tatouages ethniques un besoin commun d'ouverture à la diversité du Monde, un besoin d'évasion qui permet de poser un regard neuf sur notre quotidien. Souvent, ce sont les contraintes liées à notre temps qui sont les plus simples à percevoir. Envisagé comme

totallement autre, le lointain permet des projections rassurantes. Il permet peut-être une évasion plus vaste. Evoquant des temps immémoriaux et fantasmés, les tatouages ethniques se présentent comme des marques d'un Ailleurs porté par la poésie du sauvage. Dans l'esprit de beaucoup, leur symbolique est puissante et véhicule des valeurs qui, peut-être, ont disparu de notre société. C'est vraisemblablement en partie le ressenti de ce manque qui pousse tant de candidats à la marque à se tourner vers l'ethnique.

#### 4. Un substitut de rite de passage ?

Nous le verrons tout au long de cette partie de l'étude, le rapprochement entre tatouage ethnique et rite de passage est à relativiser. Cependant, de nombreux individus tatoués évoquent, de manière directe ou non, le manque de rites dans notre société, rites qui, selon eux, leur permettraient de mieux appréhender les changements liés au cours de l'existence et aux différents passages d'âges. *« J'ai l'impression, d'après ce que j'ai pu lire, que dans les sociétés traditionnelles, il n'y a pas de crise, ce qu'on appelle nous 'crise d'adolescence', raconte Jérôme qui porte sur l'avant bras une forme proche du Yin Yang. Je suppose qu'il y a, pour faire passer ça, un rituel de la douleur. Je ne les connais pas, j'ai pas fait de recherches ; mais je l'ai lu et ça m'a parlé. Comme on peut l'imaginer ou fantasmer la tribu... Un rituel de la douleur et un rituel de la sexualité. Je pense que ce sont ces deux rituels qui sont refoulés dans notre société et qui font que l'adolescent se sent mal, aussi... Je pense que, quand tu es enfant, l'idée de devenir adulte, genre 'Tu vas partir à la chasse avec nous pendant deux jours et tu vas en baver, tu vas souffrir comme jamais t'as souffert et ensuite tu pourras aller voir les demoiselles sur la colline', peut-être que c'est des clefs qui permettent de passer plus facilement ce cap-là. Nous, on a plein de rituels. Mais c'est pas pareil. La première fois que tu fais l'amour, ton premier tatouage, ta première 'cuite', ton premier travail... C'est forcément des événements qui vont marquer ta vie. Mais ces passages sont étalés. C'est pour ça que chez nous, ça dure dix ans, maintenant, la crise d'adolescence ! Alors que ça pourrait être réuni, peut-être, dans trois journées : aujourd'hui tu souffres, demain tu fais l'amour et après-demain tu travailles »*. Le passage de l'adolescence à l'âge adulte paraît désormais être en effet généralement assez étalé dans le temps dans notre société. Lorsque les conditions de vie sont difficiles à l'adolescence, le passage peut se

faire rapidement. Mais les individus ayant évolué dans un environnement stable et sans grandes contraintes peinent parfois à accepter les responsabilités qu'imposent l'âge adulte. Dans certains cas, le tatouage se présente comme marque de l'acceptation de ce passage, comme un engagement vis-à-vis de soi-même de devenir maître de son existence.

Le passage de l'enfance à l'adolescence, déjà, se présente comme un événement à la fois attendu et redouté. Aussi en est-il de même du passage de l'adolescence à l'âge adulte. « Etrange enfance parfois pressée de grandir, *a contrario* des paradoxes de l'adolescence : jouir des prérogatives de l'enfant en n'en étant surtout plus un, tout en jouissant des prérogatives de l'adulte en n'en devenant surtout pas un !, explique Thierry Goguel d'Allondans. Le rite de passage permet de couper, de se séparer, donc de décider, d'opérer des choix. Ceci est rendu possible par des balises, des marqueurs sociaux forts. Il manque chez nous des bornes à nombre d'adolescences, des repères qui puissent être suffisamment contenant et permettre au sujet de s'autolimiter<sup>152</sup> ». Le tatouage tel qu'il se pratique dans notre société n'a rien de commun, ou du moins bien peu, avec celui se pratiquant lors des rites de passages des sociétés dites « traditionnelles ». Non imposé par le groupe, il n'est pas indispensable à la socialisation ni à l'intégration. Dans notre société, se faire tatouer ne revient pas à devenir adulte. Cependant, le tatouage, et particulièrement lorsqu'il est ethnique, peut s'envisager comme l'une des « balises » évoquées par Thierry Goguel d'Allondans. Dans de nombreux cas, les individus parlent d'une « renaissance » intervenue au moment du tatouage. La décision, couplée à l'acte mais aussi à ses conséquences, sont un moyen de marquer un passage important de la vie. Lorsque Jérôme s'est fait tatouer, il éprouvait le désir de « changer de vie », de changer son mode de pensée et son mode d'existence. Bien entendu, il ne s'est pas dit à lui-même « Je suis en train de vivre un rite de passage ». Mais il sentait ce passage indispensable à son évolution. La douleur qu'implique la marque, de même que le fait que celle-ci soit un engagement à vie, ont constitué, pour lui, la preuve qu'il était capable d'affronter le changement et qu'une nouvelle page du livre de sa vie commençait à s'écrire.

David P., qui porte sur le corps un trigramme tiré du *Yi King*, le livre des transformations, parle lui aussi de la conscience qu'il a eue de son passage à l'âge adulte et au cours duquel il aurait souhaité être accompagné. C'est à travers ses lectures, le plus souvent ésotériques, qu'il a peu à peu trouvé des réponses aux questions qu'il se posait. « *Je crois qu'en lisant ces bouquins, dit-il, je me suis initié tout seul. En principe, quand tu es initié,*

---

<sup>152</sup> Goguel d'Allondans T., *Rites de passage, rites d'initiation – Lecture d'Arnold van Gennep*, Laval, Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 2002, p. 134.



*tu n'es pas tout seul, puisqu'on t'initie ! Moi, je me suis renseigné tout seul et j'en ai tiré mes propres enseignements et mes propres conclusions ».* David porte depuis longtemps un grand intérêt à l'ethnologie. Il s'est renseigné sur les différentes pratiques de rites de passage. Il en connaît, dans les grandes lignes, les principes. Comme Jérôme, il en ressent le manque dans notre société. Au moment du tatouage, il ne cherchait pas à se créer « *un rite personnel* » mais dit avoir fait le rapprochement avec ce type de pratiques un peu plus tard dans ce qu'il nomme sa « *quête spirituelle* ». Dans de nombreux cas, on constate qu'il y a un « *avant* » et un « *après* » tatouage, particulièrement lorsqu'il s'agit du premier. Quelles que soient les motivations qui ont poussé l'individu à l'acte, il s'en trouve toujours changé.

Souvent, le premier tatouage correspond au moment où les individus commencent à « *voler de leurs propres ailes* » en quittant le foyer familial pour accéder à leur indépendance. C'est le cas de Régis. « *Le moment où je me suis fait tatouer correspond au moment où j'ai quitté le nid familial pour aller m'installer dans mon appart' avec ma conjointe et gagner ma vie, raconte-t-il. Ca peut effectivement faire penser à un passage à la vie d'homme ou d'adulte. Mais un autre point important c'est que quand j'habitais avec mes parents, je devais me plier aux règles de la maison. Mes parents n'étaient pas forcément pour le tatouage. Et je crois qu'inconsciemment, ça m'empêchait de le faire. Une fois parti, je me suis senti plus libre de faire ce que je voulais. Alors, très vite, je me suis fait tatouer* ». Dans de nombreuses familles, en effet, le tatouage est encore assez mal considéré. Car il représente, selon les parents, un frein à l'embauche ou encore l'enfermement dans une case dont ils pensent que leur enfant ne pourra pas s'extraire. Lorsque l'adolescent devient adulte, il éprouve le désir de faire ses propres choix, parfois sans crainte de contrarier ses parents. On constate cependant que, dans de nombreux cas, le tatouage est caché le plus longtemps possible aux parents, particulièrement lorsque ceux-ci y sont farouchement opposés. « *Le tatouage que j'ai dans le dos, explique Amandine, je ne leur ai jamais montré. Je ne vais pas le cacher mais je fais toujours attention... En fait, je ne veux pas les chambouler. Je ne veux pas les provoquer. Je pense qu'ils l'ont aperçu mais je n'en suis même pas sûre. J'évite de leur montrer car ils sont assez psychorigides. J'ai pas envie qu'on en parle. C'est tabou, le tatouage, chez eux. Celui de ma cheville, ils l'ont vu, forcément. Ma mère m'a juste dit 'Tu n'en fais pas d'autres, hein ?'. Quant à mon père, no comment. De toutes façons, même si on en parlait, je sais qu'ils ne comprendraient pas* ». Dans les sociétés traditionnelles, le rite de passage est accompagné par le groupe. Les tatouages contemporains, eux, sont le plus souvent des actes personnels et intimes. De plus, comme nous venons de l'évoquer, la famille est parfois tenue à l'écart de celui-ci, faisant de la marque, en quelque sorte, un « *rite* » dont on garde le

secret. Dans ce cas, le désir de se détacher des contraintes liées à l'éducation parentale et à ses interdits trouve dans le tatouage l'illustration de son assouvissement.

Dans notre société, le passage à l'âge adulte peut être plus ou moins long et surtout prendre une infinité de formes. Mais, à chaque fois, celui-ci passe par une nécessaire séparation qui permettra, plus tard, de se relier aux autres en ayant le sentiment d'être davantage soi-même. « Les trois temps du rite de passage (notamment de l'enfance à l'âge adulte) conceptualisé par Arnold van Gennep sont chronologiquement la séparation, la marginalisation, l'affiliation, explique Thierry Goguel d'Allondans. Il est tout à fait étonnant donc de constater dans les pratiques contemporaines du tatouage, même si les manières restent un peu alambiquées et la mutation dans certains cas bien relative, cette identique structuration par opposition : de la séparation pour créer le lien. Les actuelles et diverses marques corporelles peuvent sans aucun doute rejoindre la cohorte des rites intimes qui, à défaut de participer d'un ordre social, permettent ici à l'individu de donner un peu plus de sens à cette difficulté : exister<sup>153</sup> ». Bien que le tatouage ne soit pas, chez nous, un rite de passage au sens traditionnel du terme, il demeure tout de même un rite personnel permettant de passer un cap ou de se réapproprier son corps. Par leurs mystérieuses symboliques, les tatouages ethniques se prêtent particulièrement à cela. Lorsque le candidat à la marque manifeste le désir de se faire tatouer un dessin unique correspondant à sa personnalité ou à son chemin de vie, il a souvent besoin d'un échange approfondi avec son tatoueur. Celui-ci, alors, se présente comme un « passeur », pour reprendre le terme employé par Pascal Tourain, dit « l'homme tatoué ». Toutes proportions gardées, il est souvent envisagé comme celui qui initie, qui accompagne le passage rendu visible et palpable par le biais du tatouage. « *Au départ, mon tatoueur, je l'ai choisi parce qu'il était près de chez moi, raconte Audrey S. En fait, c'est le seul tatoueur que j'aie jamais eu parce que, dans son studio, c'était bonne ambiance, y avait pas la barrière du vouvoiement... Il explique bien, il met les gens à l'aise... Avant, il était dans le 93. Alors je l'ai suivi dans le 14<sup>ème</sup> quand il s'est installé ici pour que ce soit lui qui fasse mes autres tatouages. Un tatoueur, c'est comme un médecin ! C'est bête, mais c'est ça ! Quand on trouve un bon médecin, on n'en change pas. C'est pareil pour un tatoueur* ». Il serait abusif d'affirmer que cela est toujours le cas. Certains tatoueurs, comme certains tatoués, n'accordent pas nécessairement d'importance à l'échange ni au temps passé ensemble. Lorsqu'arrive l'été et que les jeunes adolescents poussent en nombre la porte des studios pour se faire tatouer un motif « pour l'été », leur motivation est presque systématiquement esthétique. Cependant, lorsque la démarche est portée par d'autres motivations, l'individu tatoué manifeste souvent un certain attachement à son tatoueur, une

---

<sup>153</sup> Goguel d'Allondans T., *Ibid.*, p. 109.

certaine reconnaissance liée à une relation particulière nouée à un moment particulier. Souvent, lorsque l'échange est jugé concluant, on garde effectivement le même tatoueur pour les tatouages suivants. A moins, bien entendu, de faire partie du groupe assez restreint des « collectionneurs » qui parcourent le monde et les conventions dans le but de porter sur leur corps les œuvres des tatoueurs les plus célèbres de la planète.

Quoi qu'il en soit, la confiance accordée au tatoueur est primordiale et déterminante, même quand une véritable rencontre n'a pas lieu. Souvent, ce sont les questions d'hygiène qui sont choisies comme critères. Mais ce sont aussi les récits d'anciens tatoués, le « bouche à oreille », vantant les talents artistiques et techniques du professionnel. Pour certains, une relation particulière avec le tatoueur est recherchée. Souvent, cela est accentué lorsque le tatouage s'exécute à domicile. *« Moi, je me suis fait tatouer chez moi, raconte Jean-Paul. Ça a été vraiment une rencontre. La personne qui m'a tatoué, c'était pas un hasard. Je ne critique pas les gens qui vont pousser la porte d'un magasin et se faire tatouer par le premier tatoueur venu parce que c'est Tin-Tin ou machin-machin... Je respecte tout à fait. Mais, personnellement, je trouve que j'ai eu cette chance de me faire tatouer par quelqu'un que j'ai vraiment rencontré. Il y a eu un véritable échange, un véritable partage. Elle tatouait à domicile ou chez elle, ou bien dans les concerts. Pas en studio, je crois pas. Elle était assez 'roots'. Ce qui m'a donné confiance, c'est que je l'ai vue se tatouer elle-même »*. Dans ce cas, il paraît exister effectivement un lien avec une forme de rite initiatique. Jean-Paul se dit passionné, depuis l'enfance, par les cultures et les rites amérindiens. Conteur, il utilise régulièrement des objets issus de ceux-ci pour mettre en scène les histoires qu'il raconte aux enfants. Il leur apprend, par exemple, à fabriquer des « capteurs de rêves » et les entraîne, à leur tour, dans les contes et les croyances qui ont bercé son enfance et le portent toujours aujourd'hui. Bien intégré dans son monde quotidien, Jean-Paul recourt parfois aux plantes médicinales offertes par ses amis amérindiens pour soigner les maux de têtes ou autres désagréments... A travers sa conception du tatouage, basée sur un véritable échange avec sa tatoueuse, Jean-Paul manifeste son besoin de mettre en scène des rites qu'il juge absents de notre société et qui l'aident à porter un autre regard sur le Monde.

Sans être autant porté vers les rituels, Adrian a ressenti cette même satisfaction dans le tatouage à domicile. *« J'ai ressenti quelque chose de particulier dans cette pratique du tatouage, dit-il. Après, je me suis fait tatouer en studio. Mais là, il y avait plus d'intimité, une relation plus authentique avec le tatoueur qui nous accueille chez lui, là où il vit. Je trouve qu'il ya quelque chose de l'ordre de l'initiation, quand ça se passe comme ça, comme une pratique plus authentique du tatouage »*. Adrian, d'origine péruvienne, s'intéresse de près aux

cultures précolombiennes et aime à s'attribuer une part de leur mystère. Il connaît l'importance que revêtaient les rites dans ces cultures. Peut-être est-ce l'une des raisons expliquant son besoin d'envisager sa propre pratique du tatouage comme relevant d'une forme de rite. Bien entendu, chaque individu tatoué ne recherche pas nécessairement cela. Mais lorsqu'un certain type d'initiation (ou bien une mise en scène découlant d'un échange avec le tatoueur) est attendu, il paraît effectivement exister un lien entre pratique contemporaine du tatouage et rite de passage. Ce lien est à mettre en relation avec les projections du porteur de la marque, avec son intérêt ou non pour les pratiques ancestrales, avec ses connaissances des rites traditionnels, etc. Si se faire tatouer à domicile permet une pratique particulière du tatouage, il serait dangereux de l'ériger en modèle car, nous l'avons vu, il est désormais possible à n'importe qui de tatouer en dehors des studios. Dans ce cas, les conditions d'hygiène ou même l'habileté du tatoueur ne peuvent être réellement prouvées. Ces cas-là restent donc isolés. Car se faire tatouer à domicile n'implique pas nécessairement un échange, particulièrement lorsque le candidat à la marque ne recherche pas une mise en scène initiatique mais un coût moindre du tatouage.

Selon Pascal Lardellier, « notre monde contemporain est encore incroyablement plein de rites, bruissant d'une ritualité fertile en mythes et en symboles, que la rationalité affichée par la modernité parvient difficilement à occulter, à évincer. [...] Car l'Occident entretient un rapport paradoxal avec ceux-ci : partout présents, ils ne se trouvent presque nulle part assumés comme tels<sup>154</sup> ». Le tatouage, alors, particulièrement lorsqu'il est d'inspiration ethnique, permet d'affirmer la réalité d'un rite, rite que l'on ressent physiquement et dont on garde la trace sur le corps. Les marques corporelles se présentent comme l'impression d'un moment, le plus souvent douloureux, un moment durant lequel il s'est « passé quelque chose ». Ce besoin de marquer le passage est exprimé par un grand nombre de jeunes, particulièrement au sortir de l'adolescence. Marqué, le corps est modifié. En changeant l'aspect de son enveloppe corporelle, peut-être affirme-t-on également un changement de son être, ou plutôt de son « étant ». Pour David Le Breton, « les marques corporelles (piercings, tatouages, *brandings*, etc.) sont aussi une manière de prendre des marques symboliques avec le monde<sup>155</sup> ». Puisque les rites, effectivement, ne sont pas vécus ni nommés comme tels dans notre société, certains jeunes se tournent vers les marques corporelles pour y trouver une forme de compensation (bien que celle-ci soit rarement formulée sur le moment mais apparaisse généralement plus tard, lorsque ceux-ci ont pris

---

<sup>154</sup> Lardellier P., *Théorie du lien rituel – Anthropologie et communication*, Paris, L'Harmattan, 2003, p.9.

<sup>155</sup> Le Breton D., *La Peau et la Trace – Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003, p. 12.

suffisamment de recul pour observer leur acte de manière plus objective). « Il s'agit d'éviter le lieu commun qui consiste à dire qu'un jeune impliqué dans les conduites à risque ou des atteintes corporelles répétées qu'il vit 'une sorte' de rite de passage ou, à l'inverse, que son comportement est seulement provoqué par leur absence dans nos sociétés, ajoute David Le Breton. Les anthropologiques sont plus ambivalentes, plus riches de sens, et il importe de les comprendre sans les rabattre sur des clichés<sup>156</sup> ». Rares sont les jeunes candidats à la marque, en effet, qui se rendent chez un tatoueur pour compenser consciemment l'absence supposée de rites de passage dans notre société. D'autant que, si ceux-ci peuvent être informés de ce type de pratiques, elles ne peuvent être reproduites comme telles dans le contexte de notre société. De la même façon, un Européen se faisant tatouer à Samoa ne sera pas impliqué dans un rituel durant plusieurs jours. Décontextualisé, le tatouage ne peut être considéré comme un rite de passage. Cependant, il peut, toutes proportions gardées, être envisagé dans certains cas comme un succédané de rite, particulièrement dans le sens où le tatouage est étroitement lié au temps : le temps de la réflexion, le temps de l'exécution, et la pérennité de la marque qui, elle-même, peut amener de nouvelles manières d'envisager le temps et l'impermanence de l'existence. La notion de « rite » en tant que telle, n'est généralement évoquée que par certains individus renseignés sur le sujet.

Au sein des cinq grands types de motivations que nous avons mises en évidence et qui poussent à choisir des motifs ethniques, plusieurs se prêtent effectivement à une mise en relation avec le rite. Lorsqu'il s'agit de marquer un passage à une nouvelle étape de la vie, le futur tatoué manifeste souvent, avant ou après le marquage, un besoin de vivre de manière intense le présent. Lorsqu'il s'agit d'affirmer ses valeurs, ce sont souvent des valeurs ancestrales issues de sociétés dites « traditionnelles » qui sont affichées. Enfin, dans le cadre du mythe personnel, l'unicité recherchée du motif et de son emplacement évoque également ce besoin de vivre un instant particulier accompagné d'un tatoueur « passeur ». Encore une fois, ceci est à relativiser. Lorsque la motivation est purement esthétique, la notion de rite paraît absente. Et, même lorsqu'il s'agit des motivations précédemment évoquées, la recherche d'une forme de rite est loin d'être systématique. Dans la plupart des sociétés traditionnelles, les marques corporelles sont imposées et encadrées par la collectivité. Elles sont la trace d'un passage obligé comme celui qui mène à l'âge adulte. Les individus y sont soumis par les conventions qui régissent leur société. La réappropriation de ces pratiques en Occident en fait, tout à l'inverse, non une norme mais le fruit d'un choix personnel, voire marginal. Le tatouage, dans notre société, n'est généralement pas vecteur ni support de

---

<sup>156</sup> Le Breton D., *Ibid.*, p. 15.

transmission comme il pouvait l'être pour les peuples « traditionnels ». Il est, au contraire, affirmation d'une « irréductible individualité<sup>157</sup> ».

S'il peut dire chez nous également l'appartenance à un groupe, à une « tribu urbaine », il reste un acte personnel et intime. Celui qui choisit de marquer sa chair se livre à une sorte de « bricolage syncrétique » : les motifs pour lesquels il opte, et qu'il fait siens, ne lui sont pas imposés. Il en est de même pour le moment du tatouage : lui seul le détermine. Le tatouage, de ce fait, est désormais, dans nos mondes occidentaux, un langage entre l'individu tatoué et son propre corps, peut-être plus encore qu'avec la société. S'il conserve de ses origines la marque d'un défi au temps, celle d'une étape dans la vie, il possède à présent une signification sans doute plus personnelle, et donc moins universelle. Le tatouage ethnique, comme le tatouage contemporain d'une manière plus générale, peut ainsi être envisagé comme un rite de passage lorsque son porteur attribue à l'acte comme au motif une véritable signification dans le cadre de son récit personnel. Le fait de modifier son corps, alors, peut se présenter comme un moyen de prendre le contrôle de son existence, d'avancer sur le chemin de la construction de soi et de porter un regard plus précis sur le sentiment d'être soi.

## 5. Transcendance des motifs ethniques

La découverte des arts premiers, et, en premier lieu, les productions de l'Afrique subsaharienne, a participé à amorcer un véritable tournant dans la pratique des artistes d'avant-garde. Assez vite, l'esthétique « sauvage » a été assimilée à un chemin pouvant mener à une certaine forme de transcendance, dans le sens kantien du terme, c'est-à-dire ce qui dépasse l'expérience et toute possibilité de connaissance. Ce que ceux-ci retinrent d'abord de ces arts fut l'apparente simplification de leurs formes. Pendant la première moitié du vingtième siècle, les artistes se livrèrent à ce qu'on pourrait appeler un « primitivisme stylistique » qui prenait essentiellement en compte l'aspect physique des objets primitifs et leur plasticité. En effet, ils supposaient que ces productions atteignaient des qualités

---

<sup>157</sup> Le Breton D., *Signes d'identité – Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002, p. 158.

artistiques auxquelles l'Occident n'avait pas accès. Séduits par l'évidence qui émanait de ces arts lointains liée à la poétique du sauvage, ils commencèrent logiquement par prélever les principales caractéristiques de ces nouveaux modèles pour les introduire dans leurs propres recherches. Ces artistes lisaient dans ces objets d'ethnographie la preuve évidente d'une impulsion créatrice. En s'inspirant de leurs formes, ils espéraient accéder à la puissance de leur supposée « ingénuité ». Ce que la simplification quasi-géométrique approchait se situait au niveau des idées, de la symbolique des signes, qui n'avaient plus rien d'imitatifs. Les artistes du primitivisme prenaient alors conscience du rôle que pouvait avoir le signe dans le processus artistique. La tradition avait jadis exploité les voies de la symbolique, des sens cachés des signes, mais les arts « primitifs », et notamment les arts de l'Afrique, enseignaient une autre façon de les utiliser. Déjà, on commençait à se détacher des modèles offerts pour investir les champs d'investigation qu'ils proposaient et qui invitaient à la tant convoitée transcendance de l'art.

« Entre deux cultures, entre deux espèces vivantes aussi voisines qu'on voudra l'imaginer, il y a toujours un écart différentiel et [...] cet écart différentiel ne peut être comblé <sup>158</sup> », explique Claude Lévi-Strauss. Le principe d'*opacité* d'Edouard Glissant le confirme : deux cultures ne peuvent se comprendre totalement. Ne parlant pas la même langue, n'ayant pas la même histoire, les mêmes croyances, il paraissait difficile, pour les artistes de ce temps, de s'imprégner de l'esprit primitif jusqu'à aller au-delà de ses formes. Cependant, ils s'initièrent aux richesses de la rencontre. Les thèmes de l'Ailleurs, proches des principes d'hybridation et de liberté d'expression intemporels de la fable, invitaient les contraires à se confronter, à s'activer mutuellement, à se mettre en relation.

Si la très forte expressivité des arts premiers, et principalement de la statuaire africaine, surprend, c'est peut-être qu'elle alimente l'*opacité* de ces œuvres d'ailleurs et de leurs créateurs. Sans doute arrive-t-il, alors, qu'un spectateur occidental s'effraie d'un masque dont la fonction était originellement d'amuser. Mais ce qui est certain, c'est que les figures des arts africains ne doivent pas laisser indifférents : les émotions qu'elles dégagent. Ils semblaient en effet répondre à une géométrie unifiante qui leur paraissait être une manière efficace d'aller à l'essentiel. ou provoquent font partie du processus d'efficience. Ces images transcendent : elles sont, dans leur contexte, les moyens d'une communion avec le monde des esprits, la seule façon de communiquer avec eux. C'est en ces termes que Kandinsky explique la « sympathie » affichée par les artistes modernes pour ces arts par un souci

---

<sup>158</sup> Séminaire dirigé par C. Lévi-Strauss, *L'Identité*, publié par le P.U.F. en 1977, p.322.

partagé de ne conserver de leurs œuvres que « l'essence intérieure, toute contingence étant par là même éliminée <sup>159</sup> ». Les arts primitifs offraient de nouvelles manières d'exprimer la vie intérieure.

Si l'esprit plastique d'un Ailleurs fantasmé se fait à la fois la mémoire et le renouvellement de temps primordiaux, les objets qu'il crée porte en eux quelque chose d'une unité première, quelque chose de la dualité fondatrice de Dieu. Cette dualité rend possible la rencontre des contraires qui, activée par le phénomène artistique, attribuent à ces figures leur expressivité et, par là même, l'assurance d'une communication avec des mondes invisibles. Les arts premiers enseignèrent aux artistes modernes qu'il existait d'autres visions du monde que la vision qu'ils avaient apprise. En s'approchant de l'essentiel, il était possible de transcender les représentations conventionnelles : les détails pouvaient s'avérer n'être que de stériles fioritures. Les disproportions, qui, dans la tradition occidentale, étaient souvent accompagnées de critiques négatives accusant un manque de savoir-faire, trouvaient dans ces arts alors dits « primitifs » une justification cohérente : l'habileté des sculpteurs, leur sens des formes et des harmonies contrastées donnaient la preuve que de grandes disproportions pouvaient être voulues et qu'elles pouvaient être signifiantes. La frontalité des figures, leur rigoureuse symétrie donnait à ces déformations l'assurance qu'elles étaient effectivement volontaires. Le calme et l'agitation, par exemple, dont la quasi-totalité des expressions des arts africains se font le théâtre, évoquent à la fois des trances communiantes et l'idée que les forces invoquées doivent « rester disponibles à l'état de réserve potentielle <sup>160</sup> ».

Ce sont donc les deux pôles ennemis du savoir rationnel et de la fiction artistique qui se rencontrent ici. Le ludique et le sérieux, le sacré et le profane, l'émotion et la raison, l'objectivité et la subjectivité, l'abstrait et le concret, le général et le particulier<sup>161</sup> s'interrogent et s'enrichissent de leurs oppositions. Energies bienfaisantes et esprits malfaisants semblent se côtoyer sans cesse. Il arrive même qu'un seul objet puisse à la fois guérir d'un mal et le provoquer. L'organisation généralement dualiste de la pensée occidentale se voyait alors ici troublée, d'autant que ses critères rassurants du beau n'étaient plus viables face aux figures des arts « primitifs » et face à la plupart des productions des avant-gardes.

---

<sup>159</sup> Kandinsky W., *Du spirituel dans l'art*, Paris, Denoël, Collection médiations, 1969, p. 32.

<sup>160</sup> Schmalenbach W., *Arts d'Afrique noire*, Paris, Fernand Nathan, 1988, p. 20.

<sup>161</sup> F. Laplantine et A. Nouss, *Le Métissage*, Paris, Flammarion, 1997, p. 72.



Les artistes croyaient profondément en un retour salvateur à des modes de pensée fondamentaux. Après s'être intéressés aux formes qu'offraient les arts primitifs, ils se penchèrent sur leur esprit, aux modes de création qui en étaient à l'origine. L'anthropologie des débuts comparait les visions du monde des « sauvages » à celles des enfants et des névrosés. Les théories de l'époque plaçaient les sociétés traditionnelles dans une sorte d'imaginaire intemporel coupé des réalités concrètes. Dans *Totem et Tabou*, en 1913, Freud décrivait les croyances animistes comme un stade primitif du développement psychique de l'humanité : le monde tel que se l'imaginaient ces hommes, peuplé d'entités invisibles et toutes-puissantes, était loin de la réalité rationnelle et scientifique que lui prêtait l'Occident. Les théories de la psychologie classique allaient dans ce même sens. Henri Wallon affirmait l'existence d'un « système nerveux primitif », assimilé à celui de l'enfance. Les réactions soudaines, telles que les émotions, feraient appel à ce système, plaçant ainsi le sujet dans une situation de moindre adaptation non initiée par la conscience. C'est sans doute un système de réactions de ce type que les Occidentaux de cette époque attribuaient aux hommes peuplant l'Ailleurs.

Le processus de création des objets « primitifs » était associé à une notion d'instinct. Les Occidentaux, alors, imaginaient par exemple, la plupart du temps, que les sculpteurs africains, travaillant sans modèle et sans dessins préparatoires, se laissaient guider par des informations indépendantes de la conscience. Les Africains semblaient être l'illustration parfaite des modes de pensée et de réactions mis au jour par les thèses des psychologues. Les expressionnistes allemands de die Brücke éprouvaient la nécessité de revenir à des modes de création instinctifs, afin de retrouver les extases et les réactions quasi-viscérales qu'ils attribuaient aux premiers hommes. Ils virent dans les arts « primitifs » un exemple viable d'art instinctif. L'idée qu'il était possible de créer en se libérant des contraintes rationnelles de la conscience les séduisait : il y avait peut-être dans le processus artistique quelque chose capable de transcendance.

Selon Freud, la sensibilité animiste, s'opposant à la perception adulte ordinaire, constituait une tentative de retour à des visions « primaires » : le monde tel que le percevait l'homme des origines (et, par association, l'homme « non civilisé »), se plaçait dans l'imaginaire. Les rituels qui entouraient ces objets votifs étaient comparés à des jeux d'enfants, au cours desquels l'univers s'éloignait de toute perception rationnelle. Les travaux de Freud, mais aussi ceux de Jung, Lévy-Bruhl et Marcel Mauss associaient le recours aux mécanismes de l'inconscient à une phase très reculée du développement humain, située avant l'apparition de la pensée consciente et rationnelle, mais toujours active chez les enfants

et les peuples dits « primitifs ». Pourtant, ce qu'assuraient les hommes de l'Ailleurs lors de leurs mystérieux rituels, c'était précisément la confirmation et le renouvellement de l'ordre du Monde : les rites étaient une façon de justifier leur place dans le monde réel en faisant appel à des forces immatérielles. L'idée commençait à germer que cette connaissance du Monde, alors, était peut-être plus profonde, puisqu'elle ne s'appuyait pas sur les apparences et le prévisible. Le recours à l'inconscient paraissait être un moyen d'accéder au contenu caché des choses.

En s'inspirant de ces arts, les artistes occidentaux espéraient sans doute approcher un processus créatif d'un autre ordre. La simplicité des arts « sauvages » n'était sans doute qu'apparente, mais elle était selon eux la preuve que ce processus pouvait dépasser la conscience. Les arts premiers n'étaient pas uniquement dus à leur sculpteur : celui-ci accordait une part importante de l'exécution au matériau travaillé et aux esprits régissant le monde. Qu'il s'agisse d'instinct ou d'inconscient, il semblait, sans pour autant que les Occidentaux ne croient à ces mondes invisibles, que la créativité pouvait être intuitive. Plus tôt, Nietzsche avait développé des théories allant dans ce sens : selon lui, la création artistique pouvait être assimilée au besoin primaire de procréation. Le retour à des modes de pensée que l'on croyait alors proches de ceux des premiers hommes promettait une rupture possible avec la continuité terrestre de la tradition. Or, les expressionnistes souhaitaient précisément arriver à une communion avec la spiritualité inhérente à la nature. Leur pratique du nudisme et du végétarisme en était peut-être une tentative. Niant les caractères individuels jugés réducteurs, ils espéraient revenir à des modes d'existence fondamentaux qu'ils pensaient être plus porteurs que ceux de l'Occident moderne.

Les formes primitives avaient commencé par dérouter le public occidental. Désormais, c'étaient les mondes mystérieux auxquels faisaient appel ces formes, aussi bien dans leur élaboration, leur agencement que leur destination rituelle qui intriguaient. Elles semblaient venir d'au-delà d'un monde réel et rationnel. L'instinct, dont les expressionnistes croyaient être à l'origine de ces objets « primitifs », invitait à d'autres moyens de création. Les récentes découvertes concernant l'inconscient indiquaient qu'il existait d'autres façons d'appréhender le Monde. L'esprit de l'Autre restait sans doute encore bien opaque et les modes de pensée qu'on lui attribuait n'étaient pas avérés. Mais l'idée d'une liberté nouvelle de créer et de penser ouvrait l'esprit à de nouveaux possibles.

Dans cette revendication d'un monde riche de ses paradoxes, le surréalisme joua un rôle prépondérant. La « révolution surréaliste », concentra à elle seule les questions du

primitivisme, des affinités admises ou non entre des cultures différentes, la mise en question d'idéologies dont la fixité était jugée réductrice, le dynamisme de la pluridisciplinarité, la fin du mépris pour les cultures « autres ». Prônant la diversité des champs d'expérimentation, elle proposait la rencontre des contraires à d'autres horizons de l'art. Ainsi en est-il de la littérature surréaliste, par exemple, qui résonne encore dans les textes de certains auteurs contemporains. Deleuze, il y a peu, invitait à être « étranger dans sa propre langue », de l'entendre et la parler d'une façon nouvelle : la poésie, mais à travers elle l'art entier permettait de dépasser toutes les barrières, de trouver les outils d'un langage poétique parmi ceux de la langue officielle. L'artiste a le pouvoir de transformer le monde, ou au moins de donner une image dans l'instant de sa transformation. Cette transcendance issue de l'immanent, de la quotidienneté du Monde, trouve dans les contraires l'ingrédient « magique » de son accomplissement. Les images inédites que proposaient les productions du vingtième siècle offraient de nouvelles associations, de nouvelles énergies.

Aujourd'hui, la reconnaissance institutionnelle des arts premiers constitue la preuve d'une connaissance plus approfondie de leur contexte de production et des rites qui les entourent. De la même façon que les objets rituels, les tatouages ethniques portent également en eux une certaine idée de transcendance. Bien que leur matérialité esthétique soit visible de tous, leurs sens originels échappent nécessairement au profane. Il semble se dégager d'eux des symboliques et des impressions qui échappent à la conscience. Ainsi, par exemple, nombre de jeunes tatoués choisissent aujourd'hui des motifs polynésiens. Rares sont ceux, pourtant, qui maîtrisent leurs codes. Cependant, dans la plupart des témoignages, il apparaît ce désir de transcendance, cette acceptation d'emprunter à l'Autre des signes dont on devine la profondeur de leur sens tout en étant incapable d'y avoir accès soi-même. Même lorsque le sens échappe, une certaine fascination pour un Monde dirigé par des croyances mystérieuses fascine toujours l'Occident, en dépit d'une connaissance ethnographique toujours plus grande des peuples de l'Ailleurs. Si Claude Lévi-Strauss n'accorde pas, comme certains artistes de l'avant-garde, une transcendance aux arts premiers, il a toujours remercié les surréalistes pour leur apport dans leur reconnaissance. Lors de sa leçon inaugurale à la chaire d'anthropologie sociale au Collège de France, il leur rendit un hommage fort. « Certains d'entre nous [les ethnologues], a-t-il alors affirmé, avons acquis une connaissance directe des formes de vie et de pensée exotiques, qui faisait défaut à nos devanciers ; mais n'est-ce pas aussi que le surréalisme a transformé notre sensibilité, et que nous lui sommes redevables d'avoir, au cœur de nos études, découvert ou redécouvert un lyrisme et une probité ? ». L'engouement des surréalistes pour les arts premiers, en effet, paraît avoir renforcé cette poésie du sauvage qui prête aux formes et aux motifs de l'Ailleurs leur

transcendance. L'intérêt pour les formes s'est transformé en un intérêt pour les sens, particulièrement les sens cachés. Aujourd'hui, les tatouages ethniques en sont une patente illustration.

Les motifs ethniques dépassent nos connaissances habituelles. Bien que leur esthétique nous soit désormais familière, il se dégage toujours d'eux un certain mystère dont on sait que la véritable essence ne peut que nous échapper. « *Un tatouage est incompréhensible hors contexte*, explique Liane qui porte sur le corps plusieurs ensembles de motifs polynésiens. *Même quand ce n'est pas une réappropriation, on trouve cela dans tout le tatouage polynésien, à mon avis, même là-bas. Car il y a toujours un mélange de la symbolique avec l'histoire personnelle. Quand on porte des motifs polynésiens sans être polynésien soi-même, on nous reproche parfois de 'voler' la culture de ceux à qui on a déjà pas mal pris, de terres et tout ça... Mais je crois que quand on prend la peine de connaître l'Autre, on est moins violent avec autrui. La culture aide à se rapprocher à et à toucher ce en quoi les hommes se ressemblent au fond, au-delà de leurs différences qu'il faut accepter comme source de richesse et de possibilité de création, je pense. J'apprécie le tatouage polynésien, mais je pense qu'il est dommage de ne voir que son esthétique, et de ne pas essayer d'accéder à ce qui a permis à cet art d'exister, c'est-à-dire une manière d'entrer en relation avec le Monde et de se définir par rapport à lui. On ne refait pas le Monde, mais on se positionne par rapport à lui. Ce qui me plaît dans le tatouage polynésien, c'est l'idée qu'il s'élève au-delà des formes* ». Les tatouages ethniques projettent dans des mondes imaginaires, des mythes cosmogoniques... Dans notre société, tout est désormais extrêmement rationnel et précis. Il semble ne plus y avoir de place ni pour le doute ni pour le mystère, particulièrement dans les sciences et l'économie. A travers la poétique du sauvage, certains individus cherchent vraisemblablement une échappatoire à tant de certitudes. Le rêve de l'Ailleurs permet d'aller au-delà des formes, au-delà des connaissances habituelles et rationnelles. Bien que le terme ne soit pas adéquat, il semble que les tatouages traditionnels soient souvent associés à une certaine forme de « magie », dans le sens d'une possible invocation de forces surnaturelles, de quelque chose qui dépasserait l'entendement<sup>162</sup>.

Ce que les tatoués recherchent également, c'est sans doute une certaine idée de sacralité. Le catholicisme semble décliner et de moins en moins de jeunes Occidentaux se disent « croyants », et encore moins « pratiquants ». Peut-être, alors, certains trouvent-il à travers le tatouage ethnique une manière de renouer avec une certaine dimension du sacré

---

<sup>162</sup> DeMello M, *Encyclopedia of Body Adornment*, Westport, Connecticut – London, Greenwood Press, 2007, p. 181.

sans qu'il leur soit pour autant nécessaire d'y croire. « Si les rites des sociétés traditionnelles et des multiples formes rituelles des sociétés occidentales et industrialisées sont autant de préambules qui, chacun à leur manière, rendent visibles le sacré, force est de constater que le sacré reste, pour nous, une question relative et indéterminée<sup>163</sup> », affirme Thierry Goguel d'Allondans. Il serait en effet abusif de considérer que, dans notre société, tout le monde recherche le sacré. Nombre de nos contemporains n'ont aucune peine à vivre leur quotidien sans ressentir le besoin de s'affilier à une religion ou à d'autres formes de croyances « mystiques ». Parmi les tatoués ethniques, nous l'avons vu, certains sont simplement séduits par l'esthétique des motifs ou poussés à l'acte par un « effet de mode ». Cependant, il semble que certains d'entre eux recherchent effectivement en eux un accès à des mondes rêvés ou fantasmés leur permettant de donner une autre dimension à leur quotidien et à la réalité de leur existence. A travers le caractère supposément sacré des motifs ethniques, comme des pratiques traditionnelles du tatouage, ceux-ci expriment parfois le besoin d'approcher effectivement une forme de transcendance. Mais au-delà de la signification réelle des symboles empruntés, la transcendance s'opère le plus souvent par le biais du détournement des sens. Au sens originel d'un signe s'ajoute l'interprétation du tatoueur et du tatoué, et le sens personnel que lui attribue leur porteur, de sorte que la marque accède à des significations transcendantes auxquelles nul ne peut véritablement avoir accès, du moins pas de manière précise et incontestable.

Certains tatoueurs semblent croire profondément en cette transcendance des motifs ethniques. C'est le cas de Bernard Lompré, tatoueur « nomade » spécialisé dans les motifs polynésiens et exerçant notamment à Paris, à Genève et à Cuers (83). Selon lui, le tatouage polynésien possède un « pouvoir hypnotique ». « Le décor est la face émergée de l'iceberg des nombreuses motivations qui poussent à se faire un tatou, dit-il, car, de par sa nature indélébile, il est beaucoup plus qu'une image collée là, il est une modification définitive de l'image corporelle. Pourtant, en tant que décor, il est bien autre chose qu'une image car il bouge, à chaque mouvement, il prend vie. Cette mobilité de l'image tatouée l'élève à un rang supérieur et lui donne une force hypnotique. C'est le pouvoir hypnotique des tatouages et des peintures de guerre qui était utilisé par les combattants pour surprendre l'adversaire et le dominer. Le pouvoir érotique des tatouages provient aussi du pouvoir hypnotique du décor vivant qui accompagne chaque mouvement et qui est utilisé, très efficacement, pendant la cour de séduction<sup>164</sup> ». Selon lui, le tatouage peut également être un moyen de « représenter

---

<sup>163</sup> Goguel d'Allondans T., *Rites de passage, rites d'initiation – Lecture d'Arnold van Gennep*, Laval, Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 2002, pp. 121-122.

<sup>164</sup> Lompré B., Propos recueillis sur le site [www.lompre.com](http://www.lompre.com). Texte original paru dans *La Dépêche de Tahiti*, édition du dimanche, 1996, et dans *La Tribune Polynésienne*, 1995.

sur la peau un motif que le client ressent inconsciemment comme ayant été lui-même dans une autre vie, ou comme étant une autre part de sa personnalité cachée, une sorte de double. En réalisant sur la peau le dessin physique de la pulsion inconsciente, le client matérialise un double de lui-même et vit mieux depuis que celui-ci a pris naissance. Cette matérialisation du double inconscient, peut faire partie d'une auto analyse. Il est l'aspect extérieur d'une catharsis pouvant entraîner la guérison d'une névrose enfouie. L'individu se sentira mieux, son angoisse face à la vie sera affaiblie, le rendant plus confiant en lui-même<sup>165</sup> ». Il ajoute que, dans certains cas, la douleur provoquée par les aiguilles peut représenter un moyen d'auto punition (il parle d'une forme de « confession ») qui permettrait de se libérer de regrets ou de culpabilités risquant, selon lui, de mener à la « névrose ». Il n'est pas là question de porter un quelconque jugement sur ce type de pratique du tatouage. Cependant, on est en droit de se demander si cette transcendance offerte par les motifs ethniques et, d'une manière plus générale, par la poétique du sauvage dans son entier, ne risquerait pas, dans certains cas, de devenir un argument commercial. Si tel était le cas, alors la transcendance serait artificielle. Cependant, les recoupements des différents témoignages recueillis dans cette étude tendent à prouver que, pour une grande partie des tatoués ethniques, la transcendance recherchée relève d'une démarche personnelle et relative. D'autant que, le plus souvent, celle-ci n'est pas formulée comme telle. Sans que ceux-ci ne manifestent ce besoin de transcendance, ils affirment souvent un désir d'accéder à d'autres univers dont, le fait qu'ils leur soient inconnus et demeurent en partie opaques à leurs yeux comme aux yeux de ceux qui observent leur marque, ne se présente pas comme un frein à leur démarche. L'inconnu, le transcendant, permettraient peut-être d'accorder, au moins pour un temps, l'esprit et le corps, le rêve et la réalité.

---

<sup>165</sup> Lompré B., *Ibid.*



## Chapitre 6 : Se trouver soi dans un monde multiple

1. Le rapport au corps
2. A la recherche de l'authenticité perdue ?
3. Bricolage culturel
4. Citoyens du Monde
5. Le tatouage comme acceptation de soi

### 1. Le rapport au corps

« Le premier et le plus naturel objet technique, et en même temps moyen technique, de l'homme, c'est son corps<sup>166</sup> », affirme Marcel Mauss. Il est donc très certainement le plus efficace outil de l'action sur soi. Appartenant en propre à l'individu, il est le seul attribut à pouvoir s'en vanter. Le corps apparaît, chez les jeunes notamment, comme le dernier abri d'une authenticité que l'on souhaite reconquérir. Une fois accepté, il n'est plus méprisé, plus considéré comme secondaire. C'est en le modelant que l'on modèle l'image de soi que l'on espère renvoyer aux autres. Accessoire de la présence, il devient matière à façonner<sup>167</sup>.

Au moment de l'adolescence, certains éprouvent le besoin de s'infliger une douleur physique capable, pour un temps, d'exorciser une souffrance intense. C'est par exemple le cas de ceux qui recourent à l'entame. Dans ce cas, il s'agit de détourner le mal-être de la conscience vers le corps pour se soulager. Jérôme, tatoué « ethnique », parle du besoin qu'il a ressenti, adolescent, de malmener son corps, de se faire mal pour se sentir vivant, en se

---

<sup>166</sup> Mauss M., « les techniques du corps », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1968, p. 372.

<sup>167</sup> Le Breton D., « Figures du corps accessoire : marques corporelles, culturisme, transsexualisme, etc. », in *Les imaginaires du corps* (tome 2), Paris, L'Harmattan, 2000, p.208.



donnant lui-même des coups, par exemple. « *Je suis passé par plein de périodes, quand j'étais ado, explique-t-il. A un moment, j'étais skateur. J'aimais l'idée d'appartenir à un groupe. Même si il y avait la drogue autour... Quand tu es skateur, ton corps tu vas le casser de l'intérieur et de l'extérieur : par la drogue et par le pan en marbre que tu risques de te prendre si tu rates ton coup sur le skate... Après, quand tu deviens adulte, le rejet des codes, c'est plus philosophique : tu avances un peu mais tu continues de te rejeter. Accepter les codes du monde sans te rejeter, c'est difficile* ». Dans le cas de Jérôme, la douleur physique était attendue au moment du tatouage, voire désirée car elle marquait pour lui la détermination liée à son geste (cette promesse faite à lui-même de quitter sa petite amie pour se trouver soi). Cependant, il fait une distinction évidente entre le type de douleur qu'il recherche pour sentir son corps et, comme il le dit « se recentrer », et la douleur due au tatouage. La douleur, en effet, ne dure au plus que quelques heures et demeure supportable. Il ne s'agit pas, comme dans le cas de l'entame, de s'extraire d'une souffrance morale mais plutôt de prendre conscience du moment présent, celui qui donne lieu à une marque que l'on gardera à vie.

La douleur physique que le tatouage impose nécessairement, et qui décourage parfois les candidats hésitants, joue cependant, le plus souvent, un rôle important. Le tatouage, nous l'avons dit, permet de marquer un passage. La douleur éprouvée, alors, se présente dans certains cas comme une manière de se prouver à soi-même que l'on est capable de supporter la douleur, de dépasser ses limites à travers un acte choisi. Dans ce sens, le tatouage peut également être comparé à une forme de rite initiatique. Il ne s'agit pas d'apprendre sur le monde, certes, mais il s'agit sans nul doute d'apprendre sur soi, de mettre à l'épreuve ses propres limites. Il existe alors des adeptes du tatouage au bambou, technique traditionnelle, plus douloureuse, plus lente et moins précise, mais plus authentique car n'utilisant pas de machine. Frédéric porte sur le corps plusieurs tatouages représentant des figures de clowns. Il ne sait pas vraiment expliquer la raison d'un tel choix mais il affirme que, depuis longtemps, ce sont les seuls motifs qui l'attirent. Passionné par l'Asie, Frédéric s'y rend régulièrement, notamment en Thaïlande. Il y a vécu il y a quelques années une relation amoureuse avec une Thaïlandaise qui s'est terminée tragiquement. Pour garder une marque de sa relation avec sa jeune compagne décédée, mais également une trace de son amour pour la Thaïlande, il a choisi, lors de l'un de ses derniers voyages, de se faire tatouer à la manière traditionnelle un symbole thaïlandais. « *Je ne suis pas très sensible à la douleur, dit-il. J'ai eu plein d'accidents, dans ma vie, plein de blessures importantes qui m'ont endurci. Mais je voulais tout de même connaître la douleur provoquée par le tatouage au bambou* ». Ce tatouage, explique-t-il, a été effectivement douloureux. « *L'idée, c'était pas de me prouver que j'étais courageux ou fort. Ce qui m'attire, dans la vie en général, ce sont juste les*

*nouvelles expériences* ». Au moment du tatouage lui-même, la douleur est parfois recherchée, comme une manière de marquer un présent que l'on ne pourra pas oublier. Ou bien, comme dans le cas de Frédéric, il s'agit d'une envie de « savoir ce que cela fait ». Tous les individus tatoués interrogés dans le cadre de cette étude se souviennent précisément de la douleur qu'ils ont ressentie au moment de l'acte. Même lorsque le tatouage a été exécuté il y a de longues années, ils racontent en détails les variations de son intensité, selon les endroits, les jours, etc. Tous se souviennent exactement de la durée que le tatouage a nécessité.

Dans de nombreux cas, la douleur ressentie au moment du tatouage est associée à une certaine notion de plaisir. « *Dans le tatouage, il ya un plaisir, comme ça, un peu comme une dépendance... Chez certains peut-être plus que d'autres, explique David P. Moi, j'ai été raisonnable, mais je pense qu'il y en a qui ont du mal à s'arrêter. Je sais pas comment l'expliquer... Sûrement au niveau de la sensation, au niveau de ce que tu ressens sur le moment. Quand tu te fais tatouer, y a une douleur qui n'est pas agréable les dix ou quinze premières minutes. Mais après, c'est presque agréable* ». Beaucoup racontent, en effet, que dès leur premier tatouage achevé, ils pensaient déjà au suivant. Cette forme de plaisir ressenti est assez difficile à expliquer, d'autant qu'elle est liée à une douleur que notre société tente d'éviter par tous les moyens. Tout porte à croire, en effet, que le citoyen de la contemporanéité désire ardemment se débarrasser de toutes formes de souffrances, physiques ou morales. Des multiples épilateurs garantis « sans douleur » aux courants de pensée proches du bouddhisme (dans un tout autre domaine) prônant le détachement pour l'évitement de toute souffrance de l'esprit, la philosophie, aujourd'hui, semble précisément être au bien-être du corps et de l'âme. On voit un peu partout s'ouvrir des instituts de médecines douces, des centres de massages ayurvédiques ou de thalassothérapie. Chaque mal, laisse-t-on entendre, a son remède.

Les « nouvelles » techniques de marquage corporel jouent de cette douleur. Ainsi voit-on apparaître dans notre société marquage au fer rouge ou scarifications. Le *branding* consiste à réaliser sur la peau des motifs géométriques en la brûlant au fer chaud. Les dessins, expliquent les spécialistes, doivent être simples car la brûlure (au second degré) s'agrandit énormément. Les scarifications, elles, sont généralement réalisées au scalpel. Les adeptes de ces pratiques (officiellement interdites en France) recherchent une authenticité maximale de leur acte : dans ces pratiques, c'est le corps lui-même qui modèle la marque, d'autant qu'il n'y a pas apport de matériau étranger. Pour plus d'efficacité, certains vont jusqu'à repousser la cicatrisation en entretenant la plaie. Pour obtenir des motifs en relief, ils

appliquent sur la brûlure ou l'incision diverses préparations telles du vinaigre, du jus de citron ou encore des cendres. Peut-être trouve-t-on, dans ces démarches, extrêmes et radicales, l'idée d'un certain « retour à l'essentiel », plus affirmé encore que dans les autres courants de la « tendance ethnique », d'une harmonie retrouvée entre le corps et l'esprit qui s'écoutent mutuellement.

Dans le tatouage ou le piercing, la douleur, consentie, n'a pas le statut d'une souffrance. Elle ne fait que très rarement écho à une souffrance morale à exorciser. Pour certains, elle fait partie du processus et représente une forme de courage prouvant une volonté de se dépasser pour acquérir une marque souvent longtemps attendue. Pour d'autres, en revanche, elle n'est pas indispensable. « *La douleur*, nous dit Christophe D., *je m'en serais bien passé. Si le tatouage n'était pas douloureux, ça ne m'aurait pas coupé l'envie de le faire. Mais ça fait partie du 'package'. Et c'est aussi une bonne raison pour vérifier qu'on est sûr de soi au moment de passer à l'acte* ». Cet argument est régulièrement invoqué par les individus tatoués. La douleur, malgré l'usage éventuel de crèmes anesthésiantes (aux effets très relatifs et peu durables), on sait qu'elle sera ressentie. Pour beaucoup, elle joue un rôle important dans la réflexion précédant l'acte. Elle permet de se laisser du temps et évite souvent les passages à l'acte « impulsifs ». Car le tatouage demeure un engagement à vie. La douleur ressentie ramène également au moment présent. « *Pour moi*, explique Dominique, *la douleur a son utilité. Parce que ça marque le coup. Au moment où on la ressent, on prend bien conscience que, ce qu'on est en train de faire, on va le garder à vie* ». Lorsque le tatouage est exécuté, l'individu se trouve nécessairement changé, d'un point de vue physique comme d'un point de vue psychologique. Bien que désormais très répandu, le tatouage n'est pas dénué de signification. Il est une marque dans tous les sens du terme. Régulièrement, les individus tatoués parlent d'une « renaissance » ou bien du sentiment de s'être « réapproprié son corps », ou, pour reprendre les termes de David Le Breton, d'avoir fait « peau neuve ». Indéniablement, le tatouage, et particulièrement lorsqu'il est ethnique, marque un passage dans le récit personnel. « *Changer son corps par l'apposition d'un tatouage ou d'un piercing est pour certains une forme d'exploration intérieure et simultanément la fabrique d'un corps hospitalier en agissant sur les limites cutanées qui rétablissent le sentiment de soi*, explique David Le Breton. *En reprenant le contrôle de son corps l'individu reprend le contrôle de son existence, il se reconfigure autrement en transformant son apparence en en vivant une expérience radicale. Le changement physique est associé au changement moral, à une autre attitude devant la vie*<sup>168</sup> ». Lorsque l'individu

---

<sup>168</sup> Le Breton D., *Expériences de la douleur – Entre destruction et renaissance*, Paris, Métailié, 2010, pp. 174-175.

s'inscrit dans ce type de cheminement, la douleur se présente souvent comme un élément essentiel de l'ensemble. Pour d'autres, c'est le bruit de la machine, plus que la douleur, qui les ramène au moment présent de la transformation. Certains disent être « fanatiques » de ce bruit et de ce qu'il représente. Dans ce cas, les individus deviennent souvent « accros », comme le dit Adrian. Et un tatouage, alors, en appelle souvent rapidement un autre.

Les marques corporelles interrogent aussi bien la matérialité du corps que le caractère impalpable de l'esprit. Selon Bourdieu, le rapport au corps ne se réduit pas à une « image du corps » que l'on renvoie aux autres : il constitue une dimension fondamentale de l'habitus. « Le corps croit en ce qu'il joue, dit-il : il pleure s'il mime la tristesse. Il ne représente pas ce qu'il joue, il ne mémorise pas le passé, il *agit* le passé, ainsi annulé en tant que tel, il le revit<sup>169</sup> ». Le corps, en effet, est en permanence en mouvement. Le temps, les événements, les décisions personnelles le modifient. Il n'est pas à détacher de l'esprit. Dans le cas des marques corporelles, il devient théâtre d'une mise en scène à la fois physique et mentale. Peut-être que, dans ce sens, le tatouage, et particulièrement le tatouage ethnique, se présenterait comme un moyen de « jouer » en continu ce que l'esprit élabore, de façon à trouver dans cet échange une permanence rassurante qui confirmerait que, malgré le mouvement, malgré le changement, l'essence de l'individu et celle de son corps peuvent être fixées. Lorsqu'il s'agit du tatouage, c'est la peau qui sert de vecteur à l'échange.

Objet sociétal, la peau occupe, dans chaque culture, une place particulière. Peau cachée, peau montrée, peau modifiée, peau décorée, elle est élément de relation à l'Autre. Support de rites, elle se fait lien entre monde terrestre et mondes immatériels. Objet d'interdits dans certaines religions, elle est incarnation des désirs charnels bannis, ou bien œuvre d'un dieu que l'humain ne doit pas modifier. Elle est la matérialité de notre humanité, la preuve concrète que l'homme est homme. Plus familière que nos os, nos artères ou nos organes internes, elle paraît être l'élément le plus acceptable de notre anatomie. La visibilité de sa présence semble lui accorder une plus grande proximité de ce qui fait le sentiment d'être soi. Ni tout à fait interne, ni tout à fait externe, elle est le juste intermédiaire entre le corps et l'esprit, mais également entre le corps et le Monde, car elle est surface d'échange et de communication. « Elle est le reflet de la bonne santé, affirme Marie Cipriani-Crauste, le 'miroir de l'âme' comme l'ont clamé les poètes. Les industriels et fabricants de produits cosmétiques ont la part belle en investissant le créneau des crèmes destinées à améliorer le velouté, le grain de la peau, à hydrater, nourrir, lisser les surfaces exposées aux intempéries

---

<sup>169</sup> Bourdieu P., *Le sens pratique*, Paris, Les Editions de Minuit, 1980, pp. 122-123.

et autres agressions, progrès technologiques obligent<sup>170</sup> ». Les marques corporelles affirment, dans la grande majorité des cas, une acceptation de son corps tel qu'il est mais aussi, nous le verrons plus tard, une acceptation plus globale de soi.

Didier Anzieu a proposé le concept de « Moi-Peau », comme « une représentation primaire et métaphorique du Moi étayée sur la sensorialité tactile<sup>171</sup> ». La peau, en effet, joue un rôle prépondérant dans le développement de l'enfant. Grâce à ses récepteurs sensoriels, elle permet d'éprouver le toucher, la pression, la douleur, mais aussi le plaisir, le chaud, le froid. Comme l'explique Evelyne Séchaud, elle est le seul organe à combiner les dimensions spatiales et temporelles. De plus, le fait que l'expérience tactile soit à la fois active et passive place la peau à « la base de la distinction entre le dehors et le dedans. C'est sur le modèle de la réflexivité tactile que se construisent les autres réflexivités sensorielles (s'entendre émettre des sons, humer sa propre odeur, se regarder dans un miroir), puis la réflexivité de la pensée<sup>172</sup> ». Dans ce sens, la volonté éprouvée par certains de recourir à une intervention sur la peau n'a rien d'étonnant. Parce que c'est par la peau que passe une grande partie de l'expérience de notre caractère humain. C'est en outre par la peau que s'expriment les malaises ressentis par l'individu face au monde : émotion (peau qui rougit), appréhension (elle devient moite) ou bien encore mal-être (dermatoses psychosomatiques, par exemple). En choisissant de modifier l'aspect de sa peau, particulièrement en lui intégrant un tatouage, sans doute choisit-on de provoquer en soi un nouveau type de découvertes empiriques.

Désormais, le corps est devenu un élément clef de la quête de soi mais également du paraître. Il est « le dernier espace de liberté qui nous reste », comme le dit Pascal Tourain, le célèbre « Homme tatoué ». Les marques corporelles sont un moyen de le rendre visible autant que de se l'approprier. « Le 'corps produit' n'est en aucun cas un corps innocent, mais au contraire, un objet qui se signifie comme étant un objet public, et, en même temps, qui *signifie* (c'est-à-dire exprime) la société qui l'a créé, affirme José Enrique Finol. [Le] corps féminin autrefois caché, contrôlé, voire sacralisé se partage maintenant, puisque montré et libéré. Si cela est l'aboutissement d'un procès diachronique extrêmement complexe et subtil, particulièrement visible dans l'histoire de la mode du dernier siècle, il l'est d'autant plus dans les concours de beauté, spectacle du corps si cher au spectacle télévisuel, où le corps achève son épanouissement visuel, car il est là pour être admiré, véritablement *touché du*

---

<sup>170</sup> Cipriani-Crauste M., *Le tatouage dans tous ses états – A corps, désaccord*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 15.

<sup>171</sup> Anzieu D., *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod, 1985.

<sup>172</sup> Séchaud E., « Peau », in *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF, 2007, p. 690.

regard<sup>173</sup>». Le tatouage, aujourd'hui, et particulièrement le tatouage ethnique, semble témoigner effectivement d'une nouvelle mise en valeur du corps féminin. Tatoué, le corps attire le regard et ne se cache plus. Le paraître, dans ce cas, est étroitement lié à l'être. « L'application de la théorie de Shilling de projets du corps [Celle selon laquelle, dans le riche Occident', le corps serait perçu comme une entité en devenir, c'est-à-dire un *project* à façonner pour l'intégrer à l'identité individuelle] a mis un fort accent sur l'individualisme comme une caractéristique de la condition moderne dans les sociétés occidentales, explique Christian Klesse. L'argument de l'individualisme a été utilisé pour établir la profonde différence les pratiques occidentales de modification du corps et celles de leurs modèles 'primitifs'. L'intense acte individuel de se faire tatouer ou piercer, cependant, a aussi le sens pour les *modern primitives* de créer la collectivité<sup>174</sup> ». De la même façon que le faisaient les *modern primitives*, les individus choisissant de se faire tatouer des motifs ethniques recherchent, souvent, l'impression d'un instant déterminant, rendu concret et manifeste par le biais de la douleur ressentie au moment de l'acte ou par le bruit émis par le dermographe.

Le rapport au corps exploré au moment du tatouage passe également par une forme d'acceptation. Selon l'endroit que l'on choisit de se faire tatouer, on peut en effet être amené à exposer sa nudité aux yeux du tatoueur. Lors des conventions dédiées à la marque, c'est également aux yeux des visiteurs que la peau nue s'expose. Lorsque l'on choisit un emplacement discret, visible uniquement dans l'intimité du couple, par exemple, cela implique que, le temps du tatouage, cette intimité soit exposée à un ou des étrangers. David Le Breton parle d'une « relation éminemment physique et sensuelle » qui « entre dans la mémoire de l'acte » et est « souvent remémorée par la personne comme un acte rare et bouleversant<sup>175</sup> ». Choisir d'embellir son corps par une marque corporelle signifie que le processus d'acceptation a commencé. Car la peau tatouée attire le regard, elle suscite les questions. Tatoué, le corps ne passe plus inaperçu. En cela, le moment du tatouage est un moment particulier car il constitue le premier instant de vie dans un « nouveau corps », un corps « extra-ordinaire ». On sait qu'une fois la marque inscrite dans la chair, il faudra se préparer aux questions des autres, à leur regard... Il faudra souvent justifier sa démarche ou, au moins, expliquer le sens que l'on attribue à sa marque. Le tatouage exige un

---

<sup>173</sup> Finol J. E., « Globalisation et culture : du corps privé au 'corps spectacle' », in *Des cultures et des hommes— Clés anthropologiques pour la mondialisation*, sous la direction de Pascal Lardellier, Paris, l'Harmattan, 2005, p.94.

<sup>174</sup> Klesse C., « Non-Mainstream Body Modification and Racialized Representation », in *Body Modification*, edited by Mike Featherstone, Thousand Oaks (Ca), SAGE Publications, 2000, pp. 21-22.  
[Traduction personnelle]

<sup>175</sup> Le Breton D., « Sensualités-Introduction » in *La belle apparence*, sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, 2010, p. 167.

engagement<sup>176</sup>. Cela implique alors parfois de mettre en place un certain nombre de stratégies interactionnelles permettant au porteur de la marque d'éviter les jugements ou les désapprobations sociales, en particulier dans le contexte quotidien, familial ou professionnel<sup>177</sup>.

Lorsqu'il s'agit de motifs ethniques, le recours au répertoire « sauvage » apporte une certaine « sacralité » à la marque en lui attribuant une forme de transcendance. Comme pour les *modern primitives*, les symboles empruntés aux sociétés traditionnelles s'entourent d'une aura aussi séduisante que mystérieuse. Le tatouage, alors, devenant rapidement partie intégrante d'un corps réapproprié, fait appel à différents sens. Il attire la vue, mais aussi le toucher et se présente comme un chemin menant à la rencontre de l'Autre mais également à la rencontre de soi. Le tatouage, indéniablement, entretient un rapport particulier avec le corps. Lorsque les individus se tournant vers des motifs traditionnels sont informés de la pratique du tatouage dans leur contexte d'origine, l'intérêt porté à la douleur et à sa nécessité semble plus importante. Pour eux comme pour les autres, il ne s'agit que rarement de choisir un motif ethnique dans le seul but de « faire joli ». Il y a, dans le choix de ce type de motifs, une recherche paraissant bien plus vaste. A la fois visibles physiquement et imperceptibles dans leurs multiples significations, les motifs ethniques semblent avoir en commun cette même quête d'une harmonie entre le corps et l'esprit.

## 2. A la recherche de l'authenticité perdue ?

De nombreux témoignages de tatoués ethniques manifestent un désir plus ou moins grand de « retour aux sources ». Le « zen », la douceur de vivre, les références au mouvement hippie sont couramment évoquées. Le recours aux motifs ethniques, dans ce sens, portent vraisemblablement quelques réminiscences du courant spirituel occidental *New*

---

<sup>176</sup> Maccormack P., « The Great Ephemeral Tattooed Skin » in *Body & Society*, vol 12, n°2, Juin 2006, SAGE Publications, pp. 57-82.

<sup>177</sup> Irwin K., « Legitimizing the First Tattoo : Moral Passage through Informal Interaction » in *Symbolic Interaction*, vol 24, n°1, 2001, pp. 49-73.

Age, qui se caractérisait par une approche individuelle et syncrétique de la spiritualité. Comment expliquer ce besoin, à la fois ancien et de plus en plus actuel, de se plonger dans des imaginaires évoquant des temps primordiaux, des espaces vierges de toute urbanisation excessive ? « Pauvres, voilà bien ce que nous sommes devenus, affirme Walter Benjamin. Pièce par pièce, nous avons dû laisser ce trésor au mont de piété, souvent pour un centime de sa valeur, en échange de la piécette de l' 'actuel' <sup>178</sup> ». Pourrait-on voir, dans ce phénomène décrit par Benjamin, l'explication de ce goût actuel pour l' « ethnique » ? Ne serait-il pas une forme de réaction consécutive à la prise de conscience de cette pauvreté de l'expérience ? La vision, idéalisée, de ces sociétés des « origines » apparaîtrait alors comme une possible alternative à l' « insupportable modernité ». Mai 68, qui vit s'effondrer le mythe productiviste, fut peut-être un pas important dans cette vive nostalgie d'un paradis perdu, auquel on ose à nouveau croire. Mais ce qui semble être une sincère quête de l'authentique passe paradoxalement par une multitude de confusions, de brouillages des catégories. La « tendance ethnique » paraît être empreinte de ces brouillages, de ces confusions entre les différentes sociétés auxquelles elle fait référence. Les coiffures « afro » sont arborées tout autour du monde et on peut se faire tresser les cheveux « à l'africaine » ou se faire faire des dreadlocks « à la jamaïcaine » jusque dans les rues de Bangkok... Le « sauvage », sous les traits de l' « ethnique », devient une sorte de montage composite convenu : les sources n'auraient-elles plus besoin, alors, d'être authentiques ?

Cette volonté, affichée par les adeptes de l'ethnique de retourner à un passé partagé et sans frontière, ou plutôt de l'évoquer plus que d'y retourner réellement, se rapproche d'un imaginaire du refuge s'appuyant sur les origines supposées de l'humanité, sur une harmonie rêvée entre la nature et les hommes qui la peuplent. On porte alors des vêtements amples, des textiles naturels, aériens, des tons terre ou écrus, des sandales en peau ou en raphia et de longs colliers auxquels s'accrochent de lourds pendentifs, et cela suffit, suppose-t-on, à évoquer le « sauvage ». Là encore, il s'agit d'une simplification de l'Occident qui lui permet d'emprunter à divers horizons sans se soucier de mélanger les sources entre elles. On veut être à la fois ici et ailleurs, peut-être pour pouvoir se sentir partout. On cultive bio, on mange sain, d'abord pour retrouver cette harmonie perdue avec la Terre, mais surtout, sans doute, pour croire encore à cet Eldorado « sauvage » qui alimente les rêves de l'Occident depuis de nombreux siècles... Ce fantasme de l'exotisme, celui du temps « facile » des colonies, l'Occident semble avoir du mal à y renoncer.

---

<sup>178</sup> Benjamin W., « Sur quelques thèmes baudelairiens », in *Œuvres II*, Paris, Gallimard, édition de 2000, p. 372.



Aujourd'hui, ce désir d'un retour à davantage d' « authenticité » se manifeste chez certains par un intérêt grandissant pour l'écologie ou bien par le rejet de la société de consommation, par les manifestations antimilitaristes ou anticapitalistes, etc. De nombreux jeunes semblent, comme dans les années 70, manifester un sincère désir de paix, d'harmonie et de liberté. Certains porteurs de tatouages tirés du répertoire « sauvage » déclarent, en outre, être attirés par les médecines douces, le yoga, les techniques de relaxation etc., dans l'idée, le plus souvent de retrouver la supposée harmonie que les jeunes des années 70 étaient parvenus à approcher. « *Je rêve d'être un hippie !*, clame par exemple Thomas qui porte sur le corps de nombreux symboles bouddhistes sans être bouddhiste lui-même. *Je rêve d'être mort à 35 ans sans avoir connu la misère, en ayant cru à mon bonheur. Parce que c'est ça, la vie de hippie, c'est de croire à son bonheur. Est-ce qu'il existe ? On s'en fout, du moment qu'on y croit...* ». Accéder à une vie plus douce, à des horizons vastes et lointains, à une acceptation sereine de l'Autre, à une spiritualité libre, même si ça n'est qu'en rêves... Serait-ce là l'une des vocations que l'on attribue à ces motifs ethniques ?

Le courant *New Age* est généralement envisagé comme une tentative de « réenchantement du monde » à travers un retour au sentiment religieux pour certains, et au sentiment d'une quête intérieure pour d'autres. Le célèbre festival de Woodstock est aujourd'hui encore considéré comme un symbole de cette époque de recherche de paix, de liberté et d'harmonie. « Trois jours de paix et de musique. Des centaines d'hectares à parcourir. Promène-toi pendant trois jours sans voir un gratte-ciel ou un feu rouge. Fais voler un cerf-volant. Fais-toi bronzer. Cuisine toi-même tes repas et respire de l'air pur », tel était le slogan publicitaire annonçant le festival. Au départ, il devait s'agir d'un festival musical commercial comme les autres. Mais son succès fut tel que les barrières l'entourant furent détruites dès la fin de la première journée et les organisateurs décidèrent d'en rendre l'accès gratuit. Un concert gratuit réunissant les plus grands noms de la scène rock de l'époque et qui sont, aujourd'hui encore, des références abondamment citées par les jeunes générations. Woodstock se présente comme l'un des principaux événements illustrant la volonté de « contre-culture » et d'anticapitalisme. Dans l'esprit des jeunes d'aujourd'hui, cette période est souvent érigée en modèle. La liberté sexuelle, les drogues, la musique, l'abolition de toutes contraintes... Toutes ces idées, sans doute en bonne part fantasmées de la même façon que l'est l'Ailleurs, se présentent comme une panacée qui aurait été capable de résoudre les soucis qui « empoisonnent » désormais notre quotidien (Contraintes professionnelles, codes sociaux qui se seraient renforcés depuis, etc.). C'est en tout cas ce qui ressort de nombreux témoignages d'adeptes de l'ethnique.

Les sociétés traditionnelles, dans ce contexte, sont elles aussi parfois idéalisées et citées comme modèles à suivre. « *Les Nazcas étaient très pacifistes, insouciantes de tout...*, explique Adrian, d'origine péruvienne. *A un moment donné, ils se sont fait envahir par un peuple plus guerrier. Et ils les ont adorés comme des Dieux... Enfin, c'est une culture pacifiste. Ils ne demandent rien à personne. Ils vivent comme ils vivent... Aujourd'hui, ça correspond un peu à ma façon de vivre. Ça n'a pas toujours été le cas : j'ai été un rebelle ! Mais ça l'est de plus en plus. J'essaie, en tout cas. C'est aussi ce que disent mes tatouages* ». Les tatouages ethniques expriment souvent un désir de se libérer de contraintes jugées pesantes, et dont on suppose que les sociétés traditionnelles seraient préservées. Mais cela n'est pas la seule raison de leur succès. Outre la libération des obligations, de nombreux porteurs de ce type de marques paraissent rechercher également une autre manière d'être ensemble, manière qu'ils imaginent être celle de ces sociétés dites « traditionnelles ». Liane, qui porte sur le corps plusieurs motifs polynésiens, explique : « *Avec ce style de tatouage, j'entre en fraternité avec les hommes, les animaux et les plantes. On aurait tous, au niveau psychologique, cette tendance à rechercher la fusion relationnelle, la communion, parce qu'on est issu du ventre de notre mère, avec qui on a eu le sentiment de ne faire qu'un, avant de petit à petit réaliser qu'on est un être séparé. Dans la vie on ne peut ni être trop dépendant ni trop en fusion car on est soi avant tout ; mais un sentiment de partage avec d'autres personnes, c'est à dire savoir fusionner et défusionner quand il faut, est bien agréable. Par contre, il est assez désagréable de se sentir si différent de certaines personnes, du moins si cela implique des guerres par non compréhension les uns des autres. Si un peu plus de fraternité peut exister grâce à l'art, c'est parfait !* ». Notre société semble aujourd'hui basée, dans l'esprit de beaucoup, sur une mise en valeur de l'individualisme. Outre certains mouvements de solidarité, ou des associations militant pour défendre les exclus, par exemple, il est indéniable que le fonctionnement actuel des sociétés occidentales nous engage à vivre « chacun pour soi ». La notion de communauté dans le sens traditionnel est alors souvent fantasmée et idéalisée par de nombreux individus souffrant de cette montée de l'individualisme. A travers les tatouages ethniques, c'est également une part de ce lien entre les hommes que l'on suppose perdu que l'on cherche à retrouver, à réaffirmer...

Lorsque l'on ne se retrouve pas dans les fonctionnements de la société dans laquelle on évolue, c'est parfois dans d'autres schémas que l'on tente de puiser de nouveaux repères. Les jeunes, particulièrement, s'ils n'ont pas nécessairement d'idées concrètes à proposer pour « changer les choses », expriment tout de même souvent leur désir de se sentir appartenir à un Monde plus vaste et plus ouvert. Aurélie porte sur la colonne vertébrale un œil d'Horus. Ce motif fait référence à un film, *In god's hands* (En français, « *Les dieux du*

surf ») qui lui semblait correspondre à l'état d'esprit au moment où elle s'est fait tatouer lorsqu'elle avait 18 ans. « *Je me cherchais, raconte-t-elle. C'était la fin du lycée, et je me retrouvais un peu dans cette quête d'identité, et leur mode de vie, les voyages, la vie simple, qui n'en rêve pas à 18 ans?* ». Si elle considère avoir évolué depuis, elle dit avoir gardé de cette période ses rêves d'ailleurs et de liberté, comme c'est le cas de nombre de tatoués ethniques. « *Dix ans plus tard, dit-elle, j'ai un métier, j'aime bien ce que je fais dans l'ensemble, ce que je vis je pense aussi, même si je peux mieux faire côté cœur ! Mais y a toujours cette petite part de moi qui me laisse penser que c'est encore là, enfoui... J'envie ce mode de vie, libre, sans contrainte, à l'autre bout du monde, au calme et avec des plaisirs simples, comme profiter de chaque moment. Ca me fascine toujours. L'idée ou l'envie de tout plaquer un jour, je ne l'ai pas abandonnée mais je la conçois différemment, je me donne peut-être aussi d'autres moyens d'y parvenir, notamment des garanties financières. Et je m'imagine exploiter une autre facette de moi, de ma personnalité... Mon 'je-m'en-foutisme', ma tête en l'air, mon côté zen, no stress, qui sont présents, que mes proches connaissent mais que par exemple, dans la vie professionnelle, je tends à éclipser. Tout ça m'a amenée à penser qu'à plusieurs reprises dans la vie, on est amené à se chercher, y a pas d'âge pour se trouver !* ». Dans le cas d'Aurélie, le tatouage se fait la marque d'un idéal à approcher. Elle est consciente aujourd'hui que celui-ci demeure une utopie. Cependant, elle semble avoir besoin de s'y replonger pour avancer sur son chemin de vie. C'est dans un monde vaste et qu'elle imagine plein de promesses qu'elle puise, en quelque sorte, quelques échappatoires.

Les tatouages ethniques peuvent aussi être une illustration de l'intérêt porté par certains à d'autres spiritualités (bien que cet intérêt, faute de véritables guides, demeure souvent approximatif). Nombre de jeunes Occidentaux portent un intérêt particulier aux sagesse orientales qui, toutes, ont pour vocation d'éclaircir les mystères de l'âme, de retrouver la « vraie nature de l'âme ». Le Soufisme (dimension mystique de l'islam), le Tao et le Zen ont tous en commun la recherche de l'éveil, l'idée selon laquelle il serait possible de voir au-delà de ce que perçoivent nos yeux. Les motifs ethniques, dont nous avons évoqué un peu plus tôt le caractère transcendant, s'inscrivent vraisemblablement dans ce type de quête, sans que leurs porteurs n'aient nécessairement connaissance de ces différents courants de pensée. Ils répondraient alors, dans ce sens, à un besoin de retour à davantage d'intériorité opposé par de nombreux jeunes à une société de consommation.

Pour Margo deMello, l'engouement pour les tatouages tribaux est à mettre en relation avec une forme de néo-paganisme<sup>179</sup>. Les années soixante-dix ont été l'occasion d'une découverte ou d'une redécouverte de centaines de philosophies anciennes, parfois à mi-chemin entre christianisme et paganisme. Aujourd'hui encore, ces alternatives spirituelles, si l'on peut dire, séduisent un grand nombre de jeunes occidentaux. Nous l'avons dit, il demeure rare que l'intérêt se concrétise dans une quête approfondie des fondements des spiritualités autres, cependant il se manifeste souvent un besoin d'accéder à des bribes de croyances jugées « sûres » ou « authentiques ».

Jean-Paul, qui porte de nombreux symboles amérindiens tirés principalement de la symbolique iroquoise explique : *« J'avoue que ce qui m'a plu en premier chez les Amérindiens, ça vient du passé. Ça vient de quand j'étais gamin. Parce que c'étaient des chasseurs, parce qu'ils étaient libres... Mais il y a toujours une chose dans laquelle je crois : c'est que nous on fonctionne avec le verbe 'avoir'. Eux, comme en Afrique, en Asie ou en Océanie, ils essaient de fonctionner avec le verbe 'être'. Nous on a oublié tout ça. 'Avoir un job', 'Avoir du pognon', 'Avoir, avoir, avoir !'... Pour moi, c'est hyper important : j'essaie d'être. La preuve : j'ai tout viré chez moi ! Ça m'énerve de rencontrer des 'amérindienophiles'... Moi, je connais pas leurs traditions ni toutes leurs cultures : y en a plus de cinq cents ! J'ai vécu des rites navaho. Mais ça veut pas dire que je connais leurs rites. Tout le côté New Age, genre 'Ah ouais, t'as fumé de l'herbe bleue ? T'as vu le bison ?', ça, ça m'énerve au plus haut point. Par exemple, je supporte pas le mot 'chaman'. Y avaient pas de chamans ! Ils étaient pas là en train de bouffer des champignons et d'avoir des visions ! Moi, j'assume le fait de ne pas maîtriser leurs rites. Mais ça ne m'empêche pas d'essayer, comme eux, de fonctionner avec le verbe 'être', de tâcher de m'éloigner de la superficialité »*. Notre société, en quelques siècles, est indéniablement devenue une société de consommation. On constate alors, chez les adeptes de l' « ethnique », un intérêt affirmé pour cette vision plus valorisante de l'humain, de l'individualité, de l'étant, s'appuyant sur l' « être » plus que sur l' « avoir ». Cela correspond, sans aucun doute, à une forme de quête de sagesse en relation avec la notion d'évolution personnelle. Etre bien avec soi-même pour être bien avec les autres. De nombreux porteurs de symboles ethniques manifestent ce besoin d'un retour à davantage d'authenticité, un désir de s'éloigner de ce qui est jugé comme étant superficiel pour accéder à plus de profondeur. C'est le cas, par exemple, de David P. qui porte notamment un trigramme tiré du *Yi King*. *« Aujourd'hui, on complique tout, affirme-t-il. Alors ça fait du bien, parfois, de revenir à des choses plus simples, plus basiques au premier abord : ça permet de*

---

<sup>179</sup> DeMello M., *Encyclopedia of Body Adornment*, Westport, Connecticut – London, Greenwood Press, 2007, pp. 199-200.

*comprendre les choses en général. Comprendre le Monde, le fonctionnement de la vie, la notion d'évolution personnelle... Moi, je pratique l'Ayurveda. Pour moi, c'est vraiment la vie ! Les éléments (kapha, pita, vata) sont présents en nous tous dans des proportions différentes et il faut apprendre à les connaître, à se connaître. Apprendre à se connaître pour trouver son équilibre, tout simplement ! L'Ayurveda, c'est une écoute au quotidien de ton corps. Ca fait très longtemps que je ne suis pas allé chez le médecin. J'essaie de prévenir plutôt que de guérir, d'accorder moi-même mon corps et mon esprit... On le fait plus du tout, ça, chez nous !*». Le recours aux emprunts culturels de l'Ailleurs semble indiquer, chez de nombreux tatoués ethniques, une volonté d'accorder le corps et l'esprit, de s'investir plus profondément dans la quête de soi, mais également dans une notion globale de respect (respect de son corps, de ses valeurs, des autres, du monde, de la nature...), tentant ainsi de s'approcher de ce qu'ils imaginent être l'authenticité. « *J'ai essayé le yoga, raconte Dominique. J'aime le principe d'être à l'écoute de ton corps et de ton âme. Et puis je m'intéresse pas mal à l'environnement en général : préserver la nature, les plages, limiter la consommation en énergie, les déchets... J'ai fait une école d'environnement et mon boulot c'est de concevoir des bâtiments à hautes performances environnementales* ». Bien entendu, cela n'est pas le cas de tous les porteurs de tatouages de motifs ethniques, mais cette idée semble tout de même être partagée par un certain nombre de leurs porteurs. A travers leurs différents témoignages semble se dessiner une importance accordée à la parole, à l'écoute, aux conseils des anciens, au respect de la Terre... Notions que nombre d'entre eux considèrent comme étant désormais absentes de notre société. Certains, idéalisant sans doute les sociétés dites « traditionnelles », se demandent même si cette place accordée à l'échange et au respect a véritablement été, un jour, l'un des fondements de notre société. Aujourd'hui, les conseils et assemblées politiques sont très éloignés du peuple et de son quotidien. Les règles, les concertations, sont devenus, dans un certain sens, des dimensions abstraites du fonctionnement des sociétés occidentales. Il semble, alors, que pour de nombreux jeunes, ce « mode d'être ensemble » qu'ils imaginent être celui des sociétés traditionnelles, fascine et soit souvent érigé en modèle.

Gaël porte sur le crâne et sur l'avant-bras des motifs d'inspirations tribales. Ceux-ci, dit-il, ne font pas référence à une culture particulière. Pour lui, ils sont une façon d'exprimer son rejet de la société occidentale. Chez lui, ce rejet est clairement énoncé. Il dit rechercher, à travers le recours à l'ethnique, des valeurs qu'il juge authentiques ainsi que son désir d'Ailleurs. Macha, quant à elle, est originaire du royaume du Kongo. Elle porte sur le mollet un tatouage marquisien, composé d'un assemblage de six tiki. Elle n'a pas choisi, pour son premier tatouage, un motif en rapport avec ses origines géographiques. Cependant, elle dit,

elle aussi, ne pas se reconnaître dans les valeurs de notre société. Par son tatouage, elle affirme son appartenance à un Ailleurs global. Son deuxième tatouage est inspiré de scarifications traditionnelles des Bembé, sous-ethnie des Bakongos. Traditionnellement exécutées sur le ventre, Macha a choisi de les transformer en tatouages et de les placer sur le haut de son bras. *« Je sais que les scarifications sont jolies sur les peaux sombres. Mais moi, j'ai déjà du mal à supporter mes petites cicatrices, alors des scarifications ! Et puis je suis beaucoup plus attirée par le tatouage, notamment d'un point de vue esthétique »*. Bien que le sens de ces signes traditionnels ait été détourné, ils sont tout de même un moyen, pour Macha de dire sa multiplicité. Elle est née en France et est de nationalité française. Pourtant, elle se sent plus proche des sociétés traditionnelles. Accordant son mode de vie actuel à ses origines et à ses attirances spirituelles et idéologiques, ses tatouages affirment sa volonté de se distinguer de la « masse » et d'élargir le champ de ses possibles. *« Je ne me reconnais pas dans les cultures occidentales, dit-elle. Mes tatouages, je les ai faits pour dire mon amour pour les autres cultures du monde, des cultures que je juge plus authentiques »*. A nouveau, nous retrouvons là les traces d'une poétique de l'Ailleurs plaçant l'Autre dans un monde idéalisé que les imaginaires contemporains associent effectivement parfois à une forme d' « authenticité perdue ».

### 3. Bricolage culturel

Dans un monde devenu multiple, il est parfois difficile de trouver des repères sur lesquels se construire et s'appuyer. C'est donc à un véritable bricolage culturel que se livre aujourd'hui une grande part des jeunes Occidentaux. L'exemple de Macha que nous venons d'évoquer en est une illustration patente. Macha vit à Paris. Elle y mène une vie qui lui correspond et n'envisage pas, pour le moment, de vivre ailleurs. Cependant, nous l'avons dit, elle ne se sent pas « d'ici », de la même façon que l'exprimait il y a longtemps déjà Fakir Musafar. Ses origines ethniques, en un sens, justifient le recours à des emprunts culturels « primitifs ». Cependant, ayant également choisi un tatouage marquisien, elle ne dit pas uniquement son attachement à ses origines : elle exprime, comme beaucoup, son besoin de revenir à des valeurs jugées plus nobles, à des rapports plus authentiques entre les hommes. « Facteur d'identité culturelle, le patrimoine est [...] aussi source de dialogue interculturel, de

compréhension mutuelle et de citoyenneté, affirme Sandrine Basilico. S'il occupe une place importante dans les profondes mutations qui affectent notre société, c'est d'abord par ce qu'il correspond à des attentes fortes de la part des citoyens [...]. Aujourd'hui, le patrimoine désigne tout ce qui atteste de l'évolution de la société et entretient le souvenir d'activités humaines abandonnées ou en voie de l'être. L'engouement actuel apparaît surtout comme un recours dans un monde ayant besoin de valeurs<sup>180</sup> ». La poétique du sauvage permet, sans doute, de se fabriquer des repères, bien que ceux-ci ne soient pas à proprement parler « authentiques » puisque décontextualisés et détournés de leurs sens premiers. L'emprunt de signes venus d'ailleurs permet cependant de se livrer à des mélanges conformes au sentiment d'être soi dans toute sa multiplicité. L'exemple de Macha est également intéressant dans le sens où elle a choisi de véritables scarifications issues de sa culture d'origine et donc « légitime » mais en les modifiant de sorte qu'ils correspondent à la fois à ses goûts et au monde dans lequel elle évolue. Dans son cas, il ne s'agit pas de scarifications qui signifient, mais d'une adaptation des rites de ses ancêtres à l'époque dans laquelle elle évolue et se sent bien, malgré le manque d'authenticité qu'elle ressent en vivant en France. Il s'agit davantage de se rassembler que de renouer avec des rites anciens qui ne lui correspondraient plus. Cependant, à travers ce bricolage culturel, Macha parvient à se forger une identité multiple dans laquelle elle se reconnaît et accorde les différents aspects de son récit personnel. Arahi et Paitangi, les deux tatoueurs néozélandais que nous avons déjà évoqués, affirment eux aussi, à travers leur volonté de faire redécouvrir au peuple maori le tatouage traditionnel qu'ils pratiquent de nouveau, leur besoin de se retrouver, de mettre au jour leurs racines tout en étant en accord avec leur temps. En Nouvelle-Zélande, comme en de nombreux lieux du tatouage des origines, les influences occidentales se mélangent à celles de ce que l'Occident envisage comme « l'Ailleurs ». La pratique du tatouage, de fait, demeure dépendante de ce mélange. Notamment dans le sens où, si l'engouement pour le tatouage ethnique n'avait pas pris tant d'ampleur en Occident, peut-être aurait-il davantage de mal à renaître aujourd'hui au sein des cultures traditionnelles.

Pour Tzvetan Todorov, « l'unité de la culture européenne réside dans sa manière de gérer les différentes identités régionales, nationales, religieuses, culturelles qui la constituent, en leur accordant un statut nouveau et en tirant profit de cette pluralité même<sup>181</sup> ». La diversité, effectivement, est aujourd'hui largement acceptée dans notre société. Elle a même

---

<sup>180</sup> Basilico S., « Vers une redéfinition de la notion de patrimoine », in *Des cultures et des hommes – Clés anthropologiques pour la mondialisation*, sous la direction de Pascal Lardellier, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 137.

<sup>181</sup> Todorov T., *La Peur des barbares – Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Le Livre de Poche, 2010, p. 290.

tendance à être valorisée. Etre « européen » ne signifie plus « venir d'Europe ». Dans ce contexte, les jeunes ont à présent la possibilité de combiner les influences, de les afficher et de les inclure à leur mode de vie. Souvent, nous l'avons dit, les parents s'opposent au fait que leurs enfants, devenus de jeunes adultes, se fassent tatouer. Cependant, ils savent que leur main mise sur eux disparaît presque totalement avec le temps. « *Ma mère était sans doute la seule personne à ne pas être d'accord jusqu'à ce qu'elle voit le résultat, raconte Christophe D. Et depuis, elle est tombée sous le charme !* ». Il semble que dans le cas du tatouage, et particulièrement le tatouage ethnique, considéré par la génération des parents comme « faisant moins mauvais genre », il s'opère depuis quelques années une évolution. Lente, certes, mais une évolution tout de même. Parfois, le tatouage donne lieu à un échange. Devenant adulte, le jeune, dans un sens, a la capacité d' « éduquer » ses parents à la diversité, à la relativisation des codes sociaux et culturels dans lesquels il se sent parfois enfermé. Il arrive même que, convaincus, les parents eux-mêmes décident de se faire tatouer. Le tatouage, alors, est de moins en moins caché et semble de mieux en mieux accepté.

Libérés des codes imposés par l'éducation, les jeunes occidentaux poursuivent, à travers les tatouages ethniques, leur chemin de la connaissance de soi. Soizic, que nous avons déjà évoquée, porte dans le bas du dos une fleur de lotus entourée de flammes. Pour elle, il s'agissait de se retrouver dans des symboles existants, dans les valeurs que ceux-ci véhiculent, en leur ajoutant un sens plus personnel, plus présent et plus concret qui correspond à la vie présente. Le feu, explique-t-elle, représente son tempérament, son énergie. Quant au lotus, il représente sa quête de sagesse, sa volonté de canaliser son énergie débordante sans toutefois la nier. Les tatouages ethniques permettent d'associer le présent à une certaine notion d'éternité dans une quête affirmée d'harmonie. Soizic est d'origine bretonne. Pour elle, pourtant, le bricolage culturel était indispensable. Elle ne voulait en aucun cas se faire tatouer un symbole tiré du répertoire iconographique ou symbolique breton. « *Toutes les vacances scolaires, j'allais en Bretagne, forcée... Mes parents m'en ont écœurée ! Moi, j'y ai pas vécu, en Bretagne. Mes attaches, je les ai créées partout, sauf en Bretagne ! Ca m'irrite tous ces 'Bretons et fiers de l'être'. J'ai horreur du régionalisme. Mes parents sont un peu comme ça, genre 'il fait toujours beau, en Bretagne', ce genre de choses... Moi, j'ai pas la sensation d'avoir été déracinée. J'ai la sensation de m'être 'fabriquée'* ». Il est intéressant de constater que, ayant une image assez négative de la Bretagne liée à son enfance, Soizic n'associe pas cette région ni ses légendes à une terre idéale comme le font pourtant bon nombre de Français et surtout d'étrangers (rappelons que la Bretagne est une région très appréciée par les touristes, notamment asiatiques). Elle est



consciente de l'idéalisation de ces lieux. Pourtant, elle continue de rêver l'Ailleurs, un Ailleurs vierge de souvenirs négatifs. Soizic a beaucoup voyagé. Elle a vu l'Ailleurs de ses propres yeux. Mais peut-être n'en a-t-elle perçu que ce qu'elle souhaitait y voir, c'est-à-dire les aspects conformes aux valeurs qui lui sont chères. Pour beaucoup, le bricolage culturel consiste à se forger une identité propre, mais également un système de valeurs et un imaginaire qui n'appartiendrait qu'à soi. Dans tous les cas, ce bricolage prouve une volonté certaine d'ouverture au Monde et à sa diversité, et peut-être particulièrement lorsque les individus sont issus de familles qu'ils jugent « fermées ». « *Il y a peut-être plus de personnes tatouées qui viennent de milieux populaires...*, suppose David P. qui a grandi dans un milieu ouvrier. *Tu as peut-être plus de limites quand tu viens de milieux un peu plus bourgeois. Tu es peut-être un peu moins libre de tes choix, aussi... Parce qu'il y a les codes, et tout ça...* ». Le tatouage ethnique semble séduire aujourd'hui une large part de la population, tous milieux sociaux et culturels confondus. Cependant, il est probable que, d'une manière générale, le tatouage soit effectivement mieux accueilli dans les milieux dans lesquels les codes et les apparences revêtent une importance moindre.

Lorsque l'ethnique est choisi pour évoquer les origines étrangères des porteurs de la marque, comme c'est le cas de Macha, le bricolage culturel prend encore une autre forme. Il s'agit, alors, de mettre en accord ses origines, ses codes acquis lors de l'éducation, ou du moins ceux que l'on choisit de conserver, et ses goûts et ses attirances propres. Pour Adrian, d'origine péruvienne, il était important que ses tatouages fassent référence à ses ancêtres. Cependant, il avait également à cœur de les associer à son mode de vie actuel (Adrian se dit fan de hard rock). C'est pour cette raison qu'il a choisi, pour son premier tatouage, une momie inca. Adrian a le sentiment d'être constitué de différentes identités dispersées. Bien qu'il considère que ses origines multiples soient une chance dans le sens où elles facilitent l'ouverture à la diversité (il a également des origines bretonnes et irlandaises), il a tout de même souhaité se rassembler, notamment à travers les motifs qu'il a choisi de se faire tatouer. Associer l'univers du hard rock au mystère des cultures précolombiennes lui semblait alors être une solution satisfaisante. Adrian se sent bien dans son temps. Mais, comme les autres, il éprouve un besoin de retour à des sources considérées comme plus authentiques. Il exprime une volonté d'ouverture. Pour beaucoup de tatoués ethniques renseignés sur l'origine de leurs motifs, il s'agit de ne pas se laisser enfermer ni dans des clichés ni dans les contraintes imposées par notre société. Le bricolage culturel auquel ils se livrent, en un sens, leur accorde le sentiment de se sentir à la fois unique et intégré. Celui-ci s'explique, entre autres, par le besoin de créer soi-même son identité, en se détachant des modèles familiaux ou d'origine sans pour autant les rejeter.

Thomas, d'origine vietnamienne, porte sur le corps plusieurs signes asiatiques. « *Je pense qu'autour de l'Asie il y a une forme de caricature, dit-il. On a tendance à penser qu'ils sont forcément auto disciplinés, super intelligents, qu'ils sont forts en maths, qu'ils dessinent bien... Mais c'est peut-être aussi parce qu'ils ont un style de vie intéressant. Qui n'est pas le nôtre mais qui est intéressant. Mais ce qu'on a dans l'esprit, c'est la Chine ancestrale, en fait... Mais les samourais, par exemple, les codes d'honneur, c'est à la limite de l'absurde ! Mais ça reste fascinant parce que c'est un mode de vie qui est autre et que tu peux pas vivre à moitié. Ca te crée un personnage, en fait ! Ca te donne l'image de quelqu'un de fort, qui sait ce qu'il veut, qui sait où il va... Moi le premier ! J'ai toujours adoré la culture asiatique. Je pense que même si j'avais pas été d'origine asiatique, j'aurais aimé ça* ». Comme Adrian, Thomas exprime, à travers ses tatouages, des origines dont il est fier, mais il affirme également son intégration dans notre société. Il n'a jamais vécu au Vietnam et seule la famille de son père est vietnamienne. Il porte alors, sur les cultures asiatiques, un regard à la fois renseigné et occidental (donc subjectif). Il est conscient des fantasmes entourant l'Asie. Mais il aime à s'attribuer, comme Adrian, une part de sa poésie tout en se sentant français. Un Français vietnamien, en quelque sorte. Outre ses tatouages, rien ne laisse aisément deviner que Thomas est d'origine vietnamienne. Ses traits sont plutôt ceux d'un Occidental. Seuls ses amis le considèrent comme vietnamien. A travers ses tatouages asiatiques, Thomas exprime sa volonté de paraître fort aux yeux des autres. Il affirme aussi certaines des valeurs de ses ancêtres qui lui ont été « léguées » et qu'il s'efforce de respecter. L'image que les autres se font de lui, suppose-t-il, est modifiée par cela. Ses tatouages sont une forme d'engagement. Thomas porte également sur le haut du bras une tête de mort évoquant l'univers des pirates qui, dit-il, l'a toujours fasciné. Là aussi, on retrouve ce besoin de paraître fort aux yeux des autres. Il envisage également de se faire tatouer, dans quelques années, un Pégase. Vu tatoué sur le corps d'un ami de sa famille lorsqu'il était enfant, il s'est fait la promesse d'en porter un lorsqu'il serait devenu adulte. Dans quelque temps, le syncrétisme, sur le corps de Thomas sera manifeste.

Elisa, quant à elle, a choisi de se faire tatouer une croix en hommage à son frère décédé alors qu'elle n'est pas catholique. Cette croix évoque en partie ses origines ethniques (portugaises) mais elle a souhaité détourner le sens de ce symbole religieux. Elle a choisi de ne garder de son éducation que les images dans lesquelles elle se reconnaît. Elisa place, en quelque sorte, la religion dans le monde des histoires, celles qui permettent de « rêver », de surmonter les épreuves à travers des récits qui les rendent moins dramatiques. Cela évoque sans doute les notions de morales concluant les histoires que l'on raconte aux

enfants et qui ont une fin heureuse. Arahi, le tatoueur néozélandais, porte, lui, une croix réalisée comme un motif maori. Lui non plus n'est pas catholique. Mais cette croix évoque pour lui le fait que sa mère était une chrétienne très pieuse. Son tatouage est à la fois un hommage et la preuve du respect de sa mère telle qu'elle l'était, bien qu'il ne partage pas ses convictions. Ici comme ailleurs, les cultures se mélangent. Chacun, alors, tente de se forger des repères combinant ses origines, le mode de vie imposé par son époque et ses attirances personnelles. David P. a été élevé dans la religion catholique. Il ne souhaite pas se convertir à une autre religion bien qu'il se dise attiré par les spiritualités asiatiques. Il exprime un intérêt pour le divin d'une manière plus globale, se détachant ainsi, tout en les respectant, des préceptes de sa religion. Dans le cas de David comme dans de nombreux autres, les tatouages ethniques permettent de se détacher de l'éducation religieuse familiale pour trouver son propre chemin spirituel. Modifiées, les bases permettent de se rapprocher d'une manière plus libre du sentiment d'être soi.

Parfois, l'attraction pour l'ethnique s'explique par une forme d'affiliation aux peuples opprimés. « *Les Indiens, ils sont pas toujours amis-amis avec la nature...*, explique Jean-Paul. *Ils ne peuvent plus, de toute façon ! Dans les réserves, y a surtout de pauvreté et tout ce que ça implique de saleté, de drogues... On les exploite. Ils se battent pour préserver leurs cultures ancestrales, leur langue, leur territoire, c'est tout. Moi c'est pareil : j'ai plus de territoire. De territoire spirituel, en tout cas* ». Les tatouages ethniques expriment parfois un sentiment de révolte, d'impuissance. Se sentant enfermés dans les contraintes de notre époque, certains jeunes Occidentaux se sentent proches des peuples dominés dont on garde le souvenir de civilisations heureuses vivant en harmonie avec la nature alors que l'Occident les a menés à leur perte. Pour les Canaques, les Amérindiens, les aborigènes d'Australie, entre autres, la main mise de l'occident les a souvent fait sombrer dans l'alcool, les drogues ou des besoins matériels occidentaux. C'est cette image que nombre de nos contemporains, et particulièrement les jeunes, ont de l'occidentalisation des peuples de l'Ailleurs. Leur révolte, alors, se mêle au sentiment qu'ils éprouvent de ne pas être à leur aise dans une société devenue consumériste et artificielle. A travers les tatouages ethniques, certains font appel à de nouveaux territoires, réels ou symboliques qui leur permettent, peut-être, de tempérer leur révolte. Dans d'autres cas, choisir des motifs tirés du répertoire sauvage se présente comme un moyen, en un sens, de « réparer » les injustices commises par nos ancêtres en reconnaissant l'Autre dans son humanité sans plus de jugement, si ce n'est positif (et parfois peut-être caricatural).

Pour Chris, bassiste du groupe parisien Darkness Dynamite, le tatouage représente, comme la musique, un espace de liberté. « Quand tu es musicien, dit-il, il n'y a aucune limite vis-à-vis de ton image, ça fait vraiment partie de toute une culture. Tu n'as de comptes à rendre à personne, pas de patron, pas de personnel !<sup>182</sup> ». De nombreux jeunes, en effet, recherchent ardemment cette sensation de liberté par rapport aux codes de notre société. Il s'agit, pour eux, de ne pas se soumettre mais d'affirmer ses propres goûts et de faire ses propres choix sans se soucier du regard des autres. « Les tatouages de Chris traduisent aussi sa personnalité [...], explique Mathilde Didier. 'Un masque Hannya mélangé à un crâne, décrit-il, dans le théâtre japonais il représentait la colère et la jalousie, des traits assez forts de mon caractère ! Le crâne est la mort occidentale, c'est à dire la fin et le renouveau dans la culture orientale'. Sur son coude est encreée une fleur de lotus pour l'éveil de l'homme, la sagesse, l'envie de s'ouvrir. 'Sur mon torse, un gros phœnix pour la symbolique de renouveau, qui n'abandonne jamais. Pour les Japonais il est la fidélité et la justice, deux valeurs qui me tiennent énormément à cœur. Sur le haut du bras j'ai une geisha qui pouvait représenter l'art, la dévotion, la pureté.'<sup>183</sup> ». Le bricolage culturel auquel se livre Chris témoigne d'un intérêt pour l'Orient comme pour l'Occident. A ce mélange, il ajoute des significations personnelles ainsi que des significations supposées. La poétique de l'Ailleurs paraît autoriser à ne garder de l'Autre que ce qui apparaît comme valorisant. Idéalisé, il entre en jeu dans une construction de soi qui, quoi que l'on en dise, vise à offrir au regard des autres une image positive et supposément honnête de sa personnalité. La tatoueuse Pat Fish, spécialiste des tatouages d'inspiration celtique et que nous avons déjà évoquée, explique : « Je me vois comme un agent dans l'accomplissement d'une personne. Les gens ont l'idée d'un changement personnel, quelque chose qu'ils veulent graver en eux et qui fera partie de leur esthétique propre et je réalise cette transformation pour eux. C'est un moyen très agréable de gagner sa vie !<sup>184</sup> ». Désormais accessible, le répertoire iconographique et symbolique de l'Ailleurs permet aux jeunes Occidentaux, guidés par leur tatoueur, de se livrer à un bricolage syncrétique leur donnant le sentiment de trouver leur place dans un monde désormais multiple et accepté comme tel.

---

<sup>182</sup> Propos recueillis par Mathilde Didier in *Tatouage Magazine*, n° 77, novembre/décembre 2010, p. 17.

<sup>183</sup> Didier M., *Ibid.*, p. 18.

<sup>184</sup> Propos recueillis par Claire Artémiz in *Tatouage Magazine*, n° 77, novembre/décembre 2010, p. 42.

#### 4. Citoyens du Monde

Les tatouages ethniques sont, nous l'avons vu, un moyen d'afficher son intérêt pour le Monde et sa diversité. Celle-ci n'est plus niée. Elle est valorisée et devient source d'échanges et de syncrétismes s'inscrivant dans le récit personnel de leur porteur. Ils sont un moyen de dire sa reconnaissance de l'Autre, son ouverture, mais aussi de choisir ses propres valeurs en se considérant comme citoyen du Monde. Selon Lévi-Strauss, l'existence sociale trouve son principal critère dans « l'échange direct de la parole, la présence immédiate de l'autre<sup>185</sup> ». Le rôle de la parole dans les sociétés dites « primitives » s'est sans doute perdu dans la ville. Le fait de résumer sa personnalité dans un « look » que l'on impose comme un choc aux passants que l'on croise en est l'illustration. Si l'idée que l'on se fait de ces sociétés est souvent éloignée de ce qu'elles sont réellement, il reste qu'elles s'imposent comme nouveaux modèles idéalisés. Mais que signifie l'emprunt de signes et de pratiques à des cultures autres, et de préférence lointaines (modes de vie des rastas jamaïcains, tatouages d'inspiration néozélandaise, cheveux tressés à l'africaine etc.), dans le cadre de ce détachement de la culture « légitime » ? Pourquoi faire siennes des valeurs qui, dans notre propre environnement, nous révoltent ? S'agit-il réellement d'un éloignement de la tradition occidentale ou simplement de sa relativisation ?

Les signes choisis trouvent le plus souvent leurs origines dans un passé lointain, que notre imaginaire occidental tend à se représenter comme partagé par l'humanité entière. La tradition judéo-chrétienne, sans doute vécue par bon nombre comme rigide, n'est plus la seule à être prise en compte : il semble désormais possible de choisir son propre système (flottant, certes) de valeurs, son propre mode de vie, que ceux-ci soient proches ou non des valeurs édictées par les textes sacrés qui fondèrent notre culture occidentale. Le dionysiaque, alors, comme les totems des jeunes (comme Eminem, Madonna ou Marilyn Manson), valorisent l'ombre longtemps proscrite<sup>186</sup>. Il s'agit là, selon Maffesoli, d'une sorte

---

<sup>185</sup> Bazin J., « Le bal des sauvages » in *Le sauvage à la mode*, sous la direction de Jean-Loup Amselle, Paris, Editions Le Sycomore, 1979, p. 199.

<sup>186</sup> Maffesoli M., *La part du diable – Précis de subversion postmoderne*, Paris, Flammarion, 2002, p. 241.

d'affrontement virtuel à la mort, dans le cadre d'un « démonisme ambiant<sup>187</sup> ». Les fêtes, ainsi, débutent le plus souvent au coucher du soleil, la nuit brouillant, en effet, les repères d'espace et de temps.

Le jeune occidental, aujourd'hui, bricole avec les références et les traditions. Il prend conscience de l'extensibilité d'un moi qui ne serait plus exclusif. La quête des tribus postmodernes semble être celle d'une conjonction des puissances du corps et de l'esprit<sup>188</sup>. Le corps n'est plus ressenti comme mineur : il participe activement à la construction de soi. David Le Breton explique que, dans nos sociétés contemporaines, c'est par notre corps que l'on nous juge et que l'on nous classe<sup>189</sup>. Changer la forme de son corps revient à se changer soi dans une sorte de rite personnel. L'individu marqué entretient alors avec les organes concernés un rapport plus intense<sup>190</sup>. Il s'agit d'inscrire sa trace dans un monde qui échappe, de se faire reconnaître des autres, de permettre à ceux qui pensent comme soi de devenir ses complices. L'action sur son propre corps paraît être le moyen le plus sûr et le plus abordable de laisser une marque indélébile de son passage dans le monde, de son passage dans la chair.

Si les choix plus ou moins radicaux d'une certaine sauvagerie latente apparaissent relever de la violence, il semble que, dans les faits, le but recherché soit souvent proche du « zen ». Vivre en paix avec soi, avec les autres, et surtout avec le monde. L'idéologie rasta en est une parfaite illustration. La « tendance ethnique » se lie volontiers avec un certain désir de retrouver des sources pacifiques. La spiritualité, qui n'est plus nécessairement empruntée aux seules grandes religions monothéistes, y trouve sa place. Différents courants de médecines douces glorifient le pouvoir des plantes et des énergies vitales : naturopathie, aromathérapie, kinésiologie et reiki n'en sont que quelques exemples. On pense alors aux mystères ésotériques du Moyen-âge. On pense aussi à la « sorcellerie » que l'on imagine présentes dans toutes les sociétés traditionnelles, et notamment africaines (bien que cette idée ne soit pas fondée), évoquant un monde où hommes et nature vivraient en harmonie et se serviraient mutuellement.

---

<sup>187</sup> Maffesoli M., *Ibid.*, p. 40.

<sup>188</sup> Maffesoli M., *Le temps des tribus – Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Le Livre de Poche, Biblio essais, 1991, p. 215.

<sup>189</sup> Le Breton D., « Figures du corps : marques corporelles, culturisme, transsexualisme, etc. », in *Les imaginaires du corps*, tome 2, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 211.

<sup>190</sup> Le Breton D., *Ibid.*, p. 217.

Dans ces mondes rêvés, ces ailleurs imaginés, le temps qui court se transforme en un présent perpétuel. L'habitant des villes, alors, trouve dans la tendance ethnique une part de ces univers inconnus auxquels il ne pourra jamais avoir accès que de façon virtuelle. Le manque de place éprouvé par la grande majorité des citadins, alimente sans doute leurs rêves de grands espaces. S'affirmer comme « sauvage » dans un milieu civilisé à l'extrême permet peut-être d'échapper à une assignation réductrice. Il est possible d'être à la fois citoyen d'Occident, homme moderne, frère d'Afrique et amant d'Orient. Les tatouages ethniques, dans ce sens, semblent bel et bien être un phénomène typiquement urbain. Cette mouvance, bien sûr, existe ailleurs que dans les grandes villes. Cependant, il est probable que le rôle qu'elle joue ailleurs soit sensiblement différent : si les grands espaces d'une nature préservée font partout rêver, si le fait de ne plus compter son temps paraît être une chimère partagée, c'est sûrement dans les villes que ces utopies sont les plus justifiées. Car ce sont les villes, et plus encore les grandes, qui sont les plus éloignées de cet imaginaire « ethnique » qu'objets et pratiques élaborent. Il n'est plus réellement question d'authenticité des sources ni de cohérence historique : il s'agit de créer avec les cultures d'ailleurs des connexions ouvertes. Dire son appartenance à un monde si vaste que jamais on ne pourra l'appréhender réellement, en choisissant d'afficher certains de ses traits, même caricaturés. C'est dans leur chair-même que les adeptes des marques corporelles choisissent d'imprimer ces traits. N'est-ce pas là une façon d'aller toujours plus loin, de conférer à ces traits une puissance d'affirmation indifférente au temps qui passe ? Ne s'agit-il pas de pousser à l'extrême les idées véhiculées par la poétique du sauvage par un acte plus radical ?

La poétique du sauvage plonge les Occidentaux dans un imaginaire qui leur est étranger et pourtant les fascine. Aujourd'hui, dans les écoles, les professeurs et les animateurs se tournent souvent vers les contes de l'Ailleurs pour amener les enfants à des réflexions philosophiques, pour leur proposer d'autres manières d'expliquer le Monde. Dans les contes amérindiens, comme dans les contes africains, les animaux sont définis par leurs traits de caractère. Considérés comme des individus, ils ne sont pas envisagés dans leur globalité comme chez nous (c'est-à-dire en tant que groupe indifférencié). Ils se font alors métaphores de l'humanité dans sa diversité. On retrouve de nombreuses similitudes dans les contes et les cosmogonies des sociétés traditionnelles, à travers leur morale, notamment. On retrouve là l'idée de principes de vie communs à l'humanité entière, comme dans les religions, mais dont notre mode de pensée actuel nous aurait éloignés. Chez les Amérindiens, la tortue signifie la fécondité. Chez les Asiatiques, elle représente la longévité. Mais dans les deux cas, c'est la vie qui est symbolisée. Jean-Paul, qui porte des tatouages amérindiens, fait partie de ceux qui pensent qu'avant de se disperser sur la Terre, les

premiers peuples partageaient la même culture. Ce qui expliquerait ces similitudes. Thomas, lui, se demande si ça n'est pas l'inverse : tout autour du monde, les peuples seraient arrivés logiquement à un système de croyances essentielles permettant d'expliquer le Monde pour que chacun puisse y trouver la place qui lui revient. Dans les deux hypothèses, on retrouve l'idée une base commune de valeurs et de croyances auxquelles de nombreux jeunes occidentaux croiraient et chercheraient à avoir de nouveaux accès.

Choisir des motifs ethniques, c'est se plonger dans un imaginaire dans lequel on peut se projeter sans nécessairement adhérer aux croyances dont il est né. Simplement parce qu'il est partie du Monde que l'on habite. L'*opacité de l'Autre*, valorisée par Edouard Glissant, permet le syncrétisme et autorise les approximations. Dans ce sens, il facilite les échanges. Emprunter ses signes à l'Autre est peut-être un moyen d'avoir le sentiment de peupler le Monde dans sa globalité et sa diversité, au-delà de toutes barrières culturelles et géographiques. Emprunter à ses mythes et ses légendes, serait alors une façon de se forger sa propre vision du monde, basée sur sources multiples. « *Le petit Chaperon Rouge*, dit Jean-Paul, *c'est la petite fille qui devient femme. Le loup, c'est le père, l'homme, le dépuçelage... C'est pas pour rien qu'elle est habillée en rouge ! Eh bah pour moi c'est pareil. Pour moi, c'est Coyote qui a disposé les étoiles dans le ciel. Et quand je regarde le ciel, ça me fait marrer de penser que c'est lui qui a mis le bordel là-haut ! Moi, je l'adore, Coyote. Pourtant, mes amis navaho en ont peur. Ils le respectent parce que c'est un animal. Mais ils le craignent. Parce que chez les Navaho, lorsqu'un coyote te croise, c'est qu'il va y avoir un problème* ». L'intérêt porté aux histoires du Monde n'implique pas de partager les croyances dont elles sont issues. Jean-Paul sait bien que Coyote n'est pour rien dans la disposition des étoiles. Cependant, il respecte les croyances de ses amis et, dans un sens, il a envie d'y croire, de courts instants. Les tatouages et les signes de l'Ailleurs permettent un détournement. Ils autorisent à choisir, parmi la multiplicité des sources du Monde, les éléments que l'on souhaite y puiser pour se construire soi.

Habiter le Monde, c'est aussi pouvoir élargir le champ des possibles pratiques, des possibles philosophies, des possibles attraits. Aujourd'hui, toutes les villes de France proposent, par exemple, des cours de sports venus d'ailleurs, de danses ou d'arts martiaux, par exemple. « *J'ai fait trois ans de capoeira*, raconte Soizic. *J'appréciais vraiment la philosophie. C'est un sport très respectueux. Il n'y a pas de contact. Juste de l'esquive. C'est un sport très esthétique. Et puis il y a l'idée d'expérience, de respect du maître, etc. Je suis allée au Brésil pour faire un stage quand j'étais complètement dans ma période 'zen'. Mais j'ai arrêté quand ça a commencé à devenir trop à la mode, à trop s'occidentaliser au niveau de*



*l'état d'esprit. A la fin, certains se moquaient de la philosophie de la capoeira. C'était devenu de la compétition. C'est un peu une spécialité, la compétition, dans notre société... ».* Lorsque les pratiques s'« occidentalisent » de manière trop visible, ou bien qu'elles deviennent trop communes, il arrive souvent que celles-ci passent de mode. Ou bien qu'elles se détournent de leur vocation première. Maître Zacria, qui enseigne le Varma Kalai à Paris (littéralement « Art caché des points vitaux », art martial du sud de l'Inde), est soucieux de cela. Lorsque l'état d'esprit du pratiquant s'éloigne du respect de l'Autre sur lequel s'appuie cet art, l'élève n'est pas autorisé à poursuivre les cours. Car, souvent, il faut bien le reconnaître, c'est la recherche de nouveauté, l'envie de se différencier des autres en se tournant vers des signes ou des pratiques méconnues qui attire aujourd'hui un large public, plus qu'un intérêt réel pour les cultures autres. « Si l'inventaire de la planète, dans sa diversité géographique et humaine, paraît presque achevé, si la mondialisation, comme l'on dit aujourd'hui, met toutes les humanités en relation, si rien n'échappe au grand brassage des différences, il n'en reste pas moins que la surmodernité mondialisante engendre continûment des univers jusqu'alors inconnus, des territoires de l'inédit<sup>191</sup> », affirme Georges Balandier. Lorsque l'intérêt porté à l'Ailleurs est réel, il permet de se reconnaître en l'Autre. Pourtant, ce que l'on recherche en lui, c'est précisément ce que l'on ne connaît pas, ce qui nous échappe et, de fait, nous attire.

Christophe B. et Adrian, que nous avons déjà cités, portent tous deux des motifs issus des cultures précolombiennes. A travers un bricolage culturel, ils ont fait de signes existants une utilisation inédite. Ou du moins occidentale. Car dans leur cas à tous deux, les tatouages choisis n'ont pas de réalité historique. Ils les ont façonnés. Pour Adrian, il s'agissait d'affirmer son appartenance à ces peuples avec lesquels il partage des origines. Sans être jamais allé au Pérou, il se sent péruvien autant qu'il se sent français. Pour Christophe B., son tatouage rappelle que, pendant un an, il a habité en Amérique du Sud et y a réalisé son rêve d'enfant (voir le Machu Pichu et découvrir, in situ, les vestiges des cultures précolombiennes). A nouveau, on retrouve l'idée de syncrétisme. En se sentant habiter le Monde, on s'autorise à mélanger ses signes, ses valeurs, ses croyances, afin de les faire siens.

En choisissant des tatouages ethniques, on prend également ses distances vis-à-vis d'un quotidien dans lequel, pour un temps plus ou moins long, on ne se reconnaît plus. « *Bouddha, il a jamais dit : 'Croyez en moi !'*, dit Thomas qui porte sur la peau plusieurs signes tirés du bouddhisme. *Il a jamais demandé à quiconque de croire en ce qu'il faisait. Lui,*

---

<sup>191</sup> Balandier G., *Le Grand Système*, Paris, Fayard, 2001, p.7.

*il a fait son délire. Il s'est mis sous un arbre, il est resté six mois en méditation et il a fini par disparaître. Et pourquoi il a disparu ? Parce que quand tu atteins le niveau ultime de l'illumination, tu vois les choses telles qu'elles sont. Du coup, tu perds tout le matériel et tu disparaîs aux yeux des hommes, parce qu'ils n'ont pas un niveau de conscience assez élevé pour te voir. Tu vois les choses telles qu'elles sont, tu te libères du connu, tu te libères de ce qu'on t'a appris et tu vois le monde de tes propres yeux ».* C'est le sens qu'il attribue au mantra tibétain qui recouvre l'intérieur de son avant-bras. De nombreux tatoués ethniques expriment ce même besoin de simplifier le Monde. Peut-être pour le rendre plus accueillant, plus authentique et moins hostile. Porter des tatouages ethniques, c'est, en un sens, s'autoriser à se sentir citoyen du Monde, au-delà des barrières. Le métissage culturel fait partie de notre quotidien. La diversité est accessible. Parfois, c'est dans cette diversité, dans ce qui nous est, à première vue, peu familier, que l'on trouve des réponses à ses questionnements. Il s'agit peut-être de se détacher pour mieux se relier. C'est le cas, par exemple, de Paitangi et d'Arahi, les deux tatoueurs néozélandais que nous avons évoqués à plusieurs reprises. En peu de temps, la Nouvelle-Zélande s'est occidentalisée (c'est d'ailleurs la raison pour laquelle nombre de jeunes Européens choisissent cette destination comme première expérience de vie à l'étranger). De fait, eux aussi sont parfois considérés comme des Occidentaux. Mais, dans le même temps, ils peuplent l'île de leurs ancêtres, et ont choisi de perpétuer leurs traditions. Habiter le Monde, c'est combiner les influences, accorder les dissonances. La poétique du sauvage donne du monde une image plus douce, plus harmonieuse. Elle le rend plus vaste et moins contraignant en l'éloignant de toutes préoccupations économiques (bien que, pour cela, cette poétique omette un bon nombre de tristes réalités).

Bryan S. Turner développe, pour décrire notre société, la métaphore de la salle d'embarquement empruntée à Richard Sennett. Selon lui, la nature des relations sociales modernes est désormais temporaire et fugitive. « Dans le monde postmoderne, explique-t-il, les destinations de vol sont ouvertes à la négociation et ne sont pas permanentes ni obligatoires. L'espace social, comme les rapports sociaux, peuvent être goûtés ou testés avant. La salle d'embarquement illustre les incertitudes de la vie moderne, son ennui, son anxiété, sa fragilité. Le panneau 'Sortie' offre le départ, le soulagement et la fuite de l'ennui et de la routine. C'est une arène de risque et d'incertitude, mais qui est aussi hautement réglée<sup>192</sup> ». L'attrait pour l'Ailleurs est sans doute à rapprocher de cela. On recherche

---

<sup>192</sup> Turner B. S., « Towards a Sociology of Body Marks in Cool Societies », in *Body Modification*, edited by Mike Featherstone, Thousand Oaks (Ca), SAGE Publications, 2000, p. 46. [Traduction personnelle]

l'inconnu, l'inédit, tout en évitant soigneusement tout danger. L'excitation, alors, est en réalité normalisée. Les tatouages ethniques se présentent comme un moyen de goûter à un Ailleurs pré-imaginé, de s'en approprier les aspects que l'on imagine positifs afin d'élargir le monde et de ne plus se sentir enfermé ni dans des codes ni dans des voies qui seraient toutes tracées. Pour Christian Klesse, « Friedman définit l'aliénation comme le sentiment croissant de séparation des individus vis-à-vis de leur enracinement dans un monde perçu à la fois comme significatif et cohésif. En même temps, un nouvel espace a émergé, proposant différentes identités possibles et optionnelles, aboutissant à une situation historique d'altérité permanente et de changement personnel<sup>193</sup> ». La dissolution de la foi et des constructions identitaires rassurantes car familières expliquerait pour lui ce besoin de retour à des sources supposément authentiques. Recourir au répertoire iconographique du sauvage, ainsi qu'à ses pratiques, correspondrait à se libérer d'identités imposées et devenues pesantes pour trouver, dans la richesse des sources du Monde, une manière particulière et enthousiasmante d'être soi.

## 5. Le tatouage comme acceptation de soi

Se faire tatouer correspond à une acceptation de son identité, à une acceptation de son corps. Se faire tatouer revient dans la plupart des cas à affirmer son acceptation de soi. Cela est particulièrement manifeste lorsqu'il s'agit d'un premier tatouage que l'on se fait faire au sortir de l'adolescence. « L'adolescence, plus que les autres âges de l'existence, se caractérise par le flottement du sentiment de soi, explique David Le Breton. A ce stade où il s'agit de faire peau neuve en dépassant les anciennes identifications de l'enfance, le jeune est en quête de soi<sup>194</sup> ». Au moment de l'adolescence, le corps se transforme. Et ces transformations sur lesquelles il est impossible d'avoir un quelconque contrôle apparaissent souvent comme effrayantes. L'adolescence se présente comme le véritable premier « passage » de la vie. Le premier que l'on a à affronter seul. Lorsque le jeune a le sentiment d'avoir effectué ce passage, il le marque parfois par le biais d'un tatouage. Lorsque le corps a

---

<sup>193</sup> Klesse C., « Non-Mainstream Body Modification and Racialized Representation », *Ibid.*, p. 23.

<sup>194</sup> Le Breton D., *La Peau et la Trace – Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003, p. 23.

été haï, les marques corporelles sont un moyen d'affirmer qu'il est à présent accepté, que les changements dont il a été le siège ont été admis et intégrés.

Dans de nombreux cas, nous l'avons vu, l'entourage du jeune, et particulièrement ses parents, demeure opposé à ce qu'il se fasse tatouer. Recourir malgré cela à la marque permet d'affirmer son acceptation de soi tel que l'on est et en dépit des opinions des autres. « *En me faisant tatouer, je voulais réaliser un rêve réfléchi de longue date, explique Régis. Et je voulais me prouver aussi que même si toutes les personnes que j'aime n'étaient pas d'accord avec ma décision, j'étais seul responsable de mes choix. Pour moi, c'était ma façon de dire que j'acceptais de devenir adulte* ». Par le biais du tatouage, le jeune, sortant de l'adolescence pour accéder à l'âge adulte, prend un contrôle visible sur sa vie, puisqu'il modifie son corps. Il s'agit d'affirmer ses choix, ses goûts, de se libérer de la main mise de ses parents sur son corps. Plus radical que les choix vestimentaires, par exemple, car indélébile, le tatouage se présente comme une manière d'affirmer son indépendance, son désir de maîtriser le cours de son existence et de choisir ses propres codes. « *Mon père est totalement contre le tatouage, raconte Adrian. Le premier, il l'a vu pour la première fois il y a quelques mois. J'ai compris qu'on ne pourrait pas en discuter. Alors je lui ai simplement dit : 'Je suis majeur, je fais ce que je veux : c'est mon corps'. Ca fait un peu ado borné, comme ça. Mais pourtant c'est bien là tout l'intérêt du geste ! S'approprier son corps et mener sa vie comme on l'entend. Ca correspond à prendre son envol, en un sens* ». Dans la plupart des cas, il ne s'agit pas de heurter ses parents ni de les provoquer, mais plus simplement de s'affirmer comme individu adulte et autonome.

Jérôme, qui s'est fait tatouer de manière impulsive alors qu'il s'apprêtait à se libérer d'un mode de vie et d'attaches qui ne lui convenaient plus, raconte : : « *A ce moment-là, j'étais en vrai conflit avec mon père. Le fait qu'un tatouage soit visible, parce que le mien je ne peux pas le cacher, c'est un peu comme un gros fuck !', de la provocation vis-à-vis des parents, des possibilités sociales, etc. C'est vrai que j'étais un peu provocateur. Et je pensais qu'aucun signe physique ne pouvait te coûter ce que tu étais. Je me disais que même s'il était visible et moche, je trouverais toujours la force ou l'intelligence de lui donner un sens. Je pensais que je pourrais toujours me débrouiller avec. Et c'est le cas. Pour rien au monde je ne me le ferai enlever* ». Le tatouage de Jérôme représente sa décision de ne plus obéir aux codes qui lui étaient alors imposés. En recherche de spiritualité, il considère son tatouage comme un premier pas dans sa quête, comme un geste radical et définitif qui l'aurait protégé de toute volonté de retour en arrière. Il s'agit alors de marquer le passage et d'accepter le caractère irréversible des changements ponctuant l'existence. Pour Jérôme, comme pour de

nombreux autres, le tatouage, et particulièrement le tatouage ethnique, permet d'entrer en relation avec les autres, car celui-ci attise nécessairement la curiosité de celui qui le découvre. Parfois, il est un moyen d'échanger sur son récit personnel, sur ses convictions, sur ses aspirations, sur ses visions du monde... « *Tout le monde a toujours quelque chose à dire, de toute façon, poursuit Jérôme. Et peut-être plus sur le tatouage que sur le corps. Parce qu'on a rarement des interactions du genre 'Ah ! Tes yeux !' ou 'Ton nez !' ou 'Tes fesses !'. Alors que le tatouage, dès que tu en as un, tout le monde va t'en parler. C'est un peu comme si ça permettait au corps de devenir moins tabou. Le tatouage, c'est comme un habit et pourtant c'est le corps. Et on parle plus facilement des habits que du corps... Ca me dépasse ce que les gens peuvent percevoir de nous, d'une manière générale. C'est très dur de rencontrer l'Autre... Mais j'ai l'espoir que mon tatouage dise que j'ai une histoire, comme si j'avais peur que, sans ça, les gens n'y pensent pas. Ca permet de sortir de l'anonymat. Un peu comme si tu avais envie de dire que tu es compliqué. Parce que je crois que c'est ce qui me caractérise le mieux : j'ai une histoire et je suis compliqué* ». Dans le cas de Jérôme, le tatouage évoque un moment douloureux de son existence, mais également la libération qui l'a suivi. Il fait référence au chemin sur lequel il s'est engagé et qui fait de lui, à ses yeux, un individu complexe. Mais le tatouage peut également être un outil permettant de se dire mystérieux, courageux, sensuel, romantique... Par leur caractère indélébile, les dessins que l'on porte sur la peau sont une affirmation de soi, ou du moins une affirmation de ce que l'on souhaite que l'Autre perçoive de soi.

Se faire tatouer, c'est aussi accepter son corps. Car le tatouage attire le regard. Comme nous l'avons entendu dans de nombreux témoignages, il permet de se rendre visible. Il permet d'embellir son corps, de se le réapproprier en s'efforçant de le rendre conforme à ses goûts personnels. « *Je me suis fait tatouer sur l'épaule droite, car je suis gaucher, explique Christophe D. Et puis, surtout, parce que j'ai eu une fracture du coude gauche qui m'a laissé une vilaine cicatrice, et je ne voulais pas que mon tatouage soit du même côté* ». Bruno, qui n'est pas encore tatoué mais envisage de recouvrir son mollet d'un grand motif tribal, invoque ce même argument. Lorsque la vie a abimé le corps, qu'elle lui a imposé une cicatrice que l'individu peine à accepter, le tatouage peut se présenter comme un moyen de contrebalancer l'accident en lui opposant une marque choisie et harmonieuse. Dans d'autres cas, certains individus utilisent le tatouage pour recouvrir une brûlure, une marque, une trace de blessure. Mais quelle que soit la méthode choisie ou les motivations invoquées, il s'agit toujours d'une tentative d'amour de son corps, une tentative d'acceptation qui, dans de nombreux cas, semble fonctionner. Car, lorsque l'on choisit de se faire tatouer, c'est signe que le chemin de l'acceptation est déjà presque achevé.

Le tatouage peut également être un moyen de dire son originalité, de sortir de sa réserve. « *Mon tatouage, il m'a aidé à avoir confiance en moi*, raconte Véronique. *J'ai la sensation qu'il m'a aidée à changer mon approche des autres* ». Souvent, le tatouage permet de se libérer de complexes physiques. En acceptant soi-même son corps tel qu'il est, on suppose que les autres l'accepteront aussi. En portant un regard plus bienveillant sur lui, on devine que les autres en feront de même. Comme le disait Jérôme, le tatouage, à moins que sa vocation ne soit que purement esthétique, attire l'attention sur l'intériorité de l'individu, sur son histoire, en utilisant pour cela la peau, concrète, visible et matérielle. « *Ce qui me plaît, dans le tatouage, c'est l'esthétique, bien-sûr*, explique Jean-Paul. *Mais c'est aussi une façon de se démarquer par rapport à une certaine norme. Moi, je ne suis pas quelqu'un de conventionnel. A une certaine époque, je me maquillais. Parce que j'étais punk, j'étais new-wave... Le tatouage, c'est aussi une identité. Et cette identité, il y a des moments où j'ai envie de la montrer. Je peux être 'exhibitionniste', quand je conte, par exemple. Ou quand je suis sur la plage parce que j'en suis très fier. Mais il y a des moments où j'ai pas envie de les montrer. Parce qu'il y a des moments où j'ai l'impression de ne pas assumer qui je suis. Ça dépend des contextes, ça dépend du temps, dans tout ce que le mot 'temps' peut représenter... Mais ils sont parfaitement intégrés dans ma vie. A la limite, je suis né au moment de ces tattoos. C'est comme une renaissance* ». Beaucoup de tatoués évoquent à la fois cette idée de « renaissance » et ce besoin de revenir parfois à un certain anonymat. Souvent discrets, les tatouages ethniques peuvent, au gré des envies de leur porteur, être tour à tour cachés et dévoilés. Mais même lorsqu'il s'agit de plus grandes pièces, il est possible de trouver pour cela des subterfuges. « Les jours où je veux me retrouver avec moi-même, rêver, observer et ne plus être observé, j'enfile un jean et un sweat-shirt et tout cesse comme par magie, raconte Pascal Tourain, dit 'l'homme tatoué'. Je retourne à l'anonymat. Mister Hyde redevient le docteur Jekyll<sup>195</sup> ». Pascal Tourain dit avoir toujours été attiré par le tatouage et l'univers des « tatoués ». Cependant, il a attendu d'approcher ses 40 ans pour oser franchir le pas. Lui aussi dit avoir eu la sensation de renaître lorsqu'il s'est lancé dans son tatouage intégral.

Pour Marie Cipriani-Crauste, « La population qui se réfère positivement aux tatouages développe un vocabulaire orienté sur des registres qui se rapportent au choix de vie et correspondent à une posture sociale tacite mais assumée. La nécessité d'une affirmation de soi est perceptible dès lors que le tatouage, intégré à la personne, a pour objet de renforcer

---

<sup>195</sup> Tourain P., *L'homme tatoué – Spectacle indélébile écrit et interprété par Pascal Tourain*, Paris, Les Editions du Yunnan, 2004, p. 30.

un profil de caractère volontaire. L'évocation des dessins confirme nettement une recherche de symboles qui aura un caractère pseudo explicite. La prise de position dans le débat laisse entendre que l'approbation d'une trace indélébile relève d'une intimité non décelable a priori<sup>196</sup> ». Le tatouage se présente comme une empreinte de soi-même, comme une affirmation de ses valeurs, une acceptation de soi tel que l'on suppose être et, le plus souvent, tel que l'on suppose rester. Le tatouage se fait, nous l'avons dit, marque contemporaine individualisante : il est concrétisation d'une identité durablement ou provisoirement choisie<sup>197</sup>. Affirmant la liberté de tout individu de modifier son propre corps, il est une preuve matérielle de sa souveraineté personnelle. Il s'agit de marquer son corps, d'en prendre possession, pour se construire soi.

Le tatouage ethnique est aussi le signe d'une « identité rhizome », pour reprendre l'expression de Deleuze et Guattari. Il montre qu'on peut être plusieurs à la fois, qu'on peut emprunter à l'Autre et, dans le même temps, se rapprocher de soi. Il est la marque d'une liberté de choisir. Liberté de choisir l'apparence de son corps, de choisir de s'inscrire dans un certain « type » aux yeux de la société, ou tout simplement liberté de se sentir unique. Pour les spécialistes, alors, le tatouage est loin d'être un simple effet de mode : puisant ses sources dans un passé primordial, il s'appuie sur des valeurs universelles. Se faire tatouer un motif ethnique, aujourd'hui, c'est choisir pour matériau le monde dans l'élaboration de son « soi ». Et bien qu'il soit relativement répandu, et donc moins choquant qu'il y a une quarantaine d'années, le tatouage s'entoure toujours d'un certain voile de mystère. Il semble avoir gardé de ses origines une part de leur opacité et de leurs sens cachés. En Occident, le tatouage ethnique, bien que détourné, entre dans un jeu de mise en scène, s'exhibant, se cachant ou se laissant deviner. Des pantalons « taille basse », par exemple, se plaisent à laisser apparaître, par instants, un motif au creux des reins. Il est alors possible de compter parmi la « tribu » des tatoués, et le garder secret, en faire un mystère que les autres découvrent parfois avec étonnement.

Le corps, ces dernières années, est devenu objet de consommation, notamment à travers l'essor des techniques médicales donnant l'illusion que l'on peut maîtriser son identité en modifiant son corps. On est en droit de se demander jusqu'où l'homme osera aller. Mettre en harmonie son corps et son esprit paraît alors être une quête ambiguë et délicate. Le

---

<sup>196</sup> Cipriani-Crauste M., *Le Tatouage dans tous ses états – A corps, désaccords*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 85.

<sup>197</sup> Le Breton D., « Figures du corps accessoire : marques corporelles, culturisme, transsexualisme, etc. », in *Les imaginaires du corps*, tome 2, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 208.

tatouage, s'il utilise la chair comme matériau, semble pourtant ne pas la déconsidérer. Dans la mouvance « ethnique », cette marque corporelle constitue sans doute l'une des pratiques qui s'approche le plus de ce but tant convoité. Car à travers les millénaires, le tatouage à l'encre, tatouage véritable, a su conserver ses techniques et sa puissance. Il a su conférer au corps le droit de dire à chacun qui il est. Croix gammées et autres symboles d'intolérance, quoi qu'en disent les tatoueurs, sont encore cependant souvent employés. Le tatouage, en effet, ne prétend pas à l'utopie d'une compréhension totale et pacifiste des cultures du monde. Il n'impose pas aux individus d'adopter des valeurs qui ne sont pas les leurs. Il ne prodigue pas l'amour universel. Il invite simplement à prendre en compte la diversité du Monde, à en préserver les opacités, afin de nourrir son propre répertoire culturel et son identité.

« Ce que j'aime chez les tatoués (et je ne dis pas ça pour moi), c'est qu'ils osent dire qui ils sont<sup>198</sup> », dit Pascal Tourain. Il y a effectivement, dans la pratique du tatouage, une acceptation presque systématique de soi dans toute sa multiplicité et sa complexité. Se faire tatouer, aujourd'hui, en tout cas en France, revient encore à s'éloigner des normes, se libérer des codes admis et que l'on juge dépassés. « *Se faire tatouer une grande pièce, c'est aussi entrer dans le 'club des tatoués', dit Adrian. C'est pas toujours vrai mais quand tu rencontres quelqu'un qui est tatoué aussi, tu as plus de facilités à aller vers cette personne pour lui poser des questions. C'est un petit monde agréable à intégrer. Je parle pas de ceux qui portent un petit dauphin ou un dessin dans le style. Mais je crois que, porter un tatouage, ça révèle une ouverture d'esprit, en tout cas un certain esprit qu'on partage souvent entre tatoués. Le fait d'assumer qui on est, de l'afficher et d'accepter de parler de soi et de son histoire* ». Afficher sur sa peau certains de ses goûts, certaines de ses valeurs, peut effectivement s'interpréter comme un moyen de s'affirmer aux yeux des autres, de se montrer tel que l'on est et tel que l'on accepte d'être. Dans certains cas, les marques corporelles peuvent rebuter, mais dans de nombreux autres, elles peuvent aussi faciliter les échanges. « Dans l'existence nous sommes notre corps ; notre humaine condition se déploie en une condition corporelle. Le Moi est dilué dans le corps. Mais parfois, l'individu vit son corps comme un autre, l'autre le plus proche avec lequel il faut coexister pour le pire<sup>199</sup> », explique David Le Breton. Lorsque le corps est tatoué, cela signifie qu'il est accepté. Les tatouages ethniques accordent le Moi et le corps. Il ne s'agit plus de se dissimuler mais, au contraire,

---

<sup>198</sup> Tourain P., *L'homme tatoué – Spectacle indélébile écrit et interprété par Pascal Tourain*, Paris, Les Editions du Yunnan, 2004, p. 30.

<sup>199</sup> Le Breton D., *La Peau et la Trace – Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003, p. 48.



d'assumer qui l'on est. Pour David Le Breton, « quand les limites manquent, le sujet les cherche à la surface de son corps, il se jette symboliquement (et non moins réellement) contre le monde pour établir sa souveraineté personnelle, se différencier des autres, trancher enfin entre le dehors et le dedans, établir une zone propice entre intérieur et extérieur. Le corps est une matière d'identité qui permet de trouver sa place dans le tissu du monde, mais parfois non sans turbulence et non sans l'avoir malmené<sup>200</sup> ». Glissés de manière définitive entre le derme et l'épiderme, les motifs ethniques affirment un certain regard porté sur le Monde. Dans de nombreux cas, ils apparaissent comme une forme de « réconciliation » entre le dedans et le dehors. La permanence des tatouages, commune à tous depuis des millénaires et dans le monde entier, permet de fixer un Moi que notre société nous présente parfois comme impermanent et malléable. Pascal Tourain raconte qu'un jour, une dame lui aurait demandé, un peu effrayée à la vue de son corps recouvert de tatouages : « Rassurez-moi, monsieur, ce ne sont pas des vrais, ça s'en va ? ». Il lui aurait alors répondu « Si, Madame, c'est du définitif, mais du définitif sur du provisoire<sup>201</sup> ».

Face à l'impermanence de la vie, le caractère indélébile du tatouage, en effet, peut paraître relatif. En choisissant de se faire tatouer, l'individu accepte d'assumer, de manière définitive, à la fois son corps, ses goûts et ses valeurs, en se libérant du jugement d'autrui. Se faire tatouer, c'est affirmer qui l'on est, et le souhaiter de manière durable. Dans un monde aux repères devenus flottants, il s'agit de fixer son identité en dépit de l'insécurité ontologique que l'on peut ressentir. En gravant des motifs dans sa chair, on s'ouvre à l'échange, mais aussi à la connaissance de soi. On affirme une acceptation globale de soi. Lorsque les motifs choisis sont tirés du répertoire sauvage, ils révèlent, en outre, un certain regard porté sur le monde, une ouverture d'esprit qui permet à la fois de se sentir même et différent. Ils sont une façon d'accepter d'être un individu de son temps tout en restant attaché à des valeurs du passé, lointaines et approximatives, certes, mais que l'on juge empreintes d'authenticité.

---

<sup>200</sup> Le Breton D., *Ibid.*, p. 134.

<sup>201</sup> Tourain P., *L'homme tatoué – spectacle indélébile écrit et interprété par Pascal Tourain*, Paris, Les Editions du Yunnan, 2004, p. 29.

## Chapitre 7 : Tatouages ethniques : un avenir serein ?

1. Des motifs souvent discrets
2. Un effet de mode ?
3. Ou une évolution générale du goût ?
4. Métissages
5. L'ambivalence de la rencontre

### 1. Des motifs souvent discrets

Les tatouages ethniques, nous l'avons dit, sont souvent choisis comme premier ou unique tatouage. L'une des raisons expliquant ce choix, sans doute, réside dans leur discrétion. Ils sont discrets dans le sens où, généralement petits, ils sont peu visibles, mais aussi dans le sens où ils apparaissent comme moins revendicatifs. Apparemment mieux acceptés que d'autres dans notre société, ils sont souvent jugés moins « choquants ». Le répertoire iconographique de l'Ailleurs étant désormais partie intégrante de notre quotidien, leur esthétique séduit une large part de la population. « *A la base, explique Kevin, je suis diplômé dans l'hôtellerie/restauration. A l'époque où je me suis fait tatouer, je bossais encore dans la restauration donc je pouvais pas me permettre un tatouage sur les avant-bras ou le cou, par exemple. En cuisine, ça passe, mais pas en salle. Donc j'aurais pu me fermer des portes en faisant ça. Il fallait un motif discret. C'est pour ça que j'ai choisi de placer mon triskell dans mon dos* ». Bien que le tatouage soit de mieux en mieux toléré dans les sociétés occidentales de tradition catholique, il est vrai qu'il demeure parfois un frein à l'embauche. Il continue à être, pour certains, signe de marginalité ou d'instabilité. Les petites pièces

ethniques, alors, se présentent comme des motifs satisfaisants pour les individus attirés par le tatouage mais dont la carrière visée peut faire de la marque un handicap.

Pauline, qui vit en Inde, explique : « *Je n'aimerais pas que mon tatouage soit tout le temps à découvert. C'est pour ça que j'ai choisi un petit motif [Un aum] et que j'ai choisi de me le faire tatouer en bas du dos. Comme ça, je peux décider de le montrer ou pas. Mais j'avoue que, parfois, j'aime le montrer pour montrer aux Indiens que je vis vraiment chez eux. C'est comme un lien* ». Dans le cas de Pauline, le tatouage est un lien discret avec une population à laquelle elle s'est intégrée. Elle n'est ni hindouiste ni bouddhiste et a choisi ce symbole pour son esthétique et parce qu'il est une image que l'on associe fréquemment à l'Inde. Cependant, il est aussi pour elle une façon de dire aux Indiens, lorsqu'elle le souhaite, qu'elle n'est pas simplement une Européenne de passage. Son tatouage, bien que discret, représente l'affirmation de sa volonté de faire partie du peuple qui l'a accueillie et au sein duquel elle souhaite s'établir. Nul ne sait si la portée de son acte est effectivement entendue par les habitants. Mais ce qui compte, à ses yeux, c'est le sens qu'elle lui attribue. Il est le signe d'un attachement sincère au pays et à son peuple et représente son désir de continuer de bâtir sa vie en Inde.

Elisa, quant à elle, porte dans le dos une croix représentant un hommage à son frère décédé alors que celle-ci n'est pas catholique. « *J'ai choisi de me faire tatouer entre les deux omoplates, parce que c'est une partie du corps qu'on peut facilement cacher avec une écharpe ou un pull... Ou alors découvrir avec un col plus large, au gré de mes envies* », explique-t-elle. Il existe, nous l'avons dit, une transcendance des motifs ethniques. Au-delà de leur apparence, de leurs contours, se dégage un sens personnel qui s'inscrit dans le récit d'existence de leur porteur. Le motif d'Elisa, alors, peut apparaître aux yeux des autres comme un simple dessin destiné à embellir son corps ou bien à affirmer sa foi. Les tatouages ethniques, en effet, permettent davantage que les autres de leur associer un sens caché, voire ésotérique, que l'individu est libre de dévoiler ou non. Il s'agit alors d'inscrire sur sa peau une part de son récit personnel tout en choisissant d'en conserver la clef. Selon son humeur, selon les événements, et en fonction de ceux qui l'interrogent à propos de sa signification (et notamment en fonction du degré de confiance accordé à celui qui questionne), leur porteur choisit de le révéler ou non. Dans le cas de Vivien, que nous avons précédemment évoqué, le caractère ethnique de son tatouage-hommage (Les mots « Sea, Sex and Sun » traduits en japonais faisant référence à un souvenir fort de son oncle décédé), permet de détourner son sens pour s'assurer de la dimension personnelle de sa signification.

Lorsqu'il le traduit, en effet, on a tendance à sourire. Très peu de personnes de son entourage ont connaissance du véritable sens qu'il attribue à ces inscriptions.

Lorsque la motivation qui pousse à choisir de tels motifs est purement esthétique, le caractère « secret » des dessins prend une autre forme. Ils attribuent à leur porteur une part de leur mystère mais, dans ce cas, la discrétion recherchée est le plus souvent liée à la taille des motifs, ainsi qu'au fait que ceux-ci n'apparaissent pas comme revendicatifs. Il s'agit alors d'assouvir un désir sans risquer de heurter un entourage réticent ni de contourner de manière visible les codes sociaux. Evidemment, les motifs ethniques ne sont pas les seules petites pièces qui existent et d'autres, telles les fleurs ou les figures de diabolins, par exemple, sont également abondamment choisies. Mais ce type de motifs semble tout de même apparaître comme plus libre de connotations négatives. Souvent, les motifs ethniques sont choisis par les jeunes adultes ou les adolescents souhaitant cacher leur marque à leurs parents le plus longtemps possible (ils choisissent alors un emplacement aisément dissimulable). Dans le cas où ceux-ci les découvriraient malgré leurs précautions, il semble que le fait qu'ils soient ethniques leur confère une forme de garantie esthétique. Si les parents, dans la plupart des cas, ne cautionneront tout de même pas leur acte, ils se donnent une chance que ceux-ci trouvent malgré tout leur marque « jolie ».

Certains motifs ethniques peuvent également être discrets sans être nécessairement de petite dimension. Les arabesques tribales, par exemple, peuvent aisément se glisser sur le flanc ou dans le dos en épousant les courbes du corps tout en demeurant parfaitement invisibles lorsque l'individu est vêtu. Bernard Lompré, tatoueur que nous avons déjà évoqué, propose par exemple un « motif végétal discret mais de grande amplitude pour une personne élégante et raffinée<sup>202</sup> ». Envisagé comme décor, le tatouage ethnique peut se présenter comme une manière « charmante » d'embellir son corps. Dans ce cas, la signification du motif peut n'être que secondaire. Le tatouage, invisible hors intimité, intervient alors dans les jeux amoureux. Il peut produire un effet de surprise qui aiderait, par exemple, une personne discrète à sortir de sa réserve en s'attribuant une part de fantaisie qui ne serait pas décelable lorsque celle-ci est habillée.

Le caractère discret des motifs ethniques permet en outre à leur porteur d'envisager, lorsqu'ils en émettront le désir, de les étoffer. Parfois, le fait que les dessins ethniques soient « entrés dans les mœurs », aide l'individu à franchir le pas. Lorsque celui-ci est franchi, il sait que le motif pourra être enrichi par la suite et prendre, alors, une plus

---

<sup>202</sup> Lompré B., [www.lompre.com](http://www.lompre.com)

grande dimension. Les dessins tirés du répertoire de l'Ailleurs apparaissent rarement comme les marques d'actes « radicaux ». Ils permettent alors de s'engager dans le tatouage à plus petit pas. Les approximations liées à la poétique du sauvage autorisent une grande possibilité de prolongements éventuels. Ainsi, par exemple, David P. a-t-il choisi de prolonger son trigramme tiré du *Yi King* par des arabesques évoquant des formes animales et végétales mais dépourvues de sens précis. Bien qu'elles s'intègrent esthétiquement à son projet global de tatouage (destiné à recouvrir tout son côté droit), ces derniers motifs n'ont rien de commun avec le premier. L'ethnique, envisagé dans sa globalité et sa poétique, permet, peut-être plus aisément que d'autres types de motifs, d'élaborer des ensembles dont on juge l'esthétique cohérente. Ainsi associe-t-on souvent des motifs issus de cultures éloignées les unes des autres, s'éloignant ainsi d'une réelle cohérence au niveau des significations. David considère que ses arabesques s'accordent bien avec son trigramme. Pourtant, celles-ci sont abstraites et n'ont de sens que pour lui. Alors que le trigramme, lui, est un symbole reconnu.

Les motifs ethniques permettent aussi, du fait qu'ils soient non directement lisibles, d'éviter des significations trop précises que l'on pourrait regretter par la suite. Nombreux sont les amoureux, par exemple, qui sont tentés d'inscrire sur leur peau de manière indélébile le prénom de l'être aimé comme le faisaient jadis les marins et les militaires. L'acteur Johnny Depp, lorsqu'il partageait la vie de Winona Rider, s'est fait tatouer sur le bras droit un parchemin de style Old School portant l'inscription « Winona forever ». A la suite de son divorce, il a choisi de se faire retirer, au laser, les deux dernières lettres du prénom de l'actrice, le « n » et le « a », laissant alors inscrit sur son bras « Wino forever », littéralement « Poivrot pour toujours ». Pour Johnny Depp, le détatouage a pu se faire avec humour et sans laisser de marque visible (Car, même au laser, il est pratiquement impossible de faire totalement disparaître un tatouage). Mais cela n'est pas toujours le cas. Lorsqu'on choisit un motif ethnique pour un hommage ou une déclaration d'amour, le caractère codé du message permet de le rendre plus discret et son sens peut plus aisément être modifié lorsque la relation se termine. Il semble que ce type de motifs soit plus « acceptable » dans la durée, dans le sens où les individus interrogés affirment régulièrement leur certitude de ne pas pouvoir les regretter, pour les raisons que nous venons d'évoquer, notamment.

Les tatouages tirés du répertoire sauvage évoquent des traditions ancestrales. Bien que celles-ci ne soient pas partagées par les Occidentaux, elles sont malgré tout prolongées, en un sens, par la réappropriation de leurs signes. Nombreux sont les tatoués ethniques qui supposent qu'en choisissant de tels symboles, ils s'assurent de ne pas se lasser de leur tatouage le temps passant. Souvent, l'imaginaire occidental prête aux signes empruntés aux

sociétés dites « traditionnelles » des valeurs d'humilité et d'authenticité. Porter de tels motifs, alors, permettrait de ne pas s'engager dans un acte trop « risqué », de rester discret tout en s'éloignant malgré tout quelque peu des normes de notre société.

Depuis une vingtaine d'années, les motifs ethniques sont très en vogue. Il y a alors, dans le choix de tels tatouages, un certain effet de mode, nous le verrons par la suite, mais là n'est pas la seule explication de leur succès. Ils se présentent souvent comme une alternative autorisant à passer à l'acte sans risquer de se voir enfermer dans la case pouvant être jugée comme réductrice des « tatoués ». « *Je ne suis pas du genre exhibitionniste, explique Alexandre qui porte sur le haut de son bras un idéogramme chinois. Non pas que je sois pudique, mais... J'avais vocation à avoir un métier où je suis en représentation commerciale donc à côté de la main ou dans le cou, ce serait pas passé. Si j'avais pu choisir, je l'aurais mis dans le cou. Les gens ne le voient pas, là. Et puis de toute façon, ça ne regarde que moi* ». Il est vraisemblable que, dans quelques années, le tatouage sera de mieux en mieux accepté dans notre société. Mais, en attendant, la discrétion des motifs ethniques et des emplacements que l'on choisit généralement pour eux aide à les assumer. Elle aide aussi à les rendre plus personnels.

Leur caractère séduisant amène souvent leur porteur à choisir des motifs de petite dimension. « *Je trouve que, pour le tatouage, la fesse est un endroit très séduisant chez un homme avec un petit tatouage discret*, dit Joëlle qui porte elle-même plusieurs tatouages placés à des endroits non visibles de son corps. *Mais à condition de bien choisir le motif !* ». Mais il n'est pas rare non plus que ceux-ci recouvrent tout le dos (dans le cas de pièces d'inspiration japonaise, par exemple) ou bien encore le mollet ou la jambe entière (particulièrement lorsqu'il s'agit de motifs polynésiens). De plus en plus de jeunes femmes osent des motifs plus imposants et que l'on peut deviner même lorsqu'elles sont habillées. Les fleurs de cerisier ou de prunier, par exemple, traitées à la manière japonaise, connaissent aujourd'hui un succès grandissant. Cependant, les motifs ethniques ne sont généralement pas choisis pour des tatouages intégraux ni pour recouvrir une jambe ou un bras (Mis à part certains ensembles de motifs japonais ou polynésiens, comme nous venons de l'évoquer. Mais cela reste encore rare dans notre société). Les tatouages ethniques, en effet, ne semblent pas convenir à ceux qui se considèrent parfois comme de « vrais tatoués » préférant des motifs plus audacieux ou plus provocants.

Aujourd'hui, la France compte un grand nombre de tatoués. Et le caractère indélébile de la marque ne pourra, naturellement, que faire grandir ce nombre dans les

années qui viennent. On peut alors penser que, plus le tatouage sera répandu en France, mieux il sera accepté, d'une manière générale. Mais qu'en sera-t-il des tatouages ethniques ? L'engouement pour ce type de motifs sera-t-il toujours aussi vivace ? Leur discrétion constituera-t-elle toujours un avantage ou bien sera-t-elle au contraire, un frein à leur choix ? Ou bien encore, prendront-ils de nouvelles formes ou de nouvelles dimensions ? S'il est difficile de présager de ce qui se passera, nous tenterons tout de même, dans les paragraphes qui suivent, de déterminer dans quelle mesure ils découlent d'une simple mode susceptible, comme les autres, de passer, ou bien si les motivations qui les portent peuvent les en éloigner.

## 2. Un effet de mode ?

Les motifs employés dans le tatouage, indéniablement, varient en fonction des modes et des époques. En un sens, on peut alors considérer que son répertoire iconographique s'enrichit au fil du temps. Cependant, le caractère indélébile de la marque peut laisser craindre les effets de mode trop évidents car ceux-ci engendrent souvent des regrets. Or, nous le savons, le détatouage est onéreux et ne permet pas de faire disparaître totalement le dessin d'origine. Voici le témoignage édifiant, recueilli sur internet, d'une jeune « emo » qui s'est fait tatouer, à 16 ans, sans l'accord de ses parents (L'emo est un sous-genre du punk hardcore né dans les années 80 et dont il existe de nombreux courants. Depuis quelques années, se qualifient d'« emo » des adolescents, souvent très jeunes, arborant un look vestimentaire à mi-chemin entre le gothique et le punk): « Je regrette tellement mon nouveau tatouage! Je me suis fait tatouer y a deux semaines une étoile sur la tempe, près de l'œil et je regrette déjà ! J'avais décidé le motif depuis un mois (donc une mûre réflexion), et ma meilleure amie avait le même et elle était très contente alors je me suis dit que j'allais me le faire, que ça m'irait bien. Puis je me suis dit que c'était assez original, une étoile sur la tempe (à côté de l'œil) ! Mais voilà le problème c'est que j'en ai trop marre maintenant car ça commence à devenir démodé les étoiles (j'y avais pas pensé avant de le faire). J'aimerais me faire un éclair à la tempe (un tatouage a cet endroit c'est trop emo! Et puis les éclairs c'est trop joli) et pour ça je devrais détatouer. Après deux semaines est-ce

possible ou dois-je attendre ?<sup>203</sup> ». Ces dernières années, les étoiles sont très en vogue chez les adolescents. Non conscients, sans doute, de l'effet évident de mode dont ils relèvent, ceux-ci n'hésitent pas à se faire tatouer à des endroits visibles, tels le visage, la main, la nuque ou le tour de l'oreille. Le témoignage de cette adolescente montre bien le danger engendré par la surmédiatisation du tatouage et par l'absence de réflexion précédant l'acte chez de nombreux adolescents (bien que la jeune-fille considère qu'un mois soit suffisant et qu'elle ait, finalement, choisi le même motif que son amie). Le tatouage, rappelons-le, est un engagement à vie. De nombreux adolescents se font aujourd'hui tatouer de manière impulsive un motif porté par l'une de leurs idoles ou bien un dessin que leur adolescence porte à aimer (une tête de mort, un personnage de manga, etc.). Dans le cadre des motifs ethniques, il semble exister également des « modes », cependant, leur caractère transcendant paraît également les protéger en partie de ce type de démarche.

Selon la dermatologue Catherine Grogard, le détatouage est fréquemment le fait des parents. Lorsqu'un adolescent parvient à se faire tatouer sans l'accord de ceux-ci, la découverte de la marque peut être à l'origine de conflits. Dans son cabinet, la dermatologue dit recevoir un bon nombre d'adolescents qui « subissent » le détatouage afin de mettre fin aux discordes. Dans d'autres cas, le détatouage a lieu plus tard, lorsque l'adolescent devenu adulte ressent le désir de mener une existence plus classique, particulièrement lorsque la marque s'avère agressive ou revendicative<sup>204</sup>. S'il est actuellement impossible de déterminer avec précision quels sont les motifs qui sont les plus concernés par le détatouage, mon enquête m'a permis de constater que les tatouages ethniques sont vraisemblablement moins exposés que d'autres au risque de regrets. Dans la mesure où leur sens n'est pas directement lisible, celui-ci peut être détourné et évoluer en fonction des étapes franchies par leur porteur. Au fil du temps et des modes, il arrive cependant parfois qu'un « tatoué ethnique » juge sa marque trop « classique » ou trop répandue. Dans ce cas, c'est souvent vers le recouvrement plus que vers le détatouage que celui-ci se tourne.

Tin-Tin dit recouvrir aujourd'hui de nombreux bracelets maoris, très en vogue il y a une dizaine d'années. A présent, leurs porteurs n'assument pas nécessairement d'être aussi nombreux à arborer ce type de marques. Certains choisissent donc de les remplacer par des motifs moins à la mode. Existerait-il, alors, une frontière à ne pas franchir entre intérêt pour

---

<sup>203</sup> « Je regrette tellement mon nouveau tatouage help!! », propos recueillis sur le site [www.Doctissimo.fr](http://www.Doctissimo.fr), avril 2011.

<sup>204</sup> Grogard C., « Marques corporelles et adolescence : une écriture symbolique », *Enfances & PSY*, 2006/3, n°32, pp 87-93.



l'ethnique, pour la poétique du sauvage dont celui-ci dérive, et phénomène de mode ? Les autres tatouages tribaux subiront-ils bientôt le même sort que les bracelets maoris ? « *La majorité des dessins qu'on appelle « tribal » aujourd'hui dans le tatouage c'est d'inspiration indonésienne, plus particulièrement de Bornéo, les Indiens dayaks, explique Tin-Tin Tous ces tatouages d'inspiration indonésienne, tout le monde appelle ça du « maori ». Alors que ça n'a rien à voir avec le maori ! Ca a une vague inspiration de ces bords noirs qui ressemblent à tous ces dessins rituels de Bornéo où il y a une grenouille, un scorpion, un chien... Mais toi tu les vois pas la grenouille, le scorpion, le chien dans le dessin... C'est du dessin tribal au plus pur sens du terme, ils ont été faits dans les tribus à Bornéo. Mais après, on refait des dessins qui ne ressemblent plus du tout à ça mais qui ont le même genre de volutes noires avec des pointes et des machins ; ça devient un peu du néo tribal qui veut plus dire grand-chose mais qui est quand même d'inspiration indonésienne et la moitié de la planète dit 'C'est du maori'. Alors que ça n'a plus rien à voir... Les gens savent pas ce que c'est ! Ils ne se le font pas pour s'approprier la culture ou le dessin de telle ou telle tribu, ce qui pourrait être intéressant en soi, mais ils le font parce que sur tel ou tel chanteur ou tel ou tel copain, ils ont vu le même tatouage et ils ont trouvé que ça faisait cool... Donc ils se font le même...».* Bien entendu, il arrive que cela se passe ainsi. Cependant, au vu des témoignages recueillis dans le cadre de cette étude, il semble que cela ne représente pas la majorité des cas. La plupart des jeunes tatoués ethniques interrogés sont poussés par de véritables motivations. Et rares sont ceux qui affirment n'avoir été poussés à l'acte uniquement par effet de mode ou pour un attrait purement esthétique pour les motifs tribaux.

Il serait cependant abusif d'affirmer que tous les tatoués ethniques attribuent à la marque qu'ils portent une signification s'élevant véritablement au-delà de ses contours. Il est indéniable que l'engouement que connaît ce type de motifs depuis une vingtaine d'années découle, en partie, d'un effet de mode. « *Ces motifs sont devenus familiers, explique Sylvain, tatoueur. Il y a des gens qui se fient à ce qu'ils voient à la télé, à propos des yakusas, par exemple. Ils veulent des dragons parce que ça fait méchant... Alors que le dragon c'est pas censé être méchant ! Ils ne se font pas tatouer une carpe parce qu'ils veulent pas avoir un poisson sur eux alors que si ils savaient ce que ça veut dire... Il y a un gars, l'autre jour qui voulait se faire tatouer un dragon, mais sans les écailles!* ». Bien entendu, les emprunts culturels paraissent plus empreints de sens lorsque les candidats à la marque se montrent soucieux de leur origine et de leurs significations. Mais il paraît se dégager des motifs tirés de la poétique du sauvage un ensemble de sens globaux qui, bien qu'approximatifs, conservent une certaine cohérence et semble parvenir à leur faire conserver une part de leur caractère transcendant. L'engouement pour l'ethnique est bien ancien. Et la pérennité de certains

motifs, de fait, est vraisemblablement assurée. Selon Tin-Tin, « *le dragon c'est un motif qui existe depuis que le tatouage existe... C'est un motif qui est pré-imprimé 'tatouage'. Donc c'est un motif qui ne passera jamais de mode* ». Si le succès de certains autres motifs ethniques est peut-être moins assuré, il n'en demeure pas moins que les dimensions d'ancestralité et d'« authenticité » qu'ils véhiculent dans l'esprit de beaucoup les tiennent éloignés de motifs moins riches de significations.

Certains tatoueurs déplorent les effets de mode qui poussent de nombreux candidats à la marque à se faire tatouer des motifs identiques pendant quelques mois ou quelques années. Si la mode leur assure alors une clientèle, nombre d'entre eux n'y trouvent pas leur compte d'un point de vue artistique. D'autant que, dans le tatouage, le champ des possibles est désormais immense et que, pour de nombreux tatoueurs et tatoués, la recherche d'une unicité du motif devrait être une part importante de l'acte. Car le tatouage, nous l'avons vu, et particulièrement lorsqu'il puise ses sources dans les sociétés traditionnelles, joue un rôle important dans la construction de soi. Puisqu'ils portent nécessairement en eux des significations réelles ou supposées, les tatouages ethniques paraissent être moins exposés que d'autres au risque d'être assimilés à une simple mode. La richesse du répertoire iconographique qu'ils proposent, en outre, peut permettre de laisser supposer que cet engouement pour les motifs issus de l'imaginaire de l'Ailleurs n'est pas près de perdre de sa vigueur. Le tatouage, nous l'avons dit, est, peu à peu, de mieux en mieux toléré dans notre société. De nombreux tatoués, alors, et notamment des femmes, osent à présent porter des pièces de grandes dimension. La discrétion caractérisant la plupart des motifs ethniques n'est donc plus impérative. Cependant, la plupart des tatoueurs s'accordent à dire que ceux-ci représentent toujours une large part de la demande.

Ce type de motifs permet davantage que d'autres de marquer le récit personnel de l'individu, notamment en raison de la non-lisibilité de ses sens. Paitangi, que nous avons déjà citée, est une tatoueuse néozélandaise qui tente depuis quelques années de faire revivre la culture maorie, notamment en pratiquant le moko, tatouage traditionnel facial. « Un moko se rattache uniquement à toi : à ce que tu es, ce que tu as fait, ce qui est important pour toi, explique-t-elle. Si tu le portes comme un ornement à la mode, tôt ou tard il sera dépassé. Dans une vingtaine d'années, les roses ou ce genre de motifs seront démodés, tandis que ton histoire restera toujours ton histoire<sup>205</sup> ». Cet argument est invoqué par de nombreux tatoués ethniques n'étant pas portés, ou du moins pas uniquement, par un effet de mode. Les

---

<sup>205</sup> Klecker T. et Alexander C. Stenzel, *Le tatouage ou l'art à fleur de peau (Zeichnen auf der Haut)*, documentaire, Allemagne, 2009.

motifs ethniques permettent l'évocation de sources ancestrales qui assurent leur pérennité et se prêtent également plus aisément à la narrativité. De la plupart des témoignages dont nous avons cité quelques extraits, il se dégage cette même idée de message adressé à soi-même ou aux autres, d'engagement vis-à-vis de certaines valeurs ou d'évènements importants dont on souhaite conserver la marque. Cela est, évidemment, possible également avec d'autres types de motifs. Cependant, il semble que ce soient les tatouages empruntés aux sociétés traditionnelles qui répondent le mieux au désir de nombreux tatoués de porter un motif dont l'esthétique séduise tout en ayant un véritable sens. Un sens à la fois personnel et universel.

« *Les motifs ethniques sont plus beaux que les lettres de notre alphabet, par exemple...*, dit Damien. *Quand tu veux donner un sens à ton tatouage, ils s'y prêtent mieux. C'est comme les chiffres romains : c'est des trucs qui ont marqué les grandes époques... Y a aussi plein de gens qui portent des chiffres romains... Jules César, c'est l'Empire romain, les Chinois, c'est les dynasties...* ». Emprunter des signes à une culture jugée « authentique » d'un point de vue spirituel ou historique serait alors, peut-être, associé à la possibilité de puiser dans des « valeurs sûres » et pérennes. La dimension culturelle des motifs ethniques apparaîtrait alors comme évidente, plus que lorsque l'on se fait tatouer un ruban noué, une fleur, une serrure, un crâne, etc. Lorsqu'on les découvre, on imagine presque nécessairement qu'ils contiennent un message plus ou moins caché. « *Ce qui me plaît dans les idéogrammes chinois, c'est que ça signifie toute une idée en un tout petit logo*, explique Alice. *Alors que si tu voulais exprimer la même idée avec des lettres de l'alphabet, par exemple, ce serait beaucoup trop long* ». Les pensées orientales, comme la plupart de ce que l'on imagine être les pensées de l'Ailleurs, apparaissent comme plus concises tout en étant à la fois plus précises. On pense alors aux fameux haïkus, par exemples, courts poèmes japonais également en vogue actuellement. On retrouve là l'idée d'une simplicité permettant pourtant la globalité et l'universalité. Les motifs ethniques, dans ce sens, se présentent comme un contraste radical avec la superficialité supposée et les excès de l'Occident.

Souvent, ce type de motifs implique, en outre, un échange avec le tatoueur. Il ne s'agit pas, comme pour certains autres motifs, de choisir un motif dans un catalogue ou ailleurs et d'en modifier simplement l'esthétique avec le professionnel. « *Je savais ce que je voulais que mon tatouage dise mais je ne connaissais pas les symboles pour l'exprimer*, raconte Dominique. *Alors j'ai parlé longtemps avec mon tatoueur et on a dessiné les motifs ensemble sur ma cheville* ». Nous l'avons déjà évoqué, certains tatoués ethniques sont en demande d'une forme d'« initiation ». Lorsque les motifs choisis ont un caractère ésotérique (comme c'est le cas de la plupart des motifs issus de la culture « non légitime »), ils

impliquent souvent un échange plus ou moins long avec le tatoueur qui, détenant certaines clefs de leurs significations, a la possibilité d'accorder l'esthétique des dessins tatoués aux symboles que le candidat à la marque souhaite leur attribuer. Cela les différencie alors des motifs clairement « à la mode » ou de ceux qui, purement esthétiques, ne semblent pas a priori contenir de message codé.

Bien entendu, l'ethnique n'échappe pas, comme la plupart des autres styles, aux impératifs esthétiques. Il est extrêmement rare de choisir de se faire des tatouer des motifs qui ne nous plaisent pas d'un point de vue esthétique. Dans ce sens, ils dépendent effectivement des modes. Plus ils se répandent, plus ils se rendent accessibles et plus ils sont susceptibles d'être choisis. *« Je pense que, tout simplement, dans le tatouage il y a des modes, suppose Alexandre. Il y a eu la mode des motifs chinois. J'ai beaucoup de connaissances qui ont des motifs chinois... En Australie, quand j'y étais, la mode c'était le motif maori... Qui est très joli ! Et qui a vraiment un sens. Mais il faut être bien bâti pour en avoir un parce que si tu es maigre comme moi ça fait vraiment très moche ! »*. Comme nous l'avons vu, l'esthétique du répertoire iconographique de l'Ailleurs permet d'éviter les « fautes de goûts ». Sa richesse, de plus, permet au futur tatoué de puiser dans de multiples sources le motif qui s'accordera le mieux avec son anatomie.

Tin-Tin confirme qu'effectivement, au sein de l'ethnique, il existe des modes : *« Le tribal, dit-il, c'était un peu plus dans les années 90. Le tribal indonésien c'est un peu passé de mode. Les gens savent pas pourquoi, alors ils s'orientent plus vers un truc plus 'Pacifique', et voilà... Les tatouages marquisiens, tahitiens ou néozélandais et, justement, les maoris. Mais voilà, c'est plus par effet de changement, de mode... C'est le problème de la mode et du tatouage : la mode, par définition c'est éphémère. Et le tatouage, par définition, c'est quand même permanent. Donc voilà, y a des modes de motifs mais sitôt que c'est à la mode, ça l'est déjà plus ... »*. Si les influences varient, il n'en demeure pas moins que l'« ethnique », dans le sens large où nous l'entendons ici, c'est-à-dire « ce qui vient de l'Ailleurs », est toujours à la mode. Les motifs ethniques sont rarement concernés par le détatouage. Au contraire, comme en témoigne le travail de Fred, tatoueur à Cambrai, les motifs ethniques sont souvent choisis pour recouvrir des tatouages que l'on regrette. Les tatouages japonais, notamment, par la richesse de leurs ornements colorés, se prêtent facilement au recouvrement.

Aurélia s'est fait tatouer, la veille de ses 19 ans, un tribal contenant un Yin Yang sur l'omoplate. *« A cette époque, dit-elle, il s'agissait vraiment de m'approprier mon corps. Je*

voulais marquer mon passage à l'âge adulte, un changement important dans ma vie. Aujourd'hui, je vais avoir 30 ans. Et mon tatouage ne me convient plus. Je voudrais quelque chose de plus féminin. Depuis mon premier tatouage, mon corps a pris dix kilos. Je ne veux pas que mon tatouage me fasse ressembler à un camionneur. J'ai vraiment envie de marquer ce nouveau passage, d'assumer mon corps de femme. Mais j'ai vraiment le souci de l'harmonie. Je ne veux pas avoir mon tribal d'un côté, tout vieux, et une fleur ou un papillon de l'autre. Donc j'en suis venue à l'idée de repartir de mon tatouage initial pour créer des arabesques, et y ajouter des motifs personnels plus féminins. Je conserverais alors mon Yin Yang, qui resterait symbole de mon premier 'changement' ». Aurélia manifeste ainsi son désir d'accorder son esprit et son corps. Si son premier tatouage lui convenait lorsqu'elle était plus jeune, elle éprouve à présent le besoin de le réajuster. Pour elle, ce nouveau projet lui permettra de matérialiser une étape qu'elle a franchie dans sa vie de femme. Selon David Le Breton, depuis les années quatre-vingt-dix, « le corps est devenu une matière première de la fabrique de soi. Il importe, dit-il, d'en changer la forme d'une manière ou d'une autre<sup>206</sup> ». Le tatouage, alors, se présente comme ornement signifiant susceptible d'évolution. Lorsqu'il s'agit d'un premier tatouage, la question d'un éventuel prolongement est de plus en plus posée. Dans de nombreux cas, le tatouage s'inscrit en effet dans un plus vaste « projet du corps<sup>207</sup> ». Il s'agit, pour beaucoup, d'une réappropriation progressive. Les interventions successives (marques corporelles mais aussi sport, régimes, chirurgie esthétique etc.) en sont alors les outils. Aurélia explique que, lorsqu'elle s'est fait tatouer pour la première fois, elle ne disposait que de peu de sources iconographiques. Pour son projet de prolongement, elle dit avoir utilisé internet pour trouver de nouvelles idées. Sébastien L., lui, a choisi d'entourer d'idéogrammes chinois son premier tatouage représentant un dragon d'assez petite taille. « J'en ai eu assez qu'on se moque de mon dragon qui ressemblait plus à un décalco malabar qu'à autre chose ! », raconte-t-il. Si Aurélia a choisi de faire évoluer son tatouage afin qu'il s'inscrive plus harmonieusement dans la construction de sa féminité, Sébastien dit, lui, avoir choisi de faire évoluer le sien afin qu'il s'accorde avec sa virilité. « Si je l'ai modifié, dit-il, c'est parce que j'avais besoin de le faire pour ma virilité, plus que pour ce que les signes que j'ai ajoutés représentent. C'était vraiment ma virilité que je voulais affirmer. Je voulais que mon tatouage mette plus en évidence la force du dragon, force que j'espère m'approprier en portant tous ces dragons sur mon corps. Je sais que ça peut paraître bête, mais je crois beaucoup à ces choses-là ». L'ethnique, nous l'avons dit, autorise le mélange

---

<sup>206</sup> Le Breton D., « Se reconstruire par la peau. Marques corporelles et processus initiatique » in *Revue française de psychosomatique*, 2010/2, n°38, pp 85-95.

<sup>207</sup> « *Body project* », concept développé en 1993 par Chris Schilling se référant à la manière dont les individus sont liés à leur corps dans le contexte de la postmodernité. Dans les pays riches, et particulièrement en Occident, les individus perçoivent selon lui le corps comme une matière à retravailler dans la quête d'une identité individuelle.

des influences et donc ce type de modifications. La pérennité de la marque, alors, apparaît peut-être comme moins rebutante.

Aucun des individus interrogés dans le cadre de cette étude n'envisage de recourir un jour au détatouage, du moins pas lorsqu'il s'agit de leurs tatouages ethniques. Sans doute sont-ils plus faciles à assumer que d'autres, dans le sens où, précisément, ils peuvent être étoffés ou modifiés. Lorsqu'un sens « antique » (c'est-à-dire découlant d'une culture jugée « authentique ») est attribué au tatouage, cela le distingue vraisemblablement d'un effet de mode. *« Je n'ai jamais vraiment suivi les modes, raconte Christophe D. C'était vraiment pas l'idée. Et puis je n'étais pas spécialement attiré par le tatouage avant de découvrir la Nouvelle-Zélande. C'est vraiment mon coup de cœur pour cette culture qui m'a donné envie de me faire tatouer. Pas la mode. Après, bien-sûr, le fait que ça soit mieux accepté aujourd'hui ça m'a sûrement aidé à oser franchir le pas »*. Dans de nombreux cas, le recours à de tels motifs témoigne effectivement d'un intérêt réel pour les cultures autres. Il existe, incontestablement, des modes au sein de l'ethnique. Cependant, la poésie du sauvage qui fascine l'Occident depuis plusieurs siècles semble assurer aux tatouages ethniques leur pérennité. Il est probable que l'engouement n'est pas près de cesser. D'autant que de plus en plus de jeunes s'élèvent contre l'industrialisation à outrance, la pollution, etc. et qu'une volonté de retour aux sources, à davantage d'authenticité et à un respect plus grand pour la Terre est de plus en plus revendiqué par de nombreux jeunes Occidentaux. On ne compte plus les guides de « mieux-être » et les courants « zen » sont de plus en plus en vogue. Il en va de même pour les médecines douces, les produits « bio », etc. On assiste actuellement à un regain d'attention pour la Terre qui nous porte, pour l'écologie, etc. En parallèle de cela, beaucoup recherchent également un mode plus serein de « vivre ensemble ». Aujourd'hui, l'ethnique ne fascine plus uniquement pour son caractère charmant : il trouve désormais son succès dans un intérêt assez récent pour les sagesses anciennes rappelant un temps où, suppose-t-on, les hommes savaient vivre en harmonie avec la nature.

Pour beaucoup de jeunes Occidentaux, l'équilibre, dans notre société, a été rompu. Beaucoup, alors, s'élèvent contre la surconsommation, contre la superficialité qu'ils perçoivent comme négatives. Chez nous comme ailleurs, l'Occident a créé des besoins, et donc des contraintes, dont on suppose que les sociétés traditionnelles étaient libres. Si pour certains tatoués ethniques, leur marque se présente effectivement comme un ornement séduisant car à la mode, pour de nombreux autres, c'est leur symbolique qu'ils mettent en avant. Quoi qu'il en soit, l'engouement de l'Occident pour l'ethnique est très ancien. Et il a été l'origine de nombre de changements en Occident, notamment dans le monde de l'art.

Aujourd'hui encore, les tatouages ethniques sont nimbés de la poésie du sauvage, comme l'étaient déjà, il y a plusieurs siècles, les marques rapportées par les marins des contrées lointaines. Au vu de tout cela, on est en droit de supposer que les tatouages ethniques ne relèvent pas d'une simple mode mais ont, au contraire, une portée bien plus grande qu'on ne peut l'imaginer.

### 3. Ou une évolution générale du goût ?

Bien que l'introduction au métissage et aux interactions interculturelles trouve ses origines en des temps reculés, il semble que le vingtième siècle se soit fait l'occasion de sa reconnaissance, sinon de son affirmation. La prise en compte de points de vue multiples, sans doute, a sonné la fin des modèles absolus. S'il serait abusif d'affirmer que les arts premiers seuls sont à la source des bouleversements artistiques de l'Occident, il est indéniable qu'ils y aient participé. Les arts de l'Ailleurs ont ouvert le champ des possibles en proposant des visions du monde inédites et de nouveaux moyens de le représenter et de l'interpréter. L'*opacité* qui gardait les secrets de l'Autre et de l'Ailleurs influença les productions artistiques occidentales sans que celles-ci ne se contentent de les imiter strictement. La découverte de l'altérité favorisa les rencontres, appela à de nouveaux regards. Les sources africaines, polynésiennes, amérindiennes se mêlèrent à d'autres. Les richesses offertes par l'altérité s'étendaient, alors, au monde dans sa globalité. Dans le domaine des arts plastiques, on a coutume d'associer *Les Demoiselles d'Avignon* au premier véritable élan primitiviste. En réalité, Picasso ne semble y citer aucun masque songyé, lega ou dan, comme on l'a longtemps cru, lesdites pièces n'ayant fait leur apparition en France que dans les années trente. Les sources utilisées dans ce tableau par Picasso sont multiples. Cette toile, alors, est emblématique du métissage artistique comme prise en compte d'autres perceptions sensibles et intelligibles de l'univers. Imprégnant son regard des différentes vues du monde, l'artiste, déjà, prenait une distance toute personnelle. « Il ne m'est pas nécessaire de devenir l'autre », disait Edouard Glissant. L'ouverture à la rencontre interdit la fixité des points de vue uniques. L'exemple de Picasso permet d'envisager une quête commune, issue de ces chemins contraires sur lesquels se sont engagés les artistes du vingtième siècle. Il ne s'agit

pas d'imiter l'Autre, mais de s'enrichir de la diversité du monde dont il se fait la preuve incarnée.

L'Ailleurs, bien sûr, évoquait (et évoque toujours) un retour aux sources originelles, l'harmonie rêvée d'un monde intemporel. Mais au cours du vingtième siècle, le propos se nuança. Ce qu'apportaient les productions des sociétés alors dites « primitives » allait au-delà de l'utopie. Elles laissaient les contraires libres de se fréquenter. Les artistes de l'Occident s'initiaient à la dynamique d'une hétérogénéité affirmée. Le vingtième siècle, théâtre de toutes les transgressions, se délecta de ces oxymores proposés, de ces autres mondes promesses de plus de libertés. Dans ses premières années, l'intérêt se porta essentiellement (mais pas exclusivement) sur les formes primitives. Progressivement, la réflexion se fit plus générale. La rencontre de la surprenante Afrique permit aux artistes de s'interroger sur ce qu'était l'art. Les hiérarchies relatives aux matériaux et au statut des objets produits, les limites traditionnellement imposées toutes furent transgressées. La diversité des médiums employés, des domaines explorés mena bientôt à l'éclectisme généralisé de la postmodernité. La modernité s'est fait l'occasion de la reconnaissance mutuelle des cultures des hommes. Se croisant, s'observant, parfois se fondant, elles se modifièrent mutuellement. La multiplicité des points de vue permit la quasi-systématique remise en question des codes établis. Les chocs induits par les deux guerres précipitèrent le phénomène, annonçant le début de la déconstruction de la perception traditionnelle de l'œuvre d'art. Les expressionnistes allemands mirent en doute le principe d'objectivité, les volumes furent revisités par les cubistes, les couleurs par les fauves, le sérieux par Dada, le vraisemblable par les surréalistes. Aujourd'hui, toutes les limites semblent avoir été fissurées. Le Land Art, ébranlant les frontières de temps et d'espace, appelle à une émotion esthétique dans l'instant. Les contacts entretenus par les artistes avec le monde semblent s'être considérablement modifiés au cours du siècle. Nombre d'entre eux prennent le parti de « faire de sa vie une œuvre d'art ». Art et non art se fréquentent jusqu'à se confondre. Et le phénomène, alors, s'étend à de nombreux domaines. Les jardins du dix-septième siècle déjà appelaient les contraires. Aujourd'hui, dans le parc André Citroën, à Paris, les « jardins en mouvement » de Gilles Clément, laissant la nature seule décider de l'évolution des espaces plantés, côtoient une végétation géométrisée, signe du pouvoir acquis de l'homme. Liberté et contrainte ne s'opposent plus rigoureusement.

Si cet engouement pour l'Ailleurs s'est particulièrement manifesté dans les différents champs de l'art tout au long du vingtième siècle, il est aujourd'hui bien plus vaste et s'étend à notre quotidien. Il est désormais possible de décorer son intérieur avec des objets venus du



monde entier, d'écouter sur nos chaînes dernier cri des musiques originaires des contrées les plus lointaines... La diversité du monde, désormais, est amplement valorisée, à travers le cinéma, notamment, mais également la cuisine, la mode, les parures... Il est aujourd'hui possible, nous l'avons dit, de se sentir être un « citoyen du Monde ». De tout temps, l'Ailleurs a fasciné l'Occident. Aujourd'hui, cependant, à en croire les témoignages des jeunes tatoués ethniques, entre autres, il semble s'esquisser un vrai désir de rencontre, d'échange, et de connaissance objective. Il ne s'agit plus d'observer ni d'imiter. Il s'agit de s'imprégner des influences de l'Autre pour se construire soi et accepter sa multiplicité.

Actuellement, le monde du tatouage se fait l'un des principaux lieux de cette rencontre avec les cultures autres. Encore une fois, ceci est à nuancer dans la mesure où il est évident que certains tatoués ethniques ne cherchent pas cette rencontre. Cependant, le fait qu'ils soient attirés par des motifs tirés de cultures autres témoigne tout de même d'une évolution générale du goût. Une évolution qui, bien qu'ancienne, paraît encore vivace. L'étude que nous avons menée tend à le prouver. Il n'est plus aujourd'hui question de se cantonner aux seuls signes, codes et pratiques de l'Occident. On s'autorise désormais à puiser dans d'autres sources. Pourtant, malgré une connaissance de plus en plus précise des autres peuples, l'*opacité* semble demeurer. Mais sans doute est-elle nécessaire pour que l'on puisse se reconnaître en l'Autre. Sans cette *opacité*, peut-être que la poésie du sauvage disparaîtrait peu à peu ou, tout au moins, perdrait une part de son pouvoir de fascination.

Nous l'avons vu, le tatouage professionnel en atelier est assez récent en France puisqu'il ne date que des années 60. Dans les pays anglo-saxons, et particulièrement aux Etats-Unis, le tatouage en est à un point bien plus avancé que chez nous. Il est mieux toléré, en grande partie parce qu'il s'y pratique depuis bien plus longtemps. En France, cependant, l'évolution générale du goût paraît concerner également le tatouage en général. Aujourd'hui, nombre de jeunes parents sont eux-mêmes tatoués, ce qui laisse à penser que, dans quelques années, la pratique du tatouage sera définitivement libérée des aprioris qui l'ont longtemps poursuivie. « *Aujourd'hui, sur la plage, tu cherches celui qui a pas de tatouage plutôt que celui qui en a un, affirme Tin-Tin. Y a vingt ans c'était quand même pas comme ça ! Y a tellement de personnes qui se font tatouer, et puis y a tellement de personnes qui copient les autres que dès qu'y a un style un peu bien, le tribal et tout ça... C'était un très joli style, il fut un temps, mais ça a tellement plu que... Voilà ! C'est comme les groupes de musique ! On aime bien ce groupe-là mais si tout le monde l'aime bien, d'un seul coup t'es plus original et c'est plus le groupe 'underground' et ça devient le groupe commercial, même*

*s'il est excellent et tout le monde dit : 'Oui, mais c'est commercial...'. Donc pour être bon en musique, faut pas vendre trop de disques. Si t'en vends trop tu deviens commercial... C'est un peu pareil avec le tatouage. Effectivement, t'as tous les tatoueurs à la noix qui tatouent à la pelle et à la chaîne, c'est-à-dire 9 tatoueurs sur 10... C'est malheureux à dire, mais dans le monde c'est comme ça et voilà ! Ils font des signe chinois, des étoiles et dans les années 80 c'était les dauphins avec la petite île et le palmier, après le Grand Bleu, sûrement... Après, le bracelet tribal, le premier, c'était le chanteur des Red Hot Chili Peppers. Il suffit de deux chanteurs, deux machins ... C'est comme le piercing au nombril ! Le jour où Christy Turlington et Naomi Campbell, enfin y a eu deux top models à l'époque, quand je bossais pour Gaultier, elles se sont fait le piercing au nombril, là... Mais, le lendemain, tous les pierceurs de New York faisaient 75 nombrils par jour ! Du jour au lendemain ! Ca tient pas à grand-chose... Des gens qui aiment pas le tatouage, ils voient Jean-Paul Gaultier se faire tatouer ou leur star de chanson préférée... Ils détestaient les tatoués, c'étaient que des taulards et des bandits... D'un seul coup, ah ! Leur chanteur préféré a plein de tatouages et d'un seul coup ils t'adorent le lendemain dans la rue... ».* Si le discours de Tin-Tin peut paraître un peu radical, il est vrai que les médias participent activement à l'acceptation du tatouage dans notre société. Il est devenu quotidien. Bien entendu, il n'a pas encore convaincu ceux qui, attaché aux anciennes images, continuent d'émettre certaines réserves ou certains jugements à son égard. Mais il n'est plus aussi revendicatif ou marginalisant qu'autrefois.

Cependant, l'évolution générale du goût pour le tatouage ethnique est plus complexe que cela. Il ne s'agit pas, nous l'avons vu, d'une simple mode. D'autant que le tatouage séduit une part des Occidentaux depuis plusieurs siècles déjà. Cela est d'autant plus patent lorsqu'il s'agit de motifs évoquant l'Ailleurs. Les motivations qui poussent les individus à se tourner vers ce type d'iconographie, nous l'avons vu, sont diverses et chargées de sens. Le tatouage ethnique, indéniablement, aide à mener l'individu jusqu'au sentiment d'être soi. Il témoigne, dans de nombreux cas, d'un intérêt sincère et véritable pour les cultures d'autres, d'une ouverture au Monde et à sa diversité, d'une tentative de relation. Les cultures de l'Ailleurs, aujourd'hui, nous semblent plus familières, car plus accessibles. Bien que les approximations perdurent, la poétique de l'Ailleurs tient un vrai rôle dans la construction de soi. Souvent, les tatouages ethniques sont les marques visibles et concrètes d'une quête intérieure. *« Tous ceux qui commencent à se faire tatouer Bouddha ou des divinités comme Krishna, Shiva, Vishnou et compagnie... Ils sont déjà un peu bouddhistes dans leur tête, je pense... »,* dit Tin-Tin. *Celui qui va se faire tatouer le Christ, il va être un peu chrétien quand même, même si ça fait 'Chicanos' dans l'esprit... Ca tient pas à grand-chose.*

*Là, y a la mode 'Chicanos' de Los Angeles qui arrive... Ca arrive, en France ! Tu les vois, tous les nouveaux 'Chicanos' un peu hispaniques, là... Ils se font des tatouages qui se font là-bas avec stylets mais qui n'ont rien à voir avec ici. Les gens, même souvent inconsciemment, ils prennent les cultures des autres... Mais ça marche comme ça partout ! Et pas uniquement sur le tribal indonésien : ça marche pour tout ».* Envisagé en tant que parure, le tatouage, effectivement, est soumis aux courants et aux modes. Si l'on s'inspire à présent de tant de cultures autres que la sienne, c'est que la multiplicité des sources est devenue accessible. Désormais, on est libre de puiser dans toutes celles qui nous séduisent ou dans lesquelles on se reconnaît. Le goût évolue alors, nécessairement, puisque les modèles se diversifient. Le monde offre une infinité de styles, de représentations... L'évolution du goût, dans ce sens, se fait alors logiquement. Les individus ne sont plus, comme jadis, réduits à un nombre restreint de références.

L'engouement pour les tatouages ethniques témoigne d'un manque ressenti dans la société qui nous abrite. Les contraintes sociales, plus lourdes jadis qu'à présent (conditions de travail, rareté des loisirs, etc.), ne laissaient pas de place à ce sentiment de manque. Il y a encore quelques dizaines d'années, la recherche de soi n'était pas envisagée comme essentielle. Les codes, les normes, les habitudes, les coutumes, réglaient la vie des individus sans que ceux-ci ne soient nécessairement invités à se pencher sur eux-mêmes. Aujourd'hui, la quête du bien-être et de la connaissance de soi est de plus en plus valorisée. On lui accorde de plus en plus de temps. Dans ce sens, la poésie du sauvage permet à celui qui éprouve un besoin d'évasion et d'ouverture, de découvrir un autre monde que le sien, de puiser dans d'autres références, de s'inspirer d'autres visions du monde. Le rapport à l'Autre, en outre, prend une nouvelle importance. Il ne s'agit plus de bien vivre avec ses voisins ou sa famille. Il s'agit, pour la plupart d'entre nous, de bien vivre avec le monde en son entier.

Le répertoire iconographique de l'Ailleurs permet de trouver chez cet Autre, parfois idéalisé, des solutions susceptibles de rendre le quotidien plus aisé. En se sentant mieux informé, en s'intéressant à l'Autre, sans doute se sent-on aussi davantage habiter le Monde. Les tatouages ethniques, aujourd'hui, sont extrêmement répandus dans notre société. Ils sont, entre autres, le fruit d'un métissage culturel désormais valorisé.

## 4. Métissages

A travers guerres, conquêtes et alliances, les cultures des hommes depuis toujours se rencontrent, se fréquentent et se changent mutuellement. Et le phénomène, aujourd'hui, paraît être à la portée de chacun, notamment par le développement de techniques de communication comme internet. « Aujourd'hui l'individu, affirme Edouard Glissant, sans avoir à se déplacer, peut être atteint par l'ailleurs<sup>208</sup> ». S'il est délicat de parler de rencontre des cultures, car les cultures sont mouvantes, qu'elles ne sont pas des masses immédiatement identifiables et qu'il n'existe vraisemblablement pas de valeurs culturelles stables ni immuables, on parle pourtant aujourd'hui volontiers de « métissages culturels ». L'intérêt pour ce que l'on distingue, sans doute de façon un peu approximative, comme des « cultures autres » paraît, sinon admis au moins légitimé.

Mais au-delà de la notion de culture, celle de « métissage » fait elle aussi débat. Si pour certains, « le métissage n'est pas la fusion, la cohésion, l'osmose, mais la confrontation, le dialogue<sup>209</sup> », les choses, pour d'autres, ne sont pas si évidentes ; car il y a toujours en toile de fond, pour quelques théoriciens, un certain type de lutte entre les hommes et les cultures concernés. « Comment être soi sans se fermer à l'autre et comment s'ouvrir à l'autre sans se perdre soi-même ?<sup>210</sup> », interroge Edouard Glissant, comment ne pas avoir peur de se diluer dans l'Autre ? Le doute, intrinsèquement est lié au métissage. Le « Je est un autre » de Rimbaud prend soudain tout son sens. Le vingtième siècle, peu à peu, a délaissé le discours européocentriste des pays colonisateurs pour se pencher sur la « vision des vaincus<sup>211</sup> ».

L'idée d'un métissage idéal grâce auquel toutes les sources se rencontrent sans jamais s'effacer est sans doute à nuancer. La notion, en effet, est parfois controversée. Le dialogue entre les peuples n'est pas toujours aussi juste. « Le métissage serait ce que le

---

<sup>208</sup> Glissant E., *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 39.

<sup>209</sup> Laplantine F. et A. Nouss, *Le Métissage*, Paris, Flammarion, 1997, p. 10.

<sup>210</sup> Glissant E., *Introduction à une poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 23.

<sup>211</sup> Gruzinski S., *La Pensée métisse*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999, p. 50.

spectateur occidental accepte de déviance par rapport au canon, affirme Joëlle Busca. C'est-à-dire la production d'un certain nombre de signes exotiques, folklorisés, sur un fond globalement lisible, non dépay sant<sup>212</sup>». Le métissage, alors, éprouve ses limites. L'intervention d'une culture autre parfois est subie, provoquant résistance, voire repli sur les valeurs dites « communautaires ». Le choix de la rencontre, en effet, n'est pas toujours délibéré : dans le cas des pays colonisés, le métissage apparaît comme une alternative aux menaces d'acculturation. Cependant, le vingtième siècle tend à prouver que dans le domaine de l'art, la multiplicité des sources engagées par le métissage permet une ouverture effective au monde. Le métissage, malgré tout, promet de nouvelles richesses, esquissant les voies d'un art à venir. Wifredo Lam, par son parcours et par son œuvre incarnait à lui seul la condition métisse : agir sur le monde et, dans le même temps, être agi par lui.

Sans doute y a-t-il eu entre l'Occident et ses Ailleurs des incompréhensions, des malentendus, des déviances. Mais n'est-ce pas précisément l'un des enjeux du métissage ? Les contradictions et les opacités sont désormais les éléments essentiels de l'énergie du divers. La prise en compte de la multiplicité des visions du monde, des chemins empruntés, s'active du principe d'*opacité*. Ni solution unique, ni exemple absolu, le métissage permet, par ses ambiguïtés, de rencontrer le monde jusque dans ses paradoxes les plus ancrés. « Les métissages, affirme Serge Gruzinski, ne sont jamais une panacée, ils expriment des combats jamais gagnés et toujours recommencés. Mais ils fournissent le privilège d'appartenir à plusieurs mondes en une seule vie<sup>213</sup> ». Par le biais des tatouages ethniques, certains individus expriment, effectivement, cette idée d'être à la fois ici et ailleurs, particulièrement lorsque le tatouage est à mettre en relation avec une expérience de vie à l'étranger.

Il semble qu'aujourd'hui, l'idéal de l'artiste, mais aussi, en un sens, de tout individu, serait d'être à la fois dans le monde et totalement hors de lui. Chaque notion manipulée, alors, appelle son contraire pour atteindre des transgressions toujours plus grandes. A la fois acteur et spectateur, l'artiste propose du monde des images inattendues. Mais le franchissement systématique de toutes les limites, la prise en compte de l'univers dans sa globalité ne menacent-ils pas d'une uniformisation des mondes de l'art, et notamment celui du tatouage ? Les techniques, les origines ne risquent-elles pas de se voir privées de leurs particularités ? Il paraît difficile de présager de cela, autant que de déterminer si les effets

---

<sup>212</sup> Busca J., « Du sexe des anges africains ou l'illusion du métissage », *Anthologie de l'art africain du XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Ed. Revue Noire, 2001, p. 343.

<sup>213</sup> Gruzinski S., *La Pensée métisse*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999, p. 316.

seront positifs ou non. Mais dans le cas de l'Afrique, par exemple, qui, toujours, s'illumina de ses contraires, la question semble se poser différemment. L'*Africanité* semble être l'efficace outil d'une identité à la fois multiple et partagée. Longtemps jugés « inférieurs » et aveugles de toute raison, les arts premiers sont aujourd'hui valorisés, notamment par leur entrée au Louvre, il y a quelques années et, évidemment, par le célèbre musée du quai Branly. « Face à la dématérialisation contemporaine, [ils] opposent leur corps<sup>214</sup> ». Ils enseignèrent que du contradictoire peut naître la complémentarité. Engagés sur des chemins inverses, mais regardant dans la même direction, l'Ailleurs et l'Occident, l'un pour l'autre, gardent encore les plus précieux de leurs mystères.

Pour Segalen, le mélange n'est pas nécessairement positif, dans le sens où il fait prendre aux cultures le risque de se « dénaturer », de perdre leurs particularités et donc leur attrait. Mais surtout de perdre leur essence et leur authenticité. « Si je place l'Exotisme au centre de ma vision du monde, dit-il, si je me complais à le chercher, à l'exalter, à le fabriquer lorsque je ne le trouve pas ; à l'indiquer à ceux qui en sont dignes et l'épient, - à ceux qui en sont dignes et ne le soupçonnaient pas, - ce n'est point comme unique ressort d'esthétique, mais comme la Loi fondamentale de l'Intensité de la *Sensation*, de l'exaltation du Sentir ; donc de vivre. C'est par la Différence, et dans le Divers, que s'exalte l'existence [...] C'est en voyant comment les valeurs diverses tendent à se confondre, à s'unifier, à se dégrader, que je connus comment tous les hommes étaient soumis à la Loi d'Exotisme. C'est par la Dégradation de l'Exotisme, sur la surface de la Terre, que je résolus d'y convoquer les hommes mes frères, - pour qu'ils la sentissent un peu, cette loi, que j'avais cru d'abord seule esthétique personnelle<sup>215</sup> ». Ce que recherchent de nombreux tatoués ethniques, c'est précisément cette conception d'exotisme. Ce qui séduit dans les signes empruntés à l'Ailleurs, entre autres, c'est vraisemblablement le fait qu'à travers eux, on tente d'approcher des valeurs et des symboliques que, pourtant, on sait ne pas pouvoir véritablement atteindre. La poétique du sauvage fascine toujours, notamment pour cette *opacité* qu'elle s'applique à conserver et qui la place dans un entre-deux-mondes, entre le réel et l'imaginaire. En ce sens, le métissage est relatif. La rencontre ne se fait pas toujours. L'intérêt pour les cultures autres que la sienne revient à porter un regard curieux sur l'Autre, sans nécessairement deviner que l'Autre, lui-même, porte aussi un regard curieux sur soi. L'Autre, fantasmé, nous apparaît souvent comme plus heureux. Et cela n'est pas l'apanage de l'Occident, nous en

---

<sup>214</sup> Sterckx P., « De l'art moderne aux arts premiers », in *Télérama*, hors-série, « Les arts premiers entrent au Louvre », 2000, p. 51.

<sup>215</sup> Segalen V., *Essai sur l'exotisme- Une Esthétique du Divers*, Montpellier, Fata Morgana, 1978, p. 92.

avons fourni un exemple à travers l'évocation du film *Voyageurs et magiciens* contant l'histoire d'un jeune fonctionnaire bhoutanais dont la vie pourrait paraître idéale et qui, pourtant, rêve d'Occident.

Cet Autre, proche ou lointain, que l'on ne comprend jamais totalement et pourtant participe à la construction de soi, revendique aujourd'hui son altérité. Les médias, les musées, les rues, proposent désormais un monde riche d'éclectisme. Le « métissage culturel », longtemps, fut perçu de façon négative. Il s'entourait alors (et s'entoure toujours, dans l'esprit de certains) de la menace d'une perte irréparable, voire d'une acculturation<sup>216</sup>. En ce qui concerne les tatouages ethniques, il est intéressant de constater que cette « menace » s'est inversée : au temps des colonies, en effet, ce sont ses états que l'Occident acculturait. Le temps passant, ce sont ces propres influences qui inquiètent les peuples colonisateurs (notamment pour leur « paganisme »). S'agirait-il alors d'une sorte de colonialisme inversé ? Le contrôle exercé par l'Occident sur les productions de ces peuples, à travers choix et catégorisations, semble confirmer sa main mise sur les contrées lointaines. La menace, alors, ne viendrait pas des signes et pratiques « traditionnels », mais d'un ancien fantasme exotique façonné par l'Occident, dans la plupart des cas. Qu'il s'agisse de « métissage » ou de « créolisation », l'effet de cette influence plus ou moins réciproque est toujours de mettre en contact des êtres et des formes que rien a priori ne devrait rapprocher. Chacun est libre, alors, de choisir les éléments culturels qu'il veut emprunter, d'en faire une sélection qui lui convienne, et d'en modifier le sens, de façon plus ou moins consciente. Aller les pieds nus, par exemple, était autrefois signe de servilité. Chez les jeunes adeptes de la « tendance ethnique », l'acte peut aujourd'hui s'entourer à l'inverse d'une idée de liberté, de contact privilégié avec la Terre nourricière. Le mélange, alors, rend possible toutes les rencontres, jusqu'aux plus apparentes contradictions.

Brouillant les repères, les images diffusées en masse par les médias ont alors transformé les anciens modèles. Les grandes figures de notre temps, explique Richard Schusterman, ne sont ni des vertueux, ni de grands penseurs, ni même des hommes de pouvoir comme ce fut le cas pendant de nombreux siècles. Les « célébrités » d'aujourd'hui sont celles que l'on appelle de manière symptomatique le « beau monde » (the beautiful people)<sup>217</sup>. Les célébrités internationales noires, telles que Diana Ross, Tina Turner ou encore Naomi Campbell, participèrent ainsi à diffuser certaines de ces pratiques étrangères à

---

<sup>216</sup> Cuhe D., *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, Editions La Découverte, 2001, p. 53.

<sup>217</sup> Schusterman R., *L'art à l'état vif – La pensée pragmatiste et l'esthétique populaire*, Paris, Les Editions de Minuit, 1991, p. 236.

l'Occident, au niveau de la coiffure, notamment. Selon les époques, différentes coiffures africaines furent arborées par les femmes, africaines ou non, à travers le monde. Du cheveu raide, court, en brosse, à la crinière « en pétard », blonde « pour les plus téméraires », en passant par les cascades de boucles style Louis XIV et aux longues tresses caressant les reins<sup>218</sup>. Vers 1800, à la Nouvelle-Orléans, un décret du maire interdisait aux femmes noires de dévoiler leurs cheveux en public. Aujourd'hui, les coiffures afro-américaines peuvent clamer leur charge culturelle et le poids de leurs origines. Arborer ces coiffures, que l'on soit d'origine africaine ou non, revient à refléter de la Terre l'image d'un « village mondial » que la diversité enrichit.

Pour Edouard Glissant, le monde en effet se créolise (la créolisation étant entendue comme une sorte de métissage sans limites). Les créoles, en effet, seraient la préfiguration du déracinement contemporain ; à l'image du bateau négrier qui les mena loin de leurs contrées familières, ils sont sans lieu<sup>219</sup>. Ils seraient alors, sans doute, les plus à même d'appliquer à la lettre la « barbarie positive » prônée par Benjamin. Ouvertes à l'imprévisibilité des rencontres, les cultures entrent aujourd'hui en contact de façon consciente. Guerres sans pitié et abominations de jadis, de façon indirecte, ont également permis cette ouverture. L'identité, dorénavant, se construit par la relation. C'est en tout cas ce qu'affirme Edouard Glissant. Refusant la généralisation, la relation exige du monde qu'il mette en avant ses spécificités<sup>220</sup>. Elle protège ainsi de l'« engluement » et permet à la dynamique de se déployer.

Les rituels syncrétiques, selon Serge Gruzinski, sont souvent au cœur d'une sorte d'« équilibre instable » mais durable entre les traditions, plutôt que leur enfermement dans des catégories<sup>221</sup>. Le métissage invite à vivre au présent un monde pluriel, à choisir pour matériau sa diversité. On affirme alors, et notamment en accueillant sur sa peau des motifs ethniques, des identités multiples. C'est l'image de l'identité rhizome de Deleuze et Guattari, de la racine démultipliée qui s'oppose à la racine unique (qui prend tout sur elle et tue alentour). L'identité s'étend dans un rapport à l'Autre et à ses sources. L'ouverture aux

---

<sup>218</sup> Alem K., « D'Angela Davis à Bob Marley – Le cheveu, signe d'identité culturelle », in *Parures de tête*, Paris, Dapper, 2003, p. 310.

<sup>219</sup> Bernard C., « Anthropophagie, harmonies et dissonances : penser les mélanges d'hier et d'aujourd'hui », colloque *L'Expérience métisse*, Auditorium du Louvre, Paris, avril 2004.

<sup>220</sup> Glissant E., *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 156.

<sup>221</sup> Gruzinski S., *La Pensée métisse*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999, p. 41.



diverses visions du monde ne serait contradictoire ni de la singularité ni de l'identité, d'autant que nous avons désormais, dit-on, « plusieurs vies » (dans le sens où il nous est possible de changer régulièrement de lieu de vie, d'emploi, de partenaire, etc.). On tente d'échapper à toute assignation, on accepte d'être indéfini. L'être humain, affirme Edouard Glissant, commence à accepter l'idée qu'il n'est « pas de l'être mais de l'étant<sup>222</sup> », et que, par conséquent, il est voué au changement. L'être, selon lui, n'est rien d'autre qu'une « grande, noble et incommensurable invention de l'Occident, et en particulier de la philosophie grecque<sup>223</sup> ». Les hommes, aujourd'hui, sont plongés dans une sorte de « chaos-monde », fait de chocs, d'attirances, de répulsions, de connivences et de conflits, qui à la fois les effraie et leur assure le mouvement.

Les modèles, semble-t-il, ne sont plus imposés. L'authenticité, sans doute, plus indispensable. L' « ici et là » prend le pas sur l' « ici et maintenant ». Le monde est multiple : libre à chacun de le matérialiser. Ainsi assiste-t-on aujourd'hui à une revendication quasi-généralisée du métissage (mais pas assez, probablement, pour menacer la dynamique). Le tatouage ethnique, parfaite illustration du phénomène, mêle les inspirations et invite à l'errance, au doute, aux variations. Elle bannit les pensées de systèmes pour leur préférer les expériences du réel. Il s'agit d'aller à la rencontre de la totalité, non pour la dominer ou lui assigner un sens immuable, mais pour se sentir « citoyen du Monde ». « Dans la poétique de la Relation, l'errant, avance Edouard Glissant, qui n'est plus le voyageur ni le découvreur ni le conquérant, cherche à connaître la totalité du monde et sait déjà qu'il ne l'accomplira jamais<sup>224</sup> ». Tel est l'enjeu du métissage, celui de la créolisation.

Mais, pour autant, tout le monde peut-il se dire métis ? Et jusqu'à quel point l'est-on vraiment ? Selon Bourdieu, l'habitus impose ses limites : là où l'on croit voir création d'imprévisible nouveauté, il y a le plus souvent reproduction mécanique des conditionnements initiaux<sup>225</sup>. Mais c'est ce même habitus, « loi immanente inscrite dans les corps par des histoires identiques », qui permet à la fois la concertation des pratiques et la pratique des concertations<sup>226</sup> : doit-on voir en cela la condition nécessaire de la créolisation ?

---

<sup>222</sup> Glissant E., *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 27.

<sup>223</sup> Glissant E., *Ibid.*, p. 125.

<sup>224</sup> Glissant E., *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 33.

<sup>225</sup> Bourdieu P., *Le Sens Pratique*, Paris, Les Editions de Minuit, 1980, p. 92.

<sup>226</sup> Bourdieu P., *Ibid.*, p. 99.

Est-ce cette limite qui permet d'éviter le danger d'une créolisation totale qui ponctuerait d'un point final la dynamique ? « Quand je mange avec des baguettes, demande avec humour Alban Bensa, est-ce que je deviens chinois ?<sup>227</sup> ». « Non seulement des passerelles existent entre mondes en apparence différents, poursuit-il, et si chacun d'eux s'organise à sa manière, les dispositifs échafaudés résolvent au fond des problèmes qui dépassent ces particularismes [...] Comme la culture, le mythe s'impose sans passer par la conscience et révèle l'existence d'une architecture pérenne sous-jacente [...] Alors que la pensée sauvage, sorte d'origami perpétuel, n'est porteuse d'aucune intention pratique, circonstanciée, historique mais ne fait que ressasser éternellement sa propre structure, la pensée scientifique est en prise avec un monde qu'elle n'entend pas seulement ordonner mais aussi transformer. L'Indien et le Philosophe partagent le même outillage mais pas les mêmes projets<sup>228</sup> ». L'Occident, en effet, a souvent tenté de transformer ce qui lui était étranger. A présent, les choses semblent être un peu différentes. Bien que la poétique du sauvage demeure empreinte des fantasmes occidentaux qui l'ont élaborée, elle révèle aujourd'hui, bien plus que jadis, une volonté d'échange d'égal à égal. Edouard Glissant parle de « créolisation infinie du monde ». Utopiste, sans doute, il voulait voir dans ce qu'il appelait le « Tout-monde » un enrichissement fait de partages, d'hybridations, d'entremêlements qu'il opposait à l'uniformité réductrice de la mondialisation et, surtout, à la colonisation et à l'esclavage<sup>229</sup>. Les tatouages ethniques, en un sens, se rapprochent de cet idéal. Les opacités qu'ils impliquent autorisent les mélanges les plus inattendus, permettent aux sources les plus éloignées les unes des autres de se rencontrer. Bien entendu, ce faisant, le tatouage traditionnel, ainsi décontextualisé, perd une part de son sens profond. Mais il s'ouvre malgré tout lui aussi au monde, un monde qui a, autrefois, tenté de le faire disparaître.

## 5. L'ambivalence de la rencontre

Au fil des pages de *Tristes tropiques*, comme dans une multitude d'autres textes et entretiens de Claude Lévi-Strauss, on devine son sentiment d'une destruction irréversible

---

<sup>227</sup> Bensa A., *La Fin de l'exotisme – essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis Editions, 2006, p. 125.

<sup>228</sup> Bensa A., *Ibid.*, pp. 127-129.

<sup>229</sup> « Edouard Glissant », Emission *Empreintes*, diffusée sur France 5 en novembre 2010.

des cultures, mais également de la nature, provoquée par l'occidentalisation du monde. Les contrées lointaines, fascinantes, ont peu à peu été soumises aux contraintes imposées par l'Occident. Ainsi, nombre de coutumes, de rites et de pratiques, mais aussi de croyances, ont disparu au cours de ces derniers siècles. « Les missionnaires protestants notamment ont stigmatisé le tatouage et se sont efforcés de dissuader par la force ou la propagande religieuse les populations qui s'y adonnaient. En Polynésie, au début du XIXe siècle, une loi britannique prohibe le tatouage sous peine de lourdes amendes<sup>230</sup> », rappelle David Le Breton. En découvrant l'Ailleurs, l'Occident a choisi arbitrairement les rares pratiques qui méritaient de demeurer. Mais il s'agissait avant tout de rendre les peuples conquis conformes aux codes européens du christianisme. Nombre d'antiquités, de productions rituelles, en outre, ont été pillées au cours des siècles. « Avant tout, achetons en masse pour les sauver de la destruction, les produits de la civilisation des sauvages et accumulons dans nos musées », déclarait Adolf Bastian, directeur du musée d'Ethnographie de Berlin<sup>231</sup>. Dans ce cas, évidemment, on ne peut pas parler véritablement de « rencontre » entre l'Occident et le reste du monde. Car la plupart de ces démarches européennes ont mené une grande part des cultures dites « traditionnelles » à s'éteindre, ou, du moins, à perdre une grande part de leur essence. Nous avons cité plus tôt l'exemple de Paintangi et d'Arahi, les deux tatoueurs néozélandais. Tous deux se battent aujourd'hui pour permettre à leur culture et à leurs traditions de renaître. A travers le monde entier, on observe ce type de tentative. C'est le cas des Marquises, par exemple, dont les jeunes générations tentent de faire revivre la langue, les tatouages, les pratiques dont l'Occident les a peu à peu éloignés.

En bien des points, la main mise de l'Occident sur les peuples qu'il s'est « approprié » au temps des colonies, est jugée par beaucoup comme négative. On peut en effet considérer qu'il y a eu perte et que cette perte est irréversible. A présent soumis aux lois du marché, ainsi qu'aux besoins matériels créés par l'Occident, les peuples de l'Ailleurs ne pourront vraisemblablement pas retrouver leur culture telle qu'elle l'était avant la colonisation. Bien qu'un grand nombre d'individus s'y attache avec force, il semble que trop de temps se soit passé pour que cela soit possible. En tentant de « rencontrer » l'Autre, ou plutôt de l'observer, de le classer autant que de le rêver, l'Occident, sans doute, a définitivement modifié son identité. En le rendant conforme à ses attentes, à ses certitudes, il lui a imposé un certain type d'évolution dont il paraît à présent impossible de se détacher.

---

<sup>230</sup> Le Breton D., *Signes d'identité – Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002, p. 211.

<sup>231</sup> Le Fur Y., *D'un regard l'autre. Histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie*, Paris, Musée du quai Branly, p 221.

Dans le cas du tatouage, les premiers navigateurs tatoués à la manière traditionnelle, bien entendu, n'ont pas nui à la pratique. Cependant, en ramenant de leurs périples des « spécimens humains » ils ont fait d'eux, en quelque sorte, des « animaux de foire ». Il ne semble pas là y avoir de notion de respect. La différence était alors envisagée comme une étrangeté tantôt distrayante, tantôt effrayante, mais non comme une possibilité de réviser des points de vue européocentrés. Aujourd'hui, fort heureusement, les choses semblent être sensiblement différentes. Bien qu'il soit difficile, dans le cadre des tatouages ethniques, de parler de rencontre systématique, la volonté d'échange et d'ouverture paraît plus manifeste. Bien entendu, on se plaît à maintenir l'Autre dans cet Ailleurs idéalisé. On continue de ne lui emprunter parmi ses signes uniquement ceux qui nous séduisent. On ne cesse, le plus souvent, de le placer dans un monde fantasmé en feignant, peut-être, de ne pas voir les aspects négatifs de ce qui est, pourtant, sa réalité quotidienne. Cependant, nombreux sont les tatoués ethniques qui se penchent vraiment sur les cultures dont ils empruntent les signes. Evidemment, on peut rarement parler de véritable « échange ». Mais on devine tout de même une tentative d'ouverture.

Dans de nombreux cas, il est indéniable que c'est le caractère séduisant et mystérieux des motifs ethniques qui pousse les individus à se tourner vers ce type de marques. Dans ce cas, les symboliques deviennent approximatives. En un sens, on peut également considérer cela comme une perte. Nous évoquons plus tôt l'exemple des sak yants, ces tatouages rituels thaïlandais à vocation protectrice. Depuis quelques années, ils commencent à être en vogue. A l'origine de cet engouement, l'actrice Angelina Jolie. Si, pour elle, le tatouage revêt un certain sens (car il fait référence à l'un des enfants qu'elle a adoptés), le sens premier du sak yant est perdu. Nous l'avons dit, la plupart des individus choisissant aujourd'hui de se faire tatouer des sak yants ne sont ni bouddhistes ni pratiquants de boxe thaïe. Ils sont, le plus souvent, attirés par l'esthétique de ces motifs, très fins et « poétiques » dont il se dégage un mystère plus grand encore car ils sont relativement peu répandus. A l'origine, et tel qu'il se pratique encore en Asie, le sak yant est entouré d'un complexe rituel d'initiation orchestré par des moines. Il ne s'agit en aucun cas de « faire joli » mais de se protéger par des prières inscrites sur la peau. C'est la raison pour laquelle nombre de boxeurs (y compris des boxeurs occidentaux) se font tatouer des sak yants. Rappelons, à ce sujet, qu'en Thaïlande certaines femmes se font tatouer à l'huile afin de rendre leur tatouage invisible tout en conservant la fonction protectrice. Ne pourrait-on pas considérer, alors, que se faire tatouer un sak yant sans être bouddhiste, dans notre société, se rapprocherait d'une forme de sacrilège ? Les sak yants ne risquent-ils pas de perdre, ainsi,

une part de leur essence ? C'est assurément le cas des tatouages polynésiens, très en vogue ces dernières années. Si beaucoup de leurs porteurs occidentaux sont informés de leurs principales fonctions originelles, celles-ci ne peuvent être strictement appliquées à leur cas. Décontextualisées, les marques ethniques ne perdraient-elles pas une part de leur authenticité ? Dans le cas des sak yants, certains adeptes, par le biais d'internet, déconseillent fortement de se faire tatouer ce type de motifs par un non initié. Comme pour les pratiques de sorcellerie, ceux-ci affirment que l'on s'exposerait, alors, au danger que l'effet de protection s'inverse. Les marques corporelles issues des sociétés traditionnelles s'entourent de croyances, de rites et de coutumes. Chez nous, on peut se demander si elles ont effectivement lieu d'être.

Un autre inconvénient découlant de l'engouement grandissant pour le tatouage en général réside dans le risque de déviances. Nous avons évoqué un peu plus tôt le cas de cette jeune adolescente qui s'est fait tatouer la tempe et le regrette déjà. Suivant la mode sans nécessairement réfléchir aux conséquences de leur acte, certains adolescents contournent les règles imposant la majorité pour se faire tatouer par un professionnel. Se faisant passer pour plus âgé qu'ils ne le sont, nombre d'entre eux ne demandent pas l'autorisation de leurs parents. Fort heureusement, il existe des tatoueurs particulièrement attentifs à cela et qui ne tatouent pas les individus trop jeunes désireux de se faire faire un motif clairement tiré d'une mode qui ne pourra qu'être passagère. Mais cela n'est pas le cas de tous. En devenant de mieux en mieux « toléré », le tatouage s'expose au danger de perdre toute limite. Aux Etats-Unis, par exemple, certains tatoueurs proposent aux parents de tatouer leurs enfants à partir de l'âge de deux ans. Ces marques sont réalisées à l'aide d'une technique ne nécessitant pas d'aiguilles et sont censées rester imprimées sur la peau durant une dizaine d'années. Parfois, ce sont les enfants qui en émettent le désir. Cependant, avant l'âge de six ou sept ans, on ne peut que supposer que ce sont les parents qui imposent à leur enfant une marque qu'ils garderont dix ans. Reste à souhaiter que cette pratique ne se généralise pas car là, assurément, les limites sont franchies.

Fort heureusement, concernant le tatouage, la rencontre entre l'Occident et les peuples qu'il envisage comme ceux de l'Ailleurs ne présente pas que des inconvénients. Aujourd'hui, dans le Pacifique, notamment (parmi les anciennes sociétés insulaires occidentalisées), les jeunes renouent avec des traditions ancestrales. Les marques, jadis éradiquées par les missionnaires, connaissent un nouvel essor. Beaucoup cherchent à retrouver leur culture. Comme Segalen, ils mènent des enquêtes auprès de quelques anciens qui pourraient avoir encore connaissance de rites ou de pratiques disparus. Ils

tentent de faire revivre leur langue, de se détacher du christianisme pour approcher de nouveau les anciennes croyances de leur peuple. L'occidentalisation du monde, incontestablement, a un impact sur l'évolution des cultures. Mais on peut se demander si ce souhait de renaissance manifesté par les jeunes générations issues des sociétés dites « traditionnelles » n'en est pas d'autant plus grand et justifié. Nul ne sait comment elles auraient pu se transformer si l'Histoire s'était écrite différemment. Aujourd'hui plus révoltés que leurs ancêtres qui n'ont pas eu d'autre choix que de se soumettre, les jeunes profitent peut-être, en un sens, de cet engouement actuel pour les tatouages ethniques et les cultures dont ils sont issus pour leur conférer une nouvelle force.

En Occident, porter un tatouage ethnique revient souvent, nous l'avons dit, à se dire « citoyen du Monde ». Il s'agit d'affirmer que le « reste du monde » n'est plus ignoré ni méprisé. De plus en plus de jeunes se sentent concernés par cela. On observe, dans de nombreux cas, une forme de volonté de « réparation » vis-à-vis des peuples dont ils considèrent que l'Occident a anéanti les cultures et les traditions. Le fait que la diversité des répertoires iconographiques et symboliques du monde soit désormais accessible permet l'enrichissement des points de vue. Ainsi, il semble plus facile de s'éloigner des codes lorsqu'on les ressent comme contraignants, plus aisé de faire ses propres choix et de les afficher. A travers le tatouage ethnique, c'est son ouverture à la multiplicité du monde que l'on peut affirmer, des valeurs choisies et non plus imposées qui jouent un rôle prépondérant dans la construction de soi. Pour les jeunes Occidentaux, il est possible d'être en désaccord avec les politiques occidentales. Nombre d'entre eux, d'ailleurs, ne se contentent pas de se faire tatouer des motifs empruntés à l'Autre mais s'engagent dans de véritables actions (humanitaires, politiques, etc.). Il demeure alors cette idée de lutte pacifique pour la reconnaissance et la valorisation des différences.

L'intérêt porté par l'Occident pour les cultures autres a amplement enrichi le répertoire iconographique du tatouage. Aujourd'hui, quelles que soient ses origines, on peut arborer des motifs créés à l'autre bout du monde et se reconnaître en eux sans nécessairement en saisir toute l'essence, rappelant ainsi que nous sommes tous des hommes, que nous avons des bases communes et que les mélanges sont désormais possibles. Lorsque les premiers hommes tatoués furent « exposés », cette idée était loin d'être admise en Occident. Aujourd'hui, de plus en plus, la hiérarchisation des peuples en fonction de ce que l'on nommait autrefois leur « degré d'évolution » paraît avoir des chances de disparaître. L'Autre, comme ses pratiques, sont aujourd'hui valorisés et imités, et non plus jugés comme « enfantins » ou « naïfs » comme il y a encore quelques décennies. Mais il faut reconnaître

que cela est plus manifeste chez les jeunes générations que chez les anciennes, parfois encore bien attachées à leurs préjugés. Bien entendu, porter un tatouage ethnique ne révèle pas, dans tous les cas, un véritable désir de reconnaissance ni une revendication des différences. Lorsque ces motifs sont choisis uniquement pour leur esthétique, ils rappellent alors les cabinets de curiosité, l'idée d'une quête d'inédit pouvant paraître superficielle. Tout cela est donc évidemment à nuancer.

Le terme « ethnique », par ailleurs, est une appellation occidentale extrêmement générale dans laquelle il est possible de classer les signes, les pratiques et les symboliques les plus divers, les plus approximatifs. L'ethnique, au sens propre, n'est pas nécessairement exotique. Recourir aux tatouages ethniques, dans ce sens, ne saurait être résumé, nous l'avons dit, en une seule motivation commune à tous les porteurs de ce type de marques. Selon Bryan Turner, le tatouage fait désormais partie des signes à envisager au sein de la société de consommation. Pour lui, ils contiennent une part d'ironie dans le sens où ils n'impliquent pas nécessairement un engagement vis-à-vis du signe lui-même. « L'acteur 'postémotionnel', dit-il, est un membre de la salle d'embarquement dans le sens où il est blasé, indifférent aux signes traditionnels d'obligation et éloignés de signes traditionnels de bienveillance [Dans le sens où il ne se sent pas nécessairement concerné]. Ses tatouages sont des indicateurs (de surface) d'identité et des accessoires. Le tatouage moderne est simplement un cliché, empruntant aux motifs polynésiens (et en les adaptant), aux japonais, et aux emblèmes militaires chinois. Le tatouage esthétique et sexuel des classes moyennes est un produit des relations *thin/cool* [opposé à *thick/hot*] de la culture postmoderne dans laquelle il y a un épuisement de l'idiome. Dans une telle culture, la primitivité est nécessairement simulée et ironique. Il est peu probable qu'être un primitif sérieux soit possible, parce que le primitivisme convaincu n'est plus une option possible<sup>232</sup> ». Peut-être qu'effectivement, les sociétés occidentales ne sont plus en mesure d'accéder au sens profond des signes qu'ils empruntent dans le sens où ceux-ci sont trop éloignés de ceux qu'ils connaissent. Les notions de tradition, de codes communs, de rites, paraissent, en effet, pratiquement absentes de notre postmodernité, ou du moins peu revendiquées. Cependant, le besoin de puiser ailleurs des signes s'inscrivant dans la construction de soi semble bien réelle chez de nombreux tatoués ethniques. Bien entendu, il s'agit plus d'imiter que de s'assimiler, mais il y a tout de même dans ce choix, le plus souvent, une véritable volonté d'échange manifestée.

---

<sup>232</sup> Turner B. S., « Towards a Sociology of Body Marks in Cool Societies », in *Body Modification*, edited by Mike Featherstone, Thousand Oaks (Ca), SAGE Publications, 2000, p. 49. [Traduction personnelle]

En outre, il n'est pas rare que ceux-ci s'interrogent sur la légitimité de leur marque. Certains se fixent des limites et paraissent conscients des effets que peuvent avoir des emprunts culturels à outrance ou non pensés. Sutho, d'origine cambodgienne, envisage de se faire tatouer dans le dos une représentation du temple d'Angkor. Mais il est hésitant car il craint que cela puisse être envisagé comme un acte blasphématoire vis-à-vis des croyances de ses parents et dans lesquelles il a été élevé. Il ne sait pas si la tradition cambodgienne l'autoriserait. Alors, pour le moment, il s'abstient. Chez les jeunes occidentaux, ce type de questionnements, bien entendu, est plus rare. Mais lorsque l'on constate un véritable intérêt pour une culture autre, la question se pose parfois.

Bernard Lompré, tatoueur que nous avons déjà cité, propose sur son site internet un bon de commande lui permettant de dresser un « bilan psychosocial » du candidat à la marque afin de réaliser un dessin qui correspondrait le plus possible au récit personnel de l'individu ainsi qu'aux sens qu'il désire attribuer à sa marque. Sur le bon de commande, on demande au futur tatoué, entre autres, son signe astrologique, son ascendant, son signe chinois, son statut matrimonial, ses goûts esthétiques... L'ethnique semble avoir pris, aujourd'hui, un nouveau sens. Il serait presque devenu un argument commercial. Ce type de démarches étaye la thèse de Bryan Turner selon laquelle, décontextualisés, les tatouages ethniques ne pourraient être qu'artificiels. Cependant, d'autres types de démarches prouvent, elles, une volonté sincère d'échange, tout en sachant que ce qui vaut pour l'Autre ne vaut pas nécessairement pour soi.

L'Occident, quoi qu'il arrive et quelles que soient les formes que cela prenne, a une influence sur le monde qu'il observe. Il demeure cette idée de conquête, de main mise sur les pays ne comptant pas parmi les grandes puissances mondiales. Ainsi, nous l'avons évoqué, les artistes contemporains africains ressentent le besoin de faire ressortir leur *africanité* dans leurs toiles. Sans cela, ils ne répondraient pas aux attentes des clients occidentaux et prendraient le risque de ne pas vendre leurs œuvres. L'Ailleurs que l'Occident s'est façonné n'a peut-être, finalement, plus la possibilité de s'extraire de la poétique du sauvage, bien que notre connaissance de l'Autre devienne de plus en plus précise. Le fantasme demeure. Pourtant, la réalité est bien différente. Dans les réserves indiennes, par exemple, les conditions de vie sont déplorables. Peu à peu, l'Occident a modifié leurs traditions, menacé de disparition leurs cultures... Dans les réserves indiennes, les taux de chômage sont considérables. Et le fléau de l'alcoolisme est présent. « Don't worry, be Hopi ! », indique pourtant le slogan inscrit sur les T-shirts que les Hopis vendent aux touristes. Si l'on perçoit l'ironie, on devine aussi cette volonté de maintenir le rêve, l'image de l'Amérindien libre,



heureux, et vivant en harmonie avec la nature. Pourtant, il est indéniable que ce rêve n'a plus lieu d'être.

Dans le cas du tatouage, l'ouverture aux répertoires iconographiques du monde favorise la pratique, dans le sens où elle s'étend à un nombre grandissant d'individus et permet la découverte d'autres signes, d'autres symboles, d'autres visions du monde... Mais, ce faisant, les sens d'origine, irrémédiablement, s'étiolent. Et l'on peut craindre qu'à terme, ils s'étiolent également au sein des cultures dont ils sont issus. D'autant que, faute de travail ou de confort, nombre de jeunes issus des sociétés traditionnelles rêvent eux aussi d'Ailleurs, c'est-à-dire, dans leur cas, d'Occident. Beaucoup quittent leur pays et empruntent, alors, des signes qu'ils envisagent comme emblématiques de cet Occident qu'ils idéalisent... Il est alors délicat de déterminer si la rencontre, dans le cas du tatouage ethnique, est favorable ou si elle ne l'est pas. Il est d'ailleurs difficile de déterminer si elle a effectivement lieu. Tout dépend, en effet, des motivations qui poussent les individus à se tourner vers ce type de motifs. De manière incontournable, les opacités demeurent et on ne retient des signes de l'Autre que ce que l'on veut bien voir en eux. Cependant, la volonté de connaissance et de reconnaissance de cet Autre, dans de nombreux cas, semble réelle et sincère. Bien que le partage implique une forme de perte, il semble, dans le cas des tatouages ethniques, se dessiner tout de même cet idéal du « Tout-monde » tant revendiqué par Edouard Glissant. Emprunter à l'Autre ses signes, quoi qu'il en soit, implique qu'on le reconnaît, qu'on ne le juge plus. Peut-être peut-on voir, ici, une manière de renverser ce qui a toujours été : l'Occident n'est plus le modèle qui s'impose au reste du monde. A présent, c'est cet Ailleurs fantasmé qui se pose, pour de nombreux jeunes, en idéal à approcher.

## Conclusion

Les tatouages ethniques remplissent, en de nombreux points, les mêmes fonctions que les autres styles de tatouages. Cependant, leur caractère « ethnique » semble leur attribuer une forme de « supplément d'âme ». Ils interrogent en effet à la fois l'Autre, l'Ailleurs, l'identité, l'altérité, le connu, l'inconnu, le présent, l'avenir, les parts obscures de soi comme celles que l'on souhaite revendiquer... Nous l'avons vu, l'Occident fantasme l'Ailleurs depuis de nombreux siècles. Il a d'ailleurs manifesté, au fil de temps, une forme d'obsession à le collectionner. L'Autre, qu'on ne connaît pas et nous demeure opaque, fut tantôt envisagé comme effrayant, tantôt comme fascinant. Mais, dans les deux cas, il a toujours été placé dans un entre-deux-mondes à mi-chemin entre rêve et réalité. De son mode de vie, de ses rites, de ses croyances, l'Occident n'en a perçu, sans doute, que ce qui s'accordait avec la poésie du sauvage. Fantasmé, l'Autre, dans le regard occidental, semble posséder les clés de la douceur de vivre et de la liberté. Pourtant, il sait que sa vie n'est, le plus souvent, pas idéale. Les médias ne se privent pas de nous le rappeler. Cependant, la poésie demeure. Sans doute, alors, a-t-on besoin de croire en cet Ailleurs idéal auquel on sait que nous n'aurons jamais accès et vers lequel certains, à travers le tatouage, notamment, tentent de s'orienter.

Les premiers tatouages rapportés par les navigateurs, déjà, fascinaient par leur esthétique et leur étrangeté, comme le faisaient jadis les objets collectés dans les cabinets de curiosité. Le vingtième siècle a vu se développer un véritable engouement pour le primitivisme. Sans toutefois souhaiter abandonner le confort offert par les sociétés occidentales, nombre de jeunes et d'artistes ont tenté d'imiter les signes et les pratiques de cet Autre surprenant car ils voyaient en lui un modèle alternatif qui leur permettrait d'étendre

le champ de leurs possibles, d'être plus en accord avec soi-même. Les emprunts culturels, depuis longtemps, alimentent les mondes de l'art, entretenant ainsi le mouvement et prévenant de la stagnation. Bien que l'histoire du tatouage soit millénaire et que sa pratique en Occident soit très ancienne, c'est l'idée d'un tatouage poétique emprunté à l'Ailleurs qui, de tout temps, a connu le plus vif succès. Rappelant les périple des marins en terres inconnues, le tatouage se nimbe du mystère de l'Ailleurs.

Aujourd'hui, le tatouage semble être parvenu à se défaire, en grande part des jugements de valeur desquels il a longtemps été prisonnier. Pendant longtemps, en effet, ne recouraient au tatouage, dit-on, que les marginaux ou les mauvais garçons. Si, dans les pays anglo-saxons, la pratique a été plus rapidement tolérée, voire valorisée, il a fallu attendre les années 90 pour que celle-ci se généralise en France. Les tatouages ethniques, alors, furent parmi les premiers à orner les peaux des individus non soucieux de revendications ni de provocations. Aujourd'hui, les tatouages ethniques séduisent une large part de la population, tous milieux et âges confondus. Nous l'avons dit, l'esthétique de l'Ailleurs séduit par son caractère inédit. Et, dans le même temps, elle séduit car elle apparaît aux yeux des Occidentaux comme étrangère au temps et à l'espace. Les sociétés traditionnelles, longtemps, ont été privées de leur historicité. Dans l'esprit de nombre d'Occidentaux, cette idée demeure. On imagine de l'Autre qu'il vit libre des contraintes du temps, des contraintes économiques... On imagine qu'il trouve le bonheur véritable sur son île que l'on suppose, évidemment paradisiaque.

Bien entendu, nous ne sommes pas constamment si naïfs. Mais il est étonnant de constater à quel point la poétique du sauvage demeure vivace, malgré notre connaissance toujours plus grande des sociétés traditionnelles (d'un point de vue ethnographique, notamment). Comme si l'Occident, malgré son goût pour les sciences, pour la précision, pour l'efficacité, conservait un besoin inavoué de ressentir le doute, les approximations, et surtout le rêve. « Le rêveur de monde ne regarde pas le monde comme un objet, il n'a que faire de l'agressivité du regard *pénétrant*, nous dit Gaston Bachelard. Il est sujet contemplant. Il semble alors que le monde contemplé parcourt une échelle de clarté quand la conscience de voir est conscience de voir grand et est conscience de voir beau. La beauté travaille activement le sensible. La beauté est à la fois un relief du monde contemplé et une élévation dans la dignité de voir. Quand on accepte de suivre le développement de la psychologie esthétisante dans la double valorisation du monde et de son rêveur, il semble qu'on connaisse une communication de deux principes de vision entre l'objet beau et le voir beau. Alors dans une exaltation du bonheur de voir la beauté du monde, le rêveur croit qu'entre lui

et le monde, il y a un échange de regards, comme dans le double regard de l'aimé à l'aimée<sup>233</sup> ». Dans le cas des tatouages ethniques, cela semble effectivement être le cas. Le regard porté sur l'Ailleurs nous renvoie de belles images, celle d'un monde idéal. Et sans doute qu'en se réappropriant ses signes, c'est une part de ce rêve que l'on s'approprie. A travers la beauté supposée du monde, on s'achemine peut-être vers un sentiment plus exaltant d'être soi, car cette beauté du monde devient partie de soi.

Parmi la diversité des styles proposés par le tatouage contemporain, l'ethnique paraît être le plus « évident », le moins « risqué ». Et il séduit un grand nombre d'individus. Cela est dû, en grande part, à cette idée de beauté d'un monde que l'on ne connaît pas. Les motivations qui poussent les individus à choisir ce type de marques, nous l'avons vu, sont multiples, d'autant qu'elles s'enchevêtrent. Un même individu peut être poussé à l'acte pour diverses raisons. Mais, à chaque fois, le tatouage vient s'inscrire dans le cadre du récit personnel. Qu'il s'agisse de marquer un passage, d'exprimer ses valeurs, de rassembler des identités culturelles dispersées ou d'élaborer un mythe personnel, les motifs ethniques paraissent répondre à ces diverses attentes. Leur caractère abstrait et secret ne les prive toutefois pas d'une fonction narrative. Séduisants, ils jouent assurément un rôle dans les parades amoureuses et s'assurent, presque systématiquement, un jugement esthétique positif car, de tout temps, c'est ainsi que l'on a perçu les signes de l'Ailleurs. Ils sont à la fois étranges et « charmants » car ils évoquent l'inconnu, un inconnu fantasmé et conforme aux rêves de l'Occident. C'est par le recours à l'Ailleurs que de nombreux jeunes pensent pouvoir combler les manques qu'ils ressentent souvent. C'est dans l'Ailleurs, supposent-ils, que se trouvent l'harmonie et leur rêve d'authenticité.

« La mode, selon Benjamin, prescrit le rite selon lequel le fétiche qu'est la marchandise demande à être adoré<sup>234</sup> ». L'engouement pour les tatouages ethniques paraît bien éloigné de telles aspirations. Prenant corps dans des idées et des imaginaires, plus peut-être que dans des objets matériels, la tendance ethnique s'applique à dire l'errance. Elle puise ses accords dans la plainte des hommes qui, se sentant un peu à l'étroit dans des corps socialisés à l'excès, rêvent d'un monde libéré de contraintes. Elle clame la multiplicité de l'être, son instabilité ; elle loue les vertus du doute. Objets d'ailleurs ou pratiques « exotiques » semblent bien avoir trouvé leur place dans le contexte actuel de notre culture. La diversité des sources auxquelles l'Occidental d'aujourd'hui a accès paraît inépuisable. Alors il les mélange, les marie, les compare, pour mieux les accorder à l'idée qu'il se fait des

---

<sup>233</sup> Bachelard G., *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 159.

<sup>234</sup> Benjamin W., « Paris, capitale du XIX<sup>ème</sup> siècle », exposé, 1939, in *Ecrits français*, Paris, Gallimard, 2003, p. 384.

mondes qu'il ignore, mais aussi pour trouver sa place dans un monde multiple. Ces signes et pratiques qu'emprunte à l'Ailleurs l'Occident posent la question de l'altérité. L'Autre me prête ses traits, pour que dans le miroir de son monde, je puisse me construire moi.

La conquête de nouveaux horizons, aujourd'hui, n'est plus guère qu'illusoire. Tout, sur Terre, paraît déjà avoir été découvert. Jusqu'à ces peuples du bout du monde, que l'on dit « préservés » de l'Occident, et que l'on filme pourtant pour la télévision... La pauvreté en expérience, dont parle Benjamin, nous invite à redevenir barbares. La « tendance ethnique », approximation d'un Ailleurs global, serait peut-être un condensé de l'expérience des autres. Les sources, nous l'avons supposé, n'ont plus réellement besoin d'être authentiques. La quête d'un Eldorado perdu nous pousse à les confondre, peut-être pour s'approcher au plus près d'un passé partagé par tous les hommes. Malgré l'infinie diversité des cosmologies et des modes de vie que comptent ces « mystérieuses contrées », les influences se contentent souvent d'« à peu près », les objets et les modes de vie s'autorisent l'adaptation. Il s'agit de se fournir l'occasion d'être à la fois ici et ailleurs, peut-être pour se sentir partout. Selon Edouard Glissant, l'homme des sociétés occidentales éprouve l'angoisse de reposer sur des bases devenues mouvantes. Le Chaos-Monde effraie par sa complexe diversité.

La « tendance ethnique », le plus qu'elle peut, rassure. Il n'est pas nécessaire de comprendre l'Autre pour partager avec lui un même chemin. L'Autre, affirme Edouard Glissant, doit conserver pour moi son *opacité*. L'incompréhension, sans doute, est dynamique : elle invite à l'investigation, au questionnement. C'est probablement cette part de mystère que les tatouages ethniques exploitent. Donnant l'illusion qu'ils précisent et éclairent, ils brouillent, opacifient. Signes et pratiques se font l'objet d'une réappropriation personnelle : portant les accents du divers, ils résonnent en chacun de façon toujours différente. Ainsi évoquent-ils, dans le même temps, racines universelles et sentiers individuels. Les tatouages ethniques, en disant le commun, évoquent aussi le propre. C'est peut-être bien là le secret de leur longévité.

L'engouement pour l'ethnique, il est vrai, prend parfois les traits d'une nouvelle forme d'exotisme colonial. L'Occident, au cours du vingtième siècle, a modifié les rites de ces « horizons lointains », influencé techniques et productions, jusque dans leur berceau même. Cependant, l'inspiration des « vaincus » alimente aujourd'hui le monde des « vainqueurs ». Bien que l'échange ne soit pas encore véritable, bien que certaines barrières empêchent toujours que l'apport soit réellement mutuel, c'est avec fierté que les peuples des anciennes colonies peuvent affirmer leur appartenance au « village mondial » dont se réclame

désormais l'Occident. L'homme, à présent, commence à accepter l'idée d'être indéfini. Il est plusieurs à la fois, multiple parmi les multiples. Dans cette quête pleine de doutes, les tatouages ethniques font se confronter identité et altérité. Ils invitent à partager avec d'autres, à les suivre, tout en se sentant unique et libre de ses choix. Davantage qu'une simple mode, ils interrogent l'être, ou plutôt l'étant, dans l'axe de cette dualité dynamique.

Ce qu'enseigne cette « mouvance », c'est précisément le mouvement. Les hommes des villes, enfermés dans des conventions et des architectures « fonctionnelles », sont à l'opposé de la vie que l'Occident prête aux peuples « exotiques ». Il est donc légitime que l'utopie de grands espaces préservés où règne l'harmonie, comme celle d'un présent perpétuel où le temps ne se compte plus, tentent de nombreux citadins. Si de telles chimères ne sont pas exprimées ni ressenties de façon équivalente par tous les adeptes des tatouages ethniques, elles restent, la plupart du temps, lisibles, même si ce n'est qu'en filigrane. Les marques ethniques se font substituts ou supports de voyage. Elles évoquent l'errance immobile permise par de virtuelles pérégrinations. La mobilité, dans les villes plus encore qu'ailleurs, s'oppose aux cadres censément immuables qui régissent notre société. Marques corporelles, modes vestimentaires ou emprunts décoratifs, lorsqu'ils évoquent de lointains Ailleurs, constituent une double échappatoire : ils permettent de s'éloigner à la fois des cadres sociaux imposés et d'une filiation, intime mais jugée parfois pesante. L'attrait pour l'ethnique, dans ce sens, donne l'illusion d'un choix. Il rend possible l'emploi de caractères autres que les siens, du moins autres que ceux dont on a hérité. Mais, puisqu'à chaque fois, la réappropriation se fait personnelle, que ces caractères sont soumis à une incontournable adaptation, il s'agit certainement d'une relativisation de la culture occidentale plus que de son déni.

La « tendance ethnique », en effet, ne rejette pas totalement la culture dominante : elle profite à l'inverse de la tension produite par leur affrontement et en tire sa vigueur. Ses adeptes, qui ne sont plus nécessairement des marginaux, partagent les modes de pensées des « barbares positifs ». Avec « presque rien », ou peut-être avec « presque tout », ils bâtissent un « soi » qui leur ressemble. Par le biais du tatouage, ils vont jusqu'à mettre en accord ce « soi » avec la matière de leur corps. Porteur de significations à la fois entendues et individuelles, la marque corporelle implique elle aussi une certaine ambivalence : celle de se sentir à la fois unique et semblable. Tentant d'affirmer la complexe unité d'un corps et d'un esprit, le tatouage ethnique se fixe de manière indélébile. La pérennité de la marque, sans doute, l'éloigne un peu plus de la menace de ne demeurer qu'une simple mode. Celui qui choisit de se faire tatouer suppose en effet que sa personnalité, concentrée dans un motif

d'encre, est assez affirmée pour conserver, en dépit des années, sa cohérence. Engagement à vie, le tatouage prend le risque de se fixer. « Le corps, affirme David Le Breton, est devenu prothèse d'un moi éternellement en quête d'une incarnation provisoire pour assurer une trace significative de soi<sup>235</sup> ». Maniant la diversité d'un monde dont il sent vibrer l'instabilité, le tatouage suppose qu'il reste possible d'inscrire sa trace et d'ainsi affirmer son passage. Déracinée, l'humanité est aujourd'hui vouée au déplacement. La mouvance ethnique est l'un de ses moyens.

« La violence moderne, affirme Edouard Glissant, est anticulturelle, c'est-à-dire qu'elle s'efforce de garantir la vitalité ouverte du choc des cultures<sup>236</sup> ». La dynamique provoquée par le choc plonge le monde dans une sorte de baroque généralisé : toutes les sources sont exploitables de façon légitime et les mêler est désormais autorisé. Le devenir assume alors son imprévisibilité. Les cultures des hommes se rencontrent, s'enrichissant de nuances et de dissonances. Le mouvement, sans doute, s'accélère sous l'effet de la mondialisation des références culturelles. Celles-ci, dès lors, se brouillent, de sorte qu'il devient parfois difficile de distinguer ce qui appartient en propre à une culture de ce qui appartient à d'autres. Ainsi en est-il, par exemple, du Wax africain qui, imprimé en Hollande, ne se vend pourtant presque exclusivement qu'en Afrique et est devenu l'un de ses symboles. Toute réappropriation semble désormais possible. N'y aurait-il donc plus de limites ?

Les tatouages ethniques, et à travers eux la notion même de métissage, évoquent souvent un idéal selon lequel chacun, savourant le goût des autres, ne risquerait pas d'y perdre son identité ni de renoncer à soi. Pourtant, il paraît indéniable qu'il existe dans cette apparente harmonie les solides vestiges de rapports de force. L'ethnocentrisme simplifiant encore les différentes cosmologies ethniques, parfois jusqu'au cliché, en est une première preuve. Mais il existe une autre lutte, illustrée par l'idéologie rasta : celle que ses adeptes mènent contre une Babylone toute-puissante qui gouverne la vie des peuples sans qu'ils ne puissent s'en libérer. Selon Schusterman, le choix de styles individuels, dans ce sens, ne serait qu'illusoire. Les cadres de la société, en effet, contraindraient les individus en programmant leurs goûts et leurs décisions<sup>237</sup>. Ces cadres, alors, seraient-ils en réalité

---

<sup>235</sup> Le Breton D., « Figures du corps accessoire : marques corporelles, culturisme, transsexualisme, etc. », in *Les imaginaires du corps*, Paris, L'Harmattan, tome 2, 2000, p. 208.

<sup>236</sup> Glissant E., *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 213.

<sup>237</sup> Schusterman R., *L'Art à l'état vif – La pensée pragmatiste et l'esthétique populaire*, Paris, Les Editions de Minuit, 1991, p. 262.

maîtres de ces limites presque invisibles? Le marché florissant de l'« ethnique », par exemple, ne nous donnerait à choisir que parmi une présélection d'objets ou de symboles. La liberté des goûts, de fait, ne pourrait être qu'orientée et relative. Cependant, la réaffirmation du sauvage dans cette lutte se réveille et se déploie. L'« ethnique » prône une nécessaire ouverture à d'autres horizons. Il met l'accent sur la relation, au risque de n'être qu'illusoire.

La poétique du sauvage est faite d'approximations et de projections. Elle ne correspond en rien à une quête de connaissance objective. Cependant, l'intérêt pour les signes tirés de son répertoire témoigne, dans la grande majorité des cas, d'une volonté sincère d'ouverture à la diversité du Monde. Emprunter à l'Autre ses signes permet parfois de se trouver soi à travers lui, ou plutôt à travers le regard que l'on porte sur lui. Souvent, nous l'avons vu, le tatouage entretient un lien étroit avec les voyages, avec un besoin d'évasion qui se concrétise souvent par une expérience de vie à l'étranger. De nombreux jeunes en émettent le désir, bien que tous n'osent pas franchir le pas. En s'éloignant de sa culture d'origine, de sa langue, en se coupant pour un temps de ses proches, on a peut-être plus de facilité à se trouver soi, à percevoir qui l'on est au-delà des apparences et des projections de son entourage. Et peut-être, alors, a-t-on plus de facilité à trouver sa place dans le monde. Les tatouages ethniques, en un sens, permettent une évasion virtuelle. Ils permettent d'afficher son ouverture à d'autres sources, d'autres influences, d'autres modes de pensée.

L'engouement pour l'ethnique semble être particulièrement visible dans les villes. Il répond à un besoin de grands espaces et de sérénité partagé par de nombreux citadins dont le mode de vie est bien éloigné de ce qu'ils supposent être celui de l'homme de l'Ailleurs. Par la transcendance qu'ils proposent, les tatouages à motifs ethniques invitent à se sentir à la fois ici et ailleurs. Ils aident à se trouver soi dans un monde multiple. Dans de nombreux cas, ils se présentent comme des outils de la construction de soi. A travers le bricolage culturel auquel se livrent les adeptes des tatouages ethniques, ils atteignent, sans doute, un syncrétisme dans lequel ils se retrouvent, un syncrétisme devenu réalité quotidienne mais qui autorise, malgré tout, les approximations et les projections personnelles. Dans de nombreux cas, il s'agit de s'affirmer comme « citoyen du Monde », d'élargir ses vues en ne se cantonnant plus à celles que propose l'Occident. Souvent, les individus portant ce type de marques disent rechercher à travers elle une forme perdue d'authenticité, une authenticité rassurante car évoquant la pérennité et la permanence de l'ordre du monde. Or, nous le savons, les informations sont aujourd'hui tant abondantes et s'enchaînent à une telle rapidité qu'il semble parfois difficile de se fixer. De fixer ses valeurs, ses convictions, ses aspirations,



son histoire... Le tatouage, alors, engagement à vie, se présente comme une tentative, radicale, si l'on peut dire, de s'ancrer dans un monde qui échappe.

Bien entendu, les approximations et les projections empêchent que la rencontre soit véritable. Elles freinent une connaissance objective de l'Autre. Mais en l'idéalisant, en un sens, on le reconnaît, on ne le juge plus. On continue de le rêver mais on ne le place plus en inférieur. Au contraire, on le place parfois en modèle. Le besoin de rêve évoqué par Bachelard justifie, sans doute, les approximations et les assemblages les plus arbitraires. Mais, nous l'avons dit, l'« ethnique » (au sens où nous l'entendons dans cette étude) est un concept occidental qui contient en lui l'entière poésie du sauvage. Ce qui serait autre, pour certains serait meilleur. Peut-être doit-on voir ici l'idée selon laquelle ce que l'on a ne nous suffit jamais, que le bonheur, toujours, paraît se situer ailleurs. Mais il y a tout de même là une tentative de relation. En se mélangeant, en se créolisant, les influences, finalement, rapprochent les hommes les uns des autres. Bien qu'il demeure fantasmé, l'Autre, peut-être, nous devient moins étranger.

Macha, que nous avons précédemment citée, porte sur le bras des scarifications rituelles du royaume du Kongo dont elle est originaire et qu'elle a transformées en tatouages car elle se dit plus proche de cette seconde pratique. Récemment, elle a choisi d'entourer sa marque d'une fleur de lotus et de nuages traités dans le style japonais. Son premier tatouage est un motif marquisien. Le corps de Macha, à présent, indique son désir de se dire autre. Elle ne se reconnaît pas dans les codes occidentaux. Ses tatouages disent son sentiment d'appartenir au monde dans son ensemble, ou plutôt au monde tel qu'elle le rêve, c'est-à-dire libéré des contraintes et des excès de l'Occident qu'elle juge « superficiel ». Souvent, en effet, il semble que les tatoués ethniques soient en quête de davantage de profondeur, profondeur qu'ils peinent à trouver dans le monde qui les entoure directement. Alors c'est ailleurs qu'ils la recherchent. A présent, le tatouage offre une infinité de possibilités de se trouver soi, de faire de son corps un corps dans lequel on se sente bien, un corps que l'on trouve beau. Le tatouage, nous l'avons vu, joue un véritable rôle dans l'acceptation de soi. On ne choisit pas le corps qui nous enveloppe. En revanche, on choisit les marques qu'on lui appose. Décider de le marquer à vie revient à l'accepter en se le réappropriant.

Cette étude tend à prouver que les tatouages ethniques s'entourent d'une aura différente de celles des autres types de motifs. Ils ne sont pas revendicatifs, ils ne sont pas choquants. Cependant, bien que discrets, ils ne passent pas inaperçus pour autant. Car ils portent, en nimbe, une part du mystère de cette poésie du sauvage chère à l'Occident. Les

différents témoignages recueillis dans le cadre de cette recherche, ainsi que l'engouement grandissant pour les arts que l'on dit aujourd'hui « premiers », mais aussi pour les gastronomies étrangères, le cinéma, la musique etc., permettent de penser que les tatouages ethniques sont loin d'être les signes d'une simple mode. Bien entendu, nous l'avons vu, il existe au sein-même de l'ethnique des courants car le goût, indéniablement, évolue en permanence. Mais lorsque l'on se souvient que la poétique du sauvage est née il y a près de cinq cents ans et qu'elle est toujours vivace dans notre société, on est en droit de supposer que les tatouages ethniques ont, effectivement, un avenir serein. Ils s'inscrivent dans une évolution générale du goût qui, plus que jamais, valorise les différences. Bien entendu, on peut craindre que, par le phénomène de mondialisation, les différences peu à peu s'estompent. Cependant, *l'opacité de l'autre*, valorisée par Edouard Glissant nous permet également de penser que les particularités conservent une chance d'être maintenues.

Paroxysme de l'Autre, le « sauvage » fabriqué par l'imaginaire colonial est en tout point opposé au citadin des mégapoles occidentales. On l'imagine opposé à l'idée de société de consommation, libre des contraintes du temps, en symbiose avec la nature qui l'a vu naître... En un mot, on l'imagine heureux. Les motifs ethniques interrogent l'unité complexe du corps et de l'esprit. Tentant de les accorder, ils autorisent alors quelques compromis, quelques approximations. Cependant, c'est sans aucun doute grâce à ces approximations que les individus choisissant de telles marques parviennent à leur attribuer un sens à la fois personnel et « authentique » qui leur convient et qui leur permet de croire qu'ils ne regretteront pas leur choix. Bien entendu, il demeure des limites qui, probablement, ne doivent pas être franchies. Car, malheureusement, s'intéresser à l'Autre et lui emprunter ses signes ne revient pas nécessairement à respecter ses traditions. Dire son ouverture au monde, sa sympathie pour des courants de pensée dont on ne maîtrise pas nécessairement les bases présenterait-il, alors, un danger pour les cultures dont ils sont issus ? Paraître « zen » ou bouddhiste sans l'être réellement est-il un moyen de se leurrer soi-même ou bien, au contraire, celui de se fixer un chemin alternatif sur lequel on se sentirait capable d'avancer plus sereinement ? En choisissant d'emprunter des signes à cet Autre, les jeunes Occidentaux ne prétendent généralement pas le connaître parfaitement. Sans doute cette image qu'ils se font de lui n'est-elle pas tout à fait juste, que son quotidien n'est pas aussi serein qu'ils ne l'imaginent. Mais peut-être ont-ils simplement besoin de croire qu'un monde meilleur existe. Et que ce monde est un peu le leur. Les tatouages ethniques, dans ce sens, portent effectivement en eux des messages d'ouverture que, vraisemblablement, les autres motifs ne contiennent pas. Codés, ils se présentent comme des moyens de dire son appartenance à ce monde rêvé tout autant qu'ils permettent d'affirmer sa multiplicité. Peut-

être, alors, facilitent-ils l'acceptation de soi autant que l'acceptation du monde tel qu'il est, c'est-à-dire à la fois dur et empli d'idéaux à approcher.

## BIBLIOGRAPHIE

ALEM Kangni, « D'Angela Davis à Bob Marley – le cheveu, signe d'identité culturelle », in *Parures de tête* sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau, Paris, Editions Dapper, 2003.

AMOUGOU Emmanuel, *Propos sur le métissage-Aux générations de l'An 2000*, Paris, L'Harmattan, 2001.

ANTOMARCHI Véronique., « Les tatouages inuits dans l'Arctique canadien », in *La belle apparence*, sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, 2010.

ANZIEU Didier, *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod, 1985.

ARDENNE Paul, *Art - L'âge contemporain - Une histoire des arts plastiques à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Ed. du Regard, 1997.

ATKINSON Michael, « Pretty in Ink: Conformity, Resistance, and Negotiation in Women's Tattooing », *Sex Roles*, vol. 47 (5/6), September 2002.

BACHELARD Gaston., *La poétique de la rêverie*, Paris, P.U.F., 1960.

BALANDIER Georges, *Le désordre - Eloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988.

BALANDIER Georges., *Le Grand Système*, Paris, Fayard, 2001.

BALANDIER Georges, *Civilisés, dit-on*, Paris, PUF, 2003.

BARTHES Roland, *Mythologies*, Paris, Points Essais, 1970.

BASILICO Sandrine, « Vers une redéfinition de la notion de patrimoine », in *Des cultures et des hommes – Clés anthropologiques pour la mondialisation*, sous la direction de Pascal Lardellier, Paris, L'Harmattan, 2005.

BATAILLE Georges, *L'Erotisme*, Paris, 10-18, 1965.

BAZIN Jean, « Le bal des sauvages », in *Le sauvage à la mode*, sous la direction de Jean-Loup Amselle, Paris, Editions Le Sycomore, 1979.

BENJAMIN Walter, *Œuvres II*, Paris, Gallimard, 2000.

BENJAMIN Walter, *Œuvres II*, Paris, Gallimard, 2000.

BENJAMIN Walter, *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000.

BENJAMIN Walter, *Ecrits français*, Paris, Gallimard, 2003.

BENSA Alban, *La Fin de l'exotisme- Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis Editions, 2006.

BLACHERE Jean-Claude, *Les Totems d'André Breton - Surréalisme et primitivisme littéraire*, Paris, L'Harmattan, 1996.

BOETSCH Gilles, *La belle apparence* (introduction), sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, 2010.

BOREL France, *Le vêtement incarné- Les métamorphoses du corps*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

BOURDIEU Pierre, *La Distinction*, Paris, les Editions de Minuit, 1979.

BOURDIEU Pierre, *Le Sens pratique*, Paris, les Editions de Minuit, 1980.

BRETON André, *Le Surréalisme et la peinture*, Paris, Gallimard, 1965.

BUSCA Joëlle, « Du sexe des anges africains ou l'illusion du métissage », *Anthologie de l'art africain du XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Ed. Revue Noire, 2001.

CATONI Isabelle, « Tatouage et Piercing, nouveaux 'marqueurs identitaires' pour les jeunes », propos recueillis par P. Kremer, *Le Monde*, dimanche 25-lundi 26 octobre 1998.

CHALAYE Sylvie, « L'imaginaire colonial et la scène : corps et décors d'une Afrique fantasme ». *Africultures*, « Création occidentale : l'empreinte africaine », n° 52, novembre 2002.

CIPRIANI-CRAUSTE Marie, « Marquer son corps c'est imprimer sa marque à soi pour se sentir exister », propos recueillis par P. Kremer, *Le Monde*, dimanche 25-lundi 26 octobre 1998.

CIPRIANI-CRAUSTE Marie, *Le tatouage dans tous ses états – A corps, désaccord*, Paris, L'Harmattan, 2008.

CUCHE Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Editions La Découverte, Paris, 2001.

DAIX Pierre, *Picasso créateur, la vie intime et l'œuvre*, Paris, Seuil, 1986.

DARWIN Charles, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, Paris, C. Reinwald, 1875.

DEMELLO Margo, *Encyclopedia of Body Adornment*, Westport, Connecticut – London, Greenwood Press, 2007.

DE MEREDIEU Florence, *Kant et Picasso, « le bordel philosophique »*, Nîmes, Ed. Jacqueline Chambon, 2000.

DILIGENT Marie Bernard, Gérard DE REN et Guy PETIET, « Du tatouage à la personnalité du tatoué - Aspects médico-légaux, criminologiques et psychopathologiques », *Médecine légale et dommage corporel*, vol. 6 (3), 1973.

DORTIER Jean-François, *L'homme, cet étrange animal...*, Auxerre, Sciences Humaines Editions, 2004.

EINSTEIN Carl, *La Sculpture Nègre*, traduction de Liliane MEFFRE, Paris, L'Harmattan, collection L'Art en bref, 1998.

ELIADE Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965.

ESPOSITO Robert, « 'Communauté' ne signifie pas identité mais altérité », *Le Monde, Université de tous les savoirs*, mardi 19 décembre 2000.

FINOL José Enrique, « Globalisation et culture : du corps privé au 'corps spectacle' », in *Des cultures et des hommes– Clés anthropologiques pour la mondialisation*, sous la direction de Pascal Lardellier, Paris, l'Harmattan, 2005.

GLISSANT Edouard, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.

GLISSANT Edouard, *Introduction à une poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996.

GOGEL D'ALLONDANS Thierry, *Rites de passage, rites d'initiation-Lecture d'Arnold Van Gennep*, Laval, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2002.

GOLDWATER Robert, *Le Primitivisme dans l'art moderne*, Paris, P.U.F., 1988.

GROGNARD Catherine, « Marques corporelles et adolescence : une écriture symbolique », *Enfances & PSY*, n°32 (3), 2006.

GROGNARD Catherine, « Tatouages, piercings et érotisme », in *La belle apparence*, sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, 2010.

GRUZINSKI Serge, *La pensée métisse*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999.

GUENFISSI Hayet, Conférence sur la symbolique des tatouages berbères. Propos restitués dans un article d'A. Gana, *La dépêche de Kabylie*, 28 juillet 2011.

HAHN Aloïs, « Ecrire sur soi-même, s'écrire soi-même : le tatouage », *Sociétés et Représentations*, « Le corps à l'épreuve », vol. 2, CREDHESS, avril 1996.

HEBIDGE Dick, *Subculture - The meaning of style*, London, Methuen, 1979.

HELLGREN Lars, *Tattooing - An epidemiological survey of skin diseases, tattooing and rheumatic diseases*, Stockholm, Almqvist and Wiksell, 1967.

IRWIN Katherine, « Legitimizing the First Tattoo : Moral Passage through Informal Interaction » in *Symbolic Interaction*, vol. 24 (1), 2001.

IRWIN Katherine, « Saints and Sinners : Elite Tattoo Collectors and Tattooists as Positive and Negative Deviants », *Sociological Spectrum*, vol. 23, 2003.

JEFFREY Denis, *La Jouissance du sacré - Religion et post-modernité*, Paris, Armand-Colin, 1998.

KAHNWEILER Daniel-Henry, *Confessions esthétiques*, Paris, Gallimard, 1963.

KANDINSKY Wassily, *Du Spirituel dans l'art*, traduction de Pierre VOLBOUDT, Paris, Denoël, collection médiations, 1969.

KLEIN Robert, *La Forme et l'intelligible*, Paris, Gallimard, 1970.

KLESSE Christian, « Non-Mainstream Body Modification and Racialized Representation », in *Body Modification*, edited by Mike Featherstone, Thousand Oaks (Ca), SAGE Publications, 2000.

LACASSAGNE Alexandre, « Recherches sur les tatouages et principalement du tatouage chez les criminels », in *Annales d'hygiène publique, industrielle et sociale*, série 3, t.5 (4), 1881.

LAHIRE Bernard, *La Culture des individus – Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

LAPLANTINE François et Alexis NOUSS, *Le Métissage*, Paris, Flammarion, 1997.

LAPLANTINE François, *Je, nous et les autres*, Paris, Poche, Le Pommier, 2010.



LARDELLIER Pascal, *Théorie du lien rituel – Anthropologie et communication*, Paris, L'Harmattan, 2003.

LAUDE Jean, *Les Arts de l'Afrique Noire*, Paris, Librairie Générale Française, 1966.

LE BRETON David, *Anthropologie de la douleur*, Paris, Métailié, 1995.

LE BRETON David, *L'Adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.

LE BRETON David, « Figures du corps accessoire : marques corporelles, culturisme, transsexualisme, etc. », in *Les imaginaires du corps* (tome 2), Paris, L'Harmattan, 2000.

LE BRETON David, *Signes d'identité - Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Editions Métailié, 2002.

LE BRETON David, *La Peau et la Trace - Sur les blessures de soi*, Editions Métailié, Paris, 2003.

LE BRETON David, « Anthropologie des marques corporelles », in *Signes du corps*, sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau, Paris, Editions Dapper, 2004.

LE BRETON David, *Expériences de la douleur – Entre destruction en renaissance*, Paris, Métailié, 2010.

LE BRETON David, « Sensualités-Introduction » in *La belle apparence*, sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, 2010.

LE BRETON David, « Se reconstruire par la peau. Marques corporelles et processus initiatique » in *Revue française de psychosomatique*, vol. 38 (2), 2010.

LE FUR Yves, *D'un regard l'autre. Histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie*, Paris, Musée du quai Branly, p 263.

LEVI-STRAUSS Claude, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955.

LEVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale 2*, Paris, Plon, 1962.

LEVI-STRAUSS Claude, *Mythologiques 4 - L'Homme nu*, Paris, Plon, 1971.

LEVI-STRAUSS Claude, *Histoire de Lynx*, Paris, Plon, 1991.

MACCORMACK Patricia, « The Great Ephemeral Tattooed Skin » in *Body & Society*, vol. 12 (2), SAGE Publications, June 2006.

MAFFESOLI Michel, *Le temps des tribus, le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Le Livre de Poche, Biblio essais, 1991.

MAFFESOLI Michel, *La part du diable-Précis de subversion postmoderne*, Paris, Flammarion, 2002.

MAFFESOLI Michel, *Le Voyage ou la conquête des mondes*, Paris, Editions Dervy, 2003.

MAUSS Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1968.

MEFFRE Liliane, *Carl Einstein et la problématique des avant-gardes dans les arts plastiques*, Berne ; Francfort ; Paris, Ed. Lang, 1989.

MERLEAU-PONTY Maurice, *L'Œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964.

MEYRAN Régis, « L'ethnomusicologie : du tam-tam à la techno », *Sciences Humaines*, n° 183, juin 2007.

MUNRO Thomas, *La Sculpture nègre primitive*, traduction de Paul GUILLAUME, Paris, Ed. G. Cres & Co, 1929.

ONFRAY, Michel, *La Sculpture de soi*, Paris, Grasset, 1993.

ONFRAY Michel, *Le Désir d'être un volcan*, Paris, Grasset, 1996.

PIERRAT Jérôme et Eric GUILLON, *Les hommes illustrés, le tatouage des origines à nos jours*, Clichy (Hauts-de Seine), Editions Larivière, 2000.

PITTS Victoria, « 'Reclaiming' the Female Body: Embodied Identity Work, Resistance and the Grotesque », *Body & Society*, vol. 4 (3), 1998.

RAULIN Anne, « Marquer son corps c'est imprimer sa marque à soi pour se sentir exister », propos recueillis par P. Kremer, *Le Monde*, dimanche 25-lundi 26 octobre 1998.

RAULIN Anne, *Anthropologie urbaine*, Paris, Editions Armand Colin, 2001.

RHODES Colin, *Le Primitivisme et l'art moderne*, Paris, Thames & Hudson, 1997.

RHODES Colin, *L'Art outsider, art brut et création hors-normes au XX<sup>ème</sup> siècle*, traduction de Bernard HOEPFFNER, Paris, Thames & Hudson, 2001.

RICAUD Philippe, « Du paradis aux 'non-lieux' : panorama historique de l'Ailleurs », in *Des cultures et des hommes – Clés anthropologiques pour la mondialisation*, sous la direction de Pascal Lardellier, Paris, L'Harmattan, 2005.

ROLLIN Louis, *Les Îles Marquises-Géographie, ethnographie, histoire, colonisation et mise en valeur*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1929.

SAID Edward, *L'Orientalisme - L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Editions du Seuil, 1980.

SARTRE Jean-Paul, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann, 1995.

SCHILDER Paul, *L'image du corps*, Paris, Gallimard, 1968.

SCHMALENBACH Werner, *Arts d'Afrique noire*, Paris, Fernand Nathan, 1988.

SCHUSTERMAN Richard, *L'art à l'état vif, la pensée pragmatiste et l'esthétique populaire*, Paris, Les Editions de Minuit, 1991.

SECHAUD Evelyne, « Corps – Peau et Moi-Peau », *Dictionnaire du corps*, sous la direction de Michela MARZANO, Paris, PUF, 2007.

SEGALEN Victor, *Essai sur l'exotisme- Une Esthétique du Divers*, Montpellier, Fata Morgana, 1978.

STERCKX Pierre, « De l'art moderne aux arts premiers », *Télérama*, « Les Arts Premiers entrent au Louvre », hors-série n° 97H, avril 2000.

TODOROV Tzevan, *La Peur des barbares – Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Le Livre de Poche, 2010.

TORGOVNICK Marianna, *Gone primitive : savage intellects, modern lives*, Chicago, University of California Press, 1990.

TOUMSON Roger, « L'indicible et l'invisible », in *Vers une esthétique du métissage ?*, sous la direction de Dominique Berthet, Paris, L'Harmattan, 2002.

TURNER Bryan S., « Towards a Sociology of Body Marks in Cool Societies », in *Body Modification*, edited by Mike Featherstone, SAGE Publications, 2000.

VALE Vivian and Andrea JUNO, *Re/Search #12: Modern Primitives. An Investigation of Contemporary Adornment and Ritual*, San Francisco, Re/Search Publications, 1989.

VALERY Paul, *Cahier B*, Paris, Gallimard, 1930.

VAN GENNEP Arnold, *Les Rites de passage*, Paris, Picard, 1991.

VISO Olga, *Unseen Mendieta*, Munich; Berlin; Londres; New York, Prestel, 2008.

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES

CAPOTE Truman, *De sang froid*, Paris, Gallimard, 1972.

COOK James, *Voyage of Discovery*, London, J.M. Dent and Sons, 1954.

IRVING John, *Je te retrouverai*, Paris, Editions du Seuil, 2006.

TOURAIN Pascal, *L'homme tatoué – Spectacle indélébile écrit et interprété par Pascal Tourain*, Paris, Les Editions du Yunnan, 2004.

## DOCUMENTAIRES

*Le tatouage ou l'art à fleur de peau (Zeichnen auf der Haut. Kulturgeschichte der Tätowierungen)*, documentaire de Tom Klecker et Alexander C. Stenzel, Allemagne, 2009.

« Edouard Glissant », Emission *Empreintes*, documentaire diffusé sur France 5, novembre 2010.

## **COLLOQUES**

*L'Expérience métisse*, sous la direction de Serge Gruzinski, musée du Quai Branly en l'auditorium du Louvre, Paris, 2 et 3 avril 2004.

*Couleur sur corps*, CNRS, Paris, Terrasse du Trocadéro, 27-29 octobre 2008.

## **SITES INTERNET**

[www.afrik.com](http://www.afrik.com)

[www.doctissimo.fr](http://www.doctissimo.fr)

[www.lompre.com](http://www.lompre.com)

[www.luctattoo.com](http://www.luctattoo.com)

[www.mieuxvivre.sympatico.msn.ca](http://www.mieuxvivre.sympatico.msn.ca)

[www.s-n-a-t.org](http://www.s-n-a-t.org)

# MÜLLER Élise

## POÉTIQUE DU « SAUVAGE »

### Résumé

Bien qu'ancien, l'engouement de l'Occident pour le tatouage ne paraît pas perdre de sa vigueur. Ainsi trouve-t-on dans ses villes quantité de studios de tatouage, Salons ou magazines spécialisés. L'iconographie de la marque semble être le fruit d'un étonnant syncrétisme, dont l'imaginaire « sauvage » est une importante partie. Tatouages maoris ou calligraphies arabes, dragons ou animaux sauvages, non issus de la culture occidentale, sont en effet des motifs très en vogue. Véritable mode d'expression cutané, le tatouage ethnique indique un certain regard sur le monde, sur l'Autre, comme le chemin que l'on choisit d'emprunter dans l'approche du « sentiment d'être soi ». Depuis les cabinets de curiosités du seizième siècle, le monde occidental collectionne l'Ailleurs en lui attribuant des qualifications parfois approximatives. Paroxysme de l'altérité, le « sauvage » s'oppose en tous points à une contemporanéité résolument urbaine. Il paraît en effet exister une « poétique du sauvage », faite de fantasmes exotiques, et trouvant dans le monde contemporain un écho particulier. Examinant au plus près la thématique des tatouages ethniques et la mettant en relation avec l'engouement grandissant de l'Occident pour les arts premiers et l'exotisme rêvé de l'Autre et de l'Ailleurs, cette thèse tente de déterminer quel est le rôle de cette « poétique du sauvage » dans la construction de soi. Recueillant les témoignages de tatoués ethniques et de tatoueurs, elle met au jour cinq grands types de motivations qui s'entrecroisent et s'inscrivent toutes dans le cadre du récit personnel.

#### Mots clefs :

Tatouage ; identité ; altérité, syncrétisme ; emprunts culturels ; imaginaire ; exotisme ; métissage.

### Résumé en anglais

Ancient as it may be the popularity for tattoo does not seem to wane in the West. Indeed, we can find a great number of tattoo studios, exhibitions or magazines in our cities. The iconography of the brand seems to be the result of an amazing syncretism of which the "wild" imagery is an important part. Maori tattoos, Arabic calligraphy, dragons and wild animals, not from Western culture, are indeed very popular patterns. True mode of expressions of the skin, the ethnic tattoo indicates a certain view of the world, a view of the Other, as the path one chooses to follow in order to search for a "sense of self". Since the cabinets of curiosities of the sixteenth century, the Western world collects the Elsewhere in assigning qualifications that are, sometimes, approximate ones. Paroxysm of otherness, in every aspect, the "savage" is in opposition to a decidedly urban contemporary reality. Indeed, a "poetics of the wild" made of exotic fantasies, seems to find an echo in the modern world and is particularly popular. Looking closer to the theme of ethnic tattoo and linking it with the growing popularity in the West for the tribal arts and dreams of the exotic Other and elsewhere, this thesis attempts to determine the role of this "poetics of the wild" in self-construction. Including testimonies from ethnic tattooed individuals, tattoo artists, it uncovers five major types of motivations that are intertwined and that are all part of a personal narrative.

#### Keywords:

Tattoo; identity; otherness; syncretism; cultural borrowing; imaginary; exoticism; interbreeding.